HOHENLINDEN

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

HOHENLINDEN

Par Ernest PICARD

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE BREVETÉ

Chef de la Section Historique de l'État-major de l'Armée

ORNÉ DE DOUZE CARTES HORS TEXTE



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

[1909]

BIBLIOGRAPHIE

I

SOURCES MANUSCRITES

La reconstitution des opérations militaires qui se sont déroulées en Bavière et en Haute-Autriche pendant l'hiver de 1800 a été faite à peu près exclusivement d'après les documents conservés aux Archives historiques du ministère de la guerre et aux Archives de la guerre de Vienne.

1° Archives historiques du ministère de la guerre.

Les cartons qui contiennent les documents utilisés peuvent être divisés en trois séries. Les uns renferment la *Correspondance générale* de l'armée commodément classée d'après les dates : lettres échangées entre le général en chef et les fonctionnaires de l'État, entre les officiers de l'armée du Rhin ; ordres de mouvement, instructions de tout genre, comptes rendus, rapports, relations de combats, etc. Dans d'autres se trouvent les *Situations de l'armée*, qui permettent de connaître, à un moment donné, l'effectif de chacun des corps ou le total général des combattants. Une dernière série, enfin, celle des *Mémoires historiques*, comprend notamment les Bulletins historiques donnant pour chaque division, en des cahiers renouvelés tous les dix jours, les cantonnements ou bivouacs quotidiens, les mouvements et les opérations, les pertes, les mutations survenues. Le Bulletin historique de l'armée, rédigé sous la responsabilité du chef d'état-major général, n'est que le résumé des Bulletins décadaires des divisions. Il est très précieux en ce sens que nombre de ces derniers sont perdus.

En dehors des cartons renfermant ces divers documents, des *Registres de correspondance* contiennent l'enregistrement de la correspondance militaire du général en chef, du chef de l'état-major général, des divers généraux, la relation des renseignements reçus au grand quartier général, le relevé des ordres et proclamations de Moreau, les mesures prises pour le fonctionnement des services et pour l'organisation de ce qu'on appellerait aujourd'hui la zone des étapes. Il est facile de trouver tous ces documents grâce à des bulletins analytiques placés à leur date dans les cartons de la *Correspondance générale* et renvoyant au registre.

Les Archives historiques de la guerre présentent des lacunes. Nombreux sont les ordres de détail et les rapports définitivement perdus ou conservés encore indûment par les descendants de ceux qui les avaient reçus. Bien des registres de correspondance ont été égarés au milieu des péripéties de la guerre ou non versés aux archives à la fin de la campagne. Telle est l'explication de certaines disproportions que l'on pourra constater parfois dans ce travail en comparant l'exposé des opérations de telle division, pour laquelle les renseignements abondent, avec la relation des mouvements de telle autre, qui n'a pu être reconstituée qu'avec des indications prises dans les rapports d'ensemble.

Cette réserve faite, les opérations militaires, prises dans leurs grandes lignes, peuvent être décrites exactement quand l'on possède — et c'est généralement le cas — les ordres antérieurs qui les ont déterminées. Toutefois il y a lieu d'observer que ces documents ne dénotent que des intentions. On sait, de façon certaine, que le commandant en chef a eu tel jour, à telle heure, tel projet. Mais il est nécessaire de s'assurer que ces pièces ont été réellement expédiées, qu'elles sont parvenues au destinataire en temps utile, que l'exécution des ordres s'est faite intégralement, et s'il n'en a pas été ainsi, il importe de rechercher la cause des modifications survenues.

Les rapports postérieurs de quelques jours ou de quelques semaines aux événements dont ils sont l'objet doivent être soumis à un contrôle rigoureux. Il arrive fréquemment qu'un général cherche à présenter les faits sous un jour qui lui soit favorable ; à s'attribuer après le succès une pensée qu'il n'a pas eue ; à représenter une victoire due au hasard comme la conséquence d'un plan habilement conçu. A la vérité, l'observation n'est applicable ni à Moreau ni aux rapports adressés au Ministre et signés par Dessolle,

le chef d'état-major général de l'armée du Rhin. « Fidèle à ma méthode, écrivait Moreau à Reynier, tu peux les regarder comme très exacts[1] ». De fait, par comparaison avec d'autres pièces d'archives, les événements y sont fidèlement reproduits, et l'on ne peut guère constater d'exagération que dans les chiffres des prisonniers et des trophées enlevés à l'ennemi. Il convient d'ajouter que Dessolle lui-même ne les connaissait peut-être pas exactement.

Les documents relatifs aux combats doivent être examinés de plus près encore que ceux qui ont trait aux opérations stratégiques. D'une manière générale, ils doivent provoquer une défiance systématique, en raison des facteurs particuliers d'erreurs qui ont altéré la vérité. Au cours d'une bataille, en effet, l'observateur — celui qui sera plus tard le rédacteur du document — est placé dans de très mauvaises conditions pour produire une relation exacte et sincère. Son attention a été fortement distraite par la nécessité d'agir, de diriger ses troupes, de suivre les mouvements de l'ennemi et les péripéties de la lutte, enfin par les dangers auxquels il est exposé personnellement. Certaines de ses unités peuvent échapper à ses regards en raison des formes du terrain, de sorte qu'il est obligé parfois de s'en rapporter aux renseignements de ses subordonnés. Le souci de sa réputation militaire, la volonté de cacher ses erreurs, le désir d'exagérer la valeur de ses troupes ou de dissimuler leurs défaillances peuvent l'entraîner à produire un récit inexact. Il n'a d'ailleurs qu'une notion très imparfaite du temps. Il a enfin écrit tardivement ce qu'il a vu : vainqueur, il a songé d'abord à poursuivre l'ennemi ; vaincu, à échapper à son étreinte. Ses souvenirs seront, au bout de quelques jours, confus et dénaturés ; à ses propres observations viendront, sans qu'il s'en doute, se mêler des faits qu'il aura entendu raconter et dont il n'aura peut-être pas contrôlé l'exactitude. A ces causes conscientes et inconscientes d'erreurs et d'incertitudes, il faut ajouter : d'une part, le manque de cartes, d'où l'imprécision dans la désignation des emplacements ; d'autre part, l'habitude de ne pas noter les heures, d'où la difficulté de savoir à quel moment a eu lieu tel ou tel incident du combat.

---

1. Moreau à Reynier, Salzburg, 2 pluviôse an IX.

2° Archives administratives du ministère de la guerre.

Ces archives, qui contiennent les dossiers du personnel des officiers, donnent des indications précieuses sur leur vie et leur carrière; elles permettent d'acquérir des notions souvent très nettes de leur caractère, de leur tempérament, et d'expliquer ainsi, dans bien des cas, leurs déterminations et leurs actes.

3° Archives des cartes du ministère de la guerre.

Elles possèdent une bonne carte de la bataille de Hohenlinden au 1/60.000 (L II, 283), exécutée au Dépôt de la guerre par les soins du colonel de Carrion-Nisas, avec des emplacements de troupes à trois moments de la journée, emplacements qui présentent certaines inexactitudes, tant du côté français que du côté des Austro-Bavarois.

4° Archives du génie.

Ce dépôt est très riche en cartes relatives à la campagne de 1800 en Allemagne. Elles sont contenues dans le carton 8 *a*. Certaines d'entre elles donnent les positions des troupes, non sans quelques erreurs que la comparaison avec les pièces d'archives a permis de relever et de rectifier aisément. Le chef de bataillon du génie Blein, qui a dessiné un grand nombre de ces cartes, a de plus rédigé un résumé de la campagne de 1800. Son manuscrit, dont la copie existe aux Archives historiques du ministère de la guerre (Mémoires historiques, n° 86), est intéressant, mais très succinct et ne donne aucune indication des sources employées. Un journal des mouvements de l'armée du Rhin, du 5 floréal an VIII au 4 nivôse an IX, sans signature et sans date, est incomplet et ne mérite qu'une confiance restreinte.

5° Archives des Affaires étrangères.

Les volumes 371 (Correspondance d'Autriche), 593 et 594 (Correspondance d'Angleterre) ont été consultés pour l'étude des négociations diplomatiques qui ont eu lieu depuis l'armistice de Parsdorf jusqu'au traité de Lunéville.

6° Archives nationales.

La série AF*IV 1227 contient des situations de l'armée du

Rhin qu'on a comparées utilement à celles des Archives de la guerre.

7° Archives de la guerre de Vienne (*K. K. Kriegs-Archiv*).

Elles ont été utilisées dans une large mesure à la fois pour l'exposé des opérations de l'armée autrichienne et pour le contrôle de certains faits relatés par les documents de source française. L'*Œstreichische militärische Zeitschrift* (1836), bien que rédigé d'après des pièces d'archives, était à cet égard trop succinct et n'offrait pas de garanties suffisantes. Les documents des K. K. Kriegs-Archiv sont réunis en fascicules (un par mois, portant en chiffres romains le numéro du mois), et numérotés en chiffres arabes dans chaque fascicule. Au point de vue de la critique historique, les observations qui ont été faites pour les pièces de sources françaises s'appliquent à celles ci.

8° Archives de la guerre de Münich (*K. B. Kriegs-Archiv*).

Ces archives ont fourni des renseignements intéressants sur la participation du contingent baravois à la campagne de 1800 (série B, 332 et 334, Anteil am zweiten Reichskrieg gegen Frankreich, 1800, Subsidien Corps).

9° Archives de la ville de Caen.

Elles contiennent (n° 281) les Papiers du général Decaen, qui commandait une des divisions du Centre. C'est une collection de 148 tomes : mémoires, correspondance, rapports, etc.

Le tome IX et une partie du tome X ont trait à la campagne de 1800 en Allemagne. Ces mémoires ont été écrits en 1824, de la main même de l'auteur, d'après des notes et divers documents qu'il avait conservés. Ils ont un cachet frappant de sincérité, d'exactitude et d'impartialité, surtout lorsque l'auteur n'est pas en cause. Ils sont très précieux pour l'exposé des opérations de la division Decaen, et souvent pour les mouvements d'ensemble de l'armée. Pour les préliminaires de la bataille de Hohenlinden, en particulier, ils donnent des renseignements de première importance.

Le tome XXXVI contient plusieurs pièces intéressantes parmi lesquelles : un « Mémoire sur les positions militaires dans la

Bavière, de l'Isar jusqu'à l'embouchure du Danube »; un travail intitulé : « Reconnaissance du pays occupé par la 3e division du Centre (pendant l'armistice convenu le 26 messidor an VIII), commandée par le général Decaen » ; un « Mémoire concernant l'état politique de la Bavière au mois d'août 1800 ».

Les tomes XXXVII et XXXVIII renferment des ordres et des lettres relatifs aux campagnes de l'an VIII et de l'an IX.

Grâce au très bienveillant accueil de M. Gaston Lavalley, le savant bibliothécaire de la ville de Caen, nous avons pu avoir toutes les facilités pour consulter ce fonds important.

10° Archives du comte Gudin.

Ces archives renferment un précieux registre dont une copie a été faite pour les Archives historiques du ministère de la guerre (2*a* 43 *bis*); c'est le relevé complet des « mouvements ordonnés par le général Gudin, chef d'état-major de l'aile droite ».

11° Archives du commandant Le Courbe.

Nous devons à l'extrême obligeance de M. le commandant Le Courbe de posséder une copie faite par ses soins du registre de correspondance du général Lecourbe, du 23 prairial an VIII au 14 germinal an IX. Ce document a été des plus utiles pour établir la relation des opérations de l'aile droite de l'armée.

SOURCES IMPRIMÉES

1° Recueils de documents contemporains.

On a groupé sous cette rubrique toutes les publications modernes des documents de l'époque. On a tenu à différencier ces recueils des mémoires écrits parfois assez longtemps après les événements, viciés souvent par la déformation des souvenirs et par le souci qu'a eu l'auteur de faire sa propre apologie au détriment de la vérité, ou de flatter les idées et les passions du moment.

Les recueils utilisés sont :

Aulard (A.). — *Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution. Paris sous le Consulat.* Tomes I et II. Paris, L. Cerf, Noblet, Quantin, 1903, 2 vol. in-8. — Bibl. Min. G., E. e. 74.

Recueil de documents permettant de connaître l'esprit public à Paris et la répercussion des nouvelles de l'armée sur la population.

Bailleu (P.). — *Publicationen aus den k. preussischen Staats Archiven. Preussen und Frankreich von* 1795 *bis* 1807. Tome II. Leipzig, S. Hirzel, 1887, in-8. — Bibl. Min. G., E. c. 298.

Ouvrage concernant surtout les questions d'ordre diplomatique.

Boulay de la Meurthe (Comte). — *Correspondance du duc d'Enghien* (1801-1804). Tome I. Paris, Alph. Picard, 1904, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. t. 739.

Renseignements intéressants sur les opérations de l'armée de Condé et sur l'armée autrichienne.

Dessolle (Général). — *Journal historique des opérations de l'armée du Rhin, du* 7 *frimaire au* 5 *nivôse an IX.* S. l. n. d., in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 144.

Dessolle. — *Die Schlacht zu Hohenlinden in Baiern i. J.* 1800 *den* 3. *Dez. Ubergang über die Salza, Einzug in Salzburg*, 13 u. 14 Dez. S. l., 1801, in-8.

C'est la traduction d'une partie du journal précédent.

Anonyme. — *Die Schlacht bei Hohenlinden, nebst denen ihr vorhergegangenen und nachgefolgten Bewegungen beider Heere, vom* 27. *Nov. bis* 10. *Dez.* 1800, *von einem baierischen offizier.* München, F.-S. Hubschmann, 1803, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 197.

Hüffer (H.). — *Quellen zur Geschichte des Zeitalters der französischen Revolution. Erster Teil, zweiter Band. Quellen zur Geschichte der Kriege von* 1799 *und* 1800. Leipzig, B. G. Teubner, 1901, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 968.

Excellent recueil de documents avec des notes critiques, une étude approfondie des ouvrages allemands et français écrits sur la campagne de 1800 en Allemagne, enfin un index alphabétique des noms de personnes. Les pièces insérées sont relatives à la fois aux opérations militaires et aux questions de politique intérieure et extérieure de l'Autriche.

Hüffer (H.). — *Quellen zur Geschichte des Zeitalters der französischen Revolution. Zweiter Teil, erster Band. Die Schlacht von Marengo und der italienische Feldzug des Jahres* 1800. Leipzig, B. G. Teubner, 1900, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 968.

Contient une relation intéressante des négociations qui eurent lieu à Paris au mois de juillet 1800, relation écrite par le comte Adam-Adalberg Neipperg.

Lecourbe (Lieutenant-Général). — *Rapport au général en chef Moreau, contenant le précis des opérations de l'aile droite de l'armée du Rhin, pendant le mois de frimaire de l'an IX*. Strasbourg, impr. Levrault, an IX de la République, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 904.

Martens (G.-F. de). — *Recueil des principaux traités d'alliance, de paix, de trêve, de neutralité, de commerce, de limites, d'échanges, etc., conclus par les puissances de l'Europe... depuis* 1761 *jusqu'à présent.* Tomes VI et VII. Göttingen, J. C. Dietrich, 1800-1831, 2 vol. in-8. — Bibl. Min. G., E. c. 90.

Cet ouvrage contient de nombreuses fautes d'impression, qui rendent parfois difficile l'identification des noms de lieux.

Napoléon. — *Correspondance de Napoléon* Ier. Tomes VI et VII. Paris, impr. Impériale, 1860-1861, 2 vol. in-4. — Bibl. Min. G., D. II. e. 1089.

Richepance (Général). — *Bataille de Hohenlinden. Rapport au général Moreau* (Extrait du *Spectateur militaire* de novembre 1836). — Bibl. Min. G., A. II. d. 199.

Vivenot (von). — *Vertrauliche Briefe des Freiherrn von Thugut* (1792-1805). Tome II. Wien, Braumüller, 1872, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 706.

Ce recueil contient non seulement des lettres de Thugut, mais des correspondances émanant de l'Empereur, de Colloredo, de Cobenzl. Ces pièces permettent de relier les événements militaires aux questions diplomatiques dont ils sont la conséquence.

Parmi les sources contemporaines, il convient de citer aussi les journaux de l'époque : *Gazette nationale* ou *Moniteur universel*, *Journal des Débats*, *Journal des Défenseurs de la Patrie.*

2° Souvenirs et mémoires.

ABRANTÈS (Duchesse d'). — *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution... et la Restauration.* Tome IV. Paris, Ladvocat, 1831, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 815.

ANONYME. — *Briefe eines französischen Offiziers geschrieben im Jahre* 1800 *aus Steiermark, Kärnthen, Italien, der Schweiz, Baiern und Salzburg. Herausgegeben von dem Verfasser der Briefe über Frankreich und Italien.* Leipzig, P. P. Wolf und Comp., 1803, in-12. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1034.

CHIEUX (J.-L.). — Voir : LÉVI.

DELLARD (Général). — *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire.* Paris, libr. illustrée, s. d., in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 700.

GOURGAUD (Général). — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité.* Tome II, écrit par le général Gourgaud. Paris, F. Didot et Bossange, 1823, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 678.

HARDŸ DE PÉRINI (Général). — *Correspondance intime du général Jean Hardÿ de* 1797 *à* 1802, *recueillie par son petit-fils.* Paris, Plon-Nourrit, 1901, in-18. — Bibl. Min. G., A II. h. 1042.

HUGO (Général). — *Mémoires.* Tome I. Paris, Ladvocat, 1823, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 693.

LÉVI (Commandant). — *Routes et voyages de Jacques-Louis Chieux, sergent-major au 16ᵉ de ligne* (1799-1814) (Extrait des *Mémoires de la Société dunkerquoise*). S. l. n. d., in-16.

NEY (Maréchal). — *Mémoires publiés par sa famille.* Paris, Fournier, 1833, 2 vol. in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 781.

NOËL. — *Souvenirs militaires d'un Officier du premier Empire* (1795-1832). Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 887.

PERCY (Baron). — *Journal des campagnes, publié par Emile Longin.* Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 1215.

SÉGUR (Général de). — *Histoire et mémoires.* Tome II. Paris, F. Didot, 1873, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 1055.

SERUZIER (Colonel). — *Mémoires militaires, mis en ordre et rédigés par Le Mière de Corvey.* Paris, Anselin et Pochard, 1823, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 705.

THIBAUDEAU (A.-C.). — *Mémoires sur le Consulat,* 1799 *à* 1804, *par un ancien conseiller d'Etat.* Paris, Ponthieu, 1827, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 654.

III

LIVRES

Les ouvrages dont la liste suit, relatifs à la campagne d'hiver de 1800 en Allemagne, sont de très inégale valeur. Certains d'entre eux méritent d'être particulièrement mentionnés.

Les *Mémoires de Napoléon* sont évidemment du plus grand intérêt, bien que les jugements de l'Empereur ne soient pas toujours exacts, soit qu'il se souvînt mal des faits, soit que ses appréciations fussent influencées par le souvenir d'une rivalité ou d'une rancune.

L'*Histoire critique et militaire des Guerres de la Révolution*, de Jomini, est un ouvrage dont les jugements sont presque toujours remarquables par leur bon sens et leur impartialité. On y reconnaît le talent du grand stratège qu'était l'auteur. On s'aperçoit d'ailleurs, en comparant le récit aux pièces d'archives, que Jomini a puisé aux meilleures sources ; il a été aussi renseigné par les alliés, au milieu desquels il a vécu après avoir servi dans les armées françaises. Toutefois, la relation des faits n'est pas toujours exacte, faute d'une documentation complète.

La campagne de 1800 en Allemagne a déjà été écrite par un officier « chargé de travaux historiques spéciaux au Dépôt général de la guerre », le colonel de Carrion-Nisas. Son travail, publié dans le tome V du *Mémorial du Dépôt de la guerre*, a été édité en volume par Ch. Picquet en 1829, sous le titre : *Campagne des Français en Allemagne, année* 1800.

Cet ouvrage, quoique succinct et inégal, a certainement une réelle valeur historique ; l'auteur a su dégager les grandes lignes de son sujet et a publié un grand nombre de pièces justificatives. Il a consulté les mémoires inédits de Decaen. Il a utilisé en outre quelques sources bavaroises, en particulier une relation des mouvements de l'armée autrichienne avant et après la bataille de Hohenlinden, tirée des archives de Münich, attribuée au major Dietfurt et dont une copie existe aux Archives historiques du ministère de la guerre.

Mais il était trop près de l'époque de la guerre, pour en analyser impartialement tous les acteurs. Peut-être aussi n'a-t-il pas eu à sa

portée tous les éléments d'appréciation dont on dispose aujourd'hui. Vivant sous la Restauration, imbu des sentiments de son gouvernement, il a visé, consciemment ou non, à faire ressortir les talents militaires de Moreau au détriment du génie de Napoléon. Ce qui donne du prix à son volume, surtout pour les travailleurs qui ne peuvent consulter les Archives de la guerre, c'est le grand nombre de pièces justificatives (rapports, lettres, situations, extraits de registres de correspondance) qui s'y trouvent insérées. Tandis que la relation des faits ne tient au total que 156 pages en gros caractères, les documents occupent 268 pages en petits caractères. Il est à noter que le colonel de Carrion-Nisas n'a pas employé les véritables orthographes des noms de personnes : il a écrit Dessolles, Richepanse, etc.

Sous le titre : *Der Feldzug von* 1800 *in Deutschland, mit besonderer Bezugnahme auf den Anteil der bayerischen Truppen*, le général Heilmann a publié, en 1886, un ouvrage sur la campagne d'hiver de 1800 où il approfondit tout spécialement les opérations des troupes bavaroises. Il a consulté les Archives de la guerre de Münich, de Vienne, et utilisé de nombreux papiers de famille.

Enfin le géomètre bavarois de district (Bezirksgeometer) A. Schleifer est l'auteur d'une excellente mais courte brochure sur la bataille de Hohenlinden : *Die Schlacht bei Hohenlinden am* 3. *Dezember* 1800 *und die vorausgegangenen Heeresbewegungen*. L'auteur connaît parfaitement les lieux; il a utilisé le cadastre de 1811 pour la reconstitution des localités et des bois ; il a donné du champ de bataille une description consciencieuse, claire et très complète, la meilleure certainement que l'on possède [1]. Il a consulté les Archives de la guerre de Vienne et de Münich, et a su combiner ces recherches avec les pièces justificatives de Carrion-Nisas pour donner une bonne relation de la bataille de Hohenlinden, en ce qui concerne les Austro-Bavarois. Les Archives du ministère de la guerre n'ont pas été utilisées.

1. On retrouve trace, aux Archives de la guerre à Münich, du travail considérable de Schleifer ; de nombreuses notes et fiches de sa main ont été conservées aux dossiers B, 283 et 287.

Liste alphabétique des Livres.

ANONYME. — *Exposé des principales circonstances, encore peu connues, qui ont occasionné les désastres des armées autrichiennes dans la dernière guerre continentale et surtout en 1800, par un voyageur suisse.* Traduit de l'anglais. Londres, 1802, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 161.

ANONYME. — *Moreau et sa dernière campagne, esquisse historique par un officier de son état-major à l'armée du Rhin.* Traduit de l'allemand. Paris, Thomine, 1814, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1048.

ANONYME. — *Précis de la campagne de 1800 dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche, par un officier würtembergeois, attaché à l'état-major de l'armée impériale.* s. l. n. d.

ANONYME. — *Die Schlacht bei Hohenlinden nebst denen ihr vorhergegangenen und nachgefolgten Bewegungen beider Heere, vom 27. Nov. bis 10. Dez. 1800. Von einem baierischen Offizier.* Münich, F.-S. Hubschmann, 1803, in-16. — Bibl. Min. G., A. II. d. 197.

ANONYME. — *Ueber den Feldzug der deutschen und französischen Armee in Deutschland im Sommer und Winter 1800. Von einem Offizier der alliirten Truppen.* Stuttgart, 1801, in-8, (par VARNBÜLER, selon POHLER, *Bibliotheca historico-militaris*, II, p. 213).

BITTARD DES PORTES (R.). — *Histoire de l'Armée de Condé pendant la Révolution Française* (1791-1801). Paris, E. Dentu, 1896, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 861.

BOURGEOIS (E.). — *Manuel historique de Politique étrangère.* Tome II. Paris, Belin, 1900, in-12. — Bibl. Min. G., E. c. 322.

BÜLOW (Von). — *Der Feldzug von 1800, militärisch-politisch betrachtet, von dem Verfasser des Geistes des neuern Kriegssystems.* Berlin, H. Frölich, 1801, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 160.

BÜLOW (de). — *Histoire de la campagne de 1800 en Allemagne et en Italie, suivie du précis de la même campagne dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche, rédigé sur les lieux par un officier de l'état-major de l'armée impériale.* Traduit de l'allemand par Ch.-L. Sevelinges. Paris, Magimel, s. d., in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 159.

CARRION-NISAS (Marquis de). — *Campagne des Français en Allemagne, année 1800.* (Extrait du tome V du Mémorial du Dépôt de la Guerre). Paris, Ch. Picquet, 1829, in-4. — Bibl. Min. G., A. II. d. 146.

CHATEAUNEUF (A.-H.). — *Histoire du général Moreau, surnommé le grand capitaine.* — Paris, L.-G. Michaud, 1814, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 692.

CHÉLARD (R.). — *Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche* (1797-1800-1809). Paris, Plon-Nourrit, 1893, in-18. — Bibl. Min. G., A. I. m. 569.

DUMAS (Comte Mathieu). — *Précis des événements militaires ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814.* Tomes III, IV et V. Paris, Treuttel et Würtz, 1816, in-8. Planches in-folio. — Bibl. Min. G., A. II. d. 18.

FOY (Général). — *Histoire de la Guerre de la Péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes, publiée par la comtesse Foy.* Paris, Baudouin, 1827, 4 vol. in-8. Atlas gr. in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 327.

FURSE (Colonel G.-A.). — 1800. *Marengo and Hohenlinden.* London, W. Clowes, 1903, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1105.

GIROD DE L'AIN (M.). — *Le Général Éblé*, 1758-1812. Paris, Berger-Levrault, 1893, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 829.

HEILMANN (Generallieutenant). — *Der Feldzug von 1800 in Deutschland, mit besonderer Bezugnahme auf den Anteil der bayerischen Truppen.* — Berlin, R. Wilhelmi, 1886, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1029.

JOMINI (Lieutenant-Général). — *Histoire critique et militaire des Guerres de la Révolution. Nouvelle édition rédigée sur de nouveaux documents et augmentée d'un grand nombre de cartes et de plans.* Tome XIV. Paris, Anselin et Pochard, 1824, in-16. — Bibl. Min. G., A. II. d. 17.

JOURNAL MILITAIRE de 1818. — *Relation de la bataille de Hohenlinden*, traduite de l'allemand : 1[er] art., p. 76-86; 2[e] art., p. 87-91. — Voir HÜFFER, *Quellen*, t. II, p. 563.

KARL (Erzherzog). — *Ausgewählte Schriften Weiland seiner Kaiserlichen Hoheit des Erzherzogs Carl von Œsterreich.* Erster Band. Wien und Leipzig, W. Braumüller, 1893, in-8. — Bibl. Min. G., A. I. m. 570.

LOTTIN (Lieutenant). — *Un Chef d'état-major sous la Révolution : le général de Billy, d'après sa correspondance et ses papiers.* Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. h. 1051.

MOULIN ECKART (D[r] R. Graf du). — *Bayern unter dem Ministerium Montgelas*, 1799-1817. Tome I. München, C. Beck, 1895, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. l. 451.

ŒSTERREICHISCHER MILITÆR-ALMANACH FÜR DAS JAHR 1800. — Wien, Gräffer, 1800, in-12. — Bibl. Min. G., A. I. l. 266.

ŒSTREICHISCHE MILITÄRISCHE ZEITSCHRIFT. — *Der Feldzug 1800 in Deutschland nach œstreichischen original Quellen.* Bd I, II, III und IV. Wien, A. Strauss, 1836, in-8. — Bibl. Min. G., A. I. l. 278.

PHILEBERT (Général). — *Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents, avec une préface du général Philebert.* — Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1895, in-4. — Bibl. Min. G., A. II. h. 859.

PICARD (Commandant E.). — *Bonaparte et Moreau. L'entente initiale. Les premiers dissentiments. La rupture.* Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1183.

PICARD (Commandant E.). — *La Campagne de 1800 en Allemagne.* Tome I : *Le passage du Rhin.* Paris, R. Chapelot, 1907, in-8 (Publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée). — Bibl. Min. G., A. II. d. 1271.

REVUE HISTORIQUE. — 4[e] année, tome IX, janvier-avril 1879. Paris, Germer-Baillière, 1879, in-8. Voir TESSIER. — Bibl. Min. G., D. 2. v. 118.

SCHLEIFER. — *Die Schlacht bei Hohenlinden, am* 3. *Dezember* 1800 *und die vorausgegangenen Heeresbewegungen. Zweite Auflage* — Erding, J. Hauser, 1885, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1400.

SEIDA (Von) UND LANDESBERG. — *Politisch-Militärische Geschichte des Feldzuges vom* 1800 (*in Deutschland*). Ulm u. Stettin, 1801, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 138.

SEIDA (Von) UND LANDESBERG. — *Historisch-chronologische Darstellung des wichtigen Feldzugs in Deutschland vom Jahre* 1800. Leipzig und Augsburg, J. G. C. Braun, 1802, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 139.

SOREL (A.). — *L'Europe et la Révolution française.* Tome VI. *La Trêve. Lunéville et Amiens.* 2e éd. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8. — Bibl. Min. G., E. c. 218.

SYBEL (H. de). — *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française.* Traduit de l'allemand par Mlle M. Dosquet. Tome VI. Paris, F. Alcan, 1888, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. d. 34.

TESSIER (J.). — *Hohenlinden et les premiers démêlés de Bonaparte et de Moreau, d'après les mémoires du général Decaen.* Paris, 1879, in-8. (Extrait de la *Revue historique*, t. IX, 1879). — Bibl. Min. G., D. II. v. 118.

THIBAUDEAU (A.-C.). — *Le Consulat et l'Empire, ou Histoire de la France et de Napoléon Bonaparte de* 1799 *à* 1815. *Consulat,* tome Ier. Paris, J. Renouard, 1834, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 672.

THIERS (A.). — *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Tomes I et II. Paris, Paulin, 1845, in-8. — Bibl. Min. G., D. II. e. 673.

THÜRHEIM (A.). — *Gedenkblätter aus der Kriegsgeschichte der k. k. Œsterreichischen Armee.* Bd. I. Wien und Teschen, K. Prochaska, 1880, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. g. 305.

VENTURINI (G.). — *Kritische Betrachtungen des letzten und wichtigsten Feldzugs im achtzehnten Jahrhundert und der dem œsterreichischen Staate angemessensten Kriegführung gegen Westen und Sudwest.* Braunschweig, Reichard, 1802, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 140.

WOYDA (V.). — *Moreau et sa dernière campagne, par un officier de son état-major.* Traduit de l'allemand. Paris, Thomine, 1874, in-8. — Bibl. Min. G., A. II. d. 1048.

ABRÉVIATIONS

Les documents français utilisés provenant en majeure partie des cartons de correspondance et des registres de l'armée du Rhin aux Archives historiques du ministère de la guerre, il a paru inutile de répéter pour chacun d'eux l'abréviation par laquelle ce dépôt est désigné, c'est-à-dire A. H. G. Cette abréviation n'a été ajoutée que dans le cas où il s'agissait de pièces relatives à des armées autres que celle du Rhin. Les autres dépôts ont été désignés de la manière suivante :

A. A. G. — Archives administratives du ministère de la guerre.

K. K. Archiv. — Archives du ministère de la guerre de Vienne.

K. B. Kriegs-Archiv. — Archives du ministère de la guerre de Münich.

E. A. A. — Archives de l'archiduc Albert.

ORTHOGRAPHE DES NOMS PROPRES

L'orthographe des noms de lieux est celle des cartes actuelles de l'état-major allemand au 1/100.000, de l'état-major autrichien au 1/75.000, de Dufour au 1/100.000 et de l'état-major italien au 1/100.000.

L'orthographe des noms d'officiers autrichiens est donnée d'après l'*Œsterreichischer Militär-Almanach für des Jahr* 1800.

DATES

Les dates ont été indiquées d'après le calendrier républicain; elles sont suivies fréquemment de la date du calendrier grégorien mise entre parenthèses. Du reste, on pourra se reporter, à la fin du volume, à un tableau de concordance des deux calendriers.

HOHENLINDEN

LIVRE PREMIER

LA REPRISE DES HOSTILITÉS

CHAPITRE I[er]

Situation générale.

Négociations en vue de la paix entre le Premier Consul et l'Empereur. — Mission de Saint-Julien à Paris. — Quatre armées françaises prêtes à entrer en campagne. — Réunion d'un congrès à Lunéville. — Plan de guerre d'ensemble de Bonaparte. — Mouvements de concentration de l'armée du Rhin. — Armistice de Hohenlinden. — Cobenzl et Joseph Bonaparte à Lunéville. — Illusions de Cobenzl.

Au lendemain de Marengo, le Premier Consul avait écrit à l'empereur d'Allemagne « pour lui faire connaître le désir du peuple français de mettre un terme à la guerre[1] ». Cette lettre arriva à Vienne le 20 juin 1800, le jour même où François II signait avec l'Angleterre un traité d'alliance et de subsides.

L'Angleterre accordait, sous forme de prêt, une somme de 2.500.000 livres sterling ; l'Autriche, en échange, s'engageait à ne pas conclure de paix séparée avec la France. Tels étaient les points essentiels de cet accord[2]. La coïncidence était donc peu favorable aux ouvertures du Premier Consul.

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 4914 (lettre datée de Marengo, 27 prairial an VIII).
2. Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, t. VI, p. 338.

Thugut réussit sans peine à maintenir l'Empereur dans une fidélité absolue à l'égard de l'Angleterre. Il ne s'agissait, vis-à-vis de la France, que de gagner du temps pour reconstituer les forces militaires de la monarchie.

La réponse de François II fut remise à Bonaparte, par le général de Saint-Julien, le 2 thermidor an VIII (21 juillet), deux jours après l'arrivée à Paris d'une dépêche télégraphique annonçant la conclusion, le 26 messidor, de l'armistice de Parsdorf[1]. Cette nouvelle provoqua une satisfaction générale en faisant espérer une paix prochaine, durable et glorieuse[2].

Le message de l'Empereur était cette fois direct et personnellement adressé au général Bonaparte. Il contenait la ratification de la double suspension d'armes signée en Allemagne et en Italie, et l'invitation de s'expliquer confidentiellement et en toute franchise sur les bases de la future entente, avant de procéder à des négociations formelles et officielles. Saint-Julien devait donc prendre connaissance des propositions de Bonaparte et revenir ensuite en rendre compte à l'Empereur[3].

Bien que sans pouvoirs officiels et sans autres instructions que de chercher à prolonger la trêve par des pourparlers[4], Saint-Julien, joué, semble-t-il, par Talleyrand, signa le

1. La dépêche arriva à Paris le 30 messidor (19 juillet) (le Ministre de la guerre à Moreau, 5 thermidor an VIII). Les clauses de l'armistice furent connues seulement le 1er thermidor; c'est ce qui explique ce passage d'une lettre de Bonaparte à Augereau à cette date : « Je reçois à l'instant, par le télégraphe, la nouvelle que Moreau a conclu un armistice » (*Correspondance de Napoléon*, n° 5007).

2. Aulard, *Paris sous le Consulat*, t. I, p. 533, 535.

3. L'Empereur à Bonaparte, 5 juillet 1800 (Vivenot, *Vertrauliche Briefe des Freiherrn von Thugut*, t. II, p. 239). — Saint-Julien chercha à rejoindre Bonaparte en Italie. Il le manqua, le 13 juillet, à Milan et partit en poste pour Paris, où il arriva le 21.

4. Hüffer, *Quellen zur Geschichte der Kriege von 1799 und 1800*, t. II, p. 135; Thugut à Talleyrand, 11 août 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 257).

9 thermidor (28 juillet) des préliminaires de paix basés sur le traité de Campo-Formio [1]. La ratification par l'Empereur devait arriver à Paris le 27 thermidor (15 août), faute de quoi la suspension d'armes cesserait à cette date [2].

Quelques jours avant l'armistice, le Premier Consul avait prescrit à Augereau, commandant l'armée gallo-batave forte d'une vingtaine de mille hommes, de se porter par Düsseldorf sur Mayence, d'appuyer le flanc gauche de l'armée du Rhin, de menacer la Bohême, d'obliger les petits princes d'Allemagne à faire la paix séparément après leur avoir imposé des contributions. Il lui était recommandé toutefois de ne jamais s'éloigner du Rhin à plus de huit ou dix jours de marche, afin de pouvoir éventuellement retourner à la défense des côtes [3].

De son côté, Brune, placé à la tête de la seconde armée de réserve [4] organisée à Dijon et comptant environ 10.000 combattants [5], devait entrer en Suisse, se relier à l'armée d'Italie et couvrir le flanc droit de l'armée du Rhin [6].

Au cours des négociations, dès le 5 thermidor (24 juillet), les quatre généraux en chef, Moreau, Masséna, Augereau et Brune, reçurent l'ordre de ne « pas s'endormir dans leurs préparatifs » et de prendre « toutes les mesures pour pouvoir entrer en campagne » au premier avis. Moreau devait concen-

---

1. Pour les négociations, voir Archives des Affaires étrangères, Autriche, vol. 371, f[os] 65-74. — Cf. De Martens, *Recueil des principaux traités*, t. VII, p. 82 et suiv; Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. VI, p. 58-60.
Saint-Julien paraissait assez peu apte à des négociations politiques, si l'on en juge par cette opinion de Sandoz-Rollin, l'ambassadeur de Prusse à Paris : « Ce n'est pas que le négociateur autrichien soit fort discret et mesuré dans ses paroles ; rien moins que cela » (Bailleu, *Publicationen aus den k. preussischen Staats Archiven*, t. VIII, p. 387, rapport du 27 juillet 1800.) — D'après Duroc et Murat, le Premier Consul aurait traité Saint-Julien de « grand bavard » (*Ibid.*). — Voir, au sujet de ces négociations, Hüffer, *Marengo*, t. I, p. 127.
2. De Martens, *loc. cit.*, t. VII, p. 83, art. VII des Préliminaires.
3. *Correspondance de Napoléon*, n[os] 4959, 4961 et 4962.
4. *Ibid.*, n[os] 4782 et 4845. — Brune fut remplacé par Macdonald le 15 fructidor (2 septembre).
5. Effectif au 1[er] thermidor : 10.907, dont 9.321 présents sous les armes (A. H. G., armée de réserve de seconde ligne).
6. *Correspondance de Napoléon*, n[os] 4959, 4977, 4989.

trer toutes ses forces sur le Danube; Augereau prendrait position de manière à remplacer Sainte-Suzanne et tiendrait tête aux partisans levés par le comte d'Albini dans le centre de l'Allemagne; Brune occuperait la Suisse et le pays des Grisons, prêt à seconder soit Masséna sur le Mincio, soit Moreau sur l'Inn [1].

A ces quatre armées le Premier Consul adjoignit un nouveau rassemblement de troupes constitué entre Beauvais et Amiens. Il détacha des demi-brigades restées dans l'intérieur les cadres des compagnies de grenadiers, recruta celles-ci avec des hommes de choix et en forma un corps de 9.000 à 10.000 soldats d'élite renforcés par quatre escadrons de cavalerie et douze bouches à feu. Le commandement en fut donné à Murat. Bonaparte le destinait soit à s'opposer à un débarquement des Anglais, soit à passer en Italie pour couvrir les ailes et les derrières de Masséna [2].

Le 5 thermidor (24 juillet), le Premier Consul chargea le Ministre de la guerre d'assurer Moreau « de la confiance du Gouvernement dans ses talents » et de l'informer qu'en cas de reprise des hostilités, la direction suprême des armées du Rhin, gallo-batave et de réserve lui serait confiée [3].

Carnot transmit à Moreau ces instructions, en employant les termes mêmes dont s'était servi Bonaparte : « Je n'ajouterai rien, mon cher général, disait-il, à la justice que vous rend ici le Premier Consul, si ce n'est l'expression de ma vive satisfaction en voyant le Gouvernement vous apprécier comme tous ceux qui vous connaissent bien et se proposer de vous donner, sur les grandes opérations de la campagne, s'il faut la

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 5014.
2. *Ibid.*, n°s 5045, 5197. — Brune fut nommé au commandement de l'armée d'Italie, en remplacement de Masséna, le 25 thermidor (13 août) (*Ibid.*, n°s 5062 et 5063).
3. *Ibid.*, n° 5014.

rouvrir, cette influence majeure qui doit assurer de nouveaux succès à nos armes, et à vous de nouveaux titres à la gloire et à la reconnaissance nationales[1] ».

Mais Moreau se refusa à accepter la direction supérieure des trois armées : « C'est tout ce qu'un homme peut faire, déclara-t-il, que de commander à trois lieutenants généraux; je ne me tiendrais pas sûr avec des généraux en chef de plus[2] ». Carnot jugea néanmoins que toutes les forces opérant en Allemagne devaient être placées sous son commandement[3], et le Premier Consul, partageant cet avis, en informa Moreau en ces termes : « La modestie avec laquelle vous vous refusez à accepter cet important commandement n'a été... qu'un nouveau motif pour vous le donner[4] ».

Il fut donc admis qu'Augereau recevrait des instructions de Moreau. Dans une conférence qui eut lieu chez les Consuls le 5 fructidor, et à laquelle assistait Lahorie, on décida que l'armée gallo-batave se dirigerait, lors de la reprise des hostilités, sur Schweinfurt « afin de cerner ainsi Würzburg, de tourner tout ce qui se trouverait dans ce coude du Main », et viendrait ensuite, dans le Haut-Palatinat, menacer la Bohême et couvrir les sièges des places du Danube[5].

Cependant Saint-Julien, de retour à Vienne le 17 thermidor (5 août), avait été désavoué et envoyé en exil loin de la capitale. Les préliminaires furent considérés par l'Empereur comme non avenus[6]. Toutefois, l'Autriche ne voulant pas

1. Le Ministre de la guerre à Moreau, Paris, 6 thermidor an VIII.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Augsburg, 11 thermidor.
3. Rapport fait au Premier Consul par le Ministre de la guerre, Paris, 21 thermidor.
4. *Correspondance de Napoléon*, n° 5072.
A Sainte-Hélène, Napoléon, manquant de mémoire ou revenu sur sa première opinion, a voulu prouver que l'armée gallo-batave « devait être indépendante... » (*Mémoires de Napoléon*, Gourgaud, t. II, p. 48).
5. *Correspondance de Napoléon*, n° 5072.
6. Thugut à Colloredo, 5 et 7 août 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 253 et 255).

faire de ce désaveu une rupture, Thugut proposa, le 23 thermidor, l'ouverture d'un congrès sur le territoire français à Schlestadt ou à Lunéville. Il assurait que l'Angleterre y était tout aussi disposée que l'Autriche et que, si le Premier Consul s'y prêtait, on pouvait arriver à conclure non seulement la paix continentale, mais la paix générale[1].

Bien que très irrité, Bonaparte accepta la réunion du congrès à Lunéville ; mais il fit expédier, le 3 fructidor (21 août), des courriers extraordinaires à Moreau, à Brune et à Augereau, pour les prévenir que les hostilités recommenceraient dans les dix premiers jours de septembre[2].

Aux propositions de Thugut, Talleyrand répondit par une lettre assez dure où il attribuait au traité de subsides signé avec l'Angleterre le refus par l'Autriche de ratifier les préliminaires : « Ce n'est pas, certes, ajoutait-il, ce que le peuple français avait droit d'attendre, et lorsqu'il mettait une foi entière dans les déclarations qui lui étaient faites des dispositions pacifiques de S. M. I., il ne prévoyait pas qu'elles étaient encore dépendantes des volontés de la cour de Londres[3] ».

Le Premier Consul acceptait l'admission de l'Angleterre au congrès de Lunéville, mais proposait à son tour à Vienne et à Londres la conclusion d'un armistice naval, qui lui eût permis de ravitailler Malte et d'envoyer des renforts en Egypte[4].

---

1. Thugut à Talleyrand, 11 août (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 255).

2. Rapport du Ministre des relations extérieures sur les négociations avec la cour de Vienne, lu en Conseil d'Etat le 6 fructidor an VIII (Archives des Affaires étrangères, Autriche, vol. 371, f°s 89 et suiv.).

3. Le Ministre des relations extérieures au baron de Thugut, Paris, 6 fructidor an VIII (*Ibid.*, Autriche, vol. 371, f° 112).

4. Talleyrand à Otto, commissaire de la République française en Angleterre, 3 fructidor an VIII (*Ibid.*, Angleterre, vol. 593, f° 483); le même au même, 24 fructidor an VIII (*Ibid.*, f° 277). — « Notre objet principal étant de pouvoir communiquer avec l'Egypte, il n'y a pas lieu de discuter plus longtemps tout projet de trêve qui ne remplirait pas ce but » [Le même au même, 8 vendémiaire an IX (*Ibid.*, Angleterre, vol. 594, f° 37)].

C'est dans ce but qu'il s'était montré si modéré [1]. Il apprit bientôt que la conclusion de cette trêve était à peu près illusoire [2]; et que le gouvernement anglais croyait aux prochains succès de l'Autriche [3].

Dès l'arrivée du courrier envoyé par Bonaparte, Moreau, qui s'était rendu à Strasbourg le 30 thermidor [4] afin de « faire avancer un équipage de siège et de ponts » nécessaire au passage de l'Inn et de la Salzach [5], envoya aussitôt les premières instructions à Dessolle pour la reprise des hostilités [6]. « Je doute encore, écrivait-il au Ministre de la guerre, que les Autrichiens acceptent la gageure [7] ». Son intention était de se porter sur l'Inn avec le corps de réserve et celui de Grenier, tandis qu'à droite Lecourbe, secondé par la deuxième armée de réserve, marcherait sur Innsbruck. Sainte-Suzanne à gauche serait chargé d'investir Ulm et Ingolstadt. Enfin, une division de l'aile gauche contiendrait Klenau et les troupes de l'électeur de Bavière dans le Haut-Palatinat. Afin de garantir ses ailes, Moreau demandait au Gouvernement de faire entrer en campagne, le plus promptement possible, les armées batave et de réserve [8].

Moreau partit de Strasbourg le 8 fructidor pour retourner à Augsburg, où il arriva le 9 au soir [9]. Le 11, les ordres de

1. Emile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangere*, t. II, p. 214.
2. Otto, commissaire de la République française en Angleterre, au Ministre des relations extérieures, Londres, 21 fructidor an VIII (Archives des Affaires étrangères, Angleterre, vol. 593, f° 270) ; le même au même, 12 vendémiaire an IX (*Ibid.*, vol. 594, f° 38).
3. Le même au même, Londres, 4e jour complémentaire an VIII (*Ibid.*, f° 295).
4. *Journal des Débats* du 4 fructidor.
5. Moreau au Premier Consul, Augsburg, 25 thermidor.
6. Moreau à Dessolle, Strasbourg, 6 fructidor.
7. Moreau au Ministre de la guerre, Strasbourg, 7 fructidor.
8. Moreau au Ministre de la guerre, Strasbourg, 7 et 9 fructidor.
9. *Journal des Défenseurs de la Patrie* du 14 fructidor; *Journal des Débats* du 20 fructidor.

concentration furent expédiés à toute l'armée du Rhin [1], dont les cantonnements en Bavière et en Franconie avaient été « combinés de manière à pouvoir la rassembler sur l'Isar en huit marches [2] ».

A cette même date, le Premier Consul fit connaître au Ministre de la guerre son plan général de campagne et le chargea d'en informer les quatre généraux en chef. Moreau devait commencer les hostilités au plus tard le 22 fructidor et manœuvrer de façon à « jeter l'ennemi derrière l'Enns [3] ». Augereau borderait la Rednitz quand Moreau aurait franchi l'Inn ; il pousserait des partis en Bohême « pour donner de l'inquiétude à l'ennemi, sans cependant se compromettre ». Moreau laisserait à sa disposition cinq bataillons, formant au moins 3.000 hommes, du corps de Sainte-Suzanne. Macdonald était chargé d'occuper le plus tôt possible Coire, Feldkirch, Glaris ; puis de se porter sur Botzen quand l'armée du Rhin aurait commencé son mouvement, « afin d'opérer une diversion favorable à l'armée d'Italie ». Le Premier Consul jugeait utile qu'il fût arrivé à Botzen le 1er vendémiaire (23 septembre). Brune, de son côté, se porterait sur l'Adige « afin de donner, à Trente, la main à l'armée de réserve ». Bonaparte désirait qu'il se trouvât à Vérone du 1er au 5 vendémiaire. Brune devait s'emparer de Peschiera, de Porto-Legnago et faire le blocus de Mantoue en y employant principalement des Italiens et des Polonais [4].

Le 14 fructidor (1er septembre), toute l'armée du Rhin était en marche « pour se réunir, en avant de Münich et sur les

---

1. Dessolle à Gudin, à Richepance, à Grenier, à Sainte-Suzanne, à d'Hautpoul, à Bastoul, à Grandjean, à Decaen, Augsburg, 11 fructidor. — L'armistice ne pouvait être rompu qu'après un préavis de douze jours.

2. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 10 thermidor. — Voir le croquis n° 2.

3. Carnot, transmettant ces instructions le 15 fructidor, écrit : « Le Premier Consul désire... que le but de vos manœuvres soit de jeter l'ennemi derrière l'Inn (*sic*) ».

4. *Correspondance de Napoléon*, nos 5075. — Cf. *Ibid.*, nos 5077 et 5085.

débouchés (du Tyrol) entre le Lech et l'Isar[1] ». Moreau comptait avoir terminé le rassemblement de ses forces, à l'est de Münich, entre l'Isar et l'Inn du 21 au 22 fructidor[2]. Le Premier Consul approuvait d'ailleurs complètement ses projets[3].

Sur les instances du plénipotentiaire Lehrbach, arrivé sur l'Inn, Moreau consentit à ne pas reprendre les hostilités avant le retour du courrier porteur des dépêches du cabinet de Vienne au Ministre des relations extérieures[4].

Ce message ne contenait « aucune réponse positive », et le Premier Consul en conclut que l'Autriche voulait gagner l'hiver qui, par ses rigueurs, forcerait les Français à remettre la campagne au printemps suivant. Le 26 fructidor, il fit télégraphier à Moreau de recommencer les hostilités, à moins que l'on ne consentît à remettre sans délai à l'armée du Rhin les places d'Ingolstadt, Ulm et Philippsburg. Dans ce cas, Moreau était autorisé à accorder une prolongation de suspension d'armes d'un mois[5]. Moreau en avisa immédiatement le commandant en chef de l'armée autrichienne[6].

L'Empereur avait quitté Vienne le 6 septembre pour se rendre à l'armée, dont il désirait voir la situation par lui-même et dont il se proposait de relever le moral[7]. Il constata qu'elle n'était pas en état de reprendre la lutte avec avantage[8]. Lehrbach et surtout le général Lauer déclarèrent qu'il fallait accepter les propositions du Premier Consul; que des combats immédiats ne pouvaient amener que des désastres; que la cession des trois forteresses renforcerait l'armée de leurs gar-

1. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 14 fructidor.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Augsburg, 14 fructidor.
3. Le Ministre de la guerre à Moreau, Paris, 15 fructidor.
4. Moreau au général en chef de l'armée autrichienne, Nymphenburg, 21 fructidor.
5. *Correspondance de Napoléon*, n° 5099.
6. Moreau à l'archiduc Jean, 1er jour complémentaire an VIII.
7. L'Empereur à Thugut, Vienne, 5 septembre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II p. 269).
8. L'Empereur à Colloredo, Alt-Oetting, 10 septembre (*Ibid.*, p. 272).

nisons se montant à 20.000 hommes de bonne infanterie; qu'en tout cas on gagnerait un mois pour compléter les armements. L'Empereur sentait que la cession aux Français des trois places produirait un mauvais effet en Angleterre et dans toute l'Allemagne ; mais il n'avait pas confiance dans la solidité de son armée, et il n'osa pas assumer la responsabilité d'une rupture, contrairement aux avis d'un homme aussi compétent que l'était Lauer et à ceux de son ministre plénipotentiaire [1].

Un nouvel armistice de quarante-cinq jours fut conclu à Hohenlinden le 3e jour complémentaire de l'an VIII (20 septembre) entre Lahorie, représentant Moreau, Lehrbach et Lauer, munis des pleins pouvoirs de l'Empereur. Les places d'Ulm, Ingolstadt, Philippsburg étaient remises à l'armée française. Dans ces quarante-cinq jours étaient compris quinze jours d'avertissement pour la reprise des hostilités. La ligne de démarcation fixée par l'armistice de Parsdorf fut conservée; elle était jalonnée par: Chiavenna, le Splügen, Coire, Balzers (sur le Rhin), les sources du Lech, cette rivière jusqu'à Reutte, les sources de l'Ammer, la vallée de la Loisach, l'Isar au sud de Lenggries, la vallée de la Mangfall, Ebersberg, Hohenlinden, la Vils, le Danube jusqu'à Kelheim, Pappenheim, la Rednitz jusqu'au Main, le Main jusqu'à Mayence [2].

L'armée du Rhin devait revenir et s'arrêter sur les deux rives de l'Isar, l'armée autrichienne sur les deux rives de l'Inn [3]. « Le matin, écrivait Moreau, on disait aux soldats : arrangez vos armes, on va combattre. — Vive la République ! — Ce soir on leur annonçait qu'ils allaient avoir la paix. — Eh bien ! Vive la République ! Avec une telle armée, il n'est pas

1. L'Empereur à Colloredo, Wasserburg, 20 septembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 275-281). — Cf. Sybel, *loc. cit.*, t. II, p. 312.
2. De Martens, *loc. cit.*, t. VII, p. 76.
3. *Ibid.*, p. 84-86.

étonnant qu'on prenne des places sans les assiéger[1] ». Les troupes reprirent à peu près les cantonnements qu'elles occupaient avant la dénonciation de l'armistice[2].

Moreau était d'avis de raser les trois forteresses mises par la convention à son entière disposition[3]. Un rapport lui fut présenté à ce sujet par l'adjudant général Lamarque et le chef de bataillon du génie de Caux[4].

Thugut apprit avec colère les clauses de la convention de Hohenlinden. Le 25 septembre, il se produisit entre lui et Colloredo, le conseiller intime de l'Empereur, une discussion très chaude à l'issue de laquelle Thugut déclara ne pouvoir assumer plus longtemps « la responsabilité d'un nouveau système au bout duquel, selon sa conviction... », il apercevait « la destruction entière de la monarchie ». Il fut remplacé aux affaires étrangères par Lehrbach, qui lui-même eut pour successeur au congrès de Lunéville le comte Louis Cobenzl, le négociateur de Campo-Formio[5]. Mais, selon Sybel, l'ambassadeur d'Angleterre, mécontent de la trêve et irrité contre Lehrbach qui l'avait négociée, fit des objections à sa nomination au ministère, qu'il considéra comme un acte de défection de l'Autriche. Colloredo fut donc chargé de ces fonctions trop lourdes pour lui et dans lesquelles il fut secondé jusqu'à nouvel ordre par Thugut, qui reprit ainsi toute son influence[6].

Cobenzl arriva à Lunéville le 2 brumaire an IX (24 octobre

---

1. Moreau au Premier Consul, Nymphenburg, 3e jour complémentaire an VIII.
2. Voir le croquis 2 *bis*.
3. Moreau au Ministre de la guerre, Nymphenburg, 3e jour complémentaire an VIII, et Augsburg, 3 vendémiaire an IX.
4. Voir Carrion-Nisas, *Campagne des Français en Allemagne*, Pièces justificatives, p. 210 et suiv.
5. Thugut à Colloredo, 25 septembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 286) ; Colloredo à Thugut, 26 septembre (*Ibid.*) ; Thugut à Colloredo, 26 septembre (*Ibid.*, p. 287) ; Lehrbach à Talleyrand, Vienne, 27 septembre (*Ibid.*, p. 289).
6. Sybel, *loc. cit.*, t. VI, p. 343. — Cf. Sorel, *loc. cit.*, t. VI, p. 79.

1800)[1]. Le plénipotentiaire français, Joseph Bonaparte, ne s'y trouvait pas encore. Clarke, nommé commandant extraordinaire de Lunéville, et chargé des dispositions relatives à la tenue du congrès, informa le Ministre autrichien que Bonaparte désirait le voir à Paris même[2]. Après quelques hésitations, Cobenzl adhéra à cette proposition. Selon son expression, il nagea « entre deux eaux », et, suivant les instructions de Thugut, chercha ainsi à connaître les avantages qu'on lui offrirait pour une paix conclue en dehors de l'Angleterre[3].

Bonaparte espérait amener Cobenzl à traiter séparément[4], bien que Clarke l'eût prévenu que l'Autriche était bien résolue à ne pas céder sur ce point[5].

Le Premier Consul se heurta, en effet, à une résistance qu'il ne put vaincre malgré de « rudes assauts[6] ». Cobenzl refusa, suivant sa propre expression, de faire « le Saint-Julien[7] » et persista à ne vouloir négocier de la paix qu'avec le concours de l'Angleterre, et à Lunéville. Le 18 brumaire (9 novembre), Joseph Bonaparte et Cobenzl échangèrent dans cette ville leurs pleins pouvoirs ; mais le Ministre autrichien déclara aussitôt qu'il ne pouvait traiter sans la présence au congrès d'un plénipotentiaire anglais[8].

---

1. Cobenzl à Colloredo, Strasbourg, 23 octobre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 319). — D'après Sybel, Cobenzl ne serait arrivé à Lunéville que le 26 (*loc. cit.*, t. VI, p. 345), mais cette date est certainement erronée (Cf. *Correspondance de Napoléon*, n° 5139).
2. Talleyrand à Cobenzl, 2 brumaire an IX (Archives des Affaires étrangères, Autriche, vol. 371).
3. Cobenzl à Thugut, Lunéville, 25 octobre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 323). — A Sainte-Hélène, Napoléon a écrit que Cobenzl était allé à Paris « pour y gagner du temps » (*Mémoires de Napoléon*, écrits par Gourgaud, t. II, p. 13). C'est probablement une erreur de mémoire. — L'Empereur chargea Thugut de déclarer à l'ambassadeur d'Angleterre qu'il désapprouvait entièrement le voyage de Cobenzl à Paris [l'Empereur à Thugut, Vienne, 1er novembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 325)].
4. *Correspondance de Napoléon*, n° 5103.
5. Clarke au Ministre des relations extérieures, Lunéville, 3 brumaire (Archives des Affaires étrangères, Autriche, vol. 371, f° 144).
6. Cobenzl à Colloredo, Paris, 4 novembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 326).
7. Cobenzl à Thugut, Lunéville, 15 novembre (*Ibid.*, p. 334).
8. Thugut à Colloredo, 14 novembre (*Ibid.*, p. 330) ; Note de Cobenzl du 10 no-

Tout en négociant ainsi avec l'Autriche, Bonaparte avait engagé « un commerce de haute coquetterie avec la Russie [1] » à qui il avait offert de remettre Malte en dépôt et renvoyé 7.000 prisonniers habillés à neuf [2]. Il avait repris auprès de la Prusse ses tentatives d'entente commencées avant la guerre [3]; mais le cabinet de Berlin attendait les événements et évitait de se compromettre [4]. Sa neutralité toutefois semblait assurée. Bonaparte s'efforça enfin d'enlever le Portugal à l'influence anglaise [5].

Dès le 14 brumaire (5 novembre), le Premier Consul avait chargé Lacuée, Ministre de la guerre provisoire, de prévenir les quatre généraux en chef qu'ils devaient informer l'ennemi de la reprise des hostilités pour le 1er frimaire (22 novembre) [6]. A la vérité, cette date n'était qu'approximative, car il fallait compter quinze jours de préavis à partir du moment de la notification au commandant en chef de l'armée autrichienne [7]. Du reste, Bonaparte conserva jusqu'au 12 frimaire (3 décembre) quelque espoir dans l'issue des négociations [8], tout en songeant à quitter Paris pour se rendre en Italie. « Si je pars, écrivait-il à Joseph, à cette même date, la maison d'Autriche s'en souviendra [9] ».

Cobenzl s'illusionnait sur les résultats de la campagne qui allait s'ouvrir : « La saison est avancée, écrivait-il à l'Empereur, et il n'est question que de se défendre du premier choc. Ce n'est pas pendant l'hiver que les républicains pourront faire

---

vembre (Archives des Affaires étrangères, Autriche, vol. 371, f° 173).

1. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. VI, p. 53 et suiv., 72 et suiv., 87 et suiv.
2. *Correspondance de Napoléon*, nos 4965, 4966, 5003.
3. Cf. commandant E. Picard, *Campagne de* 1800 *en Allemagne*, t. I, p. 8 et suiv.
4. *Correspondance de Napoléon*, nos 5029, 5047, 5093.
5. *Ibid.*, n° 5165.
6. *Ibid.*, n° 5161.
7. La note de Lacuée n'était pas encore parvenue à Brune le 18 brumaire an IX (*Ibid.*, n° 5183.)
8. *Ibid.*, n° 5204.
9. *Ibid.*

des tentatives heureuses et d'une grande importance ; malgré leurs succès dans la campagne actuelle, le manque d'hommes et d'argent doit se faire sentir .chez eux comme chez nous. Tout ceci présente encore bien des chances en notre faveur [1]... »

Moreau, qui, pendant l'armistice, s'était rendu à Paris, partit le 26 brumaire, après une longue conférence avec le Premier Consul[2]. Arrivé le 28 à Lunéville, il passa quelques heures chez Joseph Bonaparte[3] et, le 2 frimaire (23 novembre), il était de retour à son quartier général à Nymphenburg[4].

1. Cobenzl à l'Empereur, Vienne, 9 octobre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 300).
2. *Journal des Débats* et *Journal des Défenseurs de la Patrie* du 26 brumaire.
3. *Journal des Défenseurs de la Patrie* du 4 frimaire ; Moreau à Bonaparte, 28 brumaire an IX.
4. Ordre du jour de l'armée du Rhin du 3 frimaire.

CHAPITRE II

Le plan d'ensemble de Bonaparte.

Situation des armées françaises. — Le rôle principal réservé d'abord à Moreau. — Missions assignées à Augereau, à Brune, à Macdonald. — Entretiens de Mathieu Dumas avec le Premier Consul. — Bonaparte persiste à diriger l'armée des Grisons sur Trente. — Son projet de marche concentrique sur Vienne. — Il se réserve le rôle décisif avec l'armée d'Italie renforcée de la Garde et des grenadiers de Murat.

Le 6 frimaire an IX (27 novembre 1800), les quatre armées françaises étaient prêtes à entrer en campagne.

La majeure partie de l'armée du Rhin, forte de 95.540 hommes présents sous les armes, était concentrée dans la région entre l'Inn et l'Isar, sur les débouchés de Mühldorf, de Wasserburg et de Rosenheim [1].

L'armée gallo-batave, commandée par Augereau et comptant 16.260 combattants [2], était en marche sur les deux rives du Main pour se porter de Mergentheim et de Miltenberg sur Schweinfurt. La division batave Dumonceau faisait le blocus de la citadelle de Würzburg. Un corps d'observation, sous les ordres du chef de brigade Dessaix, se trouvait à Aschaffenburg, face aux insurgés de la Westphalie dirigés par le baron d'Albini [3].

L'armée des Grisons, sous les ordres de Macdonald et présentant un effectif de 18.602 hommes [4], se concentrait à Coire pour passer en Valteline. Une de ses divisions occupait cette vallée depuis un mois environ ; une autre gardait les débouchés de la Landquart et de l'Albula [5].

---

1. Pour le détail des emplacements, voir chapitre III.
2. Situation au 1er frimaire an IX (A. H. G., armée gallo-batave).
3. Situations décadaires de l'armée gallo-batave, 1er et 10 frimaire (*Ibid.*)
4. Situation au 1er frimaire an IX (A. H. G., armée des Grisons).
5. Macdonald à Moreau, Altstädten, 4 frimaire (*Ibid.*) ; Historique de la 2e division, du 1er au 30 frimaire (*Ibid.*); Macdonald à Rey, Altstädten, 4 frimaire (*Ibid.*) ; Rey à Macdonald, Feldkirch, 6 frimaire (*Ibid.*).

Enfin l'armée d'Italie, commandée par Brune et forte de 55.790 combattants, était rassemblée derrière la Chiese et l'Oglio : l'aile droite de Marcaria à Asola, le centre d'Asola à Carpenedolo, la gauche à Montichiari, Calcinato, Ponte San Marco, dans le val Sabbia et à Salo. La division Rochambeau tenait Ponte di Legno, le val Camonica et le val Trompia, se reliant aux postes de la division Baraguey d'Hilliers, de l'armée des Grisons, qui occupait la Valteline. Une avant-garde tenait les hauteurs de Lonato, une réserve était à Brescia [1].

Le plan d'ensemble du Premier Consul, conçu le 11 fructidor (29 août), avant la convention de Hohenlinden, consistait, on le sait [2], dans une offensive simultanée en Bavière et en Italie. Le rôle décisif était réservé à Moreau, qui devait manœuvrer pour rejeter l'ennemi derrière l'Enns, son flanc gauche se trouvant couvert par Augereau, qui viendrait border la Rednitz quand l'armée du Rhin aurait franchi l'Inn [3]. Brune devait enlever la ligne de l'Adige avec l'aide de Macdonald et mettre le siège devant Peschiera, Legnago et Mantoue.

Le 4e jour complémentaire de l'an VIII (21 septembre), la mission de Macdonald se trouve modifiée dans les détails de l'exécution. Il est toujours chargé d'opérer « une diversion favorable à l'armée d'Italie [4] », mais la date de son arrivée à Botzen est fixée au 10 vendémiaire (2 octobre) au lieu du 1er. Il poussera aussitôt des détachements sur Trente. Brune, de son côté, aura réuni « les cinq sixièmes de son armée le long de la Chiese, occupant Lonato, Castiglione et Montichiari ».

1. Brune au Premier Consul, Brescia, 4 frimaire (A. H. G., armée d'Italie) ; Journal historique de l'armée d'Italie (*Ibid.*) ; Oudinot au Ministre de la guerre, Brescia, 6 frimaire (*Ibid.*).

2. Voir chapitre Ier, page 8.

3. Augereau écrivait même à Moreau : « Je tenterai le passage de la Rednitz le jour où vous ferez celui de l'Inn » [Höchst, 21 fructidor an VIII (A. H. G., armée gallo-batave)].

4. *Correspondance de Napoléon*, n° 5075.

Quand le mouvement de Macdonald commencera à inquiéter l'ennemi, Brune cherchera à franchir le Mincio entre Peschiera et Borghetto[1]. L'armée des Grisons devait d'ailleurs recommencer les hostilités le même jour que l'armée d'Italie[2]. Par l'occupation de la Valteline, elle permettait à Brune de concentrer davantage ses forces et se trouvait en mesure de le seconder plus efficacement[3].

Le Premier Consul confirmait à Brune, le 18 brumaire an IX (9 novembre), cette coopération de Macdonald, qui avait reçu l'ordre « d'appuyer avec la plus grande partie de son armée dans la Valteline, pour tomber par Ponte di Legno sur Trente[4] ». Brune devait l'aider « en faisant marcher une bonne division par Lodrone jusqu'à Riva ». Ainsi, pensait Bonaparte, les Autrichiens ne pourraient disputer le passage du Mincio et résisteraient difficilement sur l'Adige[5]. De plus, une fois à Trente, Macdonald pourrait, par la suite, « coordonner les opérations de l'armée du Rhin et d'Italie[6] ».

Mathieu Dumas, chef d'état-major de Macdonald, vint à Paris et présenta au Premier Consul des observations sur les difficultés de la tâche assignée à l'armée des Grisons en plein hiver, dans cette région montagneuse. Bonaparte, après l'avoir longuement interrogé, lui aurait déclaré : « Nous leur enlèverons, et sans combattre, cette immense forteresse du Tyrol : il faut manœuvrer sur leurs flancs, menacer leur dernier point de retraite; ils évacueront sur-le-champ toutes les hautes vallées. Je ne changerai rien à mes dispositions : retournez promptement, je vais rompre l'armistice; dites à Macdonald qu'une armée passe toujours et en toute saison partout où deux

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 5102.
2. *Ibid.*, n° 5105.
3. *Ibid.*, n° 5136.
4. *Ibid.*, n° 5167.
5. *Ibid.* — Cf. n° 5174.
6. *Ibid.*, n° 5229.

hommes peuvent poser le pied. Il faut que, quinze jours après la reprise des hostilités, l'armée des Grisons se trouve aux sources de l'Adda, de l'Oglio et de l'Adige; qu'elle ait tiré des coups de fusil sur le mont Tonale qui les sépare et qu'arrivant sur Trente, elle forme la gauche de l'armée d'Italie, et manœuvre de concert avec elle sur les derrières de celle de M. de Bellegarde. Je saurai porter à temps des renforts où ils seront nécessaires : ce n'est pas sur la force numérique d'une armée, mais bien sur le but, sur l'importance de l'opération, que je mesure celle du commandement[1] ».

Chargé de garder Feldkirch et Coire, obligé aussi de se couvrir sur sa gauche vers l'Engadine, Macdonald était très préoccupé de la faiblesse numérique des forces qui lui resteraient pour marcher sur Trente[2]. « Vous lui ferez connaître, écrivait le Premier Consul au Ministre de la guerre, qu'il doit, pour Coire et Feldkirch, agir selon ce que fera l'ennemi ; que le rassemblement de l'armée du Rhin dans le fond de la Bavière devra nécessairement influer sur ses mouvements; que, du reste, s'il est sûr que les 6.000 hommes qu'il laissera à Coire et à Feldkirch tiennent en échec un pareil nombre d'ennemis, cela se trouvera être sans inconvénients majeurs ; qu'il préviendra simplement le général Brune de la force du corps qu'il aura dans la Valteline, afin que la division de la gauche de l'armée d'Italie, qui doit appuyer ses mouvements, soit d'autant plus forte que le corps qu'il aurait en Valteline serait plus faible[3] ».

L'occupation de la Valteline par l'armée des Grisons procura d'ailleurs les deux avantages qu'en attendait le Premier Consul en obligeant l'armée autrichienne d'Italie à renforcer le corps

1. Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, t. V, p. 153-154.
2. Mathieu Dumas au Ministre de la guerre, Zürich, 24 brumaire, et Rheineck, 1er frimaire (A. H. G., armée des Grisons).
3. *Correspondance de Napoléon*, n° 5186.

qu'elle détachait dans le Tyrol et en mettant le général Brune « à même d'augmenter son armée du détachement qu'il tenait dans la Valteline [1] ».

Une fois Brune maître de la vallée de l'Adige, Moreau arrivé sur l'Enns et Macdonald leur servant de liaison vers Trente et le Brenner, Bonaparte pouvait songer à une marche concentrique des armées du Rhin et d'Italie sur Vienne, celle des Grisons les reliant par la vallée de la Drave [2].

Tout d'abord c'était à l'armée du Rhin que devait incomber, dans l'esprit du Premier Consul, le rôle décisif [3]. Puis, en raison des efforts considérables faits par l'Autriche pour défendre sa frontière de Bavière, Bonaparte en vint à douter que Moreau pût obtenir d'autre résultat que de paralyser les forces qui lui étaient opposées sur l'Inn [4]. Le Premier Consul aurait pu, il est vrai, le renforcer au moyen de l'armée gallo-batave, de la Garde consulaire et des grenadiers de Murat, prendre le commandement en chef de toutes les forces ainsi réunies et porter son effort principal en Bavière et sur l'Inn. Peut-être les démêlés qu'il avait eus avec Moreau au début de l'année l'empêchèrent-ils d'adopter cette solution, dont l'avantage était de le conduire à Vienne par le chemin le plus court et le moins semé d'obstacles naturels. Peut-être le souvenir de la campagne de 1796 l'engagea-t-il à renouveler ces brillantes opérations. Quoi qu'il en soit, il résolut de diriger la Garde et les

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 5229.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud, t. II, p. 21) ; *Correspondance de Napoléon*, n° 5229 ; Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 148. — On observera que Mathieu Dumas eut, avant l'ouverture des hostilités, plusieurs entretiens avec le Premier Consul.
3. Voir page 16.
4. Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 148. — Mathieu Dumas ajoute que Bonaparte « ne souhaitait pas que son rival de gloire cueillît en Allemagne d'aussi beaux lauriers que ceux dont l'avaient couvert son audacieux passage des Alpes et sa victoire de Marengo » (*Ibid.*). — Thibaudeau, nettement favorable, il est vrai, à Bonaparte, proteste contre cette hypothèse (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II, p. 71).

10.000 grenadiers de Murat sur l'Italie, de les joindre aux troupes de Brune, de franchir l'Adige, puis le Tagliamento, et de rejeter Bellegarde en Hongrie. Bonaparte réunirait ensuite les armées d'Italie et des Grisons et, à leur tête, marcherait sur Vienne pour y dicter la paix[1].

---

1. Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 148-149 ; *Correspondance de Napoléon*, n°s 5196, 5204. — Brune était persuadé, au commencement de frimaire, que Bonaparte le rejoindrait bientôt [Brune au Ministre de la guerre, Brescia, 7 frimaire A. H. G., armée d'Italie) ; au Premier Consul, Brescia, 14 frimaire (*Ibid.*)].

CHAPITRE III

Rassemblement de l'armée du Rhin.

Notification de la reprise des hostilités. — Réunion préalable par corps d'armée. — Emplacements définitifs le 6 frimaire. — Composition des corps d'armée et divisions. — Région choisie pour le rassemblement de l'aile gauche et du centre. — Instructions adressées à Sainte-Suzanne. — Mouvements des divisions Colaud et Souham. — Etat matériel et moral de l'armée du Rhin. — Conduite des troupes dans les pays conquis. — Moreau et les populations allemandes.

Dessolle reçut à Münich, le 20 brumaire (11 novembre), une lettre de Moreau lui prescrivant de signifier aux Autrichiens la rupture de l'armistice et de « rassembler l'armée [1] ».

Il envoya aussitôt, au quartier général de l'archiduc Jean à Wels, le chef d'escadron Schwartz qui s'y présenta le 21 brumaire dans la soirée et fit la notification de la reprise des hostilités après le délai de quinze jours fixé par la convention de Hohenlinden [2]. Les opérations pouvaient donc recommencer du 6 au 7 frimaire au plus tôt [3].

Dessolle expédia, dès le 20 brumaire, les ordres nécessaires à une première réunion « par corps d'armée [4] » pour le 1er frimaire (22 novembre). A cette date : l'aile droite devait se trouver sur le haut Lech entre Landsberg et Füssen ; le centre entre Münich, Friedberg et Dachau ; l'aile gauche entre le Danube et l'Isar, à hauteur d'Ingolstadt, à trois marches au plus de Freising [5]. Le corps du Bas-Rhin reçut directement de

---

1. Moreau à Dessolle, Paris, 14 brumaire ; Dessolle à Grenier et à Sainte-Suzanne, Münich, 20 brumaire.

2. La dépêche ne fut remise, semble-t-il, que le 13 novembre, 6 heures du matin (K. K. Archiv, XI, 30, note marginale).

3. Dessolle au Ministre de la guerre, 21 brumaire.

4. L'expression est de Dessolle dans une lettre au commissaire-ordonnateur en chef datée de Münich, 20 brumaire.

5. Dessolle à Montrichard, à Richepance, à Grandjean, à Decaen, à Grenier, à Sainte-Suzanne, Münich, 20 brumaire ; Dessolle à Grandjean et à Richepance Münich, 29 brumaire.

Moreau l'avis de se porter sur la Rednitz, entre Bamberg et Nüremberg, la droite vers Eichstätt [1].

Au retour de Moreau à Münich, de nouveaux ordres furent envoyés à l'armée pour lui faire prendre ses emplacements définitifs le 6 frimaire (27 novembre).

L'*aile droite*, commandée par Lecourbe [2], se composait de quatre divisions, dont une dite de réserve, et d'un parc d'artillerie. Au 1er frimaire, l'effectif total des présents s'élevait à 19.663 hommes d'infanterie, 2.915 de cavalerie, 669 canonniers, 5.046 chevaux. De leurs cantonnements, situés dans la zone Bregenz, Reutte, Augsburg, Ehingen, Rottweil, ces troupes avaient gagné les emplacements que leur assignaient les instructions du général en chef [3]. Une fraction de l'*aile droite* était chargée de couvrir face au sud tous les débouchés du Vorarlberg et du Tyrol entre le lac de Constance et l'Isar; l'autre, que Moreau évaluait à douze ou treize bataillons et autant d'escadrons, devait franchir l'Isar et s'établir entre Tölz et la route de Münich à Rosenheim incluse. Une brigade de la division Decaen, du *centre*, se maintiendrait à Helfendorf, sur cette route même, jusqu'à l'arrivée des troupes de Lecourbe [4].

Le 6 frimaire (27 novembre), les troupes de l'*aile droite* avaient atteint les positions qui leur avaient été indiquées. Le quartier général était à Tölz.

La division Molitor [5] (5.240 hommes d'infanterie, 1.016 de

---

1. Moreau à Dessolle, Paris, 14 brumaire.
2. Momentanément, en son absence, par Montrichard. — On ne donnera de notices biographiques que pour les généraux qui, n'étant pas divisionnaires ou lieutenants-généraux à l'ouverture de la campagne de l'an VIII, n'en ont pas été l'objet. — Cf. commandant E. Picard, *Campagne de* 1800 *en Allemagne*, t. I.
3. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 12 vendémiaire an IX; à Montrichard, Münich, 20 brumaire; au même, Augsburg, 20 brumaire; au même, Münich, 2 et 3 frimaire.
4. Dessolle à Montrichard, Münich, 4 frimaire.
5. Molitor (Gabriel-Jean-Joseph), né à Hayange (Moselle) le 7 mars 1770; capitaine le 25 août 1791 au 4e bataillon de volontaires de la Moselle (à la forma-

cavalerie, 99 canonniers servant 11 bouches à feu)[1] occupait le secteur entre l'Ill et le Lech. Son quartier général était à Füssen. Elle gardait les communications venant de Feldkirch, Bregenz, Immenstadt, Weissenbach, Reutte. De Feldkirch elle communiquait avec la division Morlot, de l'armée des Grisons, forte de 3.000 hommes, dont le gros était à Coire, avec des détachements dans la vallée de la Landquart et aux débouchés de l'Engadine[2].

Une brigade, sous le commandement provisoire de l'adjudant général Martial Thomas (1er bataillon de la 10e légère, 38e demi-brigade, 1er escadron du 7e hussards), tenait Feldkirch, où se trouvait le quartier général, la vallée de l'Ill, les hauteurs de l'Arlberg, et observait les sources de la Bregenz. Elle se reliait par des postes à Coire, à Sonthofen, à Immenstadt[3].

L'autre brigade de la division Molitor, aux ordres du général Jardon (2e bataillon de la 3e légère, 83e demi-brigade, trois escadrons du 7e hussards), gardait les débouchés du

---

tion du corps); adjudant général chef de bataillon le 10 septembre 1793; adjudant général chef de brigade le 25 prairial an III (13 juin 1795); grièvement blessé au siège de Mayence (an IV); général de brigade le 12 thermidor an VII (30 juillet 1799); général de division le 4 brumaire an IX (26 octobre 1800).

Jourdan, sous les ordres de qui il avait servi, s'exprimait ainsi à son sujet: « Tous les généraux sous lesquels il a servi lui ont accordé leur estime, leur confiance et leurs éloges; le département de la Guerre a recueilli sur son compte les notes les plus avantageuses, et, depuis qu'il sert dans cette armée, ses talents et ses connaissances m'ont été de la plus grande utilité » [Jourdan au Directoire, 20 ventôse an VII (A. A. G., dossier Molitor)].

Moreau sollicitait plus tard, en ces termes, le grade de général de division pour le général Molitor: « Je vous ai moi-même rendu compte de ses services et de ses talents. J'aurais même insisté pour qu'il fût nommé général de division, si le général Lahorie ne m'avait fait connaître l'extrême répugnance des Consuls à conférer de nouveaux grades.

» Plusieurs généraux de brigade de cette armée ont, par leur ancienneté, des droits plus mérités à être nommés généraux de division; mais, pour les services et les talents, il en est peu qui puissent y prétendre plus justement. Je reconnais aux généraux Bonnet et Bastoul des services et des actions qui leur donnent les mêmes droits; mais je crois au général Molitor plus de dispositions à parvenir aux premiers grades militaires » [Moreau au Ministre de la guerre, Augsburg, 9 vendémiaire an IX (A. A. G., dossier Molitor)].

1. Situation de l'armée au 11 frimaire an IX.

2. Macdonald à Moreau, Altstädten, 4 frimaire an IX (A. H. G., armée des Grisons); Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire.

3. Dessolle à Montrichard, Münich, 3 frimaire; Montrichard à Dessolle, Kauf-

Tyrol par Weissenbach, Vils et Füssen[1]. Son quartier général était à Füssen[2].

La division Gudin[3] (7.588 hommes d'infanterie, 605 de cavalerie, 172 canonniers servant 9 bouches à feu), dont le quartier général était à Gmund, était employée en partie à couvrir toutes les routes du Tyrol entre le Lech, l'Isar et le Tegernsee, routes « praticables à toute espèce de charrois » et d'autant plus dangereuses pour le flanc droit de l'armée du Rhin que l'armée des Grisons venait de recevoir une nouvelle mission qui l'éloignait de la haute vallée de l'Inn[4]. Ce rôle de protection incombait à la brigade Laval (2e bataillon de la 10e légère, 36e demi-brigade), qui avait la garde du secteur entre le Lech et l'Isar son gros était établi au sud de Murnau.

La brigade Puthod, au contraire, se trouvait, suivant les instructions du général en chef, sur la rive droite de l'Isar, entre le Tegernsee et Weyarn : un bataillon de la 10e légère et un bataillon de la 94e à Gmund; deux bataillons de la 94e à Wall;

---

beuren, 4 frimaire; Molitor à Martial Thomas, Füssen, 6 frimaire; Bulletin historique de la division Molitor. — La 38e était encore en marche sur Feldkirch.

1. Un bataillon à Weissenbach, un bataillon à Sonthofen, un bataillon couvrant les communications de Reutte sur Vils et Füssen, un bataillon en réserve à Füssen. — Le 7e hussards fut envoyé, le 10 frimaire, à la division Gudin et remplacé par le 6e.

2. Molitor à Jardon, Füssen, 5 frimaire; Bulletin historique de la division Molitor.

3. Gudin de la Sablonnière (Charles-Etienne-César), né à Montargis (Loiret) le 13 février 1768; entré au service le 28 octobre 1782 comme surnuméraire dans les gendarmes de la garde du Roi; sous-lieutenant de remplacement au régiment d'Artois ; sous-lieutenant en pied le 14 juin 1786 ; lieutenant le 1er janvier 1791; adjoint provisoire aux adjudants généraux de l'armée du Nord le 4 juin 1793; aide de camp du général Ferrand le 10 brumaire an II (31 octobre 1793); adjudant général chef de bataillon le 6 nivôse an II (26 décembre 1793); adjudant général chef de brigade le 25 prairial an III (13 juin 1795); général de brigade le 17 pluviôse an VII (5 février 1799); général de division le 17 messidor an VIII (6 juillet 1800).

Le Ministre de la guerre proposait aux Consuls la nomination de Gudin au grade de général de division dans les termes ci-après : « Le général Moreau demande le grade de général de division pour Gudin en considération de son mérite, de sa valeur, de ses connaissances militaires et de sa brillante conduite... Cet officier général a rendu dans chaque bataille, dans chaque combat, les services les plus grands à la République » [Le Ministre de la guerre aux Consuls, 17 messidor an VIII (A. A. G., dossier Gudin)].

4. Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire. — L'armée des Grisons avait reçu du Premier Consul l'ordre de se porter sur Trente.

deux escadrons du 8e hussards à Gmund, les deux autres à Wall. Le parc d'artillerie de la division Gudin était à Gmund[1].

La division Montrichard (6.835 hommes d'infanterie, 413 de cavalerie, 212 canonniers servant 13 bouches à feu) avait son quartier général à Holzkirchen. La brigade Roussel se trouvait le long de la Mangfall entre Weyarn, Valley et Grub; la brigade Schiner avait son centre à Helfendorf et se liait par sa gauche à la division Decaen. Le parc d'artillerie était aux environs de Holzkirchen[2].

La division de réserve, aux ordres du général Nansouty[3] (11e dragons, 23e de cavalerie, une demi-batterie d'artillerie à cheval), comptant au total 881 sabres, 39 canonniers, 3 bouches à feu, ne fut rassemblée tout entière à Sachsenkam que le 7 frimaire[4].

Enfin, le parc de réserve d'artillerie de l'*aile droite* (147 hommes, 402 chevaux) était fractionné en deux sections, l'une à Weilheim, l'autre à Kœnigsdorf[5].

L'intention de Moreau étant d'éviter les « combats partiels », Montrichard avait reçu « l'instruction précise » de ne pas se compromettre si l'ennemi l'abordait « avec des forces majeures ». Dans cette éventualité, les troupes établies sur la rive droite de l'Isar devaient se replier sur Münich ; celles de la rive gauche sur Wolfratshausen, point d'une défense très

1. Montrichard à Dessolle, Polling, 5 frimaire; Gudin à Puthod, Rottenbuch, 5 frimaire; Gudin à Montrichard, Gmund, 6 frimaire.

2. Bulletin historique de la division Montrichard, du 1er au 10 frimaire.

3. De Nansouty (Etienne-Antoine-Marie Champion), né à Bordeaux le 30 mai 1768; cadet gentilhomme à la compagnie de l'école militaire de Paris le 21 octobre 1782; sous-lieutenant au régiment de Bourgogne-Infanterie le 26 mars 1785; capitaine le 6 avril 1788, d'abord au régiment de Franche-Comté-Cavalerie, puis aux hussards de Lauzun; adjoint provisoire à l'adjudant général Poncet le 20 décembre 1790 ; aide de camp du maréchal de Lückner en 1792; lieutenant-colonel le 5 mars 1792; chef de brigade le 19 brumaire an II (9 novembre 1793) ; général de brigade le 27 fructidor an VII (13 septembre 1799).

4. Montrichard à Dessolle, Polling, 5 frimaire.

5. *Ibid.*

facile qu'elles ne dépasseraient « dans aucun cas[1] ». Montrichard transmit à la division Gudin des instructions très complètes pour l'exécution de la retraite éventuelle[2].

Sur l'ordre de Moreau, la région choisie pour le rassemblement des corps du centre et de l'aile gauche avait été reconnue par le général Decaen du 10 au 14 fructidor an VIII[3]. Afin de faire face aux débouchés de Braunau et de Wasserburg, Decaen proposait d'occuper un « camp » dont la droite serait vers Grafing; le centre à Hohenlinden ; la gauche au sud-ouest d'Isen, vers Forstern, se prolongeant jusqu'aux sources de la Vils pour tenir les chemins venant de Dorfen.

« La droite du camp, sur la hauteur d'Ebersberg, est une excellente position; il y a un champ de bataille, et on ne peut y arriver du côté de l'ennemi, sur le flanc et sur le front, que par des défilés. De cette position on peut très bien, par des chemins praticables, manœuvrer, ou sur le débouché de Rosenheim, ou sur celui de Haag... Pour l'offensive et la défensive, le point de Hohenlinden est très essentiel, car c'est un point central de communications pour Ebersberg, Wasserburg, Haag et Dorfen. C'est aussi à Hohenlinden que se réunissent les chaussées de Münich et d'Erding à Braunau ; il y a aussi d'assez bonnes communications, en arrière de cette position, pour longer le camp.

» En avant de Münich et aux environs d'Erding, les localités sont convenables pour faire le rassemblement de troupes qu'on destinerait à occuper la position de Hohenlinden... et pour les y diriger. Comme il y a 7 lieues de Münich à Ebersberg et à Hohenlinden, et que, le jour où l'armée prendrait cette position, les avant-gardes se porteraient plus en

1. Dessolle à Montrichard, Münich, 6 frimaire.
2. Montrichard à Gudin, Tölz, 7 frimaire.
3. Dessolle à Decaen, 9 fructidor. — Cf. Decaen, *Mémoires inédits*.

avant pour éloigner l'ennemi, à qui, je crois, il serait difficile d'en prendre une parallèle, en avant de l'Inn, sans courir de grands risques, on pourrait très bien prendre des positions de marches aux lieux ci-après : pour la colonne marchant sur Ebersberg, à Zorneding ; pour celle sur Hohenlinden, entre Anzing et Parsdorf ; enfin, pour la gauche, qui partirait d'Erding, vers Hörlkofen et Walpertskirchen[1] ».

Ces propositions furent adoptées.

Le corps du *centre*, dont Moreau continuait à se réserver le commandement direct, se composait de trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie et d'un parc d'artillerie. Le 1er frimaire, le total des combattants présents sous les armes, officiers compris, s'élevait à 23.275 hommes d'infanterie, 7.250 de cavalerie, 1.034 canonniers, avec 9.139 chevaux. Ces troupes avaient été cantonnées pendant l'armistice : à Nördlingen, Ellwangen et le long du Danube entre Gundelfingen et Donauwörth (division Grandjean) ; à Ulm et dans les vallées de la Fils et de la Rems (division Richepance) ; à Münich et Freising (division Decaen) ; dans la vallée de la Wörnitz et à Rothenburg-sur-la-Tauber (division d'Hautpoul)[2]. De là elles avaient gagné la région entre l'Isar et l'Inn à l'ouest et au nord-est de Münich.

La division Grandjean[3] (7.039 hommes d'infanterie, 1.399 de cavalerie, 177 canonniers, 12 bouches à feu) avait son quar-

1. Decaen à Moreau, Nymphenburg, 14 fructidor an VIII.
2. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 12 vendémiaire an IX.
3. Grandjean (Charles-Louis-Dieudonné), né à Nancy le 29 décembre 1768; entré au service comme sous-lieutenant au 105e le 11 mai 1792; adjoint provisoire à l'état-major de l'armée du Rhin le 21 mai 1793; adjudant général chef de bataillon le 23 prairial an II (11 juin 1794) ; réformé à l'organisation des états-majors des armées le 25 prairial an III (13 juin 1795); réintégré comme adjudant-général chef de brigade le 24 germinal an IV (13 avril 1796) ; nommé général de brigade le 6 germinal an VII (26 mars 1799).

Employé comme adjudant-général à l'armée de Rhin-et-Moselle, il avait obtenu du général Pichegru les notes ci-après : « A apporté dans ses fonctions un zèle, une activité et une intelligence qui lui ont concilié l'estime des généraux et des troupes auprès desquelles il a été employé » [Certificat délivré par Pichegru, Frankenthal 10 messidor an III (A.A.G., dossier Grandjean)].

tier général à Parsdorf et était cantonnée à l'est et au sud-est de cette localité, dans les villages compris entre la route de Münich à Wasserburg par Ebersberg et celle de Münich à Mühldorf par Haag [1].

La division Richepance (8.299 hommes d'infanterie, 2.204 de cavalerie, 232 canonniers, 14 bouches à feu) avait son quartier général à Ebersberg. La brigade Drouet (deux bataillons de la 27e de ligne et 20e chasseurs) était à Grafing. La brigade Lorcet (48e de ligne, 1er chasseurs) occupait Ebersberg. La brigade Walther (2e et 3e bataillons de la 8e de ligne, les cinq premières compagnies du 1er bataillon de la même demi-brigade, 5e hussards) était établie à Mailetskirchen. Enfin la réserve, aux ordres du général Sahuc (un bataillon de la 27e, 10e régiment de cavalerie), se trouvait à l'ouest d'Ebersberg. Les 4e et 6e compagnies du 3e régiment d'artillerie étaient fractionnées et réparties dans les quatre brigades [2].

La division Decaen [3] (7.850 hommes d'infanterie, 2.069 de cavalerie, 206 canonniers, 12 bouches à feu) [4] avait son quartier général à Zorneding.

---

1. Lahorie à Decaen, Münich, 4 frimaire; Bulletin historique de la division.

2. Dessolle à Richepance, Münich, 4 frimaire; Bulletin historique de la division.

3. Decaen (Charles-Mathieu-Isidore), né à Caen le 13 avril 1769; canonnier de 2e classe dans le corps royal des canonniers-matelots du 27 juillet 1787 au 1er juillet 1790; sergent-major au 4e régiment du Calvados (lors de la formation du corps) le 14 septembre 1792; adjudant sous-officier le 26 mars 1793; sous-lieutenant adjoint à l'état-major de Mayence le 1er mai 1793; capitaine le 25 juin 1793; adjudant général chef de bataillon le 6 frimaire an II (26 novembre 1793); adjudant général chef de brigade le 26 fructidor an III (12 septembre 1795); général de brigade le 15 thermidor an IV (2 août 1796); destitué par arrêté du Directoire le 4 ventôse an VI (22 février 1798); réintégré le 6 germinal an VI (26 mars 1798); général de division le 26 floréal an VIII (16 mai 1800).

Le général Sainte-Suzanne, demandant au général Moreau de nommer Decaen général de division, au cours de la campagne de 1800 en Allemagne, s'exprimait ainsi : « Il prie le général Moreau d'élever le général Decaen au grade de général de division, que ses services, ses talents et ses connaissances lui ont déjà mérité et auquel il acquiert tous les jours de nouveaux droits » (A. A. G., dossier Decaen).

4. Le général Decaen, dans ses *Mémoires inédits*, donne des chiffres inférieurs :

La brigade Debilly (un bataillon de la 14e légère, 100e de ligne, 6e chasseurs) resta à Helfendorf jusqu'à l'arrivée de la brigade Schiner, de la division Montrichard, et se porta le même jour (6 frimaire) à Zorneding, conformément aux instructions qu'elle avait reçues le 4. Decaen lui en avait envoyé de nouvelles aux termes desquelles les troupes, aussitôt relevées, devaient se rendre à Lindach, Schlacht, Münchsteuer, afin de servir de réserve à la division Molitor. Mais ces derniers ordres parvinrent trop tard à Debilly, qui avait déjà exécuté son mouvement sur Zorneding[1].

La brigade Durutte se trouvait en ce point; elle comprenait toutes les troupes restantes de la division, sauf quelques compagnies formant la garnison de Münich. Decaen lui prescrivit d'occuper, le lendemain, les positions qui avaient été assignées à Debilly. Il constitua d'autre part « une avant-garde » au moyen du bataillon de la 14e légère et du 6e chasseurs de la brigade Debilly, et la mit sous les ordres du chef de brigade Laffon, de ce dernier régiment, « excellent officier de troupes légères ». Laffon eut le commandement des avant-postes reliant ceux de la division Montrichard, au nord-ouest d'Aibling, à ceux de la division Richepance vers Alxing. Le gros de son détachement s'établit à Moosach[2].

La division de cavalerie d'Hautpoul devait, d'après les instructions de Dessolle, se trouver le 6 frimaire « en avant de Münich, sur la route de Parsdorf[3] ». En réalité, elle n'était encore à cette date qu'à Schleissheim, au nord-ouest de Münich[4].

6.129 hommes d'infanterie, 1.776 de cavalerie, 139 canonniers. Les différences tiennent à ce que Decaen ne fait pas entrer en ligne de compte l'infanterie et la cavalerie de la légion polonaise.

1. Lahorie à Decaen, Münich, 4 frimaire; Decaen, *Mémoires inédits*; Plauzonne à Lahorie, Zorneding, 7 frimaire.
2. *Ibid.*
3. Dessolle à d'Hautpoul, Münich, 4 frimaire.
4. Bulletin historique de l'armée du 1er au 10 frimaire.

L'*aile gauche*, sous les ordres du lieutenant général Grenier [1], se composait de trois divisions d'infanterie et d'un parc d'artillerie. L'effectif des présents, au 1er frimaire, s'élevait, officiers compris, à 18.749 hommes d'infanterie, 4.555 de cavalerie, 861 canonniers, 6.706 chevaux. Pendant l'armistice, ces troupes avaient cantonné entre l'Isar et le Danube et entre l'Altmühl et la Wörnitz [2]. Le 6 frimaire, l'*aile gauche* occupait, dans l'ensemble, la région au nord de Hohenlinden, appuyant sa droite à cette localité et se prolongeant par sa gauche sur Dorfen pour observer la route de Freising à Kraiburg. Le quartier général était à Schwaben [3]. Un détachement fourni par la division Legrand, composé de deux bataillons de la 16e de ligne, de deux escadrons du 16e chasseurs et de trois bouches à feu, sous le commandement du chef de brigade Durosnel, se trouvait à Vilsbiburg pour éclairer le terrain entre l'Inn et le bas Isar, en particulier les débouchés d'Eggenfelden et de Mühldorf sur Landshut [4].

La division Legrand (6.374 hommes d'infanterie, 1.406 de cavalerie, 189 canonniers, 12 bouches à feu) avait son quartier général à Erding. La brigade Sabatier occupait Walpertskirchen, Papferding et environs avec un bataillon de la 16e de ligne à Langengeisling. Des postes avancés avaient été poussés à Dorfen et Furtern. La brigade Bontems etait répartie

1. Grenier (Paul), né à Sarrelouis (Moselle) le 29 janvier 1798; entré au service comme engagé volontaire au régiment de Nassau le 21 décembre 1784 ; caporal le 16 octobre 1788 ; sergent le 26 mars 1789; sergent-major le 1er août 1791; adjudant le 12 mars 1792; lieutenant le 26 juillet 1792; capitaine le 1er décembre 1792; adjudant général chef de bataillon le 24 vendémiaire an II (15 octobre 1793); chef de brigade le 21 nivôse an II (10 janvier 1794); général de brigade le 10 floréal an II (29 avril 1794); général de division le 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794).

Le général Jourdan, sous les ordres de qui il avait servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, l'appréciait ainsi : « Remplit parfaitement les fonctions de l'emploi qu'il occupe; connaît parfaitement les manœuvres militaires; très brave, très zélé, et ayant toujours manifesté des principes républicains » (A. A. G., dossier Grenier).

2. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 12 vendémiaire an IX.

3. Le même au même, Münich, 6 frimaire; Bulletin historique de l'armée.

4. Dessolle à Grenier, Münich, 4 frimaire.

entre Salmannskirchen, Altenerding, Pretzen et Indorf. Le parc d'artillerie et l'artillerie legère se trouvaient à Ober-Ding et Nieder-Ding[1].

La division Ney (8.215 hommes d'infanterie, 1.105 de cavalerie, 210 canonniers, 14 bouches à feu) avait son quartier général à Forstern. Les troupes étaient établies à l'ouest de Hohenlinden, à cheval sur la grande route de Mühldorf. Le 3e bataillon de la 23e demi-brigade était fractionné; trois compagnies tenaient les ponts de l'Isar en aval de Münich; trois compagnies stationnaient à Freising avec le parc d'artillerie de l'*aile gauche;* le reste du bataillon était affecté à la garde du quartier général[2].

La division Hardy[3] (4.060 hommes d'infanterie, 2.044 de cavalerie, 211 canonniers, 16 bouches à feu) avait son quartier général à Reithofen. Elle était destinée à constituer une réserve et avait été placée en arrière et à gauche de la division Ney, parallèlement à la route de Hohenlinden à Erding, jusqu'à Hörlkofen. Un détachement avancé, composé du 23e régiment de chasseurs et de quatre compagnies d'infanterie, occupait Isen. Cette division observait les débouchés qui, de Burgrain et d'Isen, conduisent à la route de Hohenlinden à Erding[4].

Le parc d'artillerie (251 canonniers, 25 chevaux, 7 bouches à feu) et l'ambulance de l'*aile gauche* étaient à Freising[5].

---

1. Bulletin historique de la division Legrand.
2. Bulletin historique de la division Ney; Grenier à Moreau, Schwaben, 7 frimaire.
3. Hardy (Jean), né à Mouzon (Ardennes) le 19 mai 1762; engagé au régiment de Monsieur (infanterie) le 22 novembre 1783; caporal le 1er mai 1785; sergent le 26 mai 1786; fourrier le 22 mars 1787; démissionnaire le 25 mai 1792; adjudant-major de la garde nationale d'Epernay (mai 1792); capitaine le 28 juillet 1792; chef de bataillon le 23 septembre 1792; général de brigade le 8 pluviôse an II (27 janvier 1794); destitué le 28 pluviôse an VI (16 février 1798); réintégré le 6 germinal an VI (26 mars 1798); général de division le 12 thermidor an VII (30 juillet 1799).
4. Grenier à Moreau, Schwaben, 7 frimaire; Dispositions militaires de l'aile gauche.
5. Dispositions militaires de l'aile gauche.

Le corps du Bas-Rhin, aux ordres du lieutenant-général Sainte-Suzanne, se composait de deux divisions actives, Colaud et Souham, dont l'effectif total s'élevait, le 1er frimaire, à 12.893 hommes d'infanterie, 2.212 de cavalerie, 209 canonniers servant 18 bouches à feu[1]. Ces troupes étaient cantonnées en Franconie, entre la Rednitz, le Main et la rive droite du Neckar jusqu'au confluent de l'Enz[2]. Dès que des hostilités parurent prochaines, Moreau prescrivit à Sainte-Suzanne d'exécuter un premier rassemblement de ses forces sur la Rednitz, « la gauche appuyée à Bamberg, la droite se prolongeant par la haute Rednitz sur la haute Altmühl, jusque vers Eichstätt[3] ». Le 2 frimaire, la division Souham fut appelée des environs nord-ouest de Nüremberg sur l'Altmühl[4].

De nouvelles instructions furent adressées à Sainte-Suzanne le 4 frimaire. Les divisions Delaborde et Colaud devaient passer sur la rive droite du Danube et se rendre « avec célérité » à Landshut où elles recevraient de nouveaux ordres[5]. L'intention de Moreau était de leur faire lancer de là « de forts partis » pour observer le pays entre la rive gauche du bas Isar et le Danube en aval de Ratisbonne[6].

La division Souham seule était maintenue sur la rive gauche du fleuve. Sa mission était de couvrir Ingolstadt en prenant position sur l'Altmühl ; de tenir les routes d'Eichstätt, de Beilngries, de Dietfurt ; de surveiller enfin la direction de Monheim. Si elle était attaquée par des forces supérieures, il lui était recommandé de ne « jamais se compromettre », de se

1. On fait abstraction des divisions Klein et Delaborde, dites divisions stationnaires.
2. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 12 vendémiaire an IX.
3. Dessolle à Sainte-Suzanne, Münich, 20 brumaire an IX.
4. Dessolle à Colaud, Münich, 2 frimaire.
5. Dessolle à Colaud (pour le lieutenant-général Sainte-Suzanne), Münich, 4 frimaire.
6. Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire.

replier sur la rive droite du Danube puis sur Ingolstadt, en coupant tous les ponts entre cette place et le confluent de l'Altmühl. Ces destructions devaient être préparées d'avance. Jugeant que deux régiments de cavalerie suffiraient à cette division pour remplir sa mission, Moreau prescrivit d'affecter le troisième à l'une des divisions Colaud ou Delaborde [1].

L'intervalle très considérable qui allait exister entre les deux groupes de corps du Bas-Rhin nécessitait la présence d'un détachement de liaison. Moreau, après avoir songé d'abord à l'établir près d'Abbach, le fit pousser ensuite jusqu'aux hauteurs au sud de Ratisbonne. Du reste, il n'était « nullement destiné à combattre », mais à observer les débouchés de Ratisbonne sur la rive droite du Danube et à prévenir des mouvements des Autrichiens, si ceux-ci cherchaient à se glisser entre Landshut et Kelheim. Sa ligne de retraite éventuelle était sur Geisenfeld et Ingolstadt [2].

Le 6 frimaire, la division Colaud s'était portée de Vohburg, par Neustadt et Siegenburg, sur Pfeffenhausen où elle s'était établie dans la soirée, gardant les débouchés de Landshut. Elle n'était forte que de six bataillons comptant 5.500 hommes et de 600 sabres. La division Souham, cantonnée au nord-ouest de Nüremberg, dans la région Höchstadt, Schlüsselfeld, Mühlhausen, Bamberg, avait reçu un peu tardivement l'ordre du 2 frimaire qui lui prescrivait de se rendre sur l'Altmühl. Elle ne s'était mise en mouvement que le 5 frimaire, et le 6, dans la soirée, ses têtes de colonnes atteignaient Litchenau et Schwabach. Dès lors, Colaud avait cru devoir laisser trois bataillons et une certaine quantité de cavalerie sur l'Altmühl, et trois compagnies à Ingolstadt. Telle était la cause de la faiblesse de son effectif présent à Pfeffenhausen [3].

---

1. Dessolle à Colaud, Münich, 4 frimaire.
2. *Ibid.*
3. Bulletins historiques des divisions Colaud et Souham ; Colaud à Dessolle,

Apprenant le retard de la division Souham, Moreau prescrivit à Colaud de faire demi-tour et d'aller prendre sur l'Altmühl les positions que devait occuper la division Souham. Colaud ne reprendrait sa marche sur Landshut qu'au mometn de l'arrivée de celle-ci. Si d'ailleurs l'ennemi tentait de s'opposer à son mouvement, Colaud devait la dégager. Il lui était recommandé de laisser un détachement sur la rive droite du Danube, vers Abbach, sans doute pour surveiller les débouchés sud de Ratisbonne [1].

Colaud pensait être rejoint par Souham le 11 frimaire et pouvoir se remettre en marche sur Landshut le 12 [2].

Quant à la division Delaborde, jusqu'alors division stationnaire, elle ne comptait encore que peu de troupes ; la légion polonaise, appelée à Münich, devait lui être affectée [3].

Le grand parc d'artillerie de l'armée comprenait seize compagnies d'artillerie à pied et une à cheval, une compagnie dite de Seine-et-Oise, un détachement d'ouvriers d'artillerie et 209 pontonniers ; au total 1.235 hommes et 89 chevaux [4]. Il était à Augsburg attendant de nouveaux ordres [5].

Un équipage de 24 pontons avec leurs agrès avait été appelé d'Augsburg sur Dachau [6]. A Münich se trouvait un autre équipage de ponts composé de 11 grands bateaux, 2 petits, 1 nacelle, 26 voitures de poutrelles, madriers et agrès [7].

Le 1er frimaire, l'armée du Rhin présentait un effectif de

Ingolstadt, 6 frimaire. — L'effectif total de la division Colaud au 1er frimaire était de 7.261 hommes d'infanterie et 1.356 sabres.

1. Dessolle à Colaud, Münich, 6 frimaire.
2. Colaud à Dessolle, Neustadt, 9 frimaire.
3. Colaud à Dessolle, Ingolstadt, 6 frimaire ; Dessolle à Colaud, Münich, 4 frimaire. — La situation de l'armée du Rhin au 1er frimaire (Voir Pièces annexes) indique pour la division Delaborde un effectif de 2.898 hommes, 676 sabres, sur lesquels la légion polonaise entre pour 2.396 hommes et la totalité de la cavalerie. — La légion polonaise fut affectée un peu plus tard à la division Decaen.
4. Situation de l'armée le 1er frimaire.
5. Dessolle à Éblé, Münich, 20 brumaire.
6. Éblé à Seguin, commandant le dépôt d'Augsburg, Münich, 4 frimaire.
7. Le capitaine commandant l'artillerie à Münich à Éblé, Münich, 25 brumaire.

95.540 hommes présents sous les armes, officiers compris, se répartissant en 74.580 pour l'infanterie, 16.932 pour la cavalerie, 4.008 canonniers et sapeurs [1].

Pour le 6 frimaire, Moreau avait projeté la réunion de 77.000 hommes environ sur le front de 100 kilomètres qui s'étend de Tölz, par Helfendorf et Ebersberg, jusqu'à Landshut. En réalité, par suite du retard du corps du Bas-Rhin et de l'éloignement d'une brigade de la division Gudin, il n'en avait que 63.000 environ dans la main, de Holzkirchen à Erding.

Le quartier général de l'armée était encore à Münich, où Moreau était de retour depuis le 2 frimaire ; trois compagnies de grenadiers de la 50e demi-brigade y faisaient le service [2].

L'armée avait des vivres pour un mois dans des magasins à Münich et à Freising. Ils étaient restés intacts pendant les marches de concentration, chaque général de division s'étant fait suivre d'un convoi portant sept à huit jours de vivres [3]. Les équipages des services administratifs étaient d'ailleurs en excellent état et parfaitement organisés [4].

La ligne de communication passait par Münich, Augsburg, Ulm et la vallée de la Kinzig sur Strasbourg [5]. Moreau avait édicté des prescriptions très formelles et très rigoureuses

---

1. D'après une situation détaillée conservée aux Archives historiques de la guerre (première décade de frimaire an IX). On a fait abstraction des divisions dites stationnaires (Cf. Pièces justificatives). Une situation au 20 frimaire an IX, trouvée aux Archives nationales (AF* IV, 1227), donne des chiffres un peu supérieurs : aile droite, 25.478; centre, 31.676; aile gauche, 29.124; corps du Bas-Rhin, 18.444; légion polonaise, 2.831; grand parc d'artillerie, 2.431. Total général : 109.984. La différence provient sans doute de ce que, dans la situation des Archives nationales, on donne l'effectif sans tenir compte des hommes absents de leur corps pour divers motifs.

2. Bulletin historique de l'armée; Ordre du jour du 3 frimaire; Ordre de Dessolle du 30 brumaire.

3. Le Ministre de la guerre aux Consuls, Paris, 2 frimaire; Dessolle au commissaire-ordonnateur en chef, 20 brumaire. — Par un ordre du jour du 1er brumaire an IX, Moreau avait même prescrit que l'on réunirait des vivres pour deux mois.

4. Rapport du commissaire-ordonnateur en chef, 4 frimaire.

5. Dessolle à Éblé, Münich, 4 frimaire.

pour le maintien du bon ordre sur les derrières de l'armée et pour diminuer le nombre des voitures qui la suivaient[1].

« Cette armée, a dit un contemporain, sinon la plus nombreuse, certainement la plus belle qu'ait jamais eue la France, était dans le meilleur état ; les talents et les soins du général Dessolle, chef de l'état-major, avaient porté son organisation, son instruction, sa discipline, sa mobilité, au plus haut point de perfection ; l'habillement, l'armement avaient été renouvelés et réparés ; l'artillerie, commandée par l'un des plus habiles officiers de l'Europe, le général Éblé, fut rétablie, presque entièrement refondue et fort augmentée dans les arsenaux d'Augsburg et de Münich[2] ». « L'armée est superbe », écrivait de son côté le général Hardÿ[3].

A la fin de la campagne, Dessolle accorda à toutes les armes des éloges mérités[4], et Moreau écrivait à Reynier : « L'armée que je commande est excellente. En entrant en campagne, j'avais environ 80.000 hommes ; l'armée ennemie passait 110; mais notre qualité d'hommes était infiniment supérieure, et nous les avons pelotés comme des enfants... L'infanterie est parfaite; la cavalerie, cette campagne, a presque toujours eu des succès sur la cavalerie autrichienne. Éblé commande l'artillerie ; c'est te dire qu'elle va bien[5] ».

Le général en chef était digne de diriger de pareils soldats. Esprit parfois lent, modéré, prudent jusqu'à la circonspection, quelquefois irrésolu en dehors du champ de bataille, Moreau avait des conceptions sages, fermes, habiles, audacieuses même quand il se trouvait face à face avec le danger. Il

1. Ordre du jour du 16 fructidor an VIII.
2. Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 16.
3. *Correspondance intime du général Jean Hardÿ de* 1797 *à* 1802, p. 225. — Cf. Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 389.
4. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse. — Voir livre III, chapitre X.
5. Moreau à Reynier, Salzburg, 2 pluviôse.

conservait un sang-froid imperturbable dans les circonstances critiques. On était certain qu'il saurait toujours limiter un revers [1]. Selon Ségur, « ses compagnons lui trouvaient, dans le commandement, un degré d'autorité tempérée qui leur convenait [2] ». C'était, en réalité, bien souvent un défaut de vigueur qui produisit certaines mésintelligences, mais qui par contre permit à l'initiative de se manifester très heureusement en maintes circonstances [3].

Les succès ininterrompus remportés sur l'ennemi depuis floréal à Engen, à Stockach, à Messkirch, à Biberach, à Hochstädt, avaient produit parmi les troupes une très grande confiance en leurs chefs et le sentiment très net de leur supériorité sur l'adversaire [4].

L'esprit de l'armée était excellent [5]; sa discipline et son attitude vis-à-vis des populations aussi bonnes que possible. Tous les témoignages sont unanimes à cet égard; il suffira d'en citer quelques-uns. « En général, dit un contemporain, il n'y a pas lieu de se plaindre de la conduite des troupes dans leurs cantonnements... Les officiers se signalent, dans le temps que leur laisse l'armistice, par une conduite aussi conforme à leur caractère qu'à leurs principes, qui sont, en temps de guerre du moins, de n'obéir qu'au devoir et à l'honneur [6] ».

« Il est hors de doute que tout soldat se conduit autrement en temps de guerre qu'en temps de paix, et, sans nier quel-

1. Sur Moreau voir : commandant E. Picard, *Bonaparte et Moreau* (*passim*), et *la Campagne de* 1800 *en Allemagne*, t. I, p. 86 et suiv.
2. Ségur, *Histoire et Mémoires*, t. II, p. 105.
3. Grenier à Dessolle, Neuburg, 14 messidor; Grenier à Moreau, Haag, 20 frimaire; Lecourbe à Moreau, Gmunden, 28 frimaire.
4. *Correspondance intime du général Jean Hardÿ*, p. 225.
5. Voir commandant E. Picard, *Bonaparte et Moreau*, chap. VI, et *Campagne de* 1800 *en Allemagne*, chap. V.
6. *Lettres d'un officier allemand ayant pris du service dans l'armée française, sur les généraux, les officiers et les soldats de l'armée du Rhin par rapport à leur conduite dans les cantonnements et les garnisons de Bavière, avant l'affaire de Hohenlinden* (Chélard, *Les Armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche*, p. 64-65) ; — Cf. lieutenant Lottin, *Un Chef d'état-major sous la Révolution*, p. 150, note 2; Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 390.

ques excès de la part des troupes françaises, je dois dire cependant que, en général, ils n'eurent pas de gravité[1] ».

Un autre témoin, parlant d'un capitaine qui « sut maintenir un ordre parfait parmi ses troupes », ajoute : « Le chef de brigade Renaud et tous ses officiers se distinguaient également par d'excellentes manières. Ils exigeaient bien, il est vrai, que leurs troupes ne manquassent de rien ; mais, d'un autre côté, ils ne leur permirent ni orgies ni excès de boisson ou de nourriture [2] ».

« Jamais les Français n'ont commis chez nous de cruautés. Ni les indigènes ni les soldats de l'ennemi n'ont eu à subir de leur part des traitements inhumains, et si par hasard des excès de ce genre se sont produits, il y a certainement des circonstances atténuantes à alléguer...[3] ».

« Le 16, arrivèrent les dragons de Lecourbe, raconte un habitant de Wels. Nous tremblâmes à leur arrivée ; cependant ils ne harcelèrent personne... Dans la suite, il nous est naturellement arrivé quantité de troupes, mais tout s'est passé dans un ordre parfait[4] ».

Sans doute, il y eut des abus, des excès, des exactions : la guerre en entraîne toujours. Mais il faut reconnaître que Moreau s'efforça de les éviter et de les réprimer[5].

Moreau se préoccupait également de ce qui se passait dans la région qu'on appellerait aujourd'hui la zone des étapes. Il

---

1. Chélard, *loc. cit.*, p. 89.
2. Communications faites par Nicolas Tranner, chanoine et professeur à l'abbaye de Saint-Zéno, près de Reichenhall, sur le séjour des Français en cet endroit, du 14 décembre 1800 au 21 mars 1801 (Chélard, *loc. cit.*, p. 111).

« La tenue correcte et la discipline (des soldats de l'armée du Rhin) ne laissaient rien à désirer » (J.-N.-A. Noël, *Souvenirs militaires d'un Officier du premier Empire*, p. 12).

3. Chélard, *loc. cit.*, p. 115.
4. *Ibid.*, p. 119-120.
5. Ordre du jour du 26 frimaire an IX ; Fririon à Gudin et à Dessolle, Salzburg, 2 nivôse ; Ordre du jour du 6 nivôse ; Lahorie à Richepance, à Decaen, à Grouchy, Steyer, 6 nivôse.

prenait à tâche d'assurer partout « une police exacte[1] » et de maintenir le bon accord entre les autorités militaires locales et les administrations civiles[2]. Le 22 prairial, il chargeait l'adjudant général Rapatel d'une mission particulière sur les derrières de l'armée et définissait nettement les points qui devaient appeler son attention. Entre autres choses, il devait « prendre des renseignements sur la conduite des commandants de place et d'arrondissement »; s'assurer s'ils réunissaient « des connaissances et de la moralité »; s'ils avaient « surtout le caractère propre à maintenir l'ordre et la tranquillité dans toutes les circonstances »; s'ils agissaient de manière à « inspirer de la confiance aux habitants et à ne mériter aucun reproche ». Rapatel devait également s'informer « si les personnes et les propriétés sont respectées, si l'habitant jouit d'une parfaite tranquillité; s'il s'est commis quelque assassinat, quels sont les moyens qu'on a pris pour en connaître et punir les auteurs ». Rapatel était « même autorisé à donner aux généraux des instructions provisoires et qu'il jugera utiles au redressement des abus qu'il aura aperçus...[3] »

Ce sont des mesures de ce genre qui permirent à Moreau de déclarer à la municipalité de Salzburg que chaque homme de son armée était « une sauvegarde[4] ». Aussi, « tous les cœurs des habitants » étaient-ils « pour lui[5] ». Après la paix de Lunéville, il recommanda à ses troupes d'observer la « discipline la plus exacte » et de « quitter, avec tous les ménagements

1. Dessolle aux membres de la chambre administrative du canton de Bâle, 29 nivôse an VIII; au chef de l'état-major de la 5e division, Bâle, 19 pluviôse; au général Laborde, Bâle, 14 germinal; au général Marchand, Memmingen, 22 prairial.
2. Dessolle aux citoyens administrateurs du département du Haut-Rhin, Bâle, 8 pluviôse an VIII.
3. Dessolle à Rapatel, Memmingen, 22 prairial an VIII.
4. Observations sur l'arrivée des Français à Salzburg, en 1800 (Chélard, *loc. cit.*, p. 147).
5. *Gazette nationale* du 7 fructidor an VIII.

possibles, le pays occupé par les armées de la République[1] ». Moreau et tous ses officiers rentrèrent en France « les mains nettes comme ils étaient venus[2] ». Plus tard il put dire avec une légitime fierté : « Parvenu au commandement en chef, lorsque la victoire nous faisait avancer au milieu des nations ennemies, je ne m'appliquai pas moins à leur faire respecter le caractère du peuple français qu'à leur faire redouter ses armes. La guerre sous mes ordres ne fut un fléau que sur les champs de bataille. Du milieu même de leurs campagnes ravagées, plus d'une fois la nation et les puissances ennemies m'ont rendu ce témoignage[3] ».

Ces assertions n'étaient point exagérées. « De tous les documents du temps ressort la sympathie pour le général ennemi... sympathie qui dépassait de beaucoup la moyenne[4] ». Une lettre à Talleyrand, au sujet de Moreau, est plus affirmative encore : « Ce général est aimé de toute l'Allemagne[5] ».

1. Circulaire du général en chef aux généraux de division, Mûnich, 17 ventôse an IX.
2. Considérations historiques sur le séjour des Français à Salzburg (Chélard, *loc. cit.*, p. 181).
3. *Procès Georges, Pichegru et autres*, t. VII, p. 375-376. — Cf. Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 390-391 et 393.
4. Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 393-394.
5. Massias à Talleyrand, Karlsruhe, 1er fructidor an VIII (*Ibid.*, p. 394).

CHAPITRE IV

L'armée autrichienne à la reprise des hostilités.

Réorganisation de l'armée autrichienne. — Armée d'opérations; armée destinée à la défensive. — Kray remplacé par l'archiduc Jean. — Lauer conseiller du général en chef. — Démarches faites auprès de l'archiduc Charles. — Relations tendues entre les troupes bavaroises et autrichiennes. — Projets de l'archiduc Jean. — Ordres de concentration du 17 novembre. — Emplacements des forces le 25 novembre. — Organisation de la ligne de l'Inn. — Klenau, Simbschen et le corps auxiliaire bavarois. — Conditions défectueuses des premières marches.

Les pourparlers engagés à Lunéville n'étaient pas, en général, considérés en Autriche comme devant aboutir à la paix ; aussi, malgré la signature de la convention de Hohenlinden, n'avait-on pas cessé d'apporter la plus grande activité à la réorganisation de l'armée. Grâce à l'or anglais, les contingents fournis par la Bavière, le Würtemberg et les villes de Mayence et de Würzburg avaient été portés à environ 30.000 hommes [1]. Des bataillons légers avaient été formés ; en Hongrie, en Transylvanie, en Croatie, on avait proclamé l'insurrection. Une armée de réserve avait été organisée à l'aide des hommes levés en Hongrie ; les contingents de Moravie et de Bohême avaient constitué une légion ; des compagnies de chasseurs, groupant les gens du pays, avaient été levées dans le Tyrol, pour être employées à la défense du territoire [2].

L'armée autrichienne proprement dite avait été renforcée par les hommes des nouvelles levées ; les régiments avaient été portés au complet à l'aide de nombreux prisonniers échangés, de blessés ou de malades sortis des hôpitaux, et aussi par affectation aux divers corps de troupes des hommes provenant

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 386 et suiv. ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. III, *Der Feldzug* 1800 *in Deutschand*, p. 251.
2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. III, p. 251.

des anciennes garnisons des places de Philippsburg, Ulm et Ingolstadt, livrées aux Français.

Grâce à l'activité déployée par le gouvernement autrichien, l'armée ainsi renforcée et complétée avait pu être entièrement réorganisée sur de nouvelles bases dès le 13 novembre[1], de façon à former à la fin du mois deux groupes principaux : 1° l'armée destinée aux opérations; 2° l'armée destinée à rester provisoirement sur la défensive[2].

L'armée d'opérations comprenait environ 49.000 fantassins et 16.500 cavaliers, répartis de la façon suivante :

	Fantassins.	Cavaliers.
	—	—
Avant-garde (Meczery)	4.755	2.223
Aile droite (Kienmayer)	13.679	3.321
Centre (Baillet)	10.339	3.342
Aile gauche (Riesch)	10.276	3.124
Corps de réserve (Kollowrat)	9.946	4.473 [3]

L'armée destinée à la défensive s'élevait (y compris les contingents de réserve bavarois) à environ 55.000 fantassins et 9.000 cavaliers répartis de la façon suivante :

	Fantassins.	Cavaliers.
	—	—
Avant-garde (Löpper)	845	897
Sud du Tyrol (Auffenberg)	5.610	463
Tyrol (Hiller)	9.729	463
Rosenheim (Condé)	1.300	500
Bavarois (Zweibrücken) / Würtembergeois (Hügel)	9.904	2.316
Rive gauche du Danube (Klenau et Albini)	12.041	2.313
Couverture de la Bohême (Simbschen)	4.849	2.027
Garnisons de Braunau, Würzburg, Burghausen	4.874	52 [4]

L'examen de ces chiffres fait ressortir l'énorme proportion de cavalerie dans l'armée d'opérations et la faible différence

1. L'archiduc Jean à Baillet, Riesch, Kienmayer et Kollowrat, Wels, 13 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 31).
2. K. K. Archiv, XI, ad 61, ad 64 a, ad 64 b.
3. L'armée autrichienne, le 28 novembre (la date est au crayon) (K. K. Archiv, XI, 120).
4. Cf. note ci-dessus; les trois derniers effectifs sont donnés d'après l'état du 16 novembre (K. K. Archiv, XI, 40).

entre l'effectif total de l'armée d'opérations et celui des forces destinées à la défensive.

Dans le courant du mois d'août, le commandement supérieur de l'armée avait été enlevé au feldzeugmeister Kray qui, au cours de la campagne précédente, avait été jugé à Vienne comme trop au-dessous de sa tâche. Dès les premiers jours du mois de juillet, on avait songé à remettre l'archiduc Charles à la tête de l'armée; mais ce projet était envisagé d'une façon défavorable par le cabinet de Vienne[1]. Tout en invoquant le mauvais état de santé qui ne permettait pas à l'archiduc de reprendre la direction des opérations, on craignait surtout que sa présence à l'armée ne fût une satisfaction donnée à quelques « jeunes intrigants, avides d'avancements immérités », et ne fût considérée comme un acte de faiblesse de la cour de Vienne. « Est-ce que la première chose ne serait pas de demander 60.000 hommes d'infanterie de plus? » écrivait Thugut à Colloredo, le 2 juillet, « et, comme les 60.000 hommes de plus ne sont pas faciles à trouver, de dire que tout est perdu et de ramener l'armée à Vienne en criant « la paix! la paix! », cris qui, répétés par mille échos qui ne désirent le retour de S. A. R. [l'archiduc Charles] que dans cette seule espérance, feraient perdre la tête à un ange, de sorte qu'il ne manquerait plus qu'un Skal pour faire une capitulation à la Mélas! Je suis intimement persuadé que, s'il fallait un archiduc, Mgr l'archiduc palatin, Mgr l'archiduc Jean même seraient encore infiniment préférables pour le moment actuel[2] ».

Pourtant, ce n'était pas seulement à l'armée, mais dans toutes les classes de la société que l'on souhaitait de voir l'archiduc Charles investi de nouveau du commandement en

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 383 et suiv.
2. Thugut à Colloredo, 2 juillet 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 235). — V. aussi Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 384.

chef. Colloredo faisait observer à Thugut que si l'archiduc Charles avait eu bien des revers, il avait su conserver la confiance et l'affection de l'armée, sentiments qui s'étaient peu à peu répandus dans la nation entière [1].

L'archiduc Charles, dans sa résidence de Prague, avait approuvé l'armistice de Parsdorf, malgré ses conditions rigoureuses, et s'était ouvertement prononcé, au mois d'août, en faveur de la paix. Il ne semble pas avoir été, dans le courant du mois de septembre, l'objet d'aucune proposition de la part du souverain relativement à la prise du commandement de l'armée [2]. Toujours est-il que, lorsque l'Empereur se rendit à l'armée, accompagné de son frère l'archiduc Jean, il désigna ce jeune homme de 18 ans pour prendre le commandement en chef des forces autrichiennes d'Allemagne [3]. L'Empereur considérait que la présence à l'armée de ce prince, qui, pour la défense de l'empire, n'hésitait pas à venir affronter les fatigues et les dangers de la guerre, serait un moyen excellent de ranimer le courage abattu des troupes et de faire comprendre à tous la nécessité de l'obéissance, de la discipline et du rétablissement de l'ordre dans l'armée [4]. En réalité, c'était une entreprise bien audacieuse que de confier à un homme aussi inexpérimenté les destinées de l'empire. Il était bien téméraire d'opposer à l'un des meilleurs généraux de l'époque un débutant, dont le nom et les capacités militaires étaient encore ignorés, et dont la simple présence était insuffisante pour laisser espérer la victoire à une armée découragée par tant de défaites [5].

1. Colloredo à Thugut, 3 juillet 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 236).
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, (Zusätze und Verbesserungen, p. 557-558).
3. L'archiduc Charles restait chargé de la direction de l'organisation défensive de la Bohême [L'Empereur à Colloredo, Alt-Oetting, 10 octobre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 272 et suiv.)].
4. L'Empereur à l'archiduc Jean, août 1800 (*Ibid.*, p. 262 et suiv.).
5. Heilmann, *loc. cit.*, p. 36. — « Ce jeune prince, quoique très instruit, n'avait

Pour remédier à ces inconvénients, l'Empereur avait placé comme conseiller auprès de son jeune frère un général qu'il considérait « comme l'un des hommes les plus expérimentés dans l'art de la guerre [1] », le vieux baron von Lauer. « Tu devras, écrivait l'Empereur à son frère, lui témoigner une entière confiance; en toutes circonstances et en tout ce qui concerne le commandement, tu prendras son avis et tu suivras ses conseils. En conséquence, des instructions seront données à l'état-major général et aux diverses chancelleries pour qu'aucun ordre concernant les mouvements de l'armée, les questions militaires, quelles qu'elles soient, ne puisse être rédigé ou expédié avant d'avoir été soumis au visa du général Lauer; en revanche, ta responsabilité sera entièrement dégagée en ce qui concerne les instructions données ou dispositions prises sur ton ordre ou en ton nom, après qu'elles auront été au préalable visées par le général Lauer, conformément à ces prescriptions [1] ».

Le baron François von Lauer était né en 1735. Après avoir fait ses études à l'Ingenieur-Akademie, il était entré comme cadet à l'armée en 1755 et avait été promu capitaine pendant la guerre de Sept ans. La paix signée, il avait entrepris de lointains voyages d'étude, accompagnant souvent dans ses tournées le directeur général du génie, qui était alors le général Pellegrini. Il avait ainsi acquis des connaissances étendues dans l'art de la fortification. Il se signala au cours de la guerre contre la Turquie et en particulier au siège de Belgrade (1789),

pas la même expérience des combats que Kray et ne le surpassait, certes, ni en énergie ni en courage. Le général Chasteler, qui avait échangé la direction de l'état-major contre un commandement en Tyrol, ne voyait dans le général Lauer qu'un successeur capable de le faire regretter. A la vérité, le colonel Weyrother se trouvait encore ici comme la principale cheville ouvrière sur laquelle reposaient toutes les espérantes des faiseurs de projets; il était revêtu du titre de quartier-maître général » (Jomini, *Histoire critique et militaire des Guerres de la Révolution*, t. XIV, p. 71-72).

1. L'Empereur à l'archiduc Jean, août 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 262).

où son activité lui valut la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé général-major en 1789, la guerre contre la France lui procura l'occasion de se signaler de nouveau. Commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse à la suite de la reprise de Mannheim (1795), il fut, au début de 1796, appelé aux fonctions de directeur par intérim et d'inspecteur du génie à Vienne. Feld-maréchal-lieutenant le 4 mars 1796, il fut placé comme chef d'état major général auprès de Würmser. Ce fut lui qui conçut le plan compliqué qui aboutit à la bataille de Bassano; ce fut également lui qui dirigea les travaux de défense de Mantoue et aussi ceux exécutés pendant la marche des Français sur Vienne en avril 1797. Après le traité de Campo-Formio, il fut nommé directeur général du génie. L'Empereur et Thugut le tenaient en si haute estime qu'en avril 1799, lorsque l'archiduc Charles eut demandé son rappel, il fut désigné pour accompagner comme mentor à l'armée d'Allemagne l'archiduc Joseph; mais il ne put alors accomplir cette mission. L'année suivante, il fut placé comme conseiller auprès de l'archiduc Jean [1]. Déjà, pendant le cours de la campagne, et en particulier pour l'organisation défensive de la ligne de l'Inn [2], on l'avait consulté, et l'on croyait ne pouvoir choisir meilleur guide pour ce jeune général [3].

Lauer fut promu feldzeugmeister le 5 septembre 1800. Plus ingénieur que général, il ne réussit pas à se faire bien voir de l'armée, dont il ne put jamais gagner ni la confiance ni l'estime. « Bien éloigné de douter du mérite et des connaissances militaires de Lauer, écrit Colloredo à Thugut, il faut encore bien réfléchir s'il peut rester à la tête de l'armée, comme

1. L'état-major général comprenait, en outre, le feld-maréchal-lieutenant Stipsics et Weyrother, appelé aux fonctions de General-quartier-meister. Des deux chefs d'état-major de Kray, pendant la campagne d'été, Chasteler avait pris le commandement d'une brigade dans le Tyrol et Schmidt avait reçu son congé.
2. Thugut à Colloredo, 12 juillet et 3 août (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 245 et 253).
3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 384 et suiv.

il paraît qu'il a peu de confiance, de réputation. Mais par qui le remplacer[1] ? » Les instructions, les dispositions de Lauer furent plus d'une fois l'objet de railleries ou de critiques. L'Empereur avait, pourtant, spécialement recommandé à l'archiduc Jean de réagir contre les habitudes de discussion et d'insubordination qui s'étaient introduites à l'armée, aussi bien en Italie qu'en Allemagne[2] ; mais ce fâcheux état d'esprit ne fit au contraire qu'empirer tant que Lauer fut présent à l'armée[3].

L'Empereur, au cours de la visite qu'il avait faite dans les cantonnements pendant le mois de septembre, avait constaté que les troupes étaient encore loin de pouvoir reprendre la lutte avec quelques chances de succès[4].

« Je désire, écrivait-il à Colloredo, que l'organisation et l'armement des bataillons soient poussés avec tout le zèle nécessaire ; car, même si, grâce à Dieu, nous obtenons une prolongation d'armistice, il nous faudra travailler avec un redoublement d'activité à nos préparatifs de guerre.

» Vous avez dû savoir par le comte Lehrbach ce qui s'est passé ; pourtant je ne dois pas vous cacher, en raison de notre vieille amitié et en réponse à votre lettre particulière, que, si l'armistice n'était pas prolongé, peut-être tout ne serait-il pas suffisamment prêt pour prendre l'offensive. Il me semble que nous ne savons rien de précis sur les forces de l'ennemi ; je

---

1. Colloredo à Thugut, 15 novembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 331).

2. « Tu auras à porter toute ton attention et à employer tous les moyens nécessaires, d'une part, pour gagner l'amour et la confiance des soldats, des officiers et des généraux, et, d'autre part, tu devras tenir strictement à ce que chacun, quel qu'il soit, fasse exactement son devoir et aussi t'opposer sévèrement aux habitudes de discussion si nettement défendues par les règlements militaires » [L'Empereur à l'archiduc Jean (*Ibid.*, p. 262 et suiv.)].

3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 384 et suiv. — Lorsque, le 18 décembre, l'archiduc Charles prit le commandement en chef, son premier soin fut d'écarter ce général peu sympathique à l'armée. Lauer, retraité en 1801, mourut à Krems en 1803.

4. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 385.

puis pourtant me tromper. Notre plan d'opérations contre les Français, s'il devait aboutir à un échec, me semble très téméraire ; il peut donner des résultats aussi bien heureux que mauvais : on mettra, je l'espère, tout le dévouement possible pour éviter les conséquences fâcheuses ; du moins, j'insiste sur ce point.

» J'ai vu aujourd'hui une partie de l'armée ; elle a assez bon aspect, mais les hommes de l'infanterie paraissent jeunes, et il semble y avoir beaucoup de recrues. La cavalerie, que j'ai inspectée, se présente bien. Mais, comme nous avons en avant de nous beaucoup de forêts et un mauvais terrain, nous ne pourrons guère, comme je le craignais, utiliser notre cavalerie. Si la guerre doit recommencer, c'est un jeu de hasard si dangereux que je souhaite, du fond du cœur, que l'on réussisse à éviter la rupture...[1] ».

A la suite de la signature de la convention de Hohenlinden, le comte Louis de Cobenzl, qui, trois ans auparavant, avait été un des négociateurs du traité de Campo-Formio, fut envoyé comme commissaire autrichien[2] à Lunéville, où s'étaient ouverts des pourparlers en vue de la paix. A ce moment critique, où l'on était menacé sans cesse de voir reprendre les hostilités, grâce à l'influence de M. de Cobenzl, on songea de nouveau à rappeler l'archiduc Charles[3]. Celui-ci était alors occupé à l'organisation des troupes en Bohême et en Moravie[4]. Colloredo, qui avait été autrefois chargé de diriger l'éducation de ce prince, fut envoyé à Prague par l'Empereur pour demander à l'archiduc si sa santé lui permettait de commander

1. L'Empereur à Colloredo, Alt-Oetting, 10 septembre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 272 et suiv.).

2. Nommé le 5 octobre Ministre des Affaires étrangères et vice-chancelier d'État en remplacement de Lehrbach ; il s'était pourtant décidé à accepter les fonctions de commissaire autrichien à Lunéville.

3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 386.

4. L'archiduc Charles au duc Albert de Saxe-Teschen, Prague, 11 octobre 1800 (*Ibid.*, p. 405 et suiv.).

l'armée, et, en cas de réponse favorable, pour lui offrir le commandement en chef de l'armée d'Allemagne[1]. Colloredo était chargé de dire que, malgré tous les efforts et les sacrifices faits par l'Empereur en vue de la paix, on serait incessamment obligé de reprendre les hostilités et qu'il ne resterait plus qu'à se défendre, comme on pourrait, pour sauver la monarchie avec les dernières ressources disponibles.

Informé de l'état présent des forces autrichiennes ainsi que des positions qu'elles occupaient, l'archiduc Charles devait faire connaître si, avec ces forces qu'il était dorénavant impossible d'augmenter, il comptait pouvoir tenir en échec l'armée française et, pendant le reste de la campagne, l'empêcher de pénétrer dans les pays héréditaires, faute de pouvoir la rejeter plus près des frontières de la France. On espérait ainsi obtenir une réponse catégorique qui permettrait plus tard de s'opposer à toute nouvelle demande d'augmentation de forces, devenue d'ailleurs irréalisable[2].

L'archiduc Charles, dans l'impossibilité où il se trouvait d'accepter des propositions ainsi faites, refusa, invoquant comme prétexte sa santé chancelante[3]. « Je vous avouerai, écrit-il, le 11 octobre, au duc Albert de Saxe-Teschen, que, si jamais cela pouvait me faire de la peine, cela n'a jamais été au point comme cette fois où je sens la situation critique où l'on est, et, par conséquent, combien il est du devoir de tous les citoyens de faire leurs derniers efforts pour contribuer à l'en tirer. Quel sacrifice pour moi ! Mais quand on ne se sent pas les forces de remplir comme il faut, dans toute l'étendue du terme, une place, il ne faut pas l'accepter, et je me console d'avoir

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 386. — V. aussi Hüffer, p. 558.
2. Précis des instructions relatives à son voyage à Prague, confiées par Colloredo à M. de Cobenzl, 5 octobre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 295 et suiv.).
3. Aussi bien dans sa réponse en date du 12 octobre que dans sa lettre au duc Albert, le 11 octobre, l'archiduc Charles appuyait son refus sur l'état précaire de sa santé (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 558).

agi, aussi cette fois, comme un honnête homme doit agir[1] (*sic*) ».

A la suite de ce refus, l'Empereur fit proposer à son frère de l'accompagner à l'armée, où, tout en prenant les ménagements nécessités par sa santé précaire, il pourrait tout au moins l'aider de ses conseils. Bien qu'il n'eût qu'une médiocre confiance dans les projets de l'Empereur, l'archiduc Charles fit connaître qu'il était disposé à accepter ces propositions, si son état de santé s'améliorait[2].

L'armistice fut dénoncé vers le milieu de novembre, et l'archiduc Jean resta chargé de la lourde mission de sauver l'empire. L'archiduc Charles envisageait avec quelque inquiétude les graves responsabilités que son jeune frère allait avoir à supporter. Au début de novembre, il s'exprimait ainsi à ce sujet : « L'archiduc Jean est malheureux de n'avoir personne autour de lui en qui il ait confiance et qui puisse lui donner de bons conseils. Si on avait suivi mon désir et le sien, et qu'il eût pu m'accompagner pendant que je commandais l'armée, j'ose me flatter qu'il n'en serait pas ainsi, et qu'aussi, comme soldat, il pourrait servir beaucoup mieux S. M. qu'il ne le peut actuellement. Comme il a beaucoup d'amitié pour moi, je lui ai écrit mon opinion sur bien des choses avec ma franchise ordinaire. Ce serait dommage s'il se gâtait, car il a de quoi devenir un excellent sujet, s'il est bien dirigé[3] ».

A la suite de la dénonciation de l'armistice, l'Empereur, inquiet, fit renouveler à l'archiduc Charles la proposition de l'accompagner sur le théâtre des opérations [4]. Celui-ci répondit qu'il était prêt à rejoindre l'armée « aussitôt qu'on

1. L'archiduc Charles au duc Albert, Prague, 11 octobre (autographe) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 405).
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 558 (Zusätze und Verbesserungen).
3. *Ibid.*
4. L'Empereur à l'archiduc Charles, Vienne, 20 novembre 1800 (*Ibid.*, p. 560).

lui aurait fixé une date [1] »; mais, l'Empereur étant tombé subitement malade, ce projet fut abandonné [2].

Au moment où les hostilités allaient s'engager, les relations entre les troupes bavaroises et autrichiennes étaient des plus tendues. Déjà, au cours de la campagne de printemps, les Bavarois avaient eu à subir maintes vexations de la part des Autrichiens dont ils avaient reçu le surnom de « soldats mendiants » ou de « soldats du prince mendiant ». Malgré leur vaillante conduite dès le début de la campagne, les Bavarois n'avaient pas tardé à se plaindre des exigences immodérées et du manque de reconnaissance des Autrichiens. Au mois de mai, un ordre du jour de Kray avait dû interdire, sous peine de punitions sévères, tout propos injurieux ou toute attitude inconvenante à l'égard des Bavarois. Bientôt, ne pouvant plus s'entendre avec leurs camarades autrichiens, ils avaient commencé à déserter en masse; le 8 juillet, au cours de la retraite de l'armée, il n'avait fallu rien moins que les paroles pressantes des généraux Deroy et de Wrède pour décider les soldats mutinés à continuer leur marche [3]. Le Prince électeur lui-même, dans le courant de septembre — au moment où la reprise des hostilités semblait imminente — avait fait appel au patriotisme et à la bravoure de ses troupes, et en même temps il avait flétri la conduite des « bavards ignorants et des traîtres » qui cherchaient méchamment à tromper les soldats sur leur véritable mission et qui s'efforçaient de les détourner de la voie de l'honneur et du devoir pour les engager dans celle de l'infamie et de la honte [4].

Pendant la prolongation de l'armistice, la mésintelligence entre Autrichiens et Bavarois avait été sans cesse grandis-

1. L'archiduc Charles à l'empereur François, Prague, 23 novembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 560.
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 561.
3. Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 332.
4. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 399. — V. aussi Heilmann, *loc. cit.*, p. 37.

sant. Un grand nombre de ces derniers étaient employés aux travaux de fortification entrepris le long de la ligne de l'Inn : un salaire journalier de 5 kreuzer leur avait été promis comme rémunération de ces travaux; mais les hommes ainsi employés devaient fournir une tâche de douze à quatorze heures et le salaire promis n'était jamais payé [1].

De Wrede, écrivant, dans le courant d'octobre, au général von Zweibrücken, se plaignait que, depuis le commencement de la campagne, les relations entre les deux armées empiraient sans cesse et que, par haine des Autrichiens, le nombre des désertions allait en augmentant dans les rangs de l'armée bavaroise. A l'heure actuelle, l'excitation était extrême, car le haut commandement de l'armée autrichienne lésinait pour payer la solde et imposait aux Bavarois de pénibles travaux de terrassement [2]. « Tandis que les Impériaux occupent les meilleurs cantonnements et se reposent tranquillement, disait de Wrede, nos troupes, auxquelles on laisse les régions les plus épuisées, doivent exécuter des marches de quatorze heures pour faire des retranchements pour les Impériaux. En une saison où les troupes impériales et royales ont déjà pris leurs quartiers d'hiver, les nôtres doivent camper dans la boue et travailler aux fortifications pour 5 kreuzer. Tels sont les propos des soldats, auxquels ni moi ni les officiers nous ne pouvons mettre un terme [3] ! »

Le général von Zweibrücken lui-même semblait peu désireux d'entreprendre des opérations avec l'énergie indispensable à leur succès. Un officier d'état-major autrichien écrivait au colonel Weyrother en ces termes : « Donnez des ordres bien précis au général von Zweibrücken, sans quoi il interprétera la disposition générale de manière à rester dans l'inaction...

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 399. — V. aussi Heilmann, *loc. cit.*, p. 39 et suiv.
2. *Ibid.*
3. Heilmann, *loc. cit.*, p. 39 et suiv.

Si vous devez compter sur une attaque ou sur une démonstration de la part des Palatins, dictez-leur ce qu'ils ont à faire et parlez ferme [1] ».

L'archiduc Jean avait l'intention de concentrer l'armée d'opérations sur les bords de l'Inn, entre Braunau et Passau, le 25 novembre [2]; de se porter sur la ligne de démarcation en deux étapes, le 26 et le 27, et de prendre l'offensive le 28; il écrivait à l'Empereur, le 21, qu'il espérait s'assurer la victoire, en déjouant par sa propre manœuvre celle de son adversaire [3]. Dès le 17 novembre, des ordres avaient été donnés pour les mouvements de concentration qui devaient s'effectuer aussitôt et dans le plus grand secret.

L'avant-garde (7.000 hommes), sous les ordres du général Meczery [4], s'étendait sur une longue ligne allant depuis Vilshofen, à droite, jusqu'à Dorfen, à gauche. Afin de dissimuler à l'ennemi le plus longtemps possible la direction ultérieure des opérations, elle devait, tout en évitant de renforcer ses avant-postes, ce qui aurait pu donner l'éveil, exercer une grande surveillance sur toute la ligne de démarcation, laquelle d'ailleurs ne devait être franchie par les habitants sous aucun prétexte : Vilshofen et la Vils inférieure devaient être surveillés plus attentivement. Le détachement de Dorfen devait être renforcé par de l'infanterie. Celui-ci pouvait, dans la suite, être appelé à agir isolément; mais il devait assurer la surveillance en avant des débouchés de Haag et de Mühldorf, et le maintien des communications entre Eggenfelden et le pont de

---

1. K. K. Archiv, XI, 123.
2. L'archiduc Jean à Meczery, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45).
3. L'archiduc Jean à l'Empereur, Wels, 21 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, ad 64).
4. La brigade Meczery comprenait un bataillon, douze compagnies de corps francs, dix de chasseurs tyroliens et seize escadrons de hussards de Meszaros et du 2ᵉ ulans (K. K. Archiv, XI, ad 61. — Cf. K. K. Archiv, XI, 120). — Son effectif était de 7.814 hommes d'après l'*Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 3 ; de 6.978 seulement d'après les K. K. Archiv, XI, 120.

Mühldorf. Le général Meczery était en outre prévenu confidentiellement, dès ce moment, que l'intention de l'archiduc était de porter l'armée, le 26, dans les environs d'Eggenfelden et, le 27, sur la ligne de démarcation qui serait franchie le 28[1].

A droite, le corps du feldzeugmeister Kienmayer[2] (16 à 17.000 hommes environ) franchit l'Inn, à Passau, le 25 ; la division Schwarzenberg vint cantonner à Fürstenzell et, au delà de cette ville, la division de l'archiduc Ferdinand, entre Fürstenzell et Passau. Les cantonnements étaient choisis à proximité du point de rassemblement pour accélérer la reprise de la marche le lendemain[3].

Le corps de Baillet[4] (13.500 hommes) et celui de Kollowrat[5] (14.500 hommes) étaient concentrés sur la rive droite de l'Inn, dans les environs de Schärding ; celui de Riesch[6] (13.400

1. L'archiduc Jean à Meczery, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45).

2. Le corps de Kienmayer (vingt-quatre bataillons, vingt-quatre escadrons) comprenait :

1° La division Schwarzenberg (brigade Frenel : deux bataillons, douze escadrons ; brigade Candiani : cinq bataillons ; brigade Gavassini : neuf bataillons) ;

2° La division Archiduc-Ferdinand (brigade Vincent-Weeber : douze escadrons ; brigade Archiduc Ferdinand : huit bataillons) [K. K. Archiv, XI, ad 61 et ad 64 a. — D'après K. K. Archiv, XI, 120 : vingt-deux bataillons et vingt et un escadrons seulement].

3. L'archiduc Jean à Kienmayer, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 44).

4. Le corps de Baillet (dix bataillons, vingt-quatre escadrons) comprenait :

1° La division Hesse-Hombourg (brigade O'Donel : six bataillons ; brigade Roschowsky-Dinnersberg : douze escadrons) ;

2° La division Hohenlohe (brigade Majthany : quatre bataillons ; brigade Eszterhazy : douze escadrons) [K. K. Archiv, XI, ad 61 et ad 64].

5. Le corps Kollowrat (onze bataillons, trente-deux escadrons, défalcation faite du 60e envoyé au corps de Riesch, en remplacement du régiment Colloredo envoyé au général Hiller dans le Tyrol avec deux escadrons de cuirassiers de Hohenzollern) comprenait :

1° La division Liechtenstein (brigade Wolfskehl : dix-huit escadrons ; brigade Grünne : quatorze escadrons) ;

2° La division Kollowrat (brigade Spannochi : quatre bataillons ; brigade Beyer : sept bataillons) [K. K. Archiv, XI, ad 61, ad 64 a. — Cf. l'archiduc Jean à Grünne, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 44); l'archiduc Jean à Klein, Wels, 21 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, ad 60 d) ; l'archiduc Jean à Liechtenstein, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, ad 44)].

6. Le corps Riesch (douze bataillons, vingt-quatre escadrons) comprenait :

hommes) était établi sur la rive droite de l'Inn entre Braunau et Neu-Oetting. Toutes ces troupes étaient prêtes à se porter en avant le 26.

A chacun des corps était affectée une réserve d'artillerie comprenant : 2 canons de 6, 8 canons de 12, 4 obusiers de 7, 4 canons de cavalerie de 6, 2 obusiers de cavalerie de 7 ; au total 20 pièces d'artillerie [1].

La majeure partie de l'armée destinée à la défensive occupait la vallée moyenne de l'Inn, qui avait été mise en état de défense.

Les Bavarois [2] (8.000 hommes environ), sous les ordres du général-lieutenant von Zweibrücken [3], des généraux de brigade

---

1° La division Merveldt (brigade Klein : six bataillons ; brigade Görger : douze escadrons) ;

2° La division Gyulai (brigade Leuwen : six bataillons ; brigade Stahel : douze escadrons).

Le 25, trois bataillons étaient à Mühldorf, trois bataillons à Gundertshausen, trois bataillons à Hohenwarth, trois bataillons à Neu-Reuth, six escadrons à Burghausen, six escadrons à Braunau (K. K. Archiv, XI, ad 60 c et 120).

1. K. K. Archiv, XI, 82.

2. La division von Zweibrücken (douze bataillons, deux compagnies, six escadrons) comprenait :

La brigade Deroy : six bataillons ; la brigade de Wrede : six bataillons, deux compagnies, six escadrons de chevau-légers (colonel von Dorth) [K. K. Archiv, XI, ad 61 et ad 1]. Sur ces 8.000 hommes il y a lieu de défalquer 1.097 hommes malades dans les hôpitaux (Heilmann, *loc. cit.*, p. 42). — Hüffer (*loc. cit.*, t. II, p. 387) évalue l'effectif des contingents bavarois, à cette époque, à 6.509 hommes.

3. Le général Christian, baron von Zweibrücken, était issu du mariage morganatique du duc Christian IV avec une certaine demoiselle Camasse. Né en 1753, il avait commencé sa carrière militaire en France, à l'âge de 15 ans, au régiment de Deux-Ponts. Brigadier des armées du Roy en 1786, maréchal de camp et colonel propriétaire en 1788, il avait pris part, au service de la France, aux campagnes de 1780 à 1783 en Amérique. A la suite de la Révolution française, il entra en 1792 dans l'armée prussienne avec le titre de général-major. Devenu ensuite duc de Deux-Ponts, prince électeur de Bavière et du Palatinat, il fut autorisé, en 1799, à prendre du service en Bavière, où, d'abord placé comme général-lieutenant d'infanterie *à la suite*, il ne tarda pas à être titularisé dans ce grade. Nommé peu de temps après gouverneur du Palatinat, il reçut, au mois de mars 1800, le commandement de la division de subsides bavarois. Il mourut à Munich, en 1817 comme général d'infanterie (Heilmann, *loc. cit.*, p. 11).

Deroy[1] et de Wrede[2], établis le 25 entre Neu-Oetting et Traunstein, devaient venir occuper les bords de l'Inn entre Alt-Oetting et Haag[3]. Le général Löpper avec 1.700 hommes était détaché sur la rive gauche de l'Inn ; il avait placé un bataillon à Mehring et six escadrons à Haag ; il se reliait à droite, par Dorfen, au général Meczery ; à gauche, par Steinhöring, aux avant-postes des corps établis dans le Tyrol. En cas d'attaque par des forces supérieures, il devait se replier dans la direction de Kufstein, pour inquiéter ensuite le flanc droit de l'adversaire en marche sur Rosenheim et Wasserburg[4].

Le corps würtembergeois, sous les ordres de Hügel (2.450 hommes), devait occuper Wasserburg et se relier à gauche au corps de Condé, vers Rosenheim[5].

Les têtes de pont de Wasserburg, Kraiburg et Mühldorf

---

1. Le général Deroy, commandant la 1re brigade bavaroise, était un homme de grande expérience. Né à Mannheim en 1743, il avait pris part aux campagnes de 1757 et 1758 en Hanovre; à la bataille d'Hastenbeck, il avait combattu dans les rangs du régiment Archiduc-Charles ; il avait aussi assisté au bombardement de Düsseldorf. En 1795, sur l'ordre du Prince électeur, il avait dû, comme gouverneur de Mannheim, livrer sans résistance cette place si importante alors. Il avait été désigné pour commander la 1re brigade de subsides bavarois pendant la campagne de 1800 (Heilmann, *loc. cit.*, p. 12 et suiv.).

2. Le général de Wrede commandait la 2e brigade bavaroise. Né en 1767, à Heidelberg, Charles-Philippe de Wrede avait fait ses études dans l'université de cette ville et s'était destiné à la carrière administrative. Peu de temps avant le début des guerres de la Révolution, il était commissaire dans le corps d'armée autrichien qui se rassemblait sous Hohenlohe, aux environs de Schwetzingen. Employé comme commissaire en chef, avec le titre de colonel, successivement auprès de Würmser, du duc Albert de Saxe-Teschen, de Clerfayt et de l'archiduc Charles, il avait acquis des connaissances générales très étendues. En 1799, promu effectivement colonel, il reçut le commandement d'un bataillon, à la tête duquel il se signala, conduisant avec beaucoup d'habileté la guerre d'escarmouches sur le bas Neckar. Lors de la formation de corps de subsides bavarois, il avait été désigné, bien qu'encore colonel, comme chef de la 2e brigade. Par suite de ses brillants services, il fut nommé général-major au mois de mai 1800 (*Ibid.*, p. 12 et suiv.).

3. K. K. Archiv, ad 61.

4. L'archiduc Jean à Löpper, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45 et ad 61).

5. K. K. Archiv, XI, ad 61. — Le feld-maréchal-lieutenant Hügel avait sous ses ordres le général Beulwitz. Les contingents würtembergeois formaient cinq bataillons, trois compagnies et trois escadrons (K. K. Archiv, XI, ad 1). Ils furent, en réalité, placés sous les ordres de Condé et ne prirent aucune part à l'organisation de la défense de Wasserburg : leur droite s'arrêtait à Altenhohenau (6 kilomètres sud de Wasserburg) [K. K. Archiv, XI, 136].

avaient été pourvues d'une nombreuse artillerie : à Wasserburg, 8 pièces (6 canons de 6, 2 obusiers de 7) ; à Kraiburg, 16 pièces (8 canons de 6, 4 de 12, 4 obusiers de 7) ; à Mühldorf, 26 pièces (4 canons de 6, 16 de 12, 2 obusiers de 7, 4 de 10)[1].

Le 28, les têtes de pont étaient occupées par les garnisons suivantes : Wasserburg : un bataillon et une compagnie avec l'artillerie du bataillon ; Kraiburg : trois compagnies avec l'artillerie du bataillon ; Mühldorf : trois bataillons de la brigade Deroy, un bataillon de la brigade de Wrede, chacun avec leur artillerie.

Les deux brigades bavaroises avaient installé leur camp près de Mühldorf. Le lendemain 29, deux compagnies furent encore envoyées pour renforcer la garnison de Wasserburg[2].

Le corps de Condé (1.800 hommes) était chargé de la défense de l'Inn à Rosenheim et s'étendait depuis Zeisering jusqu'à Beuern[3].

Le corps de Hiller[4] (10.000 hommes) était réparti entre Kufstein et Innsbruck ; celui d'Auffenberg[5] (10.000 hommes), dans la haute vallée de l'Inn et le Tyrol, formait l'extrême gauche de l'armée[6].

Le général Klenau[7] (8.000 hommes) était établi sur la rive

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 413.

2. Heilmann, *loc. cit.*, p. 43 et 44.

3. K. K. Archiv, XI, ad 136 a.

4. Le corps Hiller (quinze bataillons, cinq escadrons, y compris le régiment Colloredo et les deux escadrons de cuirassiers Hohenzollern) comprenait les brigades Johnson, Chasteler, Holstein et Mercandin, sous les ordres de Jellachich (K. K. Archiv, XI, ad 61 et ad 64 b).

5. Le corps d'Auffenberg (treize bataillons, cinq escadrons) comprenait : la brigade Hohenlohe (quatre bataillons), la brigade Bachmann (trois bataillons, deux escadrons), la brigade Löwenberg (six bataillons, trois escadrons) (*Ibid.*).

6. L'effectif de ces deux corps s'élevait, le 25, à 20.625 hommes (K. K. Archiv, XI, 40).

7. Le corps de Klenau (treize bataillons, une compagnie, dix-huit escadrons et demi) comprenait : la brigade Walthör (six bataillons, une compagnie, dix-huit escadrons et demi) ; la brigade Mondet (sept bataillons) [K. K. Archiv, ad 61 et 64 b].

gauche du Danube, entre Hof et Nüremberg, soutenu par le corps auxiliaire bavarois sous les ordres du duc Guillaume de Bavière[1]. Ces deux corps comprenaient ensemble 15.000 hommes environ[2]. Ils surveillaient à la fois la place d'Ingolstadt

1. Le corps auxiliaire bavarois était formé de trois brigades : une brigade de cavalerie (général Tauffkirchen), deux brigades d'infanterie (Gaza et Nogarolla) ; il comptait, en outre, 42 pièces d'artillerie de divers calibres et, en plus des troupes ci-dessus, trois bataillons de la brigade Bartels. Ce corps était commandé par le duc Guillaume de Bavière, beau-frère du Prince électeur. Né en 1752, le duc Guillaume était général-lieutenant depuis l'âge de 26 ans. En 1779, il avait rempli les fonctions de gouverneur de Mannheim ; chargé d'une mission diplomatique, il avait été, en 1799, envoyé à Saint-Pétersbourg et avait signé le traité de Gatschina. Son chef d'état-major, le colonel Riedl, avait été nommé en 1767 lieutenant, puis en 1769 capitaine dans le corps des ingénieurs. Successivement commissaire, puis directeur du service des eaux et des ponts et chaussées, il avait reçu, en 1796, le titre de colonel ; pendant la campagne de 1799, il remplit les fonctions de commissaire en chef du service des marches auprès du corps Korsakoff. En 1800, lors de la formation du corps de réserve bavarois, il fut désigné comme chef d'état-major. Sa science militaire semble s'être bornée, d'ailleurs, à la rédaction des ordres de mouvement et de dislocation. Il organisa, en Bavière, le bureau topographique et se signala par les développements apportés au service de la cartographie. Il mourut en 1809 comme colonel à l'état-major général, conseiller de légation et directeur du bureau topographique.

Le général comte Tauffkirchen, né en 1753, était entré en 1768 comme cornette aux cuirassiers Taxis ; en 1788, il était colonel et commandant du régiment de chevau-légers Larosée. Chef du Conseil aulique en 1789, il avait repris en 1790 le commandement d'un corps de troupe. Général-major et chef de brigade en 1795, général-lieutenant et inspecteur en 1804, chef de l'auditoriat général en 1814, général de cavalerie en 1824, il fut retraité en 1829 et mourut en 1836.

Le général-major Gaza passait alors pour l'un des officiers les plus habiles de l'armée bavaroise. Né en 1739, il avait acheté à 28 ans une charge de capitaine et était devenu, en 1792, général-major chef de brigade et inspecteur d'infanterie. Dans une brochure intitulée *Quelques réflexions sur l'état militaire actuel de l'électorat de Bavière* (1788), il avait exposé, « avec esprit et humour », les défauts de l'organisation militaire bavaroise et préconisé tout un système de réformes, qui, opérées plus tard d'une façon trop abstraite par le comte Rumford, n'eurent aucune durée. Gaza mourut en 1805 comme général-lieutenant et président de l'auditoriat général.

Nogarolla, né en 1753, était entré à 16 ans comme enseigne dans l'armée bavaroise. Il y conquit tous ses grades : général-major d'infanterie en 1794, il fut nommé en 1798 commandant de la place de Münich, où il fit preuve de tant de prudence que de méchantes épigrammes coururent sur son compte. Général-lieutenant en 1804, il fut envoyé à Vienne, en 1805, en mission extraordinaire ; comme il s'était montré très nettement dévoué à la cause autrichienne, il ne tarda pas à être mis d'office à la retraite. Il mourut à Vérone en 1827. (Heilmann, *loc. cit.*, p. 95 et suiv.). — V. aussi Heilmann, p. 106.

2. D'après l'archiduc Jean, le corps Klenau et le corps auxiliaire bavarois comprenaient quinze bataillons, une compagnie, vingt et un escadrons et demi ; au total 15.484 hommes [L'archiduc Jean à l'Empereur, Wels, 14 octobre 1800 K. K. Archiv, X, ad 36 b)]. D'après Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 387, les forces combinées du général Klenau s'élevaient à 16.484 hommes.

et les mouvements de l'armée gallo-batave du général Augereau[1].

Le corps Simbschen (environ 7.000 hommes), stationné entre Bamberg, Kitzingen et Schweinfurt, avait fait occuper par des détachements Schweinfurt et Gmünden. Il couvrait la Bohême contre les tentatives du corps d'Augereau[2] et formait l'extrême droite de l'armée, se reliant étroitement aux contingents mayençais, établis sur le cours inférieur du Main, près d'Aschaffenburg, sous les ordres du chancelier Albini, qui, « après la rupture du congrès de Rastadt, avait troqué la plume du diplomate contre l'épée [3] ».

Enfin, environ 4.500 hommes étaient répartis entre les places de Braunau, Würzburg et Burghausen[4].

Au total, l'armée autrichienne comprenait 127.000 hommes environ échelonnés entre la haute vallée de l'Adige et le cours du Main, sur un front qui dépassait 150 lieues[5].

L'archiduc Jean avait établi son quartier général à Wels depuis le 13 octobre; il en partit le 23 novembre pour Haag,

---

1. L'archiduc Jean à l'Empereur, Wels, 14 octobre 1800 (K. K. Archiv, X, ad 36 b).

2. Le corps Simbschen (dix bataillons, vingt-six compagnies, quatorze escadrons) comprenait : la brigade Kollonitz (cinq bataillons, quatre compagnies, quatorze escadrons), la brigade Lippe (cinq bataillons, vingt-deux compagnies) [K. K. Archiv, XI, ad 61]. — D'après *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. III, p. 252, l'effectif s'élevait à 10.756 hommes.

3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 387 et suiv.

4. A Braunau, trois bataillons; à Burghausen, un bataillon; à Würzburg, un bataillon, dix-neuf compagnies, un demi-escadron (K. K. Archiv, XI, ad 61).

5. D'après une situation datée de Wels, le 16 novembre 1800, l'effectif de l'armée autrichienne était à la fin de novembre :

Infanterie	73.335	105.024
Grenadiers	5.710	
Cavalerie	25.979	

Reichstruppen :

Infanterie	21.365	22.615
Cavalerie	1.250	
TOTAL		127.639 (K. K. Archiv, XI, 32).

arriva à Ried le 24 et à Altheim le 25[1]. De là, il lança un ordre général préalablement soumis à l'Empereur et corrigé par celui-ci[2], annonçant aux troupes l'ouverture des hostilités; demandant à chacun de faire preuve d'énergie et de dévouement pendant cette campagne; promettant enfin « de récompenser dignement ceux qui se distingueraient et de punir sévèrement ceux qui ne rempliraient par leur devoir[3] ».

Les ordres pour les marches du 26 et du 27 avaient déjà été donnés[4] et, le 27 au soir, les corps de l'armée d'opérations occupaient les emplacements désignés.

Le général Meczery avait envoyé un bataillon et trois escadrons à Dorfen, sur sa gauche, et deux petits détachements mixtes à l'extrême droite, vers Malgersdorf et Haidenburg, pour surveiller la route de Landau et la Vils inférieure. Il avait ensuite rassemblé son avant-garde, face à Binabiburg, sa droite en avant de la droite de l'armée[5].

L'aile droite, qui avait campé le 26 près de Brombach, était arrivée le 27 à l'est de Ganghofen. Le centre et le corps de réserve, qui avaient campé tous deux le 26 aux environs d'Altenkirchen, occupaient, le 27, le premier les environs de Grafing, le deuxième ceux de Massing. L'aile gauche, qui avait reçu l'ordre de se porter à Eckelhofen, occupait seulement Neumarkt[6]. Le quartier général de l'armée se trouvait à Stammham le 26, à Eggenfelden le 27.

L'archiduc avait interdit de cantonner les troupes. Dans

1. L'archiduc Jean à Meczery, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45).
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 420.
3. Ordre, Altheim, 25 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, ad 64 c).
4. Marsch-Zettel auf den 26. und 27. November 1800 (*Ibid.*, XI, 82).
5. *Ibid.*
6. K. K. Archiv, XI, ad 60 c.

son esprit, cette prescription avait pour but d'augmenter la rapidité de la marche et de produire un effet de surprise. Cependant, en raison de la température, les camps pouvaient être installés dans des endroits abrités, dans des bois, et le bien-être des troupes devait passer avant la régularité de l'installation. Malgré ces mesures, la marche fut excessivement pénible. Les troupes, déjà fatiguées par les marches de concentration des jours précédents, arrivèrent sur leurs emplacements très tard dans la soirée du 27 novembre; le nombre des traînards, le 26 et le 27, avait été considérable. Une pluie continuelle ayant défoncé les chemins et fait déborder les rivières, l'artillerie et les convois de vivres n'avaient pas pu suivre les colonnes [1].

1. L'archiduc Jean à l'Empereur, Massing, 28 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 130). — Cf. Ordre général de l'archiduc Jean, Massing, 28 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 138); Baillet à l'archiduc Jean, Grafing, 27 novembre 1800, 10 heures soir (*Ibid.*, XI, 114).

CHAPITRE V

Les renseignements du quartier général français.

Informations recueillies au moment de la signature de la convention de Hohenlinden. — Emplacements des forces autrichiennes. — Travaux de fortification sur l'Inn et dans le Tyrol. — Renseignements recueillis au moment de l'ouverture des hostilités : aile droite, centre, troupes d'occupation du Tyrol. — État d'esprit des populations et de l'armée. — Recrutement général. — Mouvement républicain en Bavière. — Partout on désire ardemment la paix. — Sympathies nombreuses acquises à la France. — Crise économique et financière. — Manifestations d'indiscipline et de découragement dans l'armée.

I

A la suite de l'armistice de Parsdorf, les Autrichiens avaient redoublé d'efforts pour mettre cette trêve à profit. Moreau, de son côté, n'avait pas ignoré l'activité déployée par ses adversaires, et un service de renseignements et d'espionnage des mieux organisés lui avait permis d'être sans cesse tenu au courant des mouvements et des projets de l'ennemi, et d'être fixé sur la valeur matérielle et morale des forces qu'il aurait à combattre.

Au moment où était signée la convention de Hohenlinden, Moreau avait déjà pu recueillir sur l'armée autrichienne de précieuses indications, dont l'ensemble se résumait à peu près ainsi :

La droite de l'armée, sous les ordres du général Klenau, s'étend de Stadt am Hof jusque vers Forchheim et Bamberg[1]. Elle comprend environ 20.000 hommes, dont 10.000 de troupes autrichiennes, le reste fourni par les cercles de Franconie, de

1. Rapports d'émissaires des 23 et 30 fructidor an VIII.

Bavière et par Mayence[1]. Les généraux Nauendorf, archiduc Ferdinand, Kienmayer, Schwarzenberg et Merveldt doivent, dit-on, se partager le commandement des différentes divisions de ce corps[2].

Le centre comprend à peu près quarante-huit bataillons de 600 hommes et quatre-vingt-quatorze escadrons de 130 sabres — au total 41.000 hommes — auxquels il convient d'ajouter 11.000 Bavarois et Würtembergeois[3] et environ 2.500 hommes du corps de Condé[4]. Sur l'effectif total, 6 à 8.000 hommes occupent le comté d'Ortenburg et un corps de 3 ou 4.000, sous les ordres du général Gyulai, est établi à Eggenfelden[5]; le reste occupe la ligne de l'Inn depuis Mühldorf jusqu'à Rosenheim. On évalue à 28.000 hommes les forces réunies entre Wasserburg et Rosenheim.

La gauche, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Hiller, forte de 25.250 hommes[6], est chargée de défendre le Tyrol. La ligne des avant-postes passe par le défilé d'Ehrenberg, Heiterwang, Lermoos et Nassereith[7].

L'archiduc Jean a été investi du commandement en chef de l'armée autrichienne; le feld-maréchal-lieutenant Lauer remplit

1.

8 bataillons d'infanterie	4.800 hommes	10.200	19.287 hommes.
Cavalerie	4.400 —		
Corps Mier	1.000 —		
Bavarois :			
Infanterie	7.804 —	9.087	
Cavalerie	1.283 —		

[Rapport d'émissaire, 30 fructidor (17 septembre)].

2. Rapport du 26 fructidor (13 septembre).

3. Bavarois : infanterie, 6.500; cavalerie, 1.500; Würtembergeois : infanterie, 2.300; cavalerie, 200.

4. 41.000 Autrichiens, 11.000 Bavarois-Würtembergeois, 2.500 Condéens; total : 54.500.

5. 6.000 dans le comté d'Ortenburg, 3.000 à Eggenfelden, d'après un rapport du 30 fructidor; 8.000 dans le comté d'Ortenburg et 4.000 à Eggenfelden, d'après un autre rapport de même date.

6. Vingt-huit bataillons, 17.000 hommes; soixante compagnies de chasseurs tyroliens, 6.000; dix-huit escadrons de cavalerie, 2.250 (Rapport militaire du 30 fructidor).

7. Rapport militaire du 22 fructidor.

les fonctions de chef d'état-major général, en remplacement du feld-maréchal-lieutenant Schmidt, renvoyé sur les derrières de l'armée ; le grand quartier général est à Alt-Oetting[1].

Le plan proposé par Kray n'a pas été approuvé à Vienne. Celui de Lauer envisage l'hypothèse d'une offensive autrichienne ayant Münich pour objectif et exécutée à la fois par les directions d'Aibling, de Wasserburg et de Haag[2].

Passau et Salzburg ne paraissent pas avoir grande importance aux yeux des Autrichiens : aussi ces deux places ne sont-elles occupées que par des forces insignifiantes. A Schärding et à Griesbach, des travaux de fortification ont été entrepris[3].

On a amélioré les travaux de défense de Braunau. L'archiduc Charles lui-même, au cours d'une inspection, et plusieurs autres officiers en avaient critiqué le tracé : le défilement laissait à désirer et plusieurs batteries étaient dominées par des hauteurs plus élevées[4]. Des approvisionnements pour six mois ont été emmagasinés dans la ville, et une tête de pont a été organisée en avant du corps de place. A Bergham, à environ une lieue en aval de Braunau, on a également établi une tête de pont et jeté un pont de bateaux.

Burghausen est entouré d'une double ligne de remparts. Les Autrichiens emploient les paysans bavarois à faire de cette place une véritable forteresse ; il avait cependant été convenu qu'ils se borneraient à restaurer les anciennes fortifications[5].

A Mühldorf et aux environs, près de 20.000 hommes, tant Autrichiens que Bavarois, sont rassemblés ; on y signale aussi l'existence d'un parc d'artillerie de 40 pièces et de 200 caissons de munitions[6].

---

1. Rapport militaire du 30 fructidor.
2. *Ibid.*
3. Rapports des 28 et 30 fructidor.
4. Rapport du 13 fructidor.
5. Notes politiques, 30 fructidor.
6. Rapport du 28 fructidor.

A Telfs, dans le Tyrol, on a construit une ligne de retranchements comprenant vingt-cinq batteries; à la date du 22 fructidor (9 septembre), douze étaient armées et l'on espérait que les travaux seraient terminés pour le 29 (16 septembre). Un camp de 6.000 hommes, dont deux régiments de cavalerie (dragons Kinsky et Grenz-Husaren), y est établi. C'est là que doivent aussi se rassembler les contingents de levée en masse. Le 22 fructidor, quinze compagnies de chasseurs tyroliens, à l'effectif chacune de 125 à 150 hommes, étaient déjà entièrement constituées [1].

A la suite de la convention de Hohenlinden, le centre de l'armée autrichienne, laissant aux avant-postes les hussards de Meszaros, les uhlans, les Manteaux-rouges, deux bataillons d'infanterie légère et trois bataillons des régiments d'infanterie des frontières, s'était replié en deux colonnes, en arrière de l'Inn, vers Schärding et Braunau. Neu-Oetting et ses environs étaient occupés par les contingents bavarois, palatins et würtembergeois. Le corps de Condé demeurait maintenu jusqu'à nouvel ordre aux environs de Rosenheim.

Le grand quartier général avait été transféré à Wels, et l'artillerie provisoirement établie à Altheim et à Ried; les pontons avaient été dirigés en partie de Kraiburg sur Burghausen, le reste ayant passé l'Inn entre Braunau et Bergham, dont le pont avait été conservé. Tous les services de l'administration militaire étaient concentrés à Linz [2].

La droite de l'armée devait prendre ses cantonnements sur place. Le bruit courait que le Conseil aulique était décidé à renforcer les troupes stationnées en arrière de la Rednitz, en Franconie et dans le Haut-Palatinat, au moyen des garnisons de Philippsburg, Ulm et Ingolstadt, devenues disponibles par

1. Rapport du 22 fructidor.
2. Rapport du 5 vendémiaire an IX (27 septembre 1800).

suite de la cession de ces places aux Français. On espérait ainsi porter à 50.000 hommes le chiffre des troupes autrichiennes rassemblées de ce côté. D'autre part, le nombre des volontaires à fournir par la Bohême était porté à 30.000 hommes ; une partie de ceux-ci avaient même été dirigés sur les frontières, vers Eger et Strakonitz[1].

Des troupes qui occupaient le Tyrol, 12.000 hommes d'infanterie étaient partis pour les environs de Salzburg et la Basse-Autriche, où ils devaient prendre leurs quartiers d'hiver. Landeck restait occupé par les bataillons Strozzi et Bachmann et un détachement de 30 cavaliers des dragons Modena ; le défilé d'Ehrenberg et les environs de Reutte continuaient à être gardés par 260 hommes chargés de fournir les avant-postes. Une partie des troupes a pris ses cantonnements sur place, l'autre est descendue vers Innsbruck ; on évalue les forces laissées par les Autrichiens entre Waldering et Landeck, à 8.000 hommes et douze escadrons de cavalerie (trois divisions de dragons et trois divisions de hussards croates)[2]. Les renforts[3], amenés par Vukassovich, Loudon et Kottulinsky, qui, par suite de la convention de Hohenlinden, n'avaient pu prendre part au mouvement offensif projeté par les Autrichiens dans le Tyrol[4], s'étaient établis en cantonnements dans les localités situées dans les hautes vallées de l'Inn et de l'Adige[5].

1. Rapport du 19 vendémiaire.
2. Rapport du 25 vendémiaire.
3. Régiments Archiduc-Antoine, 1.500 hommes ; Sztaray-Infanterie, 1.500 ; Szluiner-Infanterie, 700 ; Keuhll-Infanterie, 600 ; Ottochaner, 1.200 ; Oguliner, 1.200 ; deux divisions dragons Archiduc-Jean, 800. Au total, 8.500 hommes (Rapport du 6 vendémiaire).
4. Vukassovich devait se porter par Bormio sur Chiavenna, de manière à couper les communications des armées françaises d'Italie et d'Allemagne. Loudon devait renforcer l'aile gauche des troupes du feld-maréchal-lieutenant Hiller, se porter sur Santa-Maria et chercher de là à déboucher vers Coire. Pendant ce temps, Jellachich devait s'avancer dans la vallée de l'Iller, tandis que de faibles forces auraient amusé en avant de Reutte les troupes françaises destinées à forcer le passage d'Ehrenberg.

Ces opérations devaient être exécutées à la rupture du *premier armistice* (Rapport du 6 vendémiaire).
5. Rapport du 25 vendémiaire.

L'organisation défensive de la ligne de l'Inn et de la Salzach était, pendant ce temps, vigoureusement poussée.

Moreau continua d'être sans cesse tenu au courant, par ses émissaires, des positions et des mouvements des Autrichiens; il recevait, au sujet de l'organisation de la ligne de l'Inn et de la Salzach, de précieux renseignements et aussi de sérieuses indications sur les incertitudes de la cour de Vienne et sur l'état d'esprit des populations et de l'armée. Grâce à ce service d'espionnage, au moment où la campagne d'hiver allait commencer, Moreau possédait sur son adversaire toute une série de renseignements, dont on trouvera ci-dessous le détail.

Aile droite. — Le contingent bavaro-palatin, environ 12.000 hommes, forme l'extrême droite de la ligne, reliant l'aile droite de Klenau avec le corps d'observation laissé sur le Main sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Simbschen. Il comprend comme infanterie deux bataillons Bretzenheim, deux bataillons du régiment Leissingen et Juncker, un bataillon de chasseurs à pied, deux bataillons du régiment Prince électeur de Bavière, deux bataillons Weichs et Hohenhausen. Ces troupes, composées pour la plupart d'hommes des nouvelles levées, encore dépourvues d'habillement et de chaussures, sont réparties entre Burglengenfeld, Amberg et Sulzbach. La cavalerie consiste en trois divisions Minucci, deux divisions Taxis et deux divisions de chevau-légers, cantonnées dans la région Beratzhausen, Neumarkt et Velburg. Ces forces sont d'ailleurs destinées, avec le reste de l'infanterie, à être dirigées sur Bamberg pour renforcer le corps Simbschen [1]. Toutes ces troupes sont prêtes à se battre, « si l'Angleterre solde le million qui reste encore à payer »; dans le cas contraire, elles espèrent que les cours de Russie et de Prusse

1. Rapport du 5 frimaire (26 novembre).

feront le nécessaire pour obtenir que le Haut-Palatinat et les troupes bavaro-palatines soient compris dans les limites de démarcation de l'armistice. D'ailleurs, le plus grand désordre règne dans les diverses branches de l'administration militaire bavaroise : l'Électeur lui-même partage, affirme-t-on, les bénéfices avec les généraux et les commissaires des guerres [1].

Le corps Klenau, qui, le 25 brumaire (16 novembre), comprenait seize bataillons d'infanterie et douze divisions de cavalerie[2], échelonnés le long du Danube de Kelheim à Passau, a reçu comme renforts huit bataillons [3], et s'étend, à la date du 5 frimaire (26 novembre), depuis Ratisbonne jusque vers Nüremberg par Hemau et Neumarkt. Eichstätt est occupé par deux bataillons de Manteaux-rouges; deux bataillons Peterwardeiner et trois compagnies de francs-tireurs esclavons gardent la ligne du Danube. Cinq bataillons d'infanterie et six escadrons des hussards de l'Empereur surveillent le Danube entre Donaustauf et Deggendorf[4], et se relient avec les troupes de la division Kollowrat — 8 à 10.000 hommes — dont le quartier général est à Passau. Quelques modifications ont été aussi, depuis le 25 brumaire, apportées à la répartition des troupes de cavalerie, de sorte que, à la veille de la reprise des hostilités, Klenau dispose de la valeur de quatorze divisions de cette arme[5]. La plus grande partie de cette cavalerie est con-

---

1. Rapport du 26 brumaire.
2. Infanterie : 1er et 2e régiments valaques (quatre bataillons), Brooder (trois bataillons), Manteaux-rouges (deux bataillons), Gemmingen (trois bataillons), de Ligne (un bataillon), Beaulieu (un bataillon), plus trois bataillons de troupes d'empire Königseck, Fürstenberg, Baudin, ce dernier du contingent de Basse-Souabe). — Cavalerie : hussards Blankenstein (quatre divisions), hussards de l'Empereur (quatre bataillons), 1er uhlans (quatre divisions) [Rapport du 5 frimaire].
3. Peterwardeiner (deux bataillons), Liccaner (deux bataillons), Murray (deux bataillons), Würtemberg (deux bataillons) [Rapport du 5 frimaire].
4. Rapport du 5 frimaire.
5. Hussards Blankenstein (trois divisions), 1er uhlans (trois divisions), 2e uhlans (une division), cuirassiers Archiduc-François (trois divisions), cuirassiers Ch. Lorraine (trois divisions), hussards Vecsey (trois escadrons), hussards Meszaros (un escadron) [Rapport du 3 frimaire].

centrée aux environs d'Amberg, d'où une fraction doit être ultérieurement dirigée sur Bamberg.

L'artillerie — 50 pièces de divers calibres, 400 caissons et fourgons — précédemment rassemblée à Hirschau, s'est mise en mouvement pour se rapprocher d'Amberg.

Soixante-douze pontons ont été dirigés de Cham sur Bamberg.

Le quartier général de Klenau est établi à Hemau. Les frontières de Bohême sont défendues par 12.000 chasseurs du pays ; douze bataillons, 36 pièces d'artillerie, 200 caissons ont été dirigés de Bohême sur Bamberg. Le corps d'armée, sous les ordres de l'archiduc Charles, a été porté à 40.000 hommes, et le bruit court avec persistance que cet officier général prendra le commandement de toutes les forces rassemblées en Franconie[1]. Le général Ducca a été envoyé à Prague pour lui faire des propositions à ce sujet. Les généraux Lindenau, Kerpen et Wratislaw ont été, dit-on, rappelés par l'archiduc Charles pour être employés à la légion bohémienne[2].

Centre. — Le 27 octobre (5 brumaire), les troupes constituant le gros de l'armée s'étaient portées en avant en trois colonnes et s'étaient établies l'une à Schärding, la seconde à Mühldorf, la troisième aux environs de Burghausen ; l'artillerie de réserve avait été dirigée sur Altheim, et les pontons s'étaient avancés jusqu'à Aufhausen. Les troupes bavaro-palatines, renforcées par les contingents würtembergeois, étaient prêtes à se porter sur Wasserburg, afin de former ultérieurement l'avant-garde d'une colonne ayant pour objectifs Haag, Ebersberg et Anzing. Une partie des chancelleries s'était installée à Burghausen, mais le grand quartier général était resté provisoirement à Wels. Le mouvement de concentration sur la ligne de l'Inn devait se pour-

1. Rapport du 5 frimaire.
2. Notes politiques, 26 brumaire (17 novembre).

suivre les jours suivants ; une fois ce mouvement terminé, la force du gros de l'armée devait être de 68.000 hommes [1].

A la date du 24 novembre (3 frimaire), la répartition du centre de l'armée était la suivante [2] :

Aux avant-postes :

De Vilshofen à Vilsbiburg, deux bataillons et quatre compagnies d'infanterie et deux divisions de hussards [3] ;

De Haag jusque vers Miesbach, dix bataillons d'infanterie, dont six du contingent bavarois-palatin-würtembergeois et un du corps de Condé, trois divisions de hussards esclavons, un détachement d'environ un millier de cavaliers (dragons würtembergeois et dragons de Condé) [4] ;

A Tegernsee, un bataillon d'infanterie Bender.

Sur la ligne de l'Inn et de la Salzach :

A Schärding, deux régiments d'infanterie (Archiduc-Ferdinand et Olivier Wallis), sept divisions de cavalerie [5] ;

Entre Altheim et Braunau, six divisions de cavalerie ; deux bataillons d'infanterie étaient chargés d'assurer le service de la place de Braunau [6] ;

---

1. *Infanterie* : soixante bataillons, 34.800 hommes, y compris 3.000 hommes du corps de Condé ; *cavalerie* : dix-neuf régiments de cavalerie (neuf de cuirassiers, cinq de hussards, quatre de dragons, un de uhlans), environ 16.200 hommes ; vingt-quatre compagnies (5.000 hommes) de canonniers, bombardiers, mineurs, sapeurs, pontonniers et pionniers ; 12.000 Bavarois-Palatins-Würtembergeois.

L'artillerie de réserve comptait à cette date 18 pièces d'artillerie légère, 6 obusiers, 24 pièces de 6. Celle dont pouvait disposer le centre de l'armée comprenait 114 pièces de 6, 60 d'artillerie légère, 280 pièces de réserve de calibres différents, 800 caissons.

Les pontons étaient au nombre de 120. Il y avait, en outre, huit divisions de transports et convois militaires (Rapports des 15 et 25 brumaire).

2. Rapport du 3 frimaire.

3. Manteaux-rouges (un bataillon), chasseurs tyroliens (un bataillon), Rubenitz (deux compagnies), Mihanovich et Würmser (deux compagnies), Meszaros (deux divisions).

4. Bavarois, Palatins, Würtembergeois (six bataillons), Manteaux-rouges (un), Gradiscaner (un), Wenkheim (un), Condé (un), hussards esclavons (trois divisions), dragons würtembergeois (300 chevaux environ), dragons de Condé (700 chevaux).

5. Hussards Archiduc-Ferdinand (trois divisions), hussards Vecsey (trois divisions), hussards Meszaros (une division).

6. Dragons La Tour (trois divisions), 2e uhlans (trois divisions) ; à Braunau, un bataillon Schröder et un De Vins.

Entre Oetting, Kraiburg et Burghausen, seize bataillons de troupes palatines ;

Entre Mülhdorf et Burghausen, un bataillon du 60e hongrois ;

De Rosenheim jusque vers Traunstein, le reste du corps de Condé — environ 2.000 hommes — que trois bataillons Manfredini et deux bataillons Schröder devaient prochainement venir renforcer ;

A Laufen, sur les deux rives de la Salzach, le régiment Benyowsky ;

A Salzburg et aux environs, trois régiments d'infanterie [1].

Deux régiments d'infanterie [2] étaient stationnés en arrière de la Salzach vers Mauerkirchen ; les cuirassiers et les dragons (Archiduc-Ferdinand et Coburg) restaient provisoirement maintenus à l'est de Braunau.

Huit bataillons de grenadiers et un régiment de cavalerie (13e dragons) formaient réserve vers Ried. L'artillerie de réserve était répartie de Passau à Schärding, en arrière de Braunau et vers Mauerkirchen.

Les magasins étaient établis à Ried, Mattighofen, Passau, Braunau et Burghausen.

La répartition des quartiers généraux était la suivante [3] :

Linz (grand quartier général)	Archiduc Jean, commandant en chef. — État-major : F. M. L. Lauer, G. Q. M. Weyrother, F. M. L. Stipsics.
Passau........................	Kollowrat.
Ried........................	Merveldt.

1. Régiments d'infanterie Wenkheim, Archiduc-Charles et Stain.
2. Régiments d'infanterie Lacy et Wenz. Colloredo.
3. Rapport du 3 frimaire.

Braunau..................	Sechter.
Alt-Oetting et environs.....	von Zweibrücken, Deroy, de Wrede.
Wasserburg et environs.....	Sieger, Pfuhl, Hügel.
Rosenheim................	Condé.

Le 6 frimaire (26 novembre), Moreau apprend que l'archiduc Jean a concentré 12.000 hommes en avant de Haag, que les localités d'Isen, Dorfen et Wolfgang sont occupées, et que l'Empereur et le grand quartier général sont prochainement attendus à Haag[1].

La répartition du gros de l'armée est alors la suivante[2] :

Avant-garde. — Les Bavaro-Palatins, renforcés par les subsides würtembergeois[3], le corps de Condé, deux bataillons de Manteaux-rouges, huit divisions de cavalerie[4], forment l'avant-garde.

Le gros de l'armée — cinquante-cinq bataillons d'infanterie, trente divisions de cavalerie — est réparti comme suit :

1° Trois bataillons à Neubeuern et aux environs ; trois bataillons (Gradiscaner et Peterwardeiner) autour de Rosenheim; entre Rosenheim et Haag, six bataillons; de Kraiburg à Rosenheim, trois bataillons ; en arrière des retranchements de Wasserburg, un bataillon; trois bataillons aux environs du Chiem-See et enfin trois bataillons dans le bailliage d'Aschau;

En outre, entre Wasserburg et Kraiburg, trois régiments de dragons;

Au total, vingt-deux bataillons et neuf divisions de cavalerie dans la zone comprise entre Haag, Kraiburg, Teisendorf et Rosenheim;

1. Rapport d'un voyageur dirigé sur Haag et environs, 6 frimaire.
2. Rapport du 6 frimaire.
3. Rapport du 6 frimaire (vingt-quatre bataillons de chacun 600 hommes, 14.400 Bavarois, Palatins et Würtembergeois).
4. Hussards Meszaros (deux divisions), hussards esclavons (trois divisions), hussards Archiduc-Ferdinand (trois divisions) (Rapport du 6 frimaire).

2° Trois bataillons de grenadiers à Passau, trois bataillons en avant de Braunau, six bataillons de grenadiers en avant d'Alt-Oetting, trois bataillons à Tüssling et aux environs, six bataillons à Ortenburg et aux environs, trois bataillons autour d'Eggenfelden, cinq bataillons entre Mühldorf et Ampfing, deux bataillons d'infanterie légère (Rubenitz et Radivojevich) aux alentours de Neumarkt, enfin deux bataillons de Manteaux-rouges entre Haag et la rive droite de la Vils;

En outre, deux régiments de cuirassiers en avant de Schärding, deux autres régiments en avant d'Alt-Oetting, deux régiments de dragons vers Eggenfelden, trois divisions de uhlans entre Neumarkt et Vilsbiburg;

Au total, trente-trois bataillons, vingt et une divisions de cavalerie, dans le secteur compris entre le Danube, la rive droite de la Vils et l'Inn.

Quatre bataillons de fusiliers d'artillerie occupent Altheim, Mühldorf et Burghausen[1]; dans chacune de ces villes, un parc d'artillerie est installé[2]. Deux compagnies de bombardiers sont réparties entre Passau, Braunau et Burghausen; des détachements de sapeurs, mineurs, pionniers et pontonniers se trouvent à Aschach, Engelhartszell, Obernberg, Kraiburg et Attel, où des ponts ont été jetés.

La grande réserve d'artillerie, constituée avec les pièces retirées d'Ulm et d'Ingolstadt, est maintenue provisoirement aux environs d'Engelhartszell[3].

Aile gauche. — Dès le 29 vendémiaire (21 octobre), le général Hiller avait reçu l'ordre de diriger sur Scharnitz et Reutte la plus grande partie des forces placées sous ses ordres :

---

1. Rapport du 6 frimaire.
2. A Altheim, 80 pièces de calibres divers et 300 caissons; à Mühldorf, 100 pièces de tous calibres; à Burghausen, 300 caissons.
3. Rapport du 6 frimaire.

22.700 hommes, dont 2.200 de cavalerie[1]. Les avant-postes, commandés par les généraux Grünne et Mercandin, s'étendaient le long de la ligne Scharnitz, Reutte, Imst et Landeck. Le général Auffenberg, dont le quartier général était établi à Botzen, avait été renforcé par les Gradiscaner, Liccaner et Ottochaner, affectés avant l'armistice au corps chargé de la défense de la vallée supérieure de l'Inn; il établissait ainsi la liaison entre le feld-maréchal-lieutenant Hiller et le corps commandé par Vukassovich, Loudon et Kottulinsky[2]. En outre, quatre compagnies de chasseurs tyroliens surveillaient la vallée du Lech, vers Reutte; deux compagnies occupaient Heiterwang, quatre Partenkirchen, et dix autres[3] se rassemblaient aux environs d'Innsbruck, où se trouvait toujours le quartier général du feld-maréchal-lieutenant Hiller. Un parc d'artillerie — 50 pièces et 250 caissons — était établi à proximité de Langwitten[4].

A la date du 6 frimaire, d'après les rapports des émissaires, la répartition des troupes autrichiennes dans le Tyrol est la suivante[5] :

Infanterie : le régiment Wenz. Colloredo au nord et à l'est de Kufstein; le régiment Bender entre Tegernsee et Innsbruck par l'Achenthal; cinq bataillons (hongrois et gradiscans) répartis entre Mittenwald, Scharnitz et Seefeld; le régiment Erbach et deux bataillons Brooder entre Innsbruck, Telfs et Arlberg; le régiment de l'Empereur dans la région Nassereith, Lermoos, Ehrenberg, Weissenbach; trois bataillons de chas-

1. Rapport du 15 brumaire. A la date du 27 brumaire, on évalue à 17.900 hommes, dont 1.200 cavaliers, l'effectif des troupes échelonnées le long de l'Inn, de Schwaz à Landeck.
2. Rapport du 15 brumaire.
3. A la date du 24 brumaire (15 novembre), il y a dans tout le Tyrol 13.000 chasseurs organisés et armés (Rapport du 24 brumaire).
4. Rapport du 21 brumaire.
5. Rapport du 6 frimaire.

seurs tyroliens gardent les hauteurs et les passages entre les sources du Lech et l'Achenthal. Strozzi et Bachmann (trois bataillons) occupent les hauteurs en avant de Martinsbruck. Salis et un régiment hongrois sont échelonnés de Nauders vers Serfaus par Finstermünz[1]. Les corps commandés par Auffenberg et Vukassovich, stationnés dans la Haute-Engadine et la haute vallée de l'Adige, forment l'extrême gauche de l'armée.

Cavalerie : dragons de Waldeck (trois divisions), cantonnés à Hall, Schwaz, Rattenberg et aux environs de ces localités; dragons Modena (trois divisions), entre Innsbruck, Reutte et Landeck ; une division (chasseurs de Bussy et dragons Liechtenstein) entre Innsbruck, Lermoos et Nassereith ; en réserve, trois régiments de cuirassiers (Zeschwitz, Mack et Anspach) entre Waldering et Reischenhart[2].

Artillerie : les parcs d'artillerie sont partagés entre Hall[3], Langwitten et Zirl : on les évalue chacun à 50 pièces et 120 caissons.

Le quartier général de l'aile gauche est à Innsbruck, où, en plus du général Hiller, se trouve encore le général Jellachich.

Les magasins et manutentions sont à Wörgl, Rattenberg, Schwaz, Hall, Innsbruck, Seefeld, Telfs, Nassereith, Landeck et Nauders[4].

Organisation défensive de la ligne de l'Inn et de la Salzach. — Le 30 brumaire, les ouvrages de Nauders, Finstermünz, Landeck, Telfs, Zirl, Scharnitz et Tegernsee sont ter-

1. Au total, vingt-neuf bataillons.
2. Au total, seize divisions.
3. Un rapport du 2 frimaire signale à Hall un dépôt d'artillerie de 32 obusiers et de 28 canons de 6.
4. Rapport du 6 frimaire. — A Rattenberg et à Schwaz, on signale un approvisionnement de fourrages susceptible d'alimenter 5.000 chevaux pendant trois mois; à Hall sont concentrés les approvisionnements nécessaires à 20.000 hommes pendant deux mois (Rapport du 30 brumaire).

minés et armés de canons [1]. Le passage de l'Arlberg est défendu par des redoutes palissadées et quelques redans placés sur les hauteurs à droite et à gauche de la grande route. Les anciens ouvrages de l'Ehrenberg ont été augmentés de quelques nouveaux retranchements ; les abords d'un petit lac, à une lieue de Reutte, en allant vers la vallée de l'Inn, ont été rendus impraticables, au moyen d'abatis. A Heiterwang, on a construit une redoute et deux redans ; à Telfs, la route est défendue, à droite et à gauche, par trois batteries armées chacune de deux pièces et entourées de palissades. Les fossés peuvent avoir 8 à 10 pieds de profondeur; le glacis est protégé par des trous-de-loup et des chevaux de frise. Sur les hauteurs voisines de Telfs se trouvent une redoute et deux redans; une redoute est construite à Affenhausen, de même tracé que celle de Telfs. Deux pièces battent le chemin de Fernstein, château en ruines près duquel on a construit un ouvrage armé d'une pièce. Du côté de Nassereith, quelques retranchements destinés à couvrir l'infanterie et, à gauche de la route, un redan armé de deux pièces. Les abords de Lermoos sont défendus par des abatis et plusieurs petits ouvrages armés de canons. A un quart de lieue en avant de Zirl, le terrain entre l'Inn et la montagne est battu par deux batteries placées de chaque côté de la route. Les ouvrages sont analogues à ceux de Telfs : l'armement en est le même et les abords en sont protégés par des défenses accessoires analogues. La route d'Innsbruck est barrée, à environ une demi-lieue à l'ouest de la ville, par une ligne de retranchements, composée d'une batterie armée de deux pièces, flanquée à droite et à gauche par une redoute [2]. Entre Innsbruck et Scharnitz, l'ennemi a construit

1. Rapport du 6 frimaire.
2. Rapport du 21 brumaire.

six batteries pouvant recevoir chacune cinq ou six pièces et a déboisé tout le terrain en avant sur un espace d'une demi-lieue. 8.000 chasseurs tyroliens doivent garder ce passage. Des sacs de pierres ont été préparés ; on compte les faire rouler du haut des montagnes « pour ensevelir les téméraires qui oseraient enfiler ce passage formidable[1] ». A Partenkirchen et Seefeld, des travaux de défense ont été aussi entrepris.

Dès le 15 brumaire (6 novembre), l'organisation défensive de Rosenheim, Wasserburg, Braunau et Schärding était terminée; les travaux se poursuivaient à Kraiburg et Mühldorf[2]. Entre Rosenheim et Wasserburg, à une lieue de cette dernière localité, une batterie était établie; cinq autres couvraient la ville du côté de l'ouest[3].

A Kraiburg, les Autrichiens devaient établir une tête de pont battant la grande route de Haag ainsi que les autres chemins conduisant à cette place. De fortes pluies avaient endommagé les travaux et en avaient retardé l'achèvement[4].

A Mühldorf, une redoute avait été construite en arrière de la ville et une autre commencée dans une île formée par le cours de l'Inn; malgré l'activité déployée, il était à prévoir que les travaux de défense ne seraient pas terminés lors de la reprise des hostilités[5].

On évaluait l'armement de Braunau à 100 pièces de canon; les fossés du corps de place étaient inondés; la tête de pont, établie sur la rive gauche, était armée de 15 ou 16 canons.

Entre Braunau et Burghausen, quatre batteries avaient été construites et armées. Aux environs de Gmund, se trouvaient

1. Rapport du 30 brumaire.
2. Rapport du 15 brumaire.
3. Rapport du 24 brumaire.
4. Rapport du 21 brumaire.
5. « Les ouvrages avancés ne seront pas prêts avant trois semaines », lit-on dans un rapport d'émissaire du 30 brumaire (21 novembre).

deux redoutes et quelques redans; des ouvrages battaient les routes et chemins aboutissant à Teisendorf et à Traunstein. A Waging, Tittmoning et Burghausen, des lignes de retranchements, composées chacune de quatre redoutes et de six redans, reliaient les défenses de l'Inn à celles de la Salzach [1].

II

Outre ces renseignements sur les forces et les positions de l'ennemi, Moreau avait reçu des indications précises sur les efforts faits par l'Autriche pour continuer la lutte et aussi sur l'état d'esprit des populations et de l'armée.

L'Électeur de Bavière avait mis 14.000 hommes à la disposition de l'Angleterre moyennant une somme de 4 millions, et sous la condition que ce contingent ne sortirait pas du pays [2]. Le ministre anglais Wickham montrait une activité inlassable. Il avait eu à Linz plusieurs entrevues secrètes avec les agents de Thugut ; deux bureaux avaient été établis à Linz et à Salzburg pour recevoir les engagements. On avait même fait les avances nécessaires pour recruter un corps, composé de deux régiments de chacun 1.500 hommes et destiné à être spécialement employé pour le passage des rivières ; on enrôlait de préférence les bateliers et les très bons nageurs. A la date du 16 fructidor (3 septembre), ce corps comptait déjà 900 hommes ; l'uniforme qui leur avait été donné rappelait celui des matelots anglais [3].

Dans le Haut-Palatinat et en Bohême, le recrutement continuait, ainsi que dans la Basse-Autriche et la Hongrie. Du 18 août au 3 septembre, 16.000 recrues, pour la plupart jeunes

1. Rapport du 15 brumaire.
2. Notes politiques, 30 fructidor.
3. Rapport du 16 fructidor.

gens, tirés de la Basse-Autriche et de la Hongrie, avaient passé par Passau pour être dirigés de là sur la ligne de l'Inn[1]. On appelait indistinctement sous les drapeaux tous les hommes valides, aussi bien les vieillards que les enfants.

24.000 hommes de renforts avaient été dirigés sur l'Italie. On avait ramassé, dans l'intérieur de l'Autriche, tous les invalides et on les avait expédiés sur l'Inn, de manière à leur faire garder les défilés et les hauteurs qui séparent le Tyrol de la Bavière[2].

Dans le Tyrol, on avait réquisitionné tous les hommes de 18 à 60 ans, espérant ainsi réunir 18.000 combattants ; mais le gouvernement semblait s'être exagéré, dans cette région, les résultats de la levée en masse[3].

En Bohême, depuis que l'archiduc Charles s'intéressait lui-même à l'organisation de la défense, les fortifications d'Eger avaient été améliorées et la levée de 15.000 hommes, prescrite dans le pays, s'était opérée avec une suffisante bonne volonté. Tous les armuriers et serruriers de Bohême avaient été réquisitionnés pour travailler, dans les dépôts et dans les arsenaux, à la réparation des armes à feu arrivant journellement en grande quantité de toutes les parties de l'Allemagne[4] ; en outre, des dépôts d'armes de tous calibres étaient constitués à Francfort et à Nüremberg[5].

L'Empereur s'était rendu à l'armée, accompagné du feld-maréchal-lieutenant Lauer, et avait passé en revue, le 26 fructidor (13 septembre), les troupes stationnées à Neumarkt, Haag et Wasserburg. Il avait prescrit d'augmenter la solde

1. Notes politiques, 30 fructidor. — On signale que les renforts venus de l'intérieur de l'Autriche consistent pour la plupart en vieillards et enfants, dont le nombre atteint environ 7.000.
2. Rapport du 18 fructidor.
3. Rapport du 22 fructidor.
4. Rapport d'Eger, 18 fructidor.
5. Notes politiques, 27 fructidor.

des soldats et mis à la retraite un certain nombre de généraux, parmi lesquels on citait Klinglin, Nauendorf, Reuss, le prince de Vaudémont; d'autres devaient être, disait-on, l'objet de mesures semblables[1].

Moreau n'ignorait pas que l'Empereur s'était rendu à l'armée dans l'espoir de surexciter l'enthousiasme des populations et des soldats. Partout le mécontentement était profond : en Hongrie, les contingents appelés refusaient de marcher et on avait dû, pendant plus de cinq jours, tenir secrète la nouvelle du départ de l'Empereur[2]. A Schärding, les habitants manifestaient de meilleures dispositions envers les Français qu'à l'égard des Autrichiens; à Griesbach, les habitants déclaraient qu'ils ne travailleraient plus aux fortifications et qu'« en cas de contrainte ils iraient chercher les Français[3] ». A Innsbruck, à Füssen, la population se montrait très nettement favorable aux soldats de la République, et l'on disait même que cet état d'esprit régnait dans tout le Tyrol[4]. Les habitants du pays laissaient entendre qu'ils se rassembleraient, « ne pouvant rien contre la force », mais qu'ils ne bougeraient pas de Telfs[5]. Il ne semblait pas exister, dans le Tyrol, d'autre état d'esprit que celui provoqué par la crainte. La noblesse se méfiait des paysans, et ceux-ci n'avaient qu'une confiance restreinte dans l'aristocratie nobiliaire. Le clergé, dont les intérêts étaient à peu près les mêmes que ceux de la noblesse, ne cherchait cependant pas à fanatiser la population. « Le Tyrolien, très attaché à son pays, le serait également à sa Constitution si elle n'avait pas été si souvent violée par l'Empereur ; il commence à voir que les privilèges, auxquels il tient tant, n'exis-

1. Rapport du 28 fructidor.
2. Rapport du 30 fructidor.
3. Notes politiques, 30 fructidor.
4. Rapport du 11 fructidor.
5. Rapport du 22 fructidor.

tent plus que de nom[1] ». Les paysans, en effet, souffraient des charges de la guerre poussées à l'excès : ils devaient assurer les transports des vivres, des munitions et des malades; en plus de la conscription, ils devaient supporter les réquisitions de toutes sortes et subir les mauvais traitements, quelquefois même les vols et les pillages des troupes qui occupaient leur pays. En outre, la misère était grande, car le prix des vivres de toute nature avait augmenté[1].

Pourtant quelques fanatiques cherchaient à exciter les populations contre les Français, en leur faisant craindre les excès auxquels se porteraient les soldats de la République s'ils pénétraient sur le territoire du Tyrol. Une proclamation du commandant en chef des troupes françaises, une bonne conduite de la part de l'armée, étaient cependant de nature à entretenir les bonnes dispositions des habitants à l'égard des Français, et, grâce à une sage attitude, il pouvait être facile, non seulement d'éviter de se faire des ennemis des Tyroliens, mais au contraire de trouver en eux d'utiles auxiliaires[2].

La haine de l'Autriche et le mécontentement excité par les maux de la guerre et par la vente d'hommes à l'Angleterre étaient alors poussés à un point tel en Bavière que, pendant la première suspension d'armes, des propositions furent faites, à plusieurs reprises, au général Decaen, commandant la place de Münich, en vue d'appuyer un mouvement insurrectionnel contre l'Électeur et son gouvernement. Tous ceux qui étaient à la tête de ce mouvement étaient des gens jouissant d'une grande considération en raison de leur mérite personnel, de leur instruction et aussi de leur situation de fortune. C'était là, d'ailleurs, le contre-coup de la Révolution française dont l'action bienfaisante n'avait pas tardé à se faire sen-

1. Notes politiques, 22 fructidor.
2. Rapport et notes politiques, 22 fructidor.

tir dans les divers États de l'Allemagne. « Tous les hommes instruits considéraient qu'un changement indispensable devait nécessairement s'opérer, parce qu'ils jugeaient, par l'opinion qui régnait alors, que les esprits y étaient fort bien disposés et qu'ils étaient même excités par tout ce qu'on avait souffert depuis plusieurs années, pendant lesquelles la plus grande partie de l'Allemagne avait été le théâtre d'une guerre dont les peuples de cet empire étaient de toutes manières les victimes[1] ».

Dès la fin d'octobre, l'opinion générale était que l'on n'aboutirait pas à la paix, malgré les négociations entamées à Lunéville ; à la cour de Vienne, on avait cependant confiance. Des lettres venues de Prague, de Vienne, de Passau, signalaient que jamais, depuis neuf ans de guerre, les armements n'avaient été aussi considérables ni la puissance militaire de l'Autriche plus formidable. Les habitants ainsi que l'armée souhaitaient ardemment la paix. En Hongrie, en Bohême, le peuple ne prenait les armes que par force ; en Hongrie même, les hommes de la nouvelle levée étaient bien décidés à refuser de combattre ailleurs que dans leur propre pays ; en Moravie, dans le Tyrol, on était bien loin de l'enthousiasme qui s'était manifesté autrefois avant la signature des préliminaires de Leoben.

Jusque dans les provinces de Dalmatie et de Croatie, le mécontentement était général ; la population était lasse d'avoir à fournir par force des hommes pour l'armée et d'être obligée

1. Decaen, *Mémoires inédits*. — Les propositions ainsi faites ne furent pas acceptées par le général Decaen ; l'insuccès de leurs démarches fit beaucoup de peine aux chefs du mouvement, « qui croyaient bien sincèrement mettre à exécution, sous l'égide de l'armée française, tout ce qu'ils avaient prémédité. Cependant ils ne désespèrent pas que l'avenir pourrait être plus favorable à leur patrie et à leurs desseins » (*Ibid.*). — Voir, à ce sujet, Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 399 et suiv.

de faire face à de continuelles réquisitions pour le transport des vivres à l'armée d'Italie[1].

Le bruit d'une conscription générale courait en Bohême : aussi beaucoup de jeunes gens préféraient-ils s'engager dans les corps de nouvelle formation, où on leur assurait une bonne paye et la certitude d'être libérés aussitôt après la cessation des hostilités. A Vienne, de nombreux ouvriers cherchaient à quitter la ville ; comme on les en empêchait, la plupart, dénués de ressources, étaient réduits à s'enrôler[2].

Pourtant, malgré tous ces préparatifs de guerre, le cours du papier-monnaie, à Vienne, ne cessait de monter, et le nombre des billets de banque augmentait chez tous les banquiers[3].

Quand la nouvelle commença à s'accréditer que les pourparlers engagés à Lunéville n'aboutiraient pas à la paix et que les hostilités ne tarderaient pas à recommencer, le cabinet de Vienne ne put cacher son inquiétude.

Jamais encore autant d'incertitude n'avait régné au Conseil aulique ; les mesures les plus contradictoires furent successivement prises, et l'on fut obligé d'employer tous les moyens pour arriver à compléter l'armée[4].

On avait persuadé aux populations des campagnes que les Français voulaient reprendre les hostilités afin d'achever de dévaster l'Allemagne ; aussi les paysans étaient-ils furieux contre eux. Dans les villes, les habitants se montraient indifférents, déclarant qu'il leur était égal de nourrir des Français ou des Autrichiens. En Bavière, l'opinion dominante était que l'Empereur ne voulait pas la paix, mais qu'il cherchait à

1. Notes politiques, 4 brumaire.
2. Rapport d'un voyageur arrivé à Kempten le 8 brumaire (30 octobre).
3. Rapport du 15 brumaire.
4. Notes politiques, 26 brumaire.

gagner du temps pour permettre aux Russes de venir au secours de l'Allemagne[1].

Malgré les mouvements de l'armée, bien des gens pourtant croyaient à la paix[2] : les épizooties avaient dévasté le pays; les vivres manquaient, l'argent devenait de plus en plus rare; le papier circulait en abondance, mais avait perdu le cinquième de sa valeur. Excédées par le manque de numéraire, les prestations, les réquisitions, le logement des troupes, les populations ne désiraient qu'une chose : la fin de la guerre; se désintéressant même de l'issue de la lutte, elles en arrivaient à souhaiter indistinctement le succès des Français ou des Autrichiens[3].

Dans certaines régions même, les habitants manifestaient nettement leurs sympathies pour la France[4]. Dans le Tyrol, régnait le désordre le plus complet : l'Empereur n'avait que médiocrement confiance dans la population; pour stimuler son enthousiasme, on avait fait courir le bruit que 60.000 Hongrois étaient rassemblés près de Vienne, et qu'en Bohême 40.000 hommes déjà avaient pris les armes. Dans les campagnes, les paysans du Tyrol réclamaient la paix ; seuls, les journaliers demandaient la continuation de la guerre, « au moins jusqu'au printemps »; car, présents à l'armée, ils touchaient une solde journalière de 48 kreutzer[5]. Dans l'Arlberg, les habitants refusaient de livrer leurs armes réquisitionnées par le gouvernement ; chacun gardait son fusil, persuadé que les Autrichiens chercheraient à obliger les gens du pays à prendre part aux opérations et peut-être même à sortir des

1. Rapport du 17 brumaire.
2. Rapport du 21 brumaire.
3. Rapport du 30 brumaire. — V. aussi à ce sujet Decaen, *Mémoires inédits*.
4. A Mittenwald, à Salzburg, la population se montrait favorable aux Français (Rapport du 30 brumaire). Dans la Basse-Autriche, « on souhaitait l'arrivée des Français » (Rapport du 4 frimaire).
5. Rapport du 21 brumaire.

limites de leur territoire[1]. Dans plusieurs villages, les hommes avaient refusé de se porter aux frontières, sous prétexte qu'à force de réquisitions, les Autrichiens leur avaient enlevé les moyens de nourrir leur famille. Dans deux endroits, les paysans exaspérés avaient assassiné le bourgmestre, venu pour faire exécuter la loi, et déclaré qu'ils préféreraient avoir à nourrir les Français[2].

Partout la misère était grande et l'argent manquait : on redoutait une prochaine banqueroute. Le prince-archevêque de Salzburg avait dû prêter 33.000 florins à l'Empereur ; deux fois il avait dû faire les avances nécessaires pour payer deux mois d'arriéré de solde au régiment Benyowsky, qui menaçait de se mutiner. Bien qu'à la cour de Vienne on escomptât sérieusement l'intervention armée de la Russie, l'opinion s'accréditait de plus en plus que l'Empereur signerait un nouvel armistice et céderait, au besoin, quelque nouvelle place forte[3]. Cette manière de voir avait fini par être adoptée par la population aussi bien que par l'armée[4] ; aussi la nouvelle de la rupture de l'armistice devait-elle produire une véritable stupeur.

« Les populations ne se lèvent plus comme avant Leoben..., mandaient des émissaires. Les Tyroliens ont envoyé des députés à Vienne pour la paix ; ils n'ont pas, il est vrai, oublié que les Français ont brûlé quelques-uns de leurs villages en 1796 ; aussi sont-ils très résolus toujours à se défendre chez eux ; pourtant, depuis qu'un de nos généraux a laissé passer un peu de blé dans leur pays désolé par la famine, ils commencent à reconnaître que les Français ne sont pas aussi méchants comme les Autrichiens cherchent à le leur persuader, et ils

1. Rapport du 16 brumaire.
2. Rapport du 2 frimaire.
3. Rapport du 30 brumaire. — V. aussi Decaen, *Mémoires inédits*.
4. On comptait à l'armée sur un nouvel armistice ; des paris étaient même engagés à ce sujet. Ceux qui jouaient *pour* s'appuyaient sur cette idée que « le soldat français n'aime pas à faire la guerre en hiver » (Rapport du 6 frimaire).

disent : « Peu nous importe qu'ils aillent à Vienne, pourvu » qu'ils ne passent pas par notre pays ».

» Quant aux habitants mêmes de l'Autriche, poussés à bout, ils sont fort indifférents pour ceux qui remporteront la victoire, soit Autrichiens, soit Français, pourvu que la guerre finisse [1] ».

Les informations recueillies montraient que l'état d'esprit des troupes n'était pas meilleur que celui des populations : la situation matérielle de l'armée laissait beaucoup à désirer ; partout ce n'était que mécontentement, découragement et indiscipline. Avant la rupture du premier armistice, les blessés autrichiens, à Amberg, déclaraient qu'une fois guéris ils ne retourneraient pas à leur armée, mais qu'ils rentreraient dans leurs foyers et qu'ils ne se battraient plus [2]. Dans un hôtel de Burghausen, un capitaine déclarait tout haut à table « qu'il ne connaissait dans sa division que *trois* bataillons ayant encore bonne volonté à se battre [3] ». A Telfs, un escadron de hussards des frontières s'était mutiné : on avait dû le désarmer et le renvoyer sous escorte à l'intérieur [4]. Partout les soldats étaient convaincus que, malgré tous les efforts de l'Empereur, la composition de l'armée était trop mauvaise pour permettre de mener à bien un plan de campagne [5]. Au grand quartier général même, à Alt-Oetting, « on ne doutait pas de la paix, car on considérait comme impossible la continuation de la guerre [6] ».

Au moment où la convention de Hohenlinden allait être dénoncée, l'état d'esprit ne s'était nullement amélioré ; la situation matérielle n'avait fait qu'empirer ; le mécontentement et

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. Notes politiques, 30 fructidor.
3. Rapport du 28 fructidor.
4. Rapport du 22 fructidor.
5. Rapport du 30 fructidor.
6. Notes politiques, 30 fructidor.

le découragement n'avaient pas cessé d'augmenter. A Amberg, les vivres manquaient; en Bavière, les maladies avaient ravagé le pays et rendu difficile l'entretien d'une nombreuse armée [1]. Officiers et soldats se plaignaient du manque de numéraire, juraient contre la guerre et appelaient la paix de tous leurs vœux. D'autre part la certitude que l'archiduc Charles serait tenu éloigné de l'armée laissait un faible espoir pour l'avenir : la désignation comme commandant en chef de l'archiduc Jean, peu sympathique aux troupes, était en général mal accueillie. La dénonciation de l'armistice, avant que l'armée fût entièrement prête, avait surpris tout le monde : les généraux montraient peu de confiance dans le succès des opérations. A Zirl, un colonel blâmait ouvertement la dispersion des forces dans le Tyrol, déclarant qu'il serait difficile, en cas d'attaque, de les rallier en temps opportun. « Si les Français attaquent du côté de Füssen ou de Kufstein, ajoutait-il, la situation sera très critique pour les Autrichiens, et les Français seront bientôt maîtres du Tyrol. Je ne crois pas que ce soit du côté de Scharnitz qu'ils attaquent, à moins de vouloir sacrifier 12.000 hommes [2] ! »

Le bruit s'était répandu que les Français avaient passé le Lech à Weissenbach; cette fausse nouvelle avait suffi pour terroriser le Tyrol, et la garnison de Weissenbach, saisie de panique, avait pris la fuite [3].

Pendant ce temps, la noblesse de Hongrie proposait de fournir à ses frais vingt et un escadrons chargés de la défense des frontières [3]; l'archiduc Charles passait la revue des nouvelles levées de Bohême, dont l'enthousiasme était excité surtout par la gratification de deux mois de solde [4]; mais, sur plusieurs

1. Rapport du 17 brumaire.
2. Rapport du 30 brumaire.
3. Rapport du 4 frimaire.
4. Rapport du 29 brumaire.

points, des actes d'indiscipline étaient signalés. A Burghausen, un général autrichien, par sa sévérité, avait réussi à mécontenter gravement tous les officiers de la garnison [1]. A Linz, on avait dû fusiller un sous-officier et infliger la bastonnade à plusieurs autres qui avaient voulu s'insurger [2]; les hommes du régiment Erbach déclaraient à tout venant qu'à la première occasion ils déserteraient en masse [3]. A Innsbruck, deux bataillons Empereur et un bataillon Bender s'étaient révoltés et avaient abandonné leurs armes, parce qu'on leur payait leur solde en assignats; plusieurs officiers avaient même fait cause commune avec les mutins [4].

Ainsi, en Autriche, ni l'esprit public, ni les sentiments de l'armée n'étaient favorables à la campagne qui allait s'ouvrir, et ce n'était pas une des moindres causes d'infériorité vis-à-vis d'un adversaire si souvent victorieux.

1. Rapport du 30 brumaire.
2. Rapport du 11 brumaire.
3. Rapport du 30 brumaire.
4. Rapport du 2 frimaire.

CHAPITRE VI

Les projets de Moreau.

La mission de Moreau consiste à rejeter l'ennemi derrière l'Enns. — Son projet d'ensemble pour le passage de l'Inn. — Rôle dévolu à Lecourbe. — Opinions erronées de Mathieu Dumas, de Jomini, de Carrion-Nisas au sujet d'une feinte de Moreau destinée à attirer l'ennemi à Hohenlinden. — L'intention réelle de Moreau est de prendre l'offensive et de forcer le passage de l'Inn. — Il fixe ses vues sur Rosenheim.

Dans le plan d'ensemble du Premier Consul, Moreau avait pour mission de « manœuvrer pour jeter l'ennemi derrière l'Enns [1] ». Il se proposait à cet effet d'aborder l'Inn en amont de Rosenheim vers Neubeuern, avec les corps du centre et de l'aile droite. En même temps, une partie du corps de Lecourbe se porterait sur Innsbruck, par Reutte et Partenkirchen, avec l'appui de la seconde armée de réserve, puis, par un mouvement le long de la vallée en aval d'Innsbruck, ferait tomber la défense de l'Inn en la prenant en flanc et à revers [2].

Moreau supposait, au commencement de septembre, que l'ennemi réunirait ses principales forces entre l'Inn et la Salzach, de façon à « prendre en flanc tout ce qui chercherait à tenir sur le bas Inn » et à s'opposer directement à un passage de l'Inn en amont du confluent de la Salzach. Comme ligne de repli, les Autrichiens disposaient du cours de cette dernière rivière dont les bords étaient « hérissés de retranchements [3] ».

Le général en chef ne se dissimule pas, écrivait Dessolle, « que la ligne qu'occupe l'ennemi est très forte, et qu'en mettant de l'habileté dans ses manœuvres, il peut les défendre

1. Voir page 16.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Augsburg, 7 fructidor; Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 14 fructidor.
3. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 14 fructidor.

avec avantage. Mais le général en chef sent aussi très bien la supériorité de sa position actuelle, tout le jeu que lui donnent les armées placées sur ses flancs, et l'énorme avantage de manœuvrer à 50 lieues de Vienne. Ne pouvant se remuer sans menacer Vienne, l'ennemi est forcé de venir toujours au-devant de lui et d'obéir à tous ses mouvements... [1] ».

La marche sur Trente prescrite par le Premier Consul à Macdonald vint modifier le rôle que Moreau voulait faire jouer à Lecourbe. Au lieu d'une offensive sur Innsbruck que la seconde armée de réserve n'était plus en état de soutenir, l'aile droite fut chargée en partie d'une mission d'observation face aux débouchés du Tyrol et du Vorarlberg. La moitié seulement du corps de Lecourbe [2] devait coopérer à l'attaque des positions autrichiennes de l'Inn [3].

Dans la région entre l'Isar et l'Inn, Lecourbe manœuvrerait « le plus près possible des montagnes, tant pour couvrir les débouchés nombreux qui viennent du Tyrol que pour avoir plus de facilités de passer les ruisseaux et rivières plus près de leurs sources [4] ».

Le 6 frimaire, les mouvements de l'adversaire n'étaient pas encore assez connus « pour faire juger de ses projets d'offensive », si toutefois il en avait.

Richepance mandait d'Ebersberg, à 9 heures du soir, que l'armée adverse était « en arrière de l'Inn » et s'était « rapprochée du Tyrol ». Toutefois il ajoutait que le quartier général de l'archiduc serait à Haag [5].

Moreau avait appris que l'ennemi avait renforcé les troupes qui occupaient le Tyrol allemand; récemment encore, neuf

1. Dessolle au Ministre de la guerre, Augsburg, 14 fructidor.
2. Divisions Montrichard et Nansouty et une brigade de la division Gudin.
3. Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire.
4. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
5. Richepance à Lahorie, Ebersberg, 6 frimaire (deux lettres).

bataillons autrichiens s'étaient dirigés du centre de l'armée sur Salzburg[1]. Ces nouvelles, jointes à la constitution de grands magasins vers Innsbruck, lui faisaient plutôt croire que l'archiduc Jean avait l'intention de « manœuvrer vigoureusement » sur la droite de l'armée du Rhin et de menacer sa gauche, tout en gardant la défensive avec le gros de ses forces derrière les retranchements de l'Inn[2].

« J'ai eu pendant quelques jours l'espoir de la gelée, écrivait Moreau ; cela nous eût bien secondés pour forcer le passage de la rivière; depuis hier le temps a changé, il fait de la pluie, et cela nous contrariera beaucoup... Si ce temps continue, nous éprouverons de grands obstacles, et le moral de l'armée, qui est excellent à présent, s'affaiblira par la misère et les privations. La Bavière est épuisée d'une manière effrayante et les mauvais chemins rendent les transports difficiles[3] ».

Certains écrivains militaires prétendent que Moreau se proposait d'amener l'ennemi sur un champ de bataille qu'il avait fait reconnaître à Hohenlinden.

D'après Mathieu Dumas, Moreau avait l'intention d'attirer l'ennemi « sur un point intermédiaire entre les deux rivières (Isar et Inn), sur un terrain coupé, couvert de bois, favorable aux manœuvres qu'il méditait, et sur lequel la supériorité de la cavalerie autrichienne et d'une nombreuse artillerie ne pourrait l'emporter sur celle de l'excellente infanterie française[4] ».

Jomini est encore plus affirmatif : « Eclairé par les renseignements d'un jeune ingénieur bavarois, il (Dessolle) ne se dissimulait point tout ce que la position de l'Inn avait d'effrayant pour l'audacieux agresseur qui la heurterait de front.

1. Moreau à Bonaparte, Münich, 5 frimaire; Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire.
2. Moreau à Bonaparte, Münich, 6 frimaire.
3. *Ibid.*
4. Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 104.

Dès lors, la seule opération à entreprendre était de chercher à faire sortir l'ennemi de ce refuge inexpugnable, pour l'attirer dans le coupe-gorge de la forêt d'Ebersberg et des marécages de l'Isen, où on le combattrait avec de grandes chances de succès. Le chef d'état-major en fit la proposition au général en chef dès le jour de son arrivée ; il l'engagea à tenter quelques démonstrations en s'avançant vers l'Inn, pour revenir ensuite sur ses pas et encourager l'ennemi, par cette feinte timidité, à venir combattre sur le point où l'on serait presque certain de le vaincre : ce plan était trop sage pour ne pas être goûté [1] ».

Carrion-Nisas a repris à son tour l'idée de Mathieu Dumas et de Jomini : « Dès que Moreau croit la reprise des hostilités probable, il se fixe sur le champ de bataille où il doit appeler l'ennemi. Vainement celui-ci voudra s'en écarter par un grand mouvement sur sa droite, il sera ramené par la force des choses ; il périra là où il a été décidé qu'il devait périr [2] ».

Moreau, dit encore Carrion-Nisas, « devait laisser prendre à son adversaire l'initiative des mouvements, pour l'attirer sur la rive gauche de l'Inn et le combattre sur le champ de bataille favorable à l'armée française, qu'il avait préparé pour elle depuis longtemps [3] ».

Il est exact que Decaen fut chargé de reconnaître une position de rassemblement pour l'armée à l'est de Münich, vers Ebersberg, Hohenlinden [4]. Peut-être même Moreau songea-t-il à l'utiliser pour attendre l'attaque des Autrichiens, s'ils prenaient l'initiative des opérations. Encore n'est-ce là qu'une hypothèse. Les assertions de Mathieu Dumas, de Jomini, de

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 81.
2. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 82.
3. *Ibid.*, p. 295. — Cf. p. 201, note 1.
4. Decaen à Moreau, Nymphenburg, 14 et 17 fructidor.

Carrion-Nisas sont en contradiction avec les documents contemporains des faits.

« Les projets du général en chef, écrivait Dessolle le 6 frimaire, sont de marcher avec son armée réunie sur l'Inn, de culbuter tout ce qui sera en avant de cette rivière et de chercher un point favorable au passage. Si l'ennemi a porté une partie de ses forces contre le général Augereau, et qu'en même temps il ait voulu manœuvrer sur notre flanc droit, notre supériorité de moyens assure notre passage, et l'ennemi se trouve séparé d'une de ses ailes. Si, au contraire, il nous attend en masse derrière l'Inn, il s'agit de manœuvrer pour lui dérober un mouvement de passage, et nos flancs restent sans inquiétude [1] ».

L'intention bien arrêtée de Moreau était donc de prendre l'offensive, de livrer bataille là où il rencontrerait l'ennemi et de chercher à forcer la ligne de l'Inn. L'épuisement du pays ne lui permettait guère « de manœuvrer longtemps sur le même terrain [2] ». D'ailleurs le mauvais état des chemins, détrempés par la pluie, rendait les transports difficiles [3]. Ayant fait de Münich ce que Napoléon appelle « son point de pivot [4] », précisément en face de Wasserburg, sommet de la courbe convexe vers l'ouest que décrit l'Inn, Moreau ne pouvait guère choisir un point de passage en aval de cette ville. Il se serait exposé, en abordant l'Inn vers Mühldorf par exemple, à prêter le flanc à une contre-offensive ennemie débouchant par Wasserburg et Kraiburg. « Le général en chef me charge de vous dire, écrivait Dessolle à Lecourbe, que, selon toute apparence, le passage de l'Inn par l'armée devra s'effectuer entre Wasserburg et Kufstein, soit au-dessus, soit

1. Dessolle au Ministre de la guerre, Münich, 6 frimaire.
2. Dessolle à Lecourbe, Haag, 9 frimaire. — Cf. Moreau au Ministre de la guerre, Nymphenburg, 3e jour complémentaire an VIII.
3. Moreau à Bonaparte, Münich, 6 frimaire.
4. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 51.

au-dessous de Rosenheim. Il vous engage, en conséquence, à reconnaître avec attention les abords de cette rivière, depuis Rosenheim en remontant sur tout votre front[1] ».

Moreau confirmait dans un *post-scriptum* les idées exposées par son chef d'état-major : « Il est probable que ce sera de votre côté que nous tenterons le passage de l'Inn. J'ai vu aujourd'hui un assez gros corps ennemi entre Ampfing et Mühldorf; l'archiduc Jean y était, ce qui prouve encore la nécessité et l'avantage d'agir par notre droite[1] ». Moreau autorisait d'ailleurs Lecourbe à affaiblir les troupes qu'il avait laissées en observation devant le Tyrol, si les nouvelles venues de cette région n'étaient pas alarmantes[1].

La conception de Moreau était juste ; encore eût-il fallu se prémunir contre un mouvement offensif de l'ennemi sur l'aile gauche de l'armée pendant que l'aile droite serait occupée au passage de l'Inn. Cette mesure de précaution s'imposait d'autant plus que les renseignements reçus par Moreau lui avaient fait connaître la présence de troupes autrichiennes en nombre assez considérable entre le Danube, la Vils et la rive gauche de l'Inn[2]. Un rapport d'émissaire lui avait appris en outre que le plan de l'ennemi était d'attaquer, avec des forces importantes, l'aile gauche française[3]. L'opération du passage de l'Inn vers Rosenheim impliquait donc l'établissement préalable d'une fraction de l'armée en couverture face aux débouchés de Vilsbiburg, de Neumarkt, de Mühldorf et de Wasserburg.

1. Dessolle à Lecourbe, Haag, 9 brumaire.
2. Voir chapitre V.
3. Rapport d'émissaire, Augsburg, 17 fructidor.

CHAPITRE VII

Plan d'opérations de l'armée autrichienne.

Projet de Lauer. — Défensive possible des Autrichiens derrière l'Inn. — Opinion de Napoléon à ce sujet. — Plan de Weyrother. — L'archiduc Jean se propose de manœuvrer pour déborder l'aile gauche des Français et atteindre leurs communications. — Nécessité de se couvrir vers l'Inn moyen. — Confiance de l'archiduc Jean dans son plan. — Instructions adressées à l'armée le 23 novembre. — Avis de l'archiduc Charles : rester sur la défensive jusqu'au printemps. — L'opinion de Weyrother; elle prévaut contre celle de l'archiduc Charles. — Appréciations de Jomini; nécessité pour les Autrichiens de se ménager une nouvelle ligne de communication par Ratisbonne sur la Bohême. — Marches de concentration très pénibles. — Fatigue des troupes avant le début des opérations.

Lorsque l'Empereur s'était rendu à l'armée le 8 septembre, il avait accepté, en prévision de la reprise des hostilités, un plan d'opérations précédemment élaboré par Lauer.

Le projet ainsi adopté prévoyait une marche offensive sur Münich par les routes de Wasserburg et de Mühldorf. Ce mouvement devait être exécuté par le gros des forces constituant le centre de l'armée autrichienne. Pendant ce temps, Jellachich s'avancerait dans la vallée de l'Iller, tandis que les autres corps, stationnés dans le Tyrol, se tiendraient sur la défensive : Grammont surveillant les passages d'Ehrenberg et d'Heiterwang, Grünne le défilé de Tegernsee; Hiller devait tenir ses forces rassemblées entre Scharnitz, Seefeld, Zirl et Telfs. Quant à Auffenberg, il avait à garder le cours supérieur de l'Inn jusqu'à Landeck. Le mouvement offensif du centre autrichien devait, en outre, être appuyé par Klenau, qui, renforcé par le corps auxiliaire bavarois, avait ordre de franchir le Danube près de Kelheim, de laisser ensuite Ingolstadt sur sa droite et de chercher à prendre à revers l'aile gauche de l'ar-

mée française. Enfin, l'on espérait que les forces combinées des généraux Simbschen et Szent-Keresty, ainsi que la place forte de Würzburg, seraient suffisantes pour s'opposer aux tentatives possibles d'Augereau sur Bamberg[1].

Les ordres de mouvement relatifs à cette opération furent expédiés et reçurent même, dans la journée du 19 septembre, un commencement d'exécution ; les colonnes qui devaient prononcer l'attaque réservée au centre autrichien s'étaient déjà mises en marche pour gagner leurs points de concentration, lorsqu'elles reçurent l'ordre de s'arrêter : la nouvelle venait, en effet, d'arriver que les négociations relatives à la prolongation de l'armistice avaient eu une heureuse issue, et que la supension des hostilités était prolongée de quarante-cinq jours[2].

A la suite de la convention de Hohenlinden, l'armée autrichienne s'était retirée sur les deux rives de l'Inn. Ce fleuve, profond et impétueux, formait une excellente ligne de barrage. « Les forteresses de Braunau et de Kufstein, mises dans le meilleur état de défense, en étaient comme les bastions, et dans leur intervalle divers postes bien retranchés, les têtes de pont de Wasserburg et de Mühldorf, les escarpements, les terrains ravinés et entrecoupés de bois, de lacs et de marais, entre l'Inn et la Salzach, ne permettaient pas de s'y engager contre des forces supérieures[3] ».

On aurait pu croire, dans ces conditions, qu'au moment de la reprise des hostilités, les Autrichiens ne négligeraient pas les avantages offerts par cette position. Cette hypothèse était d'autant plus justifiée que l'armée, composée en grande partie de recrues insuffisamment exercées[4], semblait plus préparée

1. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, Pièces justificatives (Notices extraites du registre de renseignements secrets de l'adjudant général Claparède), p. 155.
2. Heilmann, *loc. cit.*, p. 37 et suiv.
3. Mathieu Dumas, *loc. cit.*, t. V, p. 100.
4. Tige à Kollowrat, Vienne, 12 octobre 1800 (K. K. Archiv, X, 15 1/4).

à jouer efficacement un rôle défensif qu'à exécuter des opérations offensives. Le moral des troupes laissait, d'autre part, beaucoup à désirer pour une armée qui allait avoir à accomplir de longues marches et à lutter contre des forces considérables, exaltées par leurs succès précédents [1].

« L'archiduc Jean a eu tort de prendre l'offensive et de passer l'Inn, a dit plus tard Napoléon. Son armée était trop démoralisée; elle avait trop de recrues; enfin, elle avait à combattre des forces trop considérables, et opérait dans une saison où tous les avantages sont pour celui qui reste sur la défensive [2] ».

Weyrother, nommé chef d'état-major général, avait conçu un vaste plan, qui ne pouvait manquer de séduire l'imagination ardente du jeune commandant en chef de l'armée autrichienne d'Allemagne par les espérances de succès brillants et rapides que devait faire naître sa mise à exécution. Tandis que 10.000 hommes surveilleraient le cours moyen de l'Inn, 60.000 hommes, rassemblés dans la vallée inférieure de ce fleuve, entre Braunau et Passau, devaient franchir l'Isar près de Landshut. De là, on comptait se rabattre vers le sud et se porter sur le Tyrol par la région comprise entre l'Isar et le Lech, et offrir la bataille aux Français dans ces parages. Le succès ne paraissait pas douteux, et l'on espérait bien, après une rencontre heureuse entre Lech et Isar, rejeter l'ennemi sur la rive gauche du Lech et peut-être même plus loin. L'aile droite de l'armée, sous les ordres du général Klenau, devait, pendant ce temps, s'emparer d'Ingolstadt et faciliter le mouvement en avant du gros de l'armée en menaçant la ligne de communications des Français [3].

---

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. III, p. 252; Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 387; Heilmann, *loc. cit.*, p. 42.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 55.
3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 387. — V. aussi Heilmann, *loc. cit.*, p. 42.

Le mouvement offensif, prévu au mois de septembre par les routes de Mühldorf-Haag et Wasserburg-Ebersberg sur Münich, n'était plus dès le mois d'octobre aussi facilement réalisable qu'il eût pu l'être alors. Avant la signature de la convention de Hohenlinden, un ordre formel, venu de Vienne, avait prescrit de renforcer le corps du Tyrol et imposé au centre autrichien la nécessité, pour se porter en avant, de se tenir en liaison très étroite avec les troupes qui occupaient cette région. Ces dispositions étaient alors mieux justifiées : en effet, la grande armée autrichienne se trouvait diminuée, à cette époque, d'environ 15.000 hommes, par suite des renforts expédiés vers le Tyrol et aussi du corps d'observation laissé sur le cours inférieur de l'Inn. De leur côté, les troupes françaises étaient toutes concentrées sur la rive droite de l'Isar, entre les montagnes du Tyrol et Münich [1].

Mais, au moment où les hostilités allaient reprendre, les circonstances avaient changé. L'ensemble des forces autrichiennes se développait, sur un front de 150 lieues, depuis la haute vallée de l'Adige jusqu'à Eger, en Bohême. Pour faciliter la subsistance des troupes, des mouvements de dislocation avaient été prévus. Vers le milieu d'octobre, ces mouvements étaient loin d'être terminés, retardés par le mauvais temps survenu brusquement et par le mauvais état des chemins ; une partie même des anciennes garnisons des places fortes livrées à la France n'avaient pas rejoint leurs quartiers d'hiver. Si l'on eût prescrit à ces troupes une concentration à travers la Bavière, à l'est de Mühldorf et de Wasserburg, à un moment où la mauvaise saison, s'avançant de plus en plus, rendait les routes presque absolument impraticables, on leur eût imposé des fatigues bien plus considérables que

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 14 octobre 1800 (K. K. Archiv, X, ad 36 a) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 407 et suiv.).

celles subies par les corps restés dans leurs cantonnements pendant toute la durée de ces allées et venues. On ignorait, d'autre part, à cette date, quelles étaient exactement les positions de l'armée ennemie, et l'on pouvait craindre qu'une concentration opérée dans ces conditions ne fût pour les Français un indice certain des intentions futures des Autrichiens et ne leur permît de prendre leurs dispositions en conséquence. Enfin, le rassemblement était rendu d'autant plus difficile par le fait qu'en raison de leur éloignement, certains régiments avaient besoin de quinze jours de route pour arriver sur leurs emplacements, et que, si quelque retard se produisait dans la transmission des ordres de mouvement, ils ne disposeraient plus guère que de dix jours[1].

Concentrer les forces principales de l'armée autrichienne entre la rive droite du Danube et la rive gauche de l'Inn, dans la zone Braunau-Passau-Deggendorf, paraissait à l'archiduc Jean une solution susceptible de donner des résultats bien meilleurs et surtout plus rapides. « Huit jours après la réception de l'ordre de mouvement, écrivait-il à l'Empereur, cette réunion peut être entièrement effectuée ; par suite, toutes les troupes actuellement en avant resteront sur place ; seules, celles stationnées en arrière auront à se porter en avant. Ainsi, la plus grande partie des mouvements exécutés sur le territoire de l'Empire échapperont plus sûrement à l'ennemi, et, même s'il vient à les connaître, la possibilité nous restera d'occuper ultérieurement une position défensive en arrière de l'Inn[2] ».

L'archiduc Jean présumait que les Français se maintiendraient à proximité de la Suisse et masseraient leurs forces entre le Danube et les montagnes. Il considérait qu'en se

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 14 octobre 1800 (K. K. Archiv, X, ad 36 a).
2. *Ibid.*

tenant sur la défensive il ne pouvait efficacement surveiller le front considérable de sa position, et que seule une marche offensive pouvait donner des résultats décisifs. Mais la question se posait de savoir sur quel point seraient portés les premiers coups : à gauche, au centre, ou à droite? Opérer avec l'aile droite en Franconie et en Souabe, ou avec l'aile gauche dans le Tyrol, c'était exposer ces corps à se faire battre isolément : c'était donc entre le Danube et le Tyrol que devait être dirigé l'effort principal. Sans doute, de nombreuses raisons poussaient à entamer ce mouvement en prenant pour base le cours supérieur de l'Inn et en opérant le long de la frontière nord du Tyrol : de ce côté, la route était meilleure, le ravitaillement plus facile et la retraite assurée; mais de sérieux inconvénients paraissaient aussi devoir s'opposer à l'adoption de cette solution[1]. En effet « à l'est de Münich et jusqu'à une demi-lieue de la ville, s'étendaient les forêts d'Ebersberg et d'Anzing, forêts d'une étendue considérable, coupées de taillis impénétrables et de fréquentes clairières, et dont le sol marécageux se prêtait mal aux mouvements d'une armée. Depuis plusieurs mois, elles étaient en la possession de l'ennemi, qui avait eu le temps de les explorer et de les faire reconnaître. Si, grâce à cet obstacle, l'ennemi réussissait à masquer sa position initiale et ses mouvements au cours du combat, il ne manquerait pas de profiter de la connaissance qu'il avait du terrain pour opérer, par le plus court chemin, la jonction de ses forces, ce qui le mettrait dans une position très avantageuse, puisque les généraux autrichiens, ignorant complètement les voies d'accès de ces forêts, ne pourraient recevoir les rapports en temps voulu et se trouveraient, par suite, dans l'impossibilité de combiner leurs efforts au moment opportun[2] ».

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 9 novembre (K. K. Archiv, XI, 16) (Hüffer, *loc. cit.*, p. 415 et suiv.).

2. *Ibid.* — Il semble, en lisant ces lignes extraites d'une lettre de l'archiduc

Cette marche en avant, dangereuse en elle-même pour les troupes formant le centre de l'attaque, n'était pas moins menaçante pour celles chargées d'opérer à droite et à gauche. L'aile droite jusqu'à Passau était entièrement découverte : elle pouvait facilement, soit être attaquée, à la faveur du terrain accidenté, à proximité d'Erding et de Dorfen, sur sa ligne de communications avec Wasserburg, soit tournée par Mühldorf et Marktl par des troupes débouchant de Landshut. Cette dernière hypothèse pouvait, si elle se réalisait, devenir lourde de conséquences pour l'armée. Du côté du Tyrol, les gorges du Langwartbach et les lacs de Tegern et de Schlier permettaient à l'ennemi, maître du cours supérieur de l'Isar, de menacer le flanc gauche des Autrichiens et de parvenir à leur insu jusqu'à Rosenheim. Enfin, à toutes ces considérations venaient s'ajouter le danger d'une attaque possible sur le flanc droit pendant une marche offensive par la vallée de l'Isen, et aussi la difficulté de franchir plus tard l'Isar dans cette région[1].

Une offensive dirigée par Eggenfelden sur Landshut, en prenant comme base le cours inférieur de l'Inn, paraissait à l'archiduc Jean susceptible de donner les résultats les plus décisifs avec les moindres risques. « Puisque la concentration initiale de l'armée d'opérations peut être effectuée en toute sécurité entre Binabiburg et le cours de la Vils — en arrière pourtant de la ligne de démarcation — on voit sur la carte, écrivait-il, le 9 novembre, à l'Empereur, que l'on se trouve ainsi éloigné de 2 milles allemands seulement de Landshut et, au maximum, de 3 de Mühldorf ou d'Ampfing. En supposant que nous rencontrions l'ennemi, établi avec des forces

Jean, que ce prince ait eu le pressentiment de ce que serait la bataille de Hohenlinden.

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 9 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 16).

égales aux nôtres, en arrière de la Vils, près de Vilsbiburg, il est indubitable qu'aucune circonstance malheureuse ne peut nous faire perdre la possession de la route de Salzburg par Mühldorf et Burghausen, si, pendant la bataille, nous sommes couverts sur notre flanc gauche et si nous avons le soin d'assurer, par des forces suffisantes, la sécurité du cours supérieur de l'Inn pour quelque temps seulement. Ainsi, une première, une seule victoire, rendue plus facile encore par un terrain entièrement découvert et propice aux évolutions des trois armes, nous permet de gagner, le jour même, Landshut et même la rive gauche de l'Isar, qui, au contraire de la rive droite, ne se prête à aucune défense. Une fois que nous serons maîtres de la ligne de l'Isar, l'ennemi sera obligé d'évacuer Ratisbonne et ne pourra s'opposer à notre jonction avec Klenau, que nous appellerons immédiatement à nous, sur la rive droite du Danube, et à qui nous ferons prendre position sur le cours de la Paar, de manière à couvrir notre flanc droit contre Ingolstadt ou contre toute autre tentative de l'ennemi[1] ».

Il n'était cependant pas prouvé que les Français auraient la complaisance d'attendre, sur les bords de la Vils, les coups que les Autrichiens se préparaient à leur porter. Il était, au contraire, plus probable qu'ils imposeraient à leur adversaire une longue marche de flanc parallèlement à la ligne de démarcation ; qu'ils tiendraient toutes leurs forces groupées aux environs d'Ebersberg et de Hohenlinden, obligeant ainsi les Autrichiens à livrer bataille avant le passage de l'Isar ; qu'ils feraient tout leur possible ensuite pour forcer le passage de l'Inn moyen entre Rosenheim et Wasserburg, pour gagner, avant les Autrichiens, la route de Salzburg et pour les couper complètement du Tyrol, tandis que Macdonald et Lecourbe,

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 9 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 16).

par l'Engadine et la Souabe, attaqueraient de front le corps d'occupation du Tyrol[1].

On reconnut donc, au quartier général autrichien, la nécessité de se couvrir sur l'Inn vers Rosenheim et Wasserburg ainsi que dans le Tyrol. L'archiduc Jean estimait qu'il pouvait, avec 12.000 hommes, occuper le cours moyen de l'Inn qui constitue par lui-même une sérieuse position défensive, rendue plus forte encore par des travaux de fortification, et que 20.000 hommes étaient suffisants pour parer à une première attaque dirigée sur le front de la région septentrionale du Tyrol. Quand bien même l'ennemi aurait envahi le Tyrol et occupé la ligne de l'Inn, l'archiduc comptait, avec l'armée d'opérations, se porter à marches forcées par Landshut, Dachau et Landsberg sur Schongau et Füssen, où il comptait, non sans optimisme, passer le Lech, « quatre jours après le commencement des opérations[2] ».

Dans l'esprit de l'archiduc Jean, les Français ne devaient pas chercher à s'opposer à ce mouvement. Ils s'exposaient, à son avis, à perdre ainsi toutes leurs communications avec les villes principales de Bavière et de Souabe et à laisser détruire par l'armée autrichienne le corps qui aurait pénétré dans le Tyrol.

Une autre hypothèse paraissait plus vraisemblable : peut-être l'ennemi chercherait-il à réparer la perte de sa position sur la Vils, et, dans ce but, se porterait-il, par Münich et Freising, au-devant des colonnes autrichiennes en marche vers le Lech, cherchant, avec toutes ses forces, à les rejeter sur l'Isar. Cette opération, dans la pensée du jeune commandant en chef de l'armée d'Allemagne, devait, si elle se réalisait, tourner encore à l'avantage des Autrichiens. « Nous aurons alors déjà franchi

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 9 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 16).
2. *Ibid.*

l'Isar sans coup férir, et, ralliés par Klenau, gagné de nouvelles chances de victoire ; nous pourrons faire poursuivre, l'épée dans les reins, par le corps que nous aurons laissé sur le cours supérieur de l'Inn, l'ennemi en retraite de Hohenlinden sur Münich, et peut-être même pourrons-nous, au cours de la bataille, jeter ce corps sur les derrières des Français ! Cette victoire, remportée près de Freising ou quelque part entre l'Isar et le Lech, permettra de décider s'il ne sera pas préférable de passer le Lech à proximité d'Augsburg, en aval du confluent de tous les affluents de gauche de cette rivière[1] ».

Ce vaste plan d'opérations, reposant à la fois sur une marche offensive exécutée contre le front de l'ennemi et sur un mouvement enveloppant, menaçant sa gauche, inspirait donc une pleine confiance à ceux qui l'avaient conçu ainsi qu'à ceux qui devaient l'exécuter. Malgré les discussions auxquelles ce projet avait donné lieu[2]; malgré l'avis de l'archiduc Charles qui avait écrit à l'Empereur et à l'archiduc Jean que « ce plan ne valait rien du tout[3] », à la veille même du jour où les hostilités allaient s'ouvrir, l'archiduc Jean conservait une foi inébranlable dans le succès futur des opérations. Suivant une opinion très fondée, les instructions qu'il adressait à l'armée, à la date du 23 novembre, avaient moins l'apparence d'un ordre de mouvement que de l'exposé d'un plan d'opérations « auxquelles on ne prévoit ni retard ni empêchement[4] ».

1. L'archiduc Jean à l'empereur François, Wels, 9 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 16).
2. V. plus loin les divergences d'opinion de l'archiduc Charles et de Weyrother sur le plan initial des opérations.
3. « S. M. l'Empereur et mon frère Jean me communiquèrent, tous deux, le plan qui avait été fait pour marcher en avant avec l'armée et attaquer l'ennemi. Je leur écrivis, à tous deux, que ce plan ne valait rien du tout et que l'ennemi, en profitant de la faute qu'on faisait de ne pas se porter en avant avec le gros de nos forces sur la chaussée de Wasserburg à Münich, et de négliger tout à fait ce point, nous battrait par là. Ma prophétie s'est avérée à la lettre; je voudrais m'être trompé... » (L'archiduc Charles au duc Albert de Saxe-Teschen, Prague, 10 décembre 1800) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 483).
4. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 271.

« L'aile droite de l'armée, stationnée en Bavière — y lisait-on — se rassemblera sur la route de Vilsbiburg, en deçà de la ligne de démarcation, et se tiendra prête, le 27 (novembre), à se porter, au point du jour le 28 — date à laquelle les hostilités, suspendues par un armistice de courte durée, doivent reprendre effectivement — avec toutes les forces réunies sur Landshut par Vilsbiburg ; elle attaquera l'ennemi qu'elle trouvera peut-être en face d'elle, et, après l'avoir battu, s'emparera du passage de l'Isar près de Landshut ; de là, elle se portera, à marches forcées et en conservant toujours ses forces groupées. par Moosburg et Freising sur Münich ou, de préférence, sur les hauteurs de Dachau.

» Les forces rassemblées pour l'opération de l'aile droite sont si considérables que l'on peut espérer, avec toute la probabilité des événements militaires, chasser de sa position l'ennemi établi peut-être avec l'ensemble de ses forces en avant de Landshut, gagner la rive gauche de l'Isar, et même s'en rendre maître, au cas où l'ennemi chercherait à empêcher le passage en prenant position de l'autre côté de la rivière ; la rive droite offre, à cet égard, tous les avantages sur la rive gauche. Enfin, si l'ennemi avait concentré ses forces principales sur les routes se dirigeant du haut Isar et de Münich sur Rosenheim, Wasserburg et Ampfing, et s'il se proposait de forcer le passage du cours supérieur de l'Inn, au moment où l'aile droite franchirait l'Isar près de Landshut, celle-ci conserverait la direction indiquée et hâterait d'autant plus sa marche, de manière à ne rien négliger pour gagner Dachau ; car on est absolument convaincu que l'ennemi sera obligé de renoncer entièrement à ses projets sur l'Inn supérieur lorsqu'il verra toute une armée non seulement menacer ses communications, mais encore attaquer vigoureusement, avec ses forces groupées, les troupes qu'il pourrait destiner à pénétrer dans le nord du Tyrol.

» Pour permettre aux opérations de l'aile droite de produire tout leur effet, il sera nécessaire que celles de nos troupes stationnées dans le Tyrol et sur l'Inn supérieur opposent sur place, aux progrès de l'ennemi, une résistance aussi sérieuse que possible, de manière à assurer à l'armée d'opérations les quelques jours seulement qui lui sont nécessaires pour parcourir la faible distance de Vilshofen à Dachau par Landshut; l'armée, de son côté, fera tout ce que permettent l'activité et le dévouement militaires...

» ... Ce qui importe surtout, c'est que l'on ne recule devant aucun sacrifice pour empêcher l'ennemi de passer l'Inn supérieur tout au moins jusqu'au moment où notre armée se sera avancée sur la rive gauche de l'Isar jusqu'à Dachau; alors, ou bien l'ennemi renonçera de lui-même à son projet primitif, ou bien l'armée [autrichienne] l'y forcera par une vigoureuse attaque prononcée sur ses derrières [1] ».

L'archiduc Charles ne partageait pas les idées de son frère relativement au plan initial des opérations : pour lui, c'était du côté du Tyrol que devait surtout se porter l'attention. Dans la saison où l'on se trouvait, il ne voyait d'autre solution acceptable qu'une stricte défensive ; il fallait donc, à son avis, suspendre momentanément toutes les opérations actives et attendre le retour du printemps; cela ne devait d'ailleurs pas empêcher de concentrer l'armée et de la tenir prête à toute éventualité [2]. Il reconnaissait volontiers qu'à la reprise des hostilités s'engagerait une bataille dont l'issue serait décisive pour l'Empire. D'accord sur ce point avec

1. Instructions pour l'aile gauche de l'armée autrichienne d'Allemagne pendant la marche en avant de l'aile droite, Haag, 23 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 74 a) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 421 et suiv.).

2. Weyrother à l'archiduc Charles, Wels, 25 octobre 1800 (K. K. Archiv, XIII, 170 a) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 412).

Weyrother, il jugeait nécessaire de masser les troupes en aussi grand nombre que possible à proximité de l'endroit où l'on comptait frapper le grand coup, l'occupation ou la non-occupation des autres points n'offrant, avant la bataille, qu'un intérêt secondaire. L'archiduc estimait, en effet, que si la bataille principale tournait à l'avantage des Autrichiens, les Français se trouveraient dans l'obligation de renoncer aux avantages partiels qu'ils pourraient avoir obtenus ailleurs [1].

Weyrother, de son côté, considérait que même 50.000 hommes, concentrés uniquement dans la partie nord du Tyrol, ne seraient pas capables d'assurer sérieusement la sécurité de la position des Autrichiens, si, par suite du manque de forces, on était réduit à une stricte défensive en Bavière ou sur l'Inn. Quand bien même le mouvement offensif des 60.000 hommes de l'armée d'opérations ne permettrait que d'atteindre le Lech, il en résulterait à son avis plus d'indépendance pour l'aile gauche de l'armée stationnée dans le Tyrol, surtout si l'on considérait qu'il était possible, par une vigoureuse attaque dirigée sur la Souabe, de s'opposer à toute tentative des Français sur le Tyrol. « On peut ensuite, écrivait-il à l'archiduc Charles, attendre sur le Lech, ou même sur l'Isar, aussi bien, sinon mieux, que sur l'Inn, le retour d'une saison propice aux opérations ultérieures. Si mes arguments ne sont pas aussi probants qu'ils me paraissent, que l'on ait pitié de mon ignorance et que l'on choisisse quelqu'un de plus habile que moi; mais que l'on ne m'oblige pas à agir ou à faire agir d'autres à l'encontre de mes convictions [2] ! »

---

1. L'archiduc Charles à Weyrother, Prague, 29 octobre 1800. (K.K. Archiv, XIII, 170) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 413).

2. Weyrother à l'archiduc Charles, Wels, 25 octobre 1800 (K. K. Archiv, XIII, 170 a).

L'archiduc Charles ne partageait pas l'opinion de Weyrother sur le choix de la ligne d'opérations. A son avis, prenant comme base le cours moyen de l'Inn, il fallait se porter de Rosenheim et de Wasserburg sur Münich. Si l'ennemi était battu sur cette ligne, il était menacé sur ses communications et se trouvait, par suite, dans l'impossibilité de tenter n'importe où quelque opération susceptible de donner des résultats; si, au contraire, les Autrichiens subissaient un échec, ils restaient maîtres de leur ligne de retraite et conservaient leurs forces encore suffisamment groupées pour empêcher les Français de tenter quelque action décisive. « La première rencontre, écrit l'archiduc Charles, doit être aussi décisive que possible : elle doit se produire sur le point et sur la ligne où, en cas de victoire pour nos armes, l'opération devient pour l'ennemi aussi fâcheuse et grosse de conséquences que possible, et où, au contraire, un événement malheureux entraîne pour nous aussi peu d'inconvénients que possible... Rassemblons donc nos forces sur l'Inn moyen : cela oblige l'ennemi à concentrer le gros de ses forces sur le haut Isar, et fait, en tous cas, présumer que l'ennemi, avant la grande bataille à laquelle il doit s'attendre, ne pourra se décider à tenter nulle part quelque grande entreprise [1] ».

En définitive, ce fut l'opinion de Weyrother qui prévalut. Selon Jomini, « ce projet était combiné sur de bons principes, puisqu'il portait l'effort sur l'extrémité de l'ennemi qui offrait le plus de prise. On lui a reproché d'exposer l'armée impériale à la nécessité de combattre avec le Danube à dos; mais comme il s'agissait, avant de livrer bataille, de joindre Klenau à la hauteur de Landshut, il y avait loin de là au fleuve, et une bataille livrée dans cette contrée n'avait rien de

1. L'archiduc Charles à Weyrother, Prague, 29 octobre 1800 (K. K. Archiv, XIII, 170).

dangereux dès qu'on avait la certitude d'une retraite sur Ratisbonne ».

Jomini fait pourtant une restriction et recommande une précaution que les Autrichiens ne songèrent point à prendre. « Il ne fallait, pour se promettre la réussite de ce plan, que l'exécuter avec vigueur et impétuosité, puis assurer les arrivages des subsistances de la Bohême par Ratisbonne; car on devait renoncer à l'idée de diriger des convois de Mühldorf et de Braunau sur Landshut, par de très mauvais chemins, et en défilant parallèlement à la ligne de l'ennemi [1] ».

Par la mise à exécution du vaste plan de campagne élaboré par Weyrother, le Conseil aulique avait espéré porter, dès le début des hostilités, un coup décisif à son adversaire. Malheureusement, dans la conception de ce projet d'opérations, on avait négligé de tenir compte de la mauvaise saison, déjà très avancée, aussi bien que de la nature du terrain coupé, où les obstacles étaient accumulés, se présentant sous la forme soit de forêts étendues, soit d'immenses marécages. Les mouvements nécessités par une concentration effectuée dans d'aussi mauvaises conditions devaient avoir pour résultat de fatiguer inutilement les troupes avant le commencement des opérations actives ; l'artillerie allait devenir difficilement maniable dans des terrains détrempés par la pluie, et le service des transports peu commode à assurer sur des routes entièrement défoncées. « On avait commis l'inconcevable faute, écrit un officier bavarois [2], de faire partir les troupes cantonnées dans l'intérieur de l'Autriche, de la Bohême, etc., dans des conditions telles que la plupart des régiments ne pouvaient arriver en temps opportun sur le point

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 79 et 80.
2. V. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, Pièces justificatives, p. 457 et suiv. (pièce n° 235, intitulée « Zweibrücken-Ditfurth au prince électeur Max-Joseph, d'après la brochure *La bataille de Hohenlinden*, Münich, 1803 »). — V. aussi Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 277.

de concentration qu'au prix de marches forcées, au cours desquelles elles furent, en outre, presque constamment obligées de bivouaquer. Il semble que, dans la rédaction des ordres de mouvement, l'on n'ait pas tenu compte de la possibilité du changement de temps, qui survint effectivement plus tard, rendit les routes impraticables pour l'artillerie et les transports, et mit l'armée elle-même dans un état tel, qu'elle était plutôt en état de finir une campagne que de la commencer [1] ».

1. Cette opinion est celle d'un passage du rapport de Ditfurth : « On avait fait faire à cette armée des marches forcées. Elle se trouva sur la Roth sans artillerie, sans bagages et dans un état aussi fatigué qu'elle aurait pû l'être à la fin d'une campagne pénible ». — V. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 377 et suiv. (relation des mouvements de l'armée autrichienne, avant et après la bataille de Hohenlinden, par le major Ditfurth.

LIVRE II

AMPFING

CHAPITRE Ier

Marche de l'armée du Rhin vers l'Inn.

Ordres de Moreau pour le 7 frimaire. — Mouvements des divisions Richepance, Decaen, Grandjean et d'Hautpoul, des divisions Ney et Legrand. — Reconnaissance exécutée par Montrichard. — Ordres de Moreau pour le 8 frimaire. — Richepance à Wasserburg. — Le détachement Laffon à Beiharting. — Opérations de l'aile gauche. — Le quartier général français croit l'ennemi replié sur la rive droite de l'Inn. — Continuation du mouvement en avant le 9 frimaire. — Le détachement Durosnel refoulé de Vilsbiburg sur Landshut. — Projet de Grenier pour le 10 frimaire. — La division Grandjean poussée sur Haag.

Dans la soirée du 6 frimaire (27 novembre), Moreau, désireux d'être fixé sur les emplacements des gros de l'armée autrichienne, prescrivit au centre et à l'aile gauche de refouler, le 7 au matin, les avant-postes ennemis « sur toutes les routes » conduisant vers l'Inn[1]. Le grand quartier général devait être transféré, le même jour, de Münich à Anzing[2].

D'une manière générale, le corps du centre conserva, le 7, ses emplacements du 6.

La division Richepance, occupant Grafing, Ebersberg, Maletskirchen, se porta dans la matinée vers Wasserburg. Une fraction d'infanterie et un escadron autrichiens furent refoulés sans peine jusqu'à Edling[3]. Le 1er chasseurs tua à l'en-

1. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire; Bulletin historique de l'armée du 1er au 10 frimaire.
2. Ordre du jour du 6 frimaire.
3. L'archiduc Jean avait donné l'ordre d'envoyer sur cette route, vers Steinhöring, deux compagnies et un escadron [L'archiduc Jean à Löpper, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45)].

nemi un officier de hussards et lui fit quelques prisonniers. Le 20e chasseurs prit 17 hussards[1] et 16 hommes d'infanterie. Le chef d'escadrons Baron, qui avait reçu l'ordre de poursuivre l'adversaire aussi loin que possible, chercha à s'approcher des retranchements de Wasserburg, mais ne put dépasser le ruisseau d'Eberach vers Edling, où l'ennemi avait laissé des avant-postes[2]. Dans la soirée, la division Richepance revint en arrière pour prendre ses cantonnements. La brigade Lorcet, formant le centre, s'établit à Steinhöring; ses avant-postes, comprenant six compagnies et deux escadrons, à Tulling. La brigade de droite (Drouet) occupa Grafing et poussa ses avant-postes au sud et à hauteur de Tulling. La brigade de gauche (Walther) revint à Mailetskirchen, ses avant-postes tenant Christoph. La réserve, aux ordres du général Sahuc, reprit son cantonnement d'Ebersberg avec le quartier général[3].

Sur le front de la division Decaen, l'ennemi replia ses avant-postes dès le matin, sauf à Zinneberg, qu'il évacua à 3 heures de l'après-midi seulement, sans coup férir[4]. La brigade Durutte se concentra à Lindach, prête à se porter sur Helfendorf au premier avis[5]. La légion polonaise, composée de trois bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie légère, au total 2.800 hommes environ, fut rattachée à cette division à dater du 7 frimaire. Decaen fut avisé de l'arrivée de ces renforts à Münich les 7 et 8 frimaire. Il prescrivit au commandant de la légion, général Kniaziewicz, de se diriger, les 8 et 9 frimaire, sur Zorneding[6]. Par contre, Decaen devait envoyer, le 8, un

1. Huit seulement, d'après les documents autrichiens (K. K. Archiv, XI, ad 64).
2. Richepance à Moreau, Ebersberg, 7 frimaire, 3 heures soir; le chef d'état-major de la division Richepance à Lahorie, Ebersberg, 7 frimaire.
3. Richepance à Moreau, Ebersberg, 7 frimaire, 3 heures soir.
4. Plauzonne à Lahorie, Zorneding, 7 frimaire.
5. Decaen, *Mémoires inédits*.
6. *Ibid.*

bataillon de la 14e légère à la division Richepance. En lui transmettant ces nouvelles et cet ordre, Lahorie annonçait le départ de Bonaparte pour l'Italie et ajoutait : « Voilà deux armées trop bien commandées pour que la guerre puisse durer longtemps[1] ».

La division Grandjean conserva ses positions à l'est et au sud-est de Parsdorf, formant réserve tant des divisions Decaen et Richepance que de la division Ney, du corps de Grenier[2]. La division de cavalerie d'Hautpoul, venant de Schleissheim, se porta entre Münich et Parsdorf[3]. Enfin le parc de réserve du centre, avec l'équipage de pontons, arriva à Münich[4].

A l'aile gauche, le général Grenier fit exécuter par la division Ney les instructions de Moreau. L'ennemi ayant ses vedettes à portée de canon de Hohenlinden, Ney les refoula au point du jour et rejeta les avant-postes de la brigade bavaroise Löpper[5] au delà de la forêt de Haag. Maitenbeth fut occupé par l'infanterie française, qui ne rencontra qu'une faible résistance. Un détachement fut placé au sud-est du village pour observer la direction de Wasserburg. Le quartier général de la division Ney fut transféré de Forstern à Hohenlinden[6].

La division Hardy, à Reithofen, ne fit aucun mouvement. L'infanterie de la division Legrand, sauf un bataillon, partit d'Erding à 3 heures du matin, suivit la grande route d'Erding à Hohenlinden et arriva au point du jour à Hörlkofen. Elle prit position ensuite au nord-est, observant les débouchés de Dorfen par la vallée de l'Isen. La cavalerie de la division resta en arrière à Walpertskirchen, Salmannskirchen et environs,

1. Lahorie à Decaen, Münich, 7 frimaire.
2. Dessolle à Grandjean, Anzing, 7 frimaire.
3. Dessolle à d'Hautpoul, Anzing, 7 frimaire.
4. Dessolle à Richepance, Anzing, 7 frimaire.
5. La brigade bavaroise Löpper, composée d'un bataillon et six escadrons, avait été poussée vers Haag par les troupes chargées de la défense de l'Inn.
6. Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Ney.

peut-être à cause de la pénurie des fourrages. Six pièces d'artillerie légère, formant deux batteries, furent envoyées aux brigades Sabatier et Bontems.

Le parc d'artillerie de l'aile gauche resta à Freising, le quartier général à Erding[1].

A l'aile droite, il n'y eut qu'une reconnaissance exécutée par la division Montrichard. La brigade de droite franchit la Mangfall à Valley et Grub et se porta, dans la direction de Rosenheim, jusqu'à Aufham où elle rencontra l'ennemi et échangea avec lui quelques coups de carabine. La brigade de gauche appuya la précédente et se porta en avant, par la grande route de Helfendorf à Rosenheim, jusqu'à Högling. Vers le soir, la division reprit ses emplacements de la veille, après avoir laissé de forts postes avancés au delà de la Mangfall[2]. Un parti autrichien, qui occupait Gmund en face de la division Gudin, se replia de lui-même vers le sud. Dans cette région, les communications étaient d'ailleurs « affreuses et presque impraticables[3] ».

En raison de la faible résistance qu'avaient opposée les Autrichiens, Moreau pensait qu'ils n'avaient que très peu de troupes sur la rive gauche de l'Inn et qu'ils se rassemblaient sur la rive droite[4]. Lahorie était plus affirmatif encore : « Les reconnaissances poussées aujourd'hui sur les routes de Rosenheim, de Wasserburg et de Haag, mandait-il à Decaen, ne laissent guère de doute sur les dispositions de l'ennemi à ne pas recevoir d'effort en avant de l'Inn[5] ». Mais il fallait évidemment pousser de l'avant pour pénétrer les dispositions et les projets de l'adversaire. De plus, il était nécessaire de

1. Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Legrand.
2. Bulletin historique de la division Montrichard.
3. Gudin à Montrichard, Gmund, 6 frimaire; Montrichard à Dessolle, Tölz, 7 frimaire.
4. Dessolle à Montrichard et à Grenier, Anzing, 7 frimaire.
5. Lahorie à Decaen, Anzing, 7 frimaire.

gagner du terrain à l'aile gauche, la cavalerie ne pouvant pas vivre plus de vingt-quatre heures sur le pays. Aussi Moreau prescrivit-il pour le lendemain de nouvelles reconnaissances « plus rapprochées de l'Inn[1] ».

Déjà Grenier, de sa propre initiative, avait prescrit pour le 8 frimaire : à Ney, d'envoyer une « forte reconnaissance sur Haag » ; à Hardy et à Legrand, de « menacer ce même point », le premier par Isen, le second par Dorfen[2]. Moreau approuva ces mesures. « Si vos reconnaissances ne trouvent pas une grande résistance, écrivait-il à Grenier, peut-être pourrez-vous porter votre avant-garde jusqu'à Haag en échelonnant des troupes pour les soutenir ou les recevoir en cas de besoin[3] ».

Montrichard, commandant par intérim l'aile droite, reçut l'ordre de pousser « une forte reconnaissance » sur Aibling par la chaussée d'Helfendorf. Afin d'appuyer éventuellement cette opération, Decaen devait porter une de ses brigades, celle de Debilly, entre la Glon et la Moosach. Si l'ennemi avait abandonné cette zone, elle pourrait établir son avant-garde vers Beiharting[4]. Dessolle recommanda à Montrichard d'occuper Gmund, dont Gudin avait signalé l'évacuation par l'ennemi, et d'envoyer de là un parti sur Miesbach. Moreau pensait que tous ces mouvements amèneraient sans doute les Autrichiens à abandonner la rive droite de la Mangfall, à supposer qu'ils y eussent encore quelques troupes. « La facilité que vos reconnaissances auront à pénétrer, écrivait-il au commandant de l'aile droite, vous indiquera les points sur lesquels vous pourrez placer vos avant-gardes en ayant soin

1. Lahorie à Decaen, Anzing, 7 frimaire.
2. Grenier à Moreau, Schwaben, 7 frimaire.
3. Moreau à Grenier, Anzing, 7 frimaire.
4. Lahorie à Decaen, Anzing, 7 frimaire. — Après avoir reçu le tableau des emplacements des troupes de la division Decaen, Lahorie ajouta en *post-scriptum* à sa lettre que ce serait probablement le détachement de Laffon qui serait chargé de cette opération.

d'échelonner des troupes pour les recevoir et de masquer fortement les débouchés qui tombent sur votre droite[1] ». Moreau recommandait en outre à Montrichard de ne pas perdre de vue les communications qui, du Tyrol, aboutissent au Tegernsee et d'avoir sa droite « toujours bien appuyée[1] ». Il lui prescrivait enfin de faire reconnaître le cours de l'Inn en amont et en aval de Rosenheim[2].

Le 8 frimaire (29 novembre), l'avant-garde de la division Richepance se porta d'Ebersberg sur Wasserburg[3]. Les troupes autrichiennes qui se trouvaient en avant des ouvrages de la rive gauche furent rejetées si vivement dans leurs retranchements qu'elles ne reparurent plus. On s'approcha « jusqu'à portée de pistolet » de la tête de pont, qui fut reconnue « palissadée, fraisée et armée de 10 à 12 pièces de canon ». On aperçut aussi plusieurs batteries établies sur la rive droite et destinées, suivant toute apparence, à battre le pont. Des abatis assez considérables en rendaient les abords difficiles. La garnison des ouvrages était, disait-on, de : un bataillon de Freund-palatin, une compagnie de la Motte, trois compagnies d'infanterie autrichienne, une division de Grenz-Husaren, un détachement de chevau-légers palatins[4]. A la nuit tombante, la division Richepance prit position à Tulling; les avant-postes furent poussés jusqu'à Edling. Le quartier général resta à Ebersberg[5]. « Les troupes servent brillamment, écrivait le chef d'état-major de la division ; on a le droit de tout attendre de leur ardeur[6] ».

1. Moreau à Montrichard, Anzing, 7 frimaire.
2. Lahorie à Decaen, Anzing, 7 frimaire.
3. Aucun document ne permet de spécifier la composition de cette avant-garde.
4. Le chef d'état-major de la division Richepance considérait ces renseignements comme « peu précis » (L'adjudant-commandant chef d'état-major de la division Richepance à Lahorie, Ebersberg, 8 frimaire).
5. Richepance à Moreau, Ebersberg, 8 frimaire; Bulletin historique de la division Richepance.
6. L'adjudant-commandant chef d'état-major de la division Richepance à Lahorie, Ebersberg, 8 frimaire.

Decaen envoya sur Beiharting un détachement, composé du 6e régiment de chasseurs et du 3e bataillon de la 14e légère, sous les ordres du chef de brigade Laffon, qui atteignit ce point vers 3 heures de l'après-midi « sans avoir rencontré d'obstacle [1] ». De sa personne, Decaen se porta sur la hauteur de Jakobsberg, d'où l'on voit très bien Aibling et d'où l'on découvre le pays jusqu'à Rosenheim ; il n'aperçut « aucun ennemi [1] ». Laffon rendit compte de la présence d'avant-postes de cavalerie autrichienne à Högling et à Aibling, à peu près deux escadrons dans chacune de ces localités. Ils s'y trouvaient encore à 5 heures du soir. Une partie de la brigade Durutte fut établie à Zinneberg et Rohrsdorf, afin de soutenir au besoin le détachement de Laffon. Le quartier général de la division fut transféré à Zinneberg. De cette reconnaissance Decaen conclut que l'ennemi paraissait « être absolument en arrière de l'Inn [1] ».

La brigade Schiner, de la division Montrichard, se mit en mouvement à 2 heures de l'après-midi [2] et se dirigea sur Aibling, tandis que le reste de la division restait sous les armes jusqu'à sa rentrée. Elle rencontra l'ennemi à 2 kilomètres à l'ouest d'Aibling, le refoula pendant quelque temps, puis revint à ses cantonnements d'Helfendorf et environs [3].

A la division Gudin, le général Puthod se porta en reconnaissance sur Miesbach, par Wall, avec un bataillon et demi de la 94e et un escadron de hussards, tandis que quatre compagnies d'infanterie légère et un escadron gagnaient le même point par Agatharied. Un piquet de hussards autrichiens

1. Decaen à Lahorie, Zinneberg, 8 frimaire.

2. Les ordres de Dessolle n'arrivèrent à Montrichard, à Tölz, que le 8 frimaire à 8 heures du matin (Montrichard à Dessolle, Tölz, 8 frimaire).

3. Decaen à Durutte, Peiss, 8 frimaire (envoi d'une copie d'une lettre de Schiner) ; Plauzonne, chef d'état-major de la division Decaen, à Lahorie, Zinneberg, 8 frimaire.

s'enfuit de Miesbach, qui fut occupé dans la soirée ains qu'Agatharied[1].

Lecourbe, qui avait repris le 8 frimaire le commandement de l'aile droite, se plaignait de la situation qui lui était faite et de la trop grande proportion de troupes affectées à l'observation des chemins venant du Tyrol : « Si cela continue, écrivait-il à Moreau, je n'aurai personne en ligne. J'espère que vous renforcerez mon corps d'armée. Je ne veux pas rester dans l'inaction à garder des débouchés ; je prendrai plutôt une division. Il me paraît que, dans les instructions données au général Montrichard, on le charge de laisser trop de troupes sur les débouchés du Tyrol, où je ne pense pas que l'ennemi veuille faire des tentatives sur ces points. Songez que je n'ai pas dix bataillons en ligne. Voyez si vous pouvez m'envoyer une demi-brigade. Comptez toujours d'ailleurs que je tirerai tout le parti possible de ce que j'aurai[2] ».

Le lendemain, Moreau autorisa Lecourbe à affaiblir les détachements laissés en observation aux débouchés du Tyrol et du Vorarlberg sur tous les points qui se trouvaient en arrière du front actuel de l'armée et où l'ennemi ne pouvait « plus tenter que des coups de partisans[2] ». Moreau prévenait Lecourbe que, selon toute apparence, le passage de l'Inn s'effectuerait entre Wasserburg et Kufstein soit en amont, soit en aval de Rosenheim. Lecourbe devait en conséquence reconnaître avec soin le cours de l'Inn, sur tout le front de son corps d'armée[3].

A l'aile gauche, Ney, partant de Hohenlinden, se mit en mouvement sur Haag à 6 heures du matin. L'avant-garde, prenant les devants, prit d'abord position à l'est de la forêt de Haag

1. Gudin à Puthod et à Montrichard, 8 frimaire.
2. Lecourbe à Moreau, Holtz, 8 frimaire.
3. Dessolle à Lecourbe, Haag, 9 frimaire.

pour assurer le débouché de la division. Celle-ci arriva vers 9 heures à hauteur de Maitenbeth et se déploya sur les hauteurs à droite et à gauche de la route. Ney exigea de l'ennemi, qui lui avait envoyé un parlementaire, l'abandon immédiat de la ligne Tulling, Haag, Ramsau, Dorfen. Le général Löpper consentit à cette cession et 300 husssards autrichiens se retirèrent au trot en vertu de la convention[1].

L'avant-garde prit position à l'ouest de Haag, « occupant par bataillons les villages voisins ». Les avant-postes furent placés à l'est de Ramsau. La division s'établit à hauteur de Winden, à cheval sur la grande route et s'échelonnant en arrière par Sinkenbach jusqu'à Maitenbeth. Les grenadiers réunis restèrent à l'ouest de Hohenlinden avec les échelons de l'artillerie et les administrations. Le quartier général fut transféré à Maitenbeth. Les liaisons avec la division Hardy s'établirent à St. Wolfgang et à Burgrain. D'après Ney, l'ennemi paraissait « observer la défensive et se concentrer sur la rive droite de l'Inn entre Wasserburg et Mühldorf[2] ».

Aux termes des instructions de Grenier, la division Hardy se porta de Reithofen sur Isen où elle prit position sur la rive gauche du ruisseau, tenant St. Wolfgang et Schwindau et se reliant, en ce dernier point, à la division Legrand. Le quartier général fut installé à Isen. Sur tous les points, l'ennemi s'était replié sans opposer la moindre résistance[3].

De son côté, la division Legrand marcha de Hörlkofen sur Dorfen. Un bataillon d'infanterie et trois escadrons de hussards Meszaros, qui occupaient cette localité, ne firent qu'une faible

---

1. Dispositions militaires de l'aile gauche (Ney à Grenier, Haag, 8 frimaire). — « On ne peut pas chasser les gens plus honnêtement ni céder le terrain avec plus de grâce qu'on ne le fait ici : — Faites cesser le feu de vos tirailleurs. — A l'instant. — Allez au trot. — Tout de suite » (L'adjudant-commandant Le Normand à Moreau, Haag, 8 frimaire).
2. Dispositions militaires de l'aile gauche ; Ney à Grenier, Haag, 8 frimaire
3. Dispositions militaires de l'aile gauche.

résistance et se replièrent par la route de Mühldorf[1]. La division s'établit à Dorfen, à cheval sur l'Isen, occupant les hauteurs au nord et au sud du village. Par sa gauche elle communiqua, par des partis, avec le détachement de Vilsbiburg. L'une de ses brigades resta en échelon à Ausser-Bittlbach, prête à secourir éventuellement la division Hardy. Le quartier général vint à Dorfen[2].

D'après tous les renseignements parvenus dans la soirée du 8 frimaire, la conviction du quartier général de l'armée du Rhin était que l'ennemi s'était définitivement retiré sur la rive droite de l'Inn[3]. Moreau résolut de continuer le lendemain le mouvement en avant en refusant sa droite toutefois, en raison du danger d'une contre-offensive autrichienne débouchant du Tyrol[4].

Le corps de Grenier devait se porter au nord-est de Haag, sa gauche vers Ampfing, en s'éclairant vers Gars et Kraiburg. Un régiment de cavalerie et 4 pièces d'artillerie à cheval de la division Grandjean s'avanceraient sur sa droite pour la couvrir et la relier à la division Richepance[5].

Celle-ci était chargée de marcher sur Wasserburg, de reconnaître plus complètement la tête de pont et d'occuper les deux routes qui, de Münich et de Haag, y aboutissent. Decaen se placerait entre la chaussée de Wasserburg et celle de Rosenheim en situation de pouvoir se porter à volonté sur l'une ou l'autre. Lahorie lui prescrivait d'engager le détachement

1. La brigade Sabatier, qui attaqua Dorfen, ne subit aucune perte (Bulletin historique de la division Legrand). Il y avait à Dorfen un bataillon et trois escadrons, appartenant à l'avant-garde (général Meczery) de l'armée d'opérations autrichienne [L'archiduc Jean à Meczery, Wels, 17 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 45)].

2. Dispositions militaires de l'aile gauche. — Le 5e régiment de chasseurs, qui avait été employé sur la ligne de démarcation pendant l'armistice, rejoignit la division Legrand le 8 frimaire.

3. Dessolle à Montrichard et à Grenier, Anzing, 8 frimaire; Lahorie à Decaen, Anzing, 8 frimaire, 11 heures soir.

4. Lahorie à Decaen, Anzing, 8 frimaire, 11 heures soir.

5. Dessolle à Grenier, Anzing, 8 frimaire.

Laffon sur l'Inn « pour en reconnaître le cours, afin de juger bien exactement des points susceptibles d'un passage... entre Rosenheim et Wasserburg ». Il recommandait à Decaen de faire lui-même la reconnaissance sur les points principaux. Il lui indiquait, comme cantonnements de la division, les environs nord-ouest de Beiharting [1]. Grandjean viendrait cantonner à Hohenlinden [2]. D'Hautpoul resterait sur ses emplacements et recevrait une compagnie d'infanterie comme soutien [3].

Montrichard devait établir sa division à Aibling, si, comme Moreau le présumait, il avait trouvé peu de résistance sur la route de Rosenheim. Mais il lui était prescrit de continuer à observer les débouchés du Tyrol. Fischhausen, à la tête du Schliersee, paraissait à Dessolle un point avantageux à garder « pour observer, disait-il, les deux seuls mauvais chemins qui viennent du Tyrol depuis le Tegernsee à Aibling [4] ».

Le reste du corps de Lecourbe devait conserver ses positions, à part quelques modifications dans les emplacements des postes qui gardaient les chemins du Voralberg et du Tyrol. Quelques reconnaissances exécutées rencontrèrent peu de résistance [5].

Le 9 frimaire (30 novembre), la division Montrichard se porta en avant en deux colonnes. La brigade de droite franchit la Mangfall à Valley et Grub et marcha sur Aibling par Aufham. La brigade de gauche prit la grande route de Helfendorf à Rosenheim suivie à quelque distance de la réserve. Les deux brigades, réunies à l'ouest d'Aibling, attaquèrent une

1. Lahorie à Decaen (sans indication de lieu et de date). — Une inscription postérieure et d'une main différente porte « 28 novembre 1800 », ce qui est manifestement erroné, car la lettre débute ainsi : « Demain, le général Lecourbe doit se porter sur Aibling... » Or c'est le 30 novembre que Lecourbe exécuta ce mouvement. La lettre est donc du 29.

2. Dessolle à Grenier, Anzing, 8 frimaire.

3. Lahorie à Decaen, Anzing, 8 frimaire.

4. Dessolle à Montrichard, Anzing, 8 frimaire.

5. Lecourbe à Moreau, Holz, 9 frimaire.

fraction du corps de Condé qui occupait cette petite ville et l'en chassèrent[1]. Dans la plaine avoisinante, 300 dragons du corps de Condé firent volte-face. A deux reprises un escadron du 9e de hussards, marchant à l'avant-garde, les chargea mais fut ramené. Un second escadron vint soutenir le premier. Dans une troisième charge tous deux culbutèrent l'ennemi et lui firent 35 prisonniers[2].

Dans la soirée, la division prit position : la brigade de droite à l'est d'Aibling, à cheval sur la grande route d'Aibling à Rosenheim, détachant un bataillon et une compagnie de dragons à Pullach, sur la rive droite; la brigade de gauche à hauteur de la précédente, sur la rive droite de la Mangfall ; la réserve à Högling; le quartier général à Aibling [3].

La division Gudin envoya, sur l'ordre de Lecourbe, trois bataillons de la 94e à Fischbachau, sous la direction du général de brigade Puthod. Un quatrième bataillon — le dernier qui restât disponible — demeura à Gmund avec Gudin pour observer les débouchés du Tegernsee. Puthod devait, le 10 frimaire, se porter avec deux bataillons de la 94e, trois compagnies de hussards et une pièce d'artillerie sur Holzhausen, de façon à communiquer, au moins par des patrouilles, avec Montrichard. Un bataillon de la 94e et une compagnie de hussards resteraient moitié sur Schliersee, moitié sur Fisch-

1. Il y avait à Aibling un bataillon d'infanterie du régiment Durand et environ 300 dragons sous les ordres du duc d'Enghien (Bittard des Portes, *Histoire de l'Armée de Condé*, p. 365).

2. Bulletin historique de la division Montrichard.

3. *Ibid.*

A dater du 9 frimaire, la division Montrichard fut constituée ainsi qu'il suit :

Brigade de droite : 1er bataillon de la 37e, 1er et 3e bataillons de la 109e, 1er et 2e escadrons du 9e hussards, une demi-compagnie d'artillerie légère, une escouade de sapeurs.

Brigade de gauche : 84e demi-brigade, 3e et 4e escadrons du 9e hussards, une demi-compagnie d'artillerie légère, une escouade de sapeurs.

Réserve : 2e bataillon de la 109e, trois compagnies de dragons, deux pièces d'artillerie de position.

bachau, afin d'éclairer les débouchés venant de Kufstein et de l'Inn en amont[1].

A la 1re division de l'aile droite, Molitor approuva les dispositions prises par l'adjudant général Martial Thomas pour la défense des passages du Vorarlberg. Il lui recommanda seulement d'avoir une réserve plus forte à Feldkirch. Il lui faisait observer au surplus que la garde de la vallée de la Landquart incombait à l'armée des Grisons, qui avait dû laisser un corps d'observation à Coire. Martial Thomas devait s'entendre à cet effet avec le général commandant ce corps[2].

Les instructions de Moreau, transmises par Lahorie, n'arrivèrent à Decaen que le 9 frimaire à 10 heures du matin. Afin de s'y conformer, Decaen poussa aussitôt le détachement Laffon sur Beiharting, d'où deux partis, forts chacun d'un escadron et de deux compagnies, se portèrent l'un sur Rain, l'autre sur Lampferding. Des reconnaissances rayonnèrent de ces deux localités sur l'Inn, vers Rott, Hochstätt, Schechen, Marienberg, et se relièrent vers le sud aux troupes de Montrichard qui occupaient Aibling. Une brigade s'établit en échelons entre Mailling et Hohenthann, en soutien du détachement Laffon ; l'autre cantonna aux environs de Zinneberg ; enfin la légion polonaise occupa Moosach et Buch. Le quartier général fut transféré à Beiharting[3]. En raison de l'arrivée tardive de la lettre de Lahorie, Decaen n'avait pu atteindre l'Inn vers Rott qu'au soleil couchant. Sa reconnaissance fut donc assez sommaire et porta sur le cours de la rivière en amont de Rott. Il constata que l'Inn coulait « dans un vallon de 600 à 700 toises de largeur » ; les bords en étaient « assez escarpés » ; la rive droite était dominante ; la rivière coulait généralement au pied

1. Lecourbe à Gudin, 9 frimaire ; Gudin à Pathod, Gmund, 9 frimaire (deux lettres) ; Gudin à Lecourbe, Gmund, 9 frimaire.
2. Molitor à Martial Thomas, Füssen, 9 frimaire.
3. Plauzonne à Lahorie, Zinneberg, 9 frimaire.

de l'escarpement de la rive droite; on pouvait compter 60 à 70 toises d'un bord à l'autre. Dans cette région, il n'y avait guère que quelques postes ennemis; mais Decaen aperçut les feux d'environ trois bataillons sur la rive droite, à hauteur de Rosenheim. Le pont de cette ville avait été brûlé à 4 heures par les Autrichiens [1].

La division Richepance se porta encore une fois sur Wasserburg, dont les retranchements furent reconnus avec plus de soin. On ne put se mettre d'accord, pourtant, sur leur forme exacte; ils semblaient avoir le tracé d'un double ouvrage à cornes. Le centre de la division prit position face à la tête de pont, la droite et la gauche s'appuyant à l'Inn [2].

La division Grandjean, soutien de la précédente depuis le 6 frimaire, s'établit à Hohenlinden et environs [3], détachant le 4e hussards au sud de Haag, vers Hochhaus; ce régiment avait lui-même un parti sur la route de Mühldorf [4].

La division de cavalerie d'Hautpoul vint à Anzing et environs [5].

Quelques incidents survinrent au cours des opérations de l'aile gauche, qui parcourait un pays montueux et boisé, dont « les communications vicinales » étaient « extrêmement difficiles et totalement impraticables à l'artillerie dans l'hiver [6] ». De plus on était, dans cette région, au voisinage immédiat de l'ennemi.

La division Ney se porta de Haag sur les hauteurs au sud-ouest d'Ampfing. La brigade aux ordres de l'adjudant-commandant Ruffin prit position à l'ouest de Haun, la droite à

1. Decaen à Lahorie, Rott, 9 frimaire; Decaen, *Mémoires inédits*.
2. Le chef d'état-major de la division Richepance à Lahorie, Edling, 9 frimaire.
3. La 46e et la 57e, adossées au bois à l'ouest de Hohenlinden; la 108e, à l'est du village; la cavalerie cantonnée dans les environs (Bulletin historique de la division).
4. Dessolle à Grandjean, Haag, 9 frimaire.
5. Dessolle à d'Hautpoul, Haag, 9 frimaire.
6. Dispositions militaires de l'aile gauche.

Ramering, la gauche à Wald, les avant-postes vers Heldenstein. Elle masquait par sa droite la tête de pont de Kraiburg et devait se lier par sa gauche avec la droite de la division Legrand, qui devait atteindre Rattenkirchen. La brigade Desperrières s'établit à Aschau, observant Kraiburg et surveillant l'Inn en amont jusqu'à Gars, où elle communiquait avec la division Richepance, du corps du centre. La brigade Joba ainsi que les bataillons de grenadiers restèrent en réserve, cantonnés à Reichertsheim et environs.

Comme la veille, l'ennemi s'était retiré au fur et à mesure de la marche en avant des troupes françaises ; mais, des hauteurs à l'est de Haun, on découvrit un corps autrichien d'environ 15.000 hommes réuni dans la plaine d'Ampfing[1]. La division Legrand, qui devait prendre position sur les hauteurs de Rattenkirchen, en refusant sa gauche vers l'Isen, rencontra les plus grands obstacles dans son mouvement. A l'est de Dorfen, la brigade Sabatier se heurta, sur les hauteurs de Wasentegernbach, au détachement qui avait évacué Dorfen, la veille, devant elle [2].

Elle l'attaqua vigoureusement et le refoula ; mais les Autrichiens ne cédèrent le terrain que pied à pied. Le chemin que suivait la division était d'ailleurs en très mauvais état et, par surcroît, trop étroit pour le passage de l'artillerie. Quelques pièces seulement purent suivre, au prix des plus grandes difficultés. Après de longs efforts, Legrand atteignit Taufkirchen à la nuit et s'établit entre cette localité et Reibersdorf. Il avait été obligé de laisser de nombreux détachements sur sa gauche et ses derrières, que l'ennemi paraissait vouloir inquiéter [3].

La division Hardy devait prendre position en arrière des di-

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Voir pages 119 et 120.
3. Grenier à Moreau, Wald, 9 frimaire; Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Legrand.

visions Ney et Legrand; mais, celle-ci n'ayant pu atteindre son objectif, Hardy fut placé en première ligne sur les hauteurs de Haun, appuyant sa droite à ce village, sa gauche bordant le bois situé sur la rive droite du ruisseau qui prend naissance à Rattenkirchen. De forts partis de cavalerie furent jetés sur l'Isen, en particulier à l'est de Taufkirchen, « tant pour en éclairer le cours que pour se lier avec la division du général Legrand [1] ».

Le détachement aux ordres du chef de brigade Durosnel, laissé à Vilsbiburg et à Landshut pour garder ces débouchés et couvrir la gauche, fut attaqué le 9 frimaire par le général Meczery et obligé de se replier sur Landshut, où il coupa le pont de l'Isar. La division Colaud, qui devait marcher sur Landshut, n'étant pas encore arrivée [2], Durosnel prit position sur les hauteurs d'Altdorf, au nord-ouest de Landshut [3]. Colaud ne pouvait d'ailleurs lui être d'aucun secours immédiat; car, arrivé près de Landshut, il avait reçu une lettre de Dessolle, du 6 frimaire, lui prescrivant de rétrograder sur l'Altmühl. Le 7 frimaire, Colaud était à Neustadt. Une partie de la division Souham avait atteint Eichstätt le même jour, mais Colaud prévoyait qu'elle n'aurait relevé ses troupes sur l'Altmühl que le 11. Il comptait se remettre en marche sur Lansdhut le 12 et s'établir dans cette ville le 13 [4].

L'ennemi attaqua en même temps les ponts de Moosburg et d'Isareck. Les trois compagnies de la 23e demi-brigade, qui les gardaient, les rompirent et se replièrent sur Freising. Les Autrichiens, ayant passé l'Isar à gué, s'établirent sur les deux rives de la rivière à hauteur de Moosburg, coupant ainsi

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Voir page 32.
3. Grenier à Moreau, Wald, 10 frimaire, 6 heures matin ; Dispositions militaires de l'aile gauche.
4. Colaud à Dessolle, Neustadt, 9 frimaire.

Durosnel de la division Legrand et l'empêchant de faire sa retraite sur Münich, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre[1].

Le quartier général de l'aile gauche fut transféré, le 9, à Ramering, le général Grenier voulant être sûr de se trouver présent à un combat qu'il prévoyait pour le lendemain. Le grand parc d'artillerie et l'ambulance reçurent l'ordre de se rendre à Hohenlinden[2].

Afin de donner à Legrand le temps de rejoindre, Grenier se proposait de ne pas faire exécuter de marche le lendemain aux divisions Ney et Hardy, et de se borner à leur faire rectifier leurs positions. Legrand devait établir ses troupes à cheval sur l'Isen entre Weidenbach, Göppenham et Stephanskirchen[3]. Grenier changea d'avis quand il apprit, le lendemain à 6 heures du matin, ce qui s'était passé au détachement Durosnel et lorsqu'il fut informé qu'un corps considérable remontait la Vils, marchant sur Dorfen[4]. Inquiet pour sa gauche et pour ses derrières, il prescrivit à Legrand de renvoyer une brigade à Dorfen, le gros de la division restant à Schwindegg avec des partis sur Taufkirchen[5].

Rendant compte de ces dispositions à Moreau, Grenier terminait sa lettre par cette idée, très juste, en raison d'une bataille qu'il sentait imminente : « Je vous invite à presser fortement le mouvement du général Colaud[6] ».

La division de cavalerie d'Hautpoul continuait à être maintenue, derrière les divisions d'infanterie, à Anzing[7].

Le parc de réserve et l'équipage de pont étaient toujours à Münich[8].

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. *Ibid.*
3. Grenier à Moreau, Wald, 9 frimaire.
4. Rapport de Grenier du 7 au 10 frimaire.
5. Grenier à Moreau, Wald, 10 frimaire.
6. *Ibid.*
7. Dessolle à d'Hautpoul, Haag, 12 frimaire.
8. *Ibid.*

Enfin le grand quartier général était transféré à Haag[1].

Assez tard dans la soirée du 9 frimaire, peut-être sur les nouvelles arrivées de Vilsbiburg, la division Grandjean, du corps du centre, reçut l'ordre de se porter, le lendemain, au nord-ouest de Haag, en s'échelonnant de Berg, par Winden et Oberndorf, jusqu'à Maitenbeth, et en poussant son avant-garde au sud de Haag, à cheval sur la route de Wasserburg, la droite appuyée à Hochhaus. L'avant-garde devait elle-même envoyer quelques partis sur l'Inn. Une compagnie d'infanterie de la division devait être rendue le 10 frimaire, de bonne heure, à Anzing, à la disposition du général d'Hautpoul[2]. Il était recommandé à Grenier de dégager Haag le lendemain, afin que la division Grandjean n'éprouvât « aucun encombrement dans ses bagages[3] ».

1. Ordre du jour du 9 frimaire.
2. Lahorie à Grandjean, Haag, 9 frimaire, 10 heures soir.
3. Dessolle à Grenier, Haag, 9 frimaire.

CHAPITRE II

Débouché de l'armée autrichienne.

Situation des Autrichiens le 27 novembre au soir. — Les projets de l'archiduc Jean pour le 28. — La fatigue des troupes et le mauvais temps l'obligent à faire repos le 28. — Opérations de Klenau. — Concentration de l'armée autrichienne autour de Neumarkt dans la soirée du 29. — L'archiduc Jean renonce à son plan primitif. — Ses nouvelles intentions. — Le mouvement sur Ampfing. — Ordres de l'archiduc pour l'attaque du 1er décembre.

Conformément aux instructions de l'archiduc Jean, l'armée d'opérations autrichienne se trouvait rassemblée, dans la soirée du 27, entre Neumarkt et Ganghofen, sur un front d'environ 10 kilomètres seulement. L'ouverture des hostilités ayant été fixée au 28 [1], tous les corps devaient franchir la ligne de démarcation dès les premières heures de la matinée et se diriger sur Landshut.

Le quartier général autrichien ne possédait à ce moment aucun renseignement précis sur l'emplacement de l'armée adverse. A la date du 20 novembre, il avait été très exactement informé des positions occupées par les différents corps français [2]; mais il avait eu ensuite plusieurs indications contradictoires sur leurs mouvements de rassemblement. D'après certains renseignements, l'offensive française paraissait dirigée surtout contre le Tyrol [3]; d'autre part, des marches de concentration semblaient avoir eu lieu entre Moosburg et Landshut [4]; enfin des rapports d'émissaires annonçaient la

1. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 420, note 1.
2. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Wels, 20 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 56); le capitaine Winter à l'archiduc Charles, Stadt am Hof, 26 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 97).
3. Un émissaire à Weyrother, Wels, 21 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 62); le capitaine Winter à Weyrother, Stadt am Hof, 21 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 63).
4. Meczery à l'archiduc Jean, Eggenfelden, 22 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 71).

marche sur Wasserburg des troupes françaises réunies entre Moosburg et Landshut[1].

L'archiduc ne s'attendait pas, en tout cas, à rencontrer, le 28, une résistance sérieuse. Il avait l'intention de concentrer dans la soirée l'armée tout entière autour de Geisenhausen, à peu près à mi-chemin entre Vilsbiburg et Landshut, et de faire occuper immédiatement par son avant-garde le pont de Landshut[2].

Les deux petits détachements qui avaient été envoyés par Meczery à l'extrême droite, vers Haidenburg et Malgersdorf, reçurent l'ordre de franchir la Vils et de se diriger sur Landau; ils devaient ensuite se rabattre sur Landshut, en suivant la rive gauche de l'Isar.

La colonne de droite, formée par l'aile droite du général Meczery et le corps Kienmayer, eût pour mission de s'emparer des hauteurs de Binabiburg, où se trouvait une avant-ligne ennemie, et de se diriger ensuite sur Salksdorf (nord de Geisenhausen) par Frauensattling et Geiselsdorf. Kienmayer était chargé de surveiller tout particulièrement le flanc droit de l'armée et d'envoyer, à cet effet, un fort détachement de cavalerie de Ganghofen sur Frontenhausen et Dingolfing, où celui-ci retrouverait les deux détachements de la rive gauche de l'Isar. Ganghofen devait rester occupé jusqu'à ce que les renseignements envoyés de Frontenhausen fussent parvenus, constatant l'absence de l'ennemi dans cette direction.

Au centre, Baillet, précédé par le centre du général Meczery et suivi immédiatement par le corps Kollowrat, reçut l'ordre de se maintenir pendant sa marche constamment à hauteurde

1. Le capitaine Winter à Weyrother, Stadt am Hof, 25 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 89).
2. K. K. Archiv, XI, 118 et 139.

l'aile droite de l'armée, pour la soutenir si c'était nécessaire; son itinéraire passait par Stein, Wiesbach, Aich et la route de Vilsbiburg à Geisenhausen.

A gauche, Riesch était établi près de Neumarkt et avait poussé son avant-garde jusqu'à Egglhofen. L'ordre de mouvement lui prescrivait d'attendre sur place que la colonne du centre fût arrivée à Wiesbach et d'envoyer des patrouilles d'officier pour le renseigner à ce sujet. Il devait ensuite marcher sur Geisenhausen par Bonbruck et Ober-Haarbach. Il était chargé, en outre, d'assurer la sécurité sur le flanc gauche de l'armée et d'envoyer à Velden un fort parti de cavalerie, qui se relierait : à gauche, avec celui de Dorfen, par Taufkirchen; à droite, vers Feldkirchen (près de Geisenhausen), avec un détachement envoyé par la colonne du centre.

L'archiduc, qui devait lui-même se tenir avec les corps du centre, recommandait aux trois colonnes de maintenir entre elles une liaison étroite et de se soutenir mutuellement[1].

Afin que le mouvement produisît l'effet de surprise prévu dans le plan autrichien, il était nécessaire que l'offensive fût prononcée avec la plus grande vigueur. Aussi l'archiduc Jean donnait-il l'ordre à tous ses généraux de refouler l'avant-ligne ennemie avec la plus vive énergie : « On peut admettre, selon toute vraisemblance, ajoutait-il, qu'il [l'adversaire] profitera de la nuit pour gagner la rive gauche de l'Isar et y prendre position afin d'en défendre le passage. En vue de cette éventualité possible, l'avant-garde suivra l'ennemi pied à pied pendant la nuit, de manière à atteindre en même temps que lui la rive gauche du cours d'eau; elle emploiera tous ses efforts à empêcher la destruction du pont de Landshut, afin que l'armée n'éprouve aucun retard pour son passage[1] ».

Bien que comptant sur le succès de son mouvement, l'archi-

1. K. K. Archiv, XI, 118. — Cf. *Ibid.*, XI, 139.

duc donna ses instructions pour le cas d'un échec : à défaut d'une base organisée sur Ratisbonne, qui aurait permis, conformément au plan initial, de donner la main aux corps de Klenau et de Simbschen, la retraite devait s'effectuer dans la direction de Salzburg et, après avoir essayé un mouvement sur l'aile gauche de l'adversaire, l'armée se trouverait ainsi amenée à attaquer son aile droite :

« Si, contre toute vraisemblance, malgré les forces importantes de l'armée et les efforts qu'on peut à bon droit en attendre, l'ennemi réussissait, non seulement à repousser notre attaque, mais encore à nous contraindre à une retraite générale, si celle-ci est expressément ordonnée par moi, j'indique comme direction aux commandants de corps (ceci pour eux seuls, personnellement) la route de Neumarkt et, suivant les circonstances, par Mühldorf, Neu-Oetting, Marktl ou Braunau, la route de Salzburg; l'armée pourrait se réunir, à cet endroit, aux forces qui occupent actuellement l'Inn supérieur, afin de tenter une nouvelle attaque contre l'ennemi dispersé par l'effet de sa poursuite[1] ».

Le corps de gauche était chargé de protéger la retraite en venant prendre position dans les environs de Neumarkt, ou à tout autre endroit jugé plus convenable, et d'opposer à l'ennemi une résistance opiniâtre jusqu'à ce que toutes les autres fractions de l'armée eussent défilé derrière lui. Le corps de réserve devait le soutenir si c'était nécessaire. Le détachement de Dorfen avait l'ordre de se retirer sur Neu-Oetting par Ampfing et Erharting, si l'ennemi l'obligeait à reculer. Des détachements de pionniers se trouvaient déjà à Mühldorf, Neu-Oetting et Marktl, afin de détruire les ponts aussitôt après le passage de l'arrière-garde; enfin, la tête de pont de Mühldorf

1. K. K. Archiv, XI, 113. — Cf. *Ibid.*, XI, 139.

était fortement organisée au moyen de nombreux retranchements[1].

En même temps, l'archiduc précisait les instructions qu'il avait déjà envoyées à Klenau, à Simbschen et au corps auxiliaire bavarois. Le résultat de la campagne devant être obtenu par l'armée d'opérations, il fallait éviter d'en compromettre le succès par des engagements imprudents de corps détachés. Devant le corps d'Augereau, plutôt que de livrer bataille, il y avait donc lieu de céder du terrain et de se replier vers la rive gauche du Danube.

Si cependant l'ennemi commettait la « maladresse » de négliger Klenau et Simbschen lorsqu'ils seraient arrivés sur les bords de ce fleuve, et s'il se dirigeait sur la Bohême par la route de Schwartzenfeld, ils ne devaient pas hésiter à se jeter sur son flanc droit[2].

Klenau était chargé d'occuper solidement Hof et toute la rive gauche du Danube. Prévoyant que le mouvement offensif de l'armée d'opérations entraînerait l'évacuation de Ratisbonne par les troupes françaises, l'archiduc envoya à Klenau l'ordre de diriger immédiatement sur cette ville deux bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie qui pousseraient jusqu'à Neustadt. Des forces plus importantes franchiraient ensuite le Danube et viendraient occuper Geisenfeld, vis-à-vis d'Ingolstadt, protégeant ainsi la droite et plus tard les derrières de l'armée d'opérations. Si les mouvements d'Augereau rappelaient ultérieurement sur la rive gauche une partie de ces forces, les deux bataillons et le régiment de cavalerie poussés à Neustadt devaient, dans tous les cas, être maintenus sur la rive droite[3].

L'exécution des mouvements ordonnés pour le 28 à l'armée

1. K. K. Archiv, XI, 118. — Cf. *Ibid.*, XI, 139.
2. L'archiduc Jean à Klenau, Altheim, 25 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, ad 88).
3. *Ibid.*

d'opérations fut retardée par suite de deux circonstances que n'avait pas prévues le plan de campagne : la fatigue des troupes et le mauvais temps. Déjà, dans la soirée du 27, Kienmayer, envoyant à l'archiduc Ferdinand les ordres de détail pour la marche du lendemain, présumait que l'état de la température en rendrait l'exécution bien difficile ; il indiquait dans l'ordre de marche la place de la réserve d'artillerie, en faisant cette restriction : « si elle peut arriver jusqu'ici[1]... ». L'archiduc Jean comprit qu'il était inutile et même dangereux de tenter une opération énergique dans ces conditions, et il donna l'ordre d'attendre au lendemain (29 novembre) pour se porter en avant. Dans la journée il arrivait lui-même à Massing d'où il écrivait à l'Empereur :

« Les vivres n'arrivent pas ; l'artillerie n'a pas encore rejoint. Par suite de la température et du mauvais état des chemins parcourus, les troupes sont dans un tel état que je pourrai à peine marcher demain ; je crains beaucoup, si le temps ne change pas, que l'armée ne souffre bientôt de la plus grande disette ». Il ajoutait qu'il allait prendre immédiatement ses mesures pour attaquer l'ennemi le plus tôt possible, ou pour se défendre s'il y était obligé[2].

L'armée d'opérations employa la journée du 28 à se refaire des fatigues des journées précédentes. Aucune patrouille ne paraît avoir été envoyée dans la journée, au delà de la ligne de démarcation, vers Vilsbiburg et Landshut, pour reconnaître les directions sur lesquelles, cependant, on avait toujours l'intention de marcher. Seuls les deux détachements d'extrême droite du général Meczery exécutèrent les mouvements

1. Kienmayer à l'archiduc Ferdinand, Wolfsegg, 27 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 111 1/4).
2. L'archiduc Jean à l'Empereur, Massing, 28 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 130).

prescrits, se portèrent sur Landau et poussèrent le même jour leurs patrouilles jusqu'à Pilsting[1].

Mais, à droite et à gauche de l'armée d'opérations, les troupes du général Klenau et celles du général Löpper échangeaient les premiers coups de fusil avec les troupes françaises; à la suite de ces escarmouches, des renseignements plus précis allaient arriver dans la soirée au quartier général autrichien, surtout sur la situation à gauche, et amener l'archiduc à changer complètement son plan initial.

En exécution des ordres qu'il avait reçus, Klenau avait fait occuper Ratisbonne dans la journée; il avait poussé jusqu'à Abbach, par Donaustauf, le colonel Valmosen avec deux bataillons d'infanterie et de la cavalerie, afin de se mettre en communication avec Landshut. Ce détachement s'était heurté, dans l'après-midi, à 200 fantassins et cavaliers français qu'il avait repoussés en leur faisant un prisonnier. Une partie du corps Klenau et du corps auxiliaire bavarois étaient en position derrière la Naab, se reliant à droite avec le général Simbschen par Lauf, où celui-ci avait envoyé deux régiments d'infanterie. Klenau, rendant compte à l'archiduc de ces événements, lui confirmait que le corps de Sainte-Suzanne avait commencé le 27 son rassemblement à Ingolstadt; il s'attendait à ce que son avant-garde se heurtât, le 28, à l'avant-garde française, et il escomptait pour le 29 ou le 30 une rencontre sérieuse, à moins que le corps français ne se fût dirigé sur Landshut. La brigade Nogarolla était détachée derrière la Naab pour observer l'Altmühl.

A l'extrême droite, Simbschen franchissait, le 28, la Rednitz, et prenait position sur les hauteurs de la rive gauche vers Burgebrach; Schweinfurt était occupé par quelques

1. K. K. Archiv, XI, 137.

troupes. Albini avait été chassé d'Aschaffenburg et s'était replié par Wiesen sur Salmünster; Simbschen annonçait son intention d'observer le corps d'Augereau[1].

A gauche, le général Löpper avait été attaqué dans la nuit du 27 au 28, près d'Helfendorf, par la division Ney. Il avait tenu bon jusqu'au matin devant des forces supérieures. Après un moment de tranquillité, attaqué de nouveau à 1 heure de l'après-midi, il avait été obligé de reculer, et était venu rassembler son détachement au couvent de Ramsau. Enfin, un escadron de hussards, qui se trouvait à Steinhöring, avait dû se retirer précipitamment sur Wasserburg, suivi de près par les chasseurs à cheval de la division Richepance qui semblaient vouloir attaquer vigoureusement cette ville[2].

L'éventualité d'un mouvement offensif, dirigé sur Rosenheim, Wasserburg et Mühldorf par l'armée française, avait été envisagée par l'état-major autrichien, au moment de la conception du plan d'opérations[3]. Cette manœuvre devait même en faciliter l'exécution, à la condition que le mouvement fût arrêté par la barrière de l'Inn. Aussi la défense de cette rivière avait-elle été fortement organisée, afin de donner le temps à l'armée d'opérations d'effectuer son mouvement sur les lignes de communications de l'armée française[4]. L'arrivée des nouveaux renseignements aurait dû avoir pour résultat d'imprimer une plus grande rapidité à l'exécution du mouvement en avant; les ordres donnés pour le 29 allaient, au contraire, maintenir l'armée sur ses positions.

---

1. Simbschen à l'archiduc Charles, Bamberg, 28 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 88); Klenau à l'archiduc Charles, Stadt am Hof, 28 novembre 1800, et Ratisbonne, 29 novembre 1800 (*Ibid*., XI, 91); Klenau à l'archiduc Jean, Stadt am Hof, 29 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 148); Albini à l'archiduc Jean, Wiesen, 25 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, ad 88). — Cf. Heilmann, *loc. cit.*, p. 409, et *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 7.

2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 458. — Les hussards avaient perdu 8 hommes et 5 chevaux (K. K. Archiv, XI, ad 164).

3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 416 et suiv.

4. *Ibid.*, t. II, p. 421.

Les instructions adressées, le 28 au soir, aux généraux Riesch, Baillet et Kollowrat prescrivaient pour le lendemain la réunion de leurs trois corps autour de Neumarkt : deux escadrons placés à Grafing étaient destinés à les relier avec le corps Kienmayer, maintenu provisoirement à Ganghofen. Les troupes installées dans des camps devaient n'occuper ni le couvent de St. Veit, ni Neumarkt, et être constamment prêtes à partir au premier signal. « Les généraux de brigade, disait l'ordre, resteront au milieu de leurs troupes, et les feld-maréchaux-lieutenants s'installeront aussi près que possible, dans les villages et les fermes les plus rapprochés [1] ».

Dans la matinée du 29, de nouvelles instructions étaient adressées aux généraux Kienmayer et Meczery : elles leur prescrivaient de s'avancer sur Binabiburg autant que le leur permettraient la fatigue des troupes et les nécessités de l'approvisionnement. La défense de franchir la ligne de démarcation, faite dans les instructions de la veille, n'était pas reproduite. Le général Meczery était chargé d'adresser aux détachements d'extrême droite, qui pouvaient être exposés à ne pas recevoir d'ordres régulièrement, les indications nécessaires sur leur mission : gagner en avant autant de terrain que le leur permettait leur sécurité ; franchir l'Isar si c'était possible ; se relier à droite au général Klenau ; enfin envoyer au plus tôt au quartier général un rapport faisant connaître si la contrée était entièrement occupée par les Français ou sillonnée seulement par de faibles partis [2].

Le 29 au soir, le quartier général et les corps Riesch, Baillet et Kollowrat se trouvaient à Neumarkt. Meczery arrivait à 6 heures de soir à Binabiburg, occupant la Vils depuis Vilsbi-

1. K. K. Archiv, XI, 151.
2. *Ibid.*, XI, 142.

burg jusqu'à Neuhausen[1]. Kienmayer s'établissait en même temps à l'est de Binabiburg[2]. Le général Löpper signait une convention avec Ney, d'après laquelle il retirait sa ligne d'avant-postes en arrière de Ramsau[3].

Dans la journée, l'archiduc Jean renonçait à son plan de campagne, cinq jours seulement après son adoption définitive, et il rendait compte à Vienne de ses nouvelles intentions : « En raison du mauvais temps persistant et des chemins défoncés où n'eussent pu suivre ni l'artillerie, ni les vivres, *je me suis décidé à renoncer pour le moment à une opération offensive* [*sur Landshut*], qui, en cas d'insuccès, aurait pu avoir de très graves conséquences. Arrivé à l'armée aujourd'hui, je me suis résolu à me porter demain sur Ampfing, à la rencontre de l'adversaire, s'il marche par les routes qui conduisent de Münich à l'Inn, et à m'opposer à son mouvement. Hier, l'ennemi a repoussé à courte distance mes faibles avant-postes, aussi bien sur la route de Münich à Haag, que sur celle de Münich à Wasserburg[4] ».

L'état d'épuisement dans lequel les marches de concentration avaient mis les hommes et aussi le mauvais état des chemins auraient pu avoir pour l'armée autrichienne les plus graves conséquences, si celle-ci avait été coupée de l'Inn à la suite d'un combat malheureux entre l'Isar et le Lech, alors que rien n'avait été prévu pour l'organisation d'une autre ligne de communication. L'archiduc comprit le danger. « Ses conseillers, déjà effrayés des suites d'un plan bien conçu, mais

1. K. K. Archiv, XI, 151 1/4.

2. Kienmayer à l'archiduc Jean, Rothenwörth, 29 novembre 1800, 11 heures soir (K. K. Archiv, XI, 146). — Cf. K. K. Archiv, XI, 151 1/4.

3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 459.

4. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Neumarkt, 29 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 144). — Cf. l'archiduc Jean à Zweibrücken, Neumarkt, 29 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 160).

mal préparé, le décidèrent à y renoncer et à préférer les chances d'une bataille sur la route directe de Münich. On ne saurait dissimuler que la continuation d'une marche sur Landshut, en tournant pour ainsi dire le dos aux Français, n'offrît de grands inconvénients, dès que tout n'était pas prévu d'avance pour baser sur Ratisbonne la ligne future de retraite et des approvisionnements[1] ».

Il est certain que la marche rapide sur Freising et Dachau, telle que la prévoyaient les ordres primitifs du quartier général autrichien, n'aurait pu qu'augmenter le désordre et la fatigue des troupes : ce mouvement sur les derrières de l'adversaire demandait une exécution rapide et énergique et des efforts que les troupes n'étaient plus capables de donner. « On préféra l'effet plus prompt, mais aussi plus incertain, d'une bataille, à l'effet plus éloigné, mais d'autant plus sûr, de la manœuvre[2] ».

Si le quartier général autrichien avait commis une lourde faute en n'ayant pas su prévoir les obstacles qui allaient arrêter, dès le début, l'exécution de son plan — obstacles qui auraient pu en partie être évités si les troupes avaient été dirigées plus tôt et avec moins de hâte sur leurs points de concentration — le nouveau plan adopté offrait cependant de sérieux avantages et, mené plus vigoureusement, il pouvait mettre l'armée française dans une situation critique. Quoi qu'il en soit, ce changement de plan s'opéra avec la plus grande rapidité et les instructions furent aussitôt envoyées à tous les éléments de l'armée.

Les trois corps rassemblés autour de Neumarkt reçurent

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 87.
2. *Relation des mouvements de l'armée autrichienne, avant et après la bataille de Hohenlinden*, attribuée au major Ditfurt, de l'armée bavaroise (tirée des Archives de Münich et envoyée au Dépôt de la guerre le 16 novembre 1801 (Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 379).

l'ordre de se porter, le 30, sur Ampfing : celui de Kollowrat par Erharting avec les pièces de 12, les deux autres par la grande route. De même que la veille, des officiers d'état-major furent envoyés à l'avance pour préparer l'emplacement des camps. Des ordres sévères furent donnés pour le maintien de l'ordre pendant la marche, car une rencontre pouvait se produire vers Ampfing. L'archiduc devait marcher avec le corps Baillet[1].

Pendant ce temps, Meczery avait pour mission d'occuper Landshut, et Kienmayer, Vilsbiburg; des patrouilles de cavalerie devaient être envoyées par Meczery à gauche sur Erding, à droite sur Moosburg et Ratisbonne. Afin de donner le change aux Français, Kienmayer reçut l'ordre d'envoyer à Erding deux escadrons de cavalerie, chargés de faire rétablir les ponts et mettre les routes en état par les habitants, d'annoncer l'arrivée d'une colonne de 25.000 hommes et d'opérer à Erding une réquisition de bois et de paille pour cet effectif. La division Kienmayer devait d'ailleurs se tenir prête à prendre cette route au premier signal[2].

Après une marche très fatigante sur des chemins vicinaux détrempés par la pluie, les trois corps se trouvaient réunis, le 30 au soir, autour d'Ampfing : Riesch et Kollowrat sur la rive droite de l'Isen, Baillet sur la rive gauche[3].

Meczery avait traversé Vilsbiburg dans la matinée et était arrivé à Landshut à 2 heures de l'après-midi, après avoir refoulé devant lui une demi-brigade d'infanterie et environ 300 cavaliers du 16e chasseurs, du détachement Durosnel, auxquels il avait fait 80 prisonniers. En arrivant à Landshut,

1. K. K. Archiv, XI, 165. — Cf. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 9.
2. Kienmayer à l'archiduc Ferdinand, Rothenwörth, 29 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 169).
3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 460.

il fit rétablir le pont détruit par les Français[1]. Kienmayer avait été obligé de faire passer son artillerie par Neumarkt à cause du mauvais état des chemins ; il s'était établi à Vilsbiburg, couvert par un régiment de dragons, campé sur la route, à une lieue en avant ; il avait détaché vers Erding deux escadrons qui s'étaient installés à Taufkirchen[2]. Le général Löpper, à gauche, s'était replié sur Harting, au sud d'Ampfing[3]. Un léger engagement eut lieu du côté d'Aibling entre deux escadrons de cavalerie du corps de Condé et la tête de colonne de la division Montrichard[4]. A l'extrême gauche, Hiller avait occupé l'Adlerberg[5].

L'archiduc Jean rendait compte à Vienne, dès son arrivée à Ampfing, de l'exécution de son mouvement :

« Je suis parvenu aujourd'hui ici, à Ampfing, après avoir fait avec l'armée une marche très pénible : plusieurs fractions ont marché pendant douze heures. A l'arrivée de la tête de l'armée, le général Ney, qui devait avoir sous ses ordres trois régiments de cavalerie et sept demi-brigades, se trouvait précisément en marche, en colonne, de ce côté : il jugea bon, en apercevant nos colonnes, de se replier sur Haag à travers la forêt. Notre infanterie était trop fatiguée et trop peu d'éléments étaient arrivés pour pouvoir me permettre d'attaquer : je me suis vu obligé d'attendre à demain pour le faire[6] ».

Il annonçait dans la même lettre que le corps de Simbschen était tranquille, qu'une attaque d'Augereau à l'extrême droite

---

1. Meczery à l'archiduc Jean, Landshut, 30 novembre 1800, 2 heures soir (K. K. Archiv, XI, 169). — Cf. K. K. Archiv, XII, ad 98 b, 58 et 137.
2. Kienmayer à l'archiduc Jean, Vilsbiburg, 30 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 170) ; le même au même, 30 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 171). — Cf. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 471.
3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 459 et 468.
4. Bittard des Portes, *loc. cit.*, p. 365.
5. Hiller à l'archiduc Charles, Innsbruck, 30 novembre 1800 (K. K. Archiv, XI, 93).
6. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Ampfing, 30 novembre 1800 (*Ibid.*, XI, 174).

avait été repoussée énergiquement, enfin que l'ennemi avait attaqué Wasserburg et s'était retiré devant une canonnade énergique.

Décidé à attaquer le plus tôt possible l'armée française, l'archiduc désirait cependant rassembler auparavant toute son armée, et il envoya à Kienmayer l'ordre de la rejoindre au plus tôt : « La division Kienmayer arrivera, demain 1er décembre, aussi près que possible d'Erding, en suivant le cours de la Vils; elle se portera le 2 décembre sur Hohenlinden, où elle se réunira à l'armée. L'avant-garde du général Meczery s'étendra aussi loin que possible sur les deux rives de l'Isar; elle occupera Landshut et enverra des patrouilles vers le général Klenau, dans la direction de Ratisbonne; un officier sera envoyé à ce général pour le mettre verbalement au courant des mouvements de l'armée ». La plus grande rapidité était demandée à Kienmayer dans l'exécution de ses marches[1].

L'armée autrichienne pouvait profiter immédiatement de sa supériorité numérique pour tenter d'écraser la division Ney, qui semblait isolée vers Haag, et l'archiduc donna l'ordre d'attaquer vigoureusement cette position le 1er décembre. Il espérait pouvoir transporter dans la soirée son quartier général à Haag[2].

Le détachement du général Löpper, renforcé par le régiment des hussards de Vecsey, reçut la mission de mener le combat de front : il devait commencer son attaque à 7 heures du matin et faciliter l'exécution des mouvements dirigés sur les deux flancs des troupes françaises par les corps Baillet et Riesch. Le corps de réserve (Kollowrat) était maintenu à Ampfing provisoirement avec les pièces lourdes des corps des ailes et les voitures de munitions. Suivant le cas, il soutien-

1. K. K. Archiv, XII, 15 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 425).
2. K. K. Archiv, XII, 8 (*Ibid.*, t. II, p. 426).

drait l'attaque du général Löpper ou arrêterait avec sa cavalerie l'offensive ennemie dans la plaine.

L'aile gauche autrichienne était constituée par le corps de Riesch, diminué d'une brigade de cavalerie détachée au corps de réserve; elle était chargée de l'attaque sur le flanc droit de l'adversaire par Aschau et les fermes du Guggenberger; le mouvement devait commencer à 5 heures.

Baillet avait pour mission de suivre la rive gauche de l'Isen, de passer sur la rive droite à Unter Apping ou à Isenmühle, et de se diriger ensuite sur la gauche ennemie vers Haun; il devait se mettre en marche à 6 heures.

La mission de ces deux colonnes exigeant une marche rapide, elles reçurent l'ordre de n'emmener que les pièces légères et quelques voitures de munitions seulement. L'attaque devait être menée avec vigueur, chaque colonne donnant tout son effort, et la cavalerie était chargée de poursuivre énergiquement l'ennemi.

Un bataillon d'infanterie et un régiment de cavalerie du corps Baillet reçurent la mission de remonter la vallée de l'Isen jusqu'à Wasentegernbach, pour se réunir au détachement de gauche du général Meczery, qui avait été chassé de Dorfen[1]. Après avoir réoccupé ce village, il devait se tenir sur la gauche de l'adversaire par Lengdorf et Isen et essayer de s'avancer vers Erding à droite[2].

L'archiduc avait donc tracé un plan complet d'engagement avant d'avoir reconnu l'ennemi, avant de l'avoir fixé et en supposant implicitement que les Français resteraient immobiles et passifs sur leurs positions. Toutefois, la supériorité numérique de ses forces était si grande que cette attaque allait placer deux divisions françaises isolées dans une situation très critique.

1. Par la division Legrand.
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 425-426.

CHAPITRE III

Combat d'Ampfing.

Mouvements de Baillet, de Löpper, de Riesch. — Déploiement de la division Ney. — Combat livré par la brigade Desperrières. — La division Hardy débordée. — Contre-attaque de Bastoul. — Énergie de Grenier. — Retraite des Français par échelons. — Arrivée de Moreau sur le champ de bataille. — La division Grouchy établie en repli. — Belle attitude des troupes françaises. — Pertes. — Critiques de Napoléon relatives aux dispositions de l'archiduc Jean. — Mouvements des autres divisions françaises dans la journée du 1er décembre. — Front excessif de l'armée du Rhin. — Ampfing a été une surprise stratégique. — Observations de Napoléon sur la marche de l'armée française vers l'Inn.

Au quartier général autrichien on se proposait, dans la journée du 1er décembre, de chasser les Français des hauteurs qui, au sud-ouest d'Ampfing, s'interposent entre l'Inn et l'Isen et de préparer ainsi la réunion de l'armée fixée pour le 2 décembre vers Hohenlinden[1]. Les trois colonnes dirigées par Baillet à droite, Löpper au centre, Riesch à gauche, se mirent en mouvement suivant les instructions données, la veille, par l'archiduc Jean[2].

Baillet, à la tête de neuf bataillons et dix-huit escadrons, partit des environs d'Ampfing à 6 heures du matin et, suivant la rive droite de l'Isen par Weidenbach, refoula sans difficulté les avant-postes de la division Hardy sur Rattenkirchen. A sa droite, un bataillon et six escadrons, sous les ordres de Roschowsky, marchaient sur Dorfen. Il attaqua ensuite avec vigueur le gros de la division établie entre Haun et Rattenkirchen, mais fut obligé de s'arrêter pour attendre que Löpper au centre fût arrivé à sa hauteur. Il envoya à ce moment des renforts à Roschowsky, que quelques compagnies de la 42e[3],

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 10.
2. Voir page 143.
3. Brigade Bontemps, de la division Legrand.

occupant Taufkirchen, empêchaient de progresser vers Dorfen. Un peu plus tard, Roschowsky reçut encore un escadron de dragons et un escadron de cuirassiers mis à sa disposition par Baillet[1]. Löpper[2], qui était aux avant-postes vers Harting, s'était mis en marche à 7 heures du matin, renforcé par le régiment de hussards de Vecsey, et s'était avancé sur la route de Haag.

Il ne tarda pas à se heurter aux avant-postes de la division Ney, qui se replièrent sur Ober-Heldenstein et Kühham, où ils opposèrent une résistance dont Löpper ne put venir à bout que grâce aux trois bataillons du régiment Lacy, que lui envoya Baillet. Löpper marcha alors sur Haun, où était déployée la 1re brigade de la division Ney, aux ordres de l'adjudant-commandant Ruffin[3].

Riesch partit à 5 heures du matin des environs d'Ampfing avec douze bataillons et douze escadrons[4] et marcha vers le sud-ouest à travers champs parallèlement à la route de Mühldorf à Kraiburg, dans un terrain difficile et dépourvu de toute voie de communication, de sorte que son mouvement se fit avec une extrême lenteur.

Le général Desperrières, commandant la 2e brigade de la division Ney, était arrivé à Aschau la veille avec vingt et une compagnies de la 103e et cinq faibles compagnies du 19e régiment de cavalerie. Ayant reçu l'ordre de se relier avec la division Richepance, qui se trouvait en face de Wasserburg, Desperrières avait détaché à cet effet sur sa droite, vers Kloster-Gars, cinq compagnies du 1er bataillon de la 103e et deux com-

---

1. Bulletin historique de la division Legrand; Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 473 et suiv.).
2. Composition de la colonne Löpper : un bataillon et onze escadrons.
3. Löpper à l'archiduc Jean, Hohenwart, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 468). — D'après ce rapport, les Autrichiens se seraient emparés à ce moment de six bouches à feu. Les documents français ne mentionnent que deux pièces démontées et abandonnées (Dispositions militaires de l'aile gauche).
4. La brigade de cavalerie Stahel avait été laissée avec le corps Kollowrat.

pagnies du 19e de cavalerie. Sept compagnies du 2e bataillon occupaient la partie orientale d'Aschau ; sept compagnies du 3e bataillon, la partie occidentale et les hauteurs à l'ouest. Deux compagnies du 1er bataillon formaient échelon en arrière et à droite du village [1].

Le 10 frimaire au matin, les patrouilles n'avaient rien remarqué. Les troupes venaient de quitter les armes, quand, subitement, les Autrichiens se présentèrent « en masse » avec trois pièces de canon. Leur cavalerie, passant à travers le réseau d'avant-postes, chargea incontinent dans la direction d'Aschau. Les compagnies disponibles du 19e régiment de cavalerie n'eurent que le temps de se former en bataille. Elles se jetèrent aussitôt sur la cavalerie autrichienne, qui fit demi-tour et s'enfuit sous le feu des postes d'infanterie. Cette diversion avait permis à la 103e de se ressaisir et de se rallier sur les hauteurs à l'ouest d'Aschau. Cependant, Riesch rassemblait ses forces à Aschau et envoyait, pour la sécurité de son flanc gauche, un détachement sur Au et Gars, le long de l'Inn [2]. Puis il reprit l'attaque.

En présence des forces considérables qui le menaçaient, Desperrières fit demander du renfort à Ney, qui, fort occupé au centre et à gauche, fut obligé de le laisser agir avec ses seuls moyens. Il fallut donc céder le terrain, ce que fit la 103e en très bon ordre et en reculant pied à pied vers le nord-ouest [3].

Desperrières, écrasé sous le nombre et manquant d'ailleurs de cartouches, se préparait à battre définitivement en retraite sur Haun, lorsqu'un aide de camp de Ney lui apporta l'ordre de tenir aussi longtemps qu'il pourrait, « même jusqu'à extinction ». Desperrières empêchait, en effet, les Autrichiens de déboucher sur Reichertsheim. S'ils s'emparaient de cette loca-

1. Rapport du général Desperrières.
2. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 464).
3. Rapport de Desperrières.

lité et des hauteurs à l'ouest, ils étaient maîtres de la route de Haag ; la retraite des divisions Ney et Hardy eût été « extrêmement difficile [1] ».

L'ordre de Ney mit Desperrières dans le plus grand embarras. Il avait l'avantage du terrain, mais sa situation était très critique. « L'ennemi ne cessait de me tourner à tout moment, écrit-il. J'étais obligé de dégarnir sans cesse ma droite pour aller au secours de ma gauche ; mon centre, pour secourir ma droite ; ma gauche, pour garnir mon centre ; j'écrasais ma troupe pour multiplier mes moyens. J'étais dans cet état de perplexité lorsque l'ennemi envoya une nuée de tirailleurs sur ma droite et en arrière de moi... Je vous l'avouerai, je me crus perdu ; c'est alors que je hasardai le tout pour le tout, désirant au moins finir avec honneur [2]... »

En battant en retraite, Desperrières avait rencontré le 3e escadron du 13e de dragons, de la brigade Joba, et l'avait gardé avec lui en l'établissant sur sa droite, derrière une haie assez haute. Remarquant que les Autrichiens n'avaient pas de cavalerie à proximité de leur infanterie, Desperrières prescrivit au commandant de l'escadron d'intervenir et le fit soutenir par 80 fantassins, tandis que 8 tambours battaient la charge. Les dragons chargèrent « avec tant de bravoure que tout ce qui n'était pas monté fut pris [3] ». Desperrières se procura ainsi des cartouches pour continuer la lutte. Des fractions d'infanterie ennemie s'étant réfugiées dans un fond où la cavalerie ne pouvait les atteindre, les fantassins y coururent et les firent prisonniers [4]. Cette charge bien exécutée, et dont l'infanterie avait su profiter, dégagea Desperrières, lui fit même regagner un peu

1. Rapport de Desperrières ; Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Rapport de Desperrières.
3. *Ibid.*
4. 450 hommes environ tombèrent ainsi aux mains des Français à ce moment. Desperrières fit en tout près de 800 prisonniers dans cette journée (Rapport de Desperrières ; Desperrières à Dessolle, Presserdorf, 11 frimaire).

de terrain et lui permit de lutter encore plus de trois heures dans la zone comprise entre Aschau et la route de Haag [1].

Sur ces entrefaites, Ney avait fait prendre l'offensive vers Haun et refoulé Löpper « à plus d'une demi-lieue du point d'attaque, lui faisant des prisonniers et lui enlevant une pièce de canon et deux caissons [2] ». Renforcé à midi par deux bataillons Benyowsky, Löpper se reporta en avant et obligea la brigade Ruffin à reculer à son tour [3].

« Six bouches à feu soutenues par six escadrons de hussards ennemis écrasaient notre infanterie sur les hauteurs d'Haigerloh ; 6 pièces servies par la 2e compagnie du 7e régiment d'artillerie légère et la 4e compagnie du 8e ont arrêté l'ennemi, lui ont démonté 4 pièces dans moins de demi-heure et fait sauter trois caissons ; elles l'ont même forcé à se retirer en nous abandonnant du canon. Deux bouches à feu s'étaient alors portées sur la crête des hauteurs ; elles sont chargées et enlevées par les deux escadrons de hussards ennemis qui s'étaient ralliés à la faveur d'un bouquet de bois. Les canonniers se réunissent aussitôt, chargent à leur tour les hussards avec intrépidité et ramènent leurs pièces. Le citoyen Jaziel, maréchal des logis, a eu dans cette charge le bras droit coupé d'un coup de sabre. En général, on ne saurait assez faire l'éloge de cette arme, soit dans les combats, soit pour son organisation. Elle est soignée avec une perfection étonnante dans tous ses détails ; c'est un hommage bien juste à rendre au général Éblé qui la commande, et qui doit être compté, dans cette arme, comme un des meilleurs officiers de l'Europe [4] ».

Les progrès de l'ennemi s'accentuaient surtout à sa droite

---

1. Rapport de Desperrières.
2. Rapport de Grenier à Moreau sur le combat d'Ampfing.
3. Löpper à l'archiduc Jean, Hohenwart, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 464).
4. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire.

qui débordait de plus en plus la division Hardy établie entre Haun et Rattenkirchen.

Riesch avait réparti ses forces en deux colonnes qui se constituèrent chacune une réserve: division Hohenlohe à droite, division Hesse-Homburg à gauche. A l'extrême droite, Roschowsky s'emparait de Taufkirchen, mais ne put enlever les hauteurs voisines à la brigade Bontems qu'à 3 heures de l'après-midi. Peu après, il occupait Schwindegg, d'où cette brigade se replia vers Dorfen ; elle y fut recueillie par le gros de la division Legrand que l'ennemi ne put entamer[1].

De leur côté, Hohenlohe et Hesse-Homburg prenaient pied sur les hauteurs entre Rattenkirchen et Pfaffenkirchen et refoulaient Hardy vers la grande route de Haag. Le moment était critique, car Grenier était débordé sur ses deux ailes à la fois. Hardy venait d'être blessé d'un coup de feu à la main ; un officier de son état-major était tué à ses côtés. Bastoul prit le commandement de la division et, se mettant à pied à la tête d'une de ses colonnes, le drapeau de la 53ᵉ à la main, il contre-attaqua vigoureusement l'ennemi et parvint à le chasser d'un petit bois près de Rattenkirchen[2]. « J'opposai manœuvre à manœuvre, dit Grenier. Je fis marcher de la droite vers la gauche et fis porter la brigade du général Joba en réserve dans les bois en arrière de Wald. Sûr de mon mouvement, je fis repousser plusieurs fois l'ennemi sur tous les points de l'attaque »[2]. La 76ᵉ demi-brigade fit, dans cette phase du combat, « des prodiges de valeur[3] ».

Les bataillons de grenadiers de la division Ney s'établirent de leur côté « parallèlement à la lisière des bois au sud de la grande route[4] ».

1 Bulletin historique de la division Legrand; Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.* t. II, p. 464); *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 12 et suiv.

2. Rapport de Grenier.

3. Bulletin historique de la division Ney.

4. Dispositions militaires de l'aile gauche.

Grenier avait reçu sur ces entrefaites, du général en chef, l'ordre de ne pas s'opiniâtrer dans ce combat inégal et de céder le terrain.

Les troupes de la brigade Joba et de la division Hardy « profitèrent habilement de toutes les positions que leur offrait un pays coupé, montueux et boisé, pour arrêter l'ennemi à chaque pas et le forcer à combattre partout [1] ».

La retraite se fit par échelons et dans le meilleur ordre, mais fut ensuite menacée par les progrès de Baillet qui, serrant de près Desperrières, atteignait déjà Reichertsheim, où la route franchit une sorte de défilé dans lequel l'artillerie était encore engagée. Grenier ordonna au chef de brigade du 2e régiment de dragons de repasser le défilé avec environ 150 chevaux et de charger l'ennemi. « Cet officier supérieur exécuta cet ordre avec autant de vigueur que de talent ; il fit près de cent prisonniers et resta maître du passage. Le sous-lieutenant Hulot, beau-frère et aide de camp de Moreau, se distingua dans cette charge. L'artillerie débarrassée, la retraite se continua avec le même ordre sur la route de Haag [2] ».

Apprenant que Grenier était fortement attaqué, Moreau lui avait envoyé aussitôt l'ordre de se replier et s'était rendu sur le terrain de l'action. « Voyant le grand développement des forces de l'ennemi, il s'assura que la plus grande partie de son armée était réunie devant lui ; la retraite était ordonnée ; il fit avancer la division Grouchy pour la soutenir [3] ».

La brigade Boyer, de cette division, venant de Hohenlinden, qui avait pris position sur les hauteurs entre Thambach et Sachsenstätt, arrêta définitivement les Autrichiens [4].

La 108e demi-brigade, seule engagée, se distingua par sa belle attitude [5].

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Rapport de Grenier.
3. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire.
4. *Ibid* ; Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 473).
5. Bulletin historique de la division Grouchy.

« Les bonnes dispositions du général français rendaient impossible à l'armée autrichienne de pousser ses avantages plus loin[1] ». La nuit était tombée d'ailleurs, mettant fin aux derniers engagements partiels.

Toutes les troupes de l'aile gauche avaient montré une solidité remarquable dans cette lutte inégale ; mais celles de Ney avaient fait particulièrement bonne contenance. « La marche rétrograde de la division, qui devait se faire du plateau en avant de Haun et ensuite à travers la forêt par une seule route praticable pour l'artillerie, formant un défilé de deux lieues, fut exécutée par échelons jusqu'à l'entrée du bois, et les colonnes des différentes armes prirent successivement leur rang sans confusion, ni sans que nous ayons perdu une seule bouche à feu. A mesure que les colonnes débouchèrent du bois vers Haag, les officiers d'état-major les dirigèrent sur les divers points qu'elles devaient occuper à hauteur de ce dernier endroit, où la réunion des troupes, leur bonne contenance et l'obscurité contraignirent l'ennemi à cesser des efforts infructueux pour les entamer[2] ».

La division Ney prit position à l'est et au nord-est de Haag, sa droite à la route. La division Hardy s'établit au sud-est de Haag, la gauche à la route. La division Legrand resta à Dorfen. Le quartier général de l'aile gauche fut installé à Haag[3].

La division Grouchy, du corps du centre, se maintint pour la nuit à l'est de Ramsau, sauf deux bataillons de la 57e qui étaient demeurés à Maitenbeth et les 11e chasseurs et 6e hussards cantonnés à l'ouest de Haag[4].

---

1. Relation du major Ditfurt (Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 379).
2. Bulletin historique de la division Ney, rédigé par le chef de bataillon Passinges, premier aide de camp de Ney et chef provisoire de l'état-major de sa division. — « Nous nous sommes battus comme des lions », écrivait Hardy à sa femme, le 12 frimaire (*Correspondance intime du général Jean Hardy*, p. 228).
3. Dispositions militaires de l'aile gauche.
4. Bulletin historique de la division Grouchy.

Les pertes de l'aile gauche s'élevaient à 193 tués dont 7 officiers ; à 817 blessés dont 41 officiers ; à 697 prisonniers dont 42 officiers[1]. La 108e demi-brigade, de la division Grouchy, avait eu 4 hommes tués dont un officier, et 60 blessés dont 14 officiers[2].

« Je ne puis mieux faire l'éloge des troupes qui ont combattu dans cette journée, écrivait Grenier, qu'en les désignant. Le général en chef jugera de leur valeur et de leur conduite en comparant leur nombre et leurs forces avec celles ennemies qui étaient opposées. Il observera encore que, sur le champ de bataille, onze bataillons seulement ont combattu, les autres étant chargés de défendre, de même que la division du général Legrand, des points d'attaque séparés[3] ».

Les pertes des Autrichiens s'élevaient à 303 tués, 1.690 blessés, 1.077 prisonniers, en tout 3.070 hommes dont 62 officiers[4]. Le but réel de l'opération était manqué, car l'armée autrichienne n'avait pas atteint Haag; elle bivouaqua à Thambach et Ramsau[5].

L'archiduc Jean, a dit Napoléon, « a fort bien engagé le combat du 1er décembre, mais il n'y a pas mis de vigueur; il a passé toute la journée à se déployer. Ces mouvements exigent beaucoup de temps et les jours sont bien courts en décembre;

1. Dispositions militaires de l'aile gauche. — Le rapport de Grenier mentionne 700 ou 800 hommes tués ou blessés et 250 prisonniers.
2. Bulletin historique de la division Grouchy.
3. Rapport de Grenier. — Les corps de troupes sont :
Infanterie : trois bataillons de la 15e, deux de la 23e, trois de la 103e, trois de la 76e, les grenadiers de ces corps; trois bataillons de la 53e, trois de la 89e.
Cavalerie : 13e et 2e régiments de dragons, 13e régiment de cavalerie, 19e et 23e régiments de chasseurs.
Artillerie : 6e compagnie du 2e régiment d'artillerie légère, 3e et 2e compagnies du 7e régiment d'artillerie légère, 4e compagnie du 8e régiment d'artillerie légère, 3e compagnie du 7e régiment d'artillerie à pied.
4. K. K. Archiv, XII, ad 229 b ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 14. — Riesch évalue ses propres pertes à 500 hommes et annonce avoir fait 300 prisonniers (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 464).
5. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 14.

ce n'était pas le cas de parader. Il fallait attaquer par la gauche et par le centre, par la droite en colonnes et au pas de charge, tête baissée. En profitant ainsi de sa grande supériorité, il eût entamé et mis en déroute les divisions Ney et Hardy[1] ».

A 5 heures de l'après-midi, l'archiduc Jean arriva sur les hauteurs de Ramsau. Grisé par le succès[2], il expédia de tous côtés la nouvelle de la défaite de l'armée française et écrivit le soir même à l'Empereur, de son quartier général de Haun : « L'ennemi, fort de trois divisions, était établi, à une demi-lieue d'Ampfing, sur des hauteurs très avantageuses. Il s'est défendu avec opiniâtreté, mais a dû céder partout devant la bravoure de nos troupes. Nous avons combattu pendant dix heures pour conquérir pas à pas le terrain qui s'étend jusqu'à Ramsau. Nous avons pris 6 canons et fait 800 prisonniers. Nos pertes sont assez importantes, mais elles consistent surtout en blessés[3] ».

L'archiduc ne se trouvait pas satisfait des opérations des colonnes latérales. Dans ses ordres pour le 2 décembre, il manifestait son mécontentement par ces mots : « J'attends [pour demain] plus de rapidité qu'aujourd'hui dans la marche des colonnes des ailes[4] ».

Le mouvement de la colonne Kienmayer avait également donné lieu à des mécomptes : il lui avait été impossible de dépasser Taufkirchen ; le gros s'était arrêté à Hubenstein[5]. Une partie seulement de l'artillerie et quelques caissons avaient pu suivre ; le reste, avec les équipages, avait été dirigé

1. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 55-56.
2. Notices historiques sur les opérations de l'armée autrichienne pendant la campagne d'hiver de 1800 (Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 366).
3. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 428. — Cf. K. K. Archiv, XII, ad 11 et 12.
4. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 429.
5. Kienmayer à l'archiduc Jean, Velden, 1er décembre 1800 (K. K. Archiv, XII, 5).

sur Neumarkt. Aussi Kienmayer dut-il recommander de ménager les munitions[1].

Meczery atteignit Moosburg dans la journée et manda à l'archiduc qu'il était maître des deux rives de l'Isar[2].

Klenau franchit le Danube et se porta sur Postsaal et Pfaffenberg. Il poussa des partis de cavalerie sur Straubing et Landshut. Le colonel Walmoden, à la tête de l'avant-garde, fit prisonniers près de Postsaal 7 officiers et 200 hommes. Des patrouilles le mirent en liaison avec Meczery à Pfaffenberg[3].

A l'issue du combat d'Ampfing, l'archiduc Jean écrivit à Klenau : « Cherchez à vous avancer le plus possible entre l'Isar et le Lech, afin de me permettre de franchir l'Isar en peu de temps et de gagner le Lech[4] ».

Une seule division du corps du centre avait suffi, comme on l'a vu, pour recueillir Grenier après le combat d'Ampfing et pour mettre fin aux progrès des Autrichiens. La division Richepance avait employé la journée du 10 frimaire à de nouvelles reconnaissances sur Wasserburg; puis, sur l'ordre de Moreau, elle avait dirigé la brigade Walther sur Haag, où son intervention ne fut pas nécessaire. Le gros se maintenait à Edling[5]. Le quartier général de la division Decaen fut établi à Beiharting; une brigade se porta sur cette localité; l'autre, de Zorneding sur Zinneberg; l'avant-garde du chef de brigade Laffon fut établie à l'ouest de Rott. Decaen apprit que l'ennemi avait brûlé le pont de Rosenheim vers 4 h. 1/2 de l'après-midi[6].

---

1. Kienmayer à l'archiduc Ferdinand, Hubenstein, 1er décembre (K. K. Archiv, XII, 5 1/4).
2. Meczery à l'archiduc Jean, Moosburg, 1er décembre 1800 (*Ibid.*, XII, 13).
3. K. K. Archiv, XII, ad 98 b.
4. L'archiduc Jean à Klenau, Haun, 1er décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 427).
5. Le chef de l'état-major de la division Richepance à Lahorie, Edling, 10 frimaire.
6. L'adjudant-commandant Plauzonne à Lahorie, Rott, 10 frimaire.

Afin de couvrir l'extrême gauche de l'armée et, en même temps, pour ne pas être coupé de Colaud, la division de réserve de cavalerie d'Hautpoul envoya d'Anzing sur Erding, sous les ordres du général Espagne, le 2e régiment de carabiniers, les hussards volontaires et deux pièces légères. Le 1er régiment de carabiniers vint à Harthofen. Le reste de la division se porta sur Maitenbeth et Mittbach[1].

A l'aile droite, la division Montrichard, partant d'Aibling et environs vers 10 heures du matin, marcha sur Rosenheim. Les sapeurs rétablirent sur la Mangfall le pont que l'ennemi avait coupé la veille, et toute la division franchit la rivière, sauf le 3e bataillon de la 84e, qui suivit la rive gauche. La brigade Roussel enleva Rosenheim, qui ne fut que faiblement défendue. L'ennemi se retira partie sur Wasserburg, partie sur la rive droite de l'Inn en détruisant le pont. Ses batteries établies sur cette rive, en face du point de passage, couvrirent sa retraite et empêchèrent l'assaillant de déboucher de Rosenheim. Dans la soirée, la division Montrichard prit position à l'ouest de Rosenheim, ayant sur l'Inn une chaîne de postes depuis Happing jusqu'à Pfunzen. Elle n'avait perdu qu'un tué et cinq blessés[2].

La force de la division Molitor fut fixée à huit bataillons qui, d'après les instructions de Lecourbe, occupèrent les emplacements ci-après : trois à Feldkirch et dans la vallée de l'Ill; un dans celle de l'Iller; deux dans celle du Lech; un vers Ettal et Murnau; un vers Kolchelsee et Benedictbeuern, extrême gauche de la ligne[3]. Ces deux derniers points paraissaient importants à Lecourbe : « Si l'ennemi veut manœuvrer

1. D'Hautpoul à Lahorie, Hohenlinden, 10 frimaire.
2. Lecourbe à Moreau, Aibling, 10 frimaire; Bulletin historique de la division Montrichard.
3. La 36e demi-brigade, qui occupait ces deux points, devait y être relevée par la 37e. Cette dernière était chargée aussi de l'occupation d'Immenstadt tenu par un bataillon de la 38e, qui devait être renvoyé à Tölz à marches forcées.

sur nos flancs, écrivait-il à Molitor, il le fera le plus près possible de l'armée [1] ».

Gudin fut informé de l'extension donnée à la zone d'observation de la division Molitor. La 36e demi-brigade devenait dès lors disponible, et six bataillons de la division Gudin pouvaient participer aux opérations sur l'Inn. Gudin était chargé d'en reconnaître les abords depuis les environs de Neubeuern jusqu'à Rosenheim. « Je pense, lui mandait Lecourbe, que ce sera encore sur mon point que le passage de cette rivière s'exécutera [2] ».

Plein d'ardeur, Lecourbe écrivait à Moreau : « Mandez-moi quels sont vos moyens de passage. Avez-vous des pontons ? Et où sont-ils ? Nous ne pouvons rester longtemps ici, car nous y éprouverions des besoins et, pendant ce temps, l'ennemi pourrait faire quelques tentatives sur notre flanc droit; et vous sentez qu'une réunion de moyens sur un débouché quelconque, et quelque bien qu'il soit gardé, produit toujours un effet sensible. Il faut aussi que l'armée d'Italie nous seconde, afin de nous débarrasser du corps ennemi qui se trouve dans le Tyrol et qui ne pourrait y rester si nos deux armées se donnent la main [3] ».

Abstraction faite du corps du Bas-Rhin et des troupes chargées d'observer le Tyrol, l'armée française occupait, dans la soirée du 10 frimaire, un front de 50 kilomètres *à vol d'oiseau*, de Rosenheim à Dorfen. Il eût donc fallu à Moreau deux jours au moins pour se concentrer sur l'une de ses ailes s'il eût voulu livrer, dans de bonnes conditions, une bataille que la proximité des Autrichiens rendait probable. Sans doute il ne s'attendait pas à rencontrer l'armée adverse sur la rive gauche de l'Inn; mais il ne devait pas moins être en mesure de lui

1. Lecourbe à Molitor, Tölz, 10 frimaire.
2. Lecourbe à Gudin, Tölz, 10 frimaire.
3. Lecourbe à Moreau, Aibling, 10 frimaire.

faire face si cet événement imprévu venait à se produire. Moreau comprit le lendemain, quand l'attaque inopinée des Autrichiens eut montré le danger causé par l'extension excessive du front de marche, que le temps nécessaire au rassemblement de l'armée était trop considérable.

« J'ai fait marcher un peu disséminé, écrivait-il au Ministre de la guerre, tant pour reconnaître l'Inn, si l'ennemi le repassait, que pour m'assurer du point de son rassemblement; bien décidé, lorsque je le connaîtrais, à me réunir également et à l'aborder [1] ».

La dissémination des forces n'était nullement nécessaire pour obtenir ces deux résultats, et Napoléon a fait à Moreau, à ce sujet, des critiques très justifiées : « La marche du général Moreau sur l'Inn est défectueuse; il ne devait pas aborder cette rivière sur six points et sur une ligne de quinze à vingt lieues [2] ». D'ailleurs, Moreau était-il bien sûr de pouvoir se rassembler où et quand il le voudrait? Il lui eût fallu, à cet effet, un organe qui lui manquait : une avant-garde générale qui lui eût procuré le temps et l'espace nécessaires. Le corps de Grenier en remplit le rôle, il est vrai, inconsciemment et par hasard. Il s'en acquitta d'ailleurs fort bien : cédant le terrain pied à pied, sans se laisser aborder ; ripostant par des contre-attaques quand il était serré de trop près; obligeant l'armée adverse à se déployer et à marcher lentement, à dévoiler ses forces et ses intentions. Néanmoins la dissémination de l'armée du Rhin était si grande qu'elle ne put effectuer sa concentration que par des mouvements en arrière.

En réalité, il y eut à Ampfing une véritable surprise stratégique consistant en ce fait brutal que l'ennemi était apparu tout à coup en forces considérables, à l'aile gauche française,

1. Moreau au Ministre de la guerre, Anzing, 11 frimaire.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 50.

sans qu'on le sût si rapproché et sans qu'on pût se rassembler le jour même ni le lendemain, pour lui livrer bataille. C'est ce que Napoléon a exprimé en ces termes : « L'alarme fut grande dans l'armée française ; le général en chef fut déconcerté. Il était pris en flagrant délit ; l'ennemi attaquait, avec une forte masse, ses divisions séparées et éparpillées [1] ». Cette situation critique était due à l'absence d'un service de sûreté.

Napoléon s'est expliqué, à Sainte-Hélène, sur la façon dont eût dû s'opérer le mouvement de l'armée française de l'Isar sur l'Inn : « Lorsque l'armée qui vous est opposée est couverte par un fleuve sur lequel elle a plusieurs têtes de pont, il ne faut pas l'aborder de front. Cette disposition dissémine votre armée et vous expose à être coupé. Il faut s'approcher de la rivière que vous voulez passer par des colonnes en échelons, de sorte qu'il n'y ait qu'une seule colonne, la plus avancée, que l'ennemi puisse attaquer sans prêter lui-même le flanc. Pendant ce temps, vos troupes légères borderont la rive ; et lorsque vous serez fixé sur le point où vous voulez passer — point qui doit toujours être éloigné de l'échelon de tête, pour mieux tromper votre ennemi — vous vous y porterez rapidement et jetterez votre pont. L'observation de ce principe était très importante sur l'Inn, le général français ayant fait de Münich son point de pivot. Or il n'y a de Münich à l'endroit le plus près de cette rivière que 10 lieues ; elle court obliquement, en s'éloignant toujours davantage de cette capitale, de sorte que lorsque l'on veut jeter un pont plus bas, on prête le flanc à l'ennemi... Avec une armée qui eût été même supérieure en nombre, les dispositions prises eussent été dangereuses. C'est de Landshut qu'il faut partir pour marcher sur l'Inn [2] ».

1. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 30.
2. *Ibid.*, p. 50-51.

CHAPITRE IV

La concentration de l'armée française.

Ordres donnés par Moreau dans la soirée du 10 frimaire pour la concentration à Hohenlinden. — Instructions expédiées à Colaud pour hâter sa marche. — Mouvements de l'aile gauche. — Marches rétrogrades des divisions du Centre. — Ordres envoyés à Lecourbe. — L'archiduc Jean, grisé par le succès d'Ampfing, se méprend sur le but des mouvements de l'armée du Rhin. — Il croit Moreau en pleine retraite sur l'Isar. — Ses instructions pour le 2 décembre. — Opérations des Austro-Bavarois dans cette journée. — Erreur persistante de l'archiduc Jean. — Il projette, pour le 3 décembre, la réunion générale de ses forces à Anzing.

Revenu dans la soirée du 10 frimaire à son quartier général à Haag, Moreau donna aussitôt des ordres pour la concentration de l'armée sur Hohenlinden.

« Les projets de l'ennemi étaient maintenant développés. La route de Wasserburg, qu'il avait pour ainsi dire abandonnée ; son armée réunie, marchant par la route de Mühldorf et la vallée d'Isen ; un corps de 6.000 hommes qui se dirigeait sur Landshut par Freising ; le corps du général Klenau, qui avait passé le Danube sur Ratisbonne pour se joindre au corps de Landshut, tout annonçait que l'ennemi voulait faire effort sur notre gauche, en même temps qu'un corps assez considérable se porterait sur la chaussée d'Augsburg pour nous couper cette retraite et nous rejeter au pied des montagnes, sur la route de Münich à Landsberg, où le corps du Tyrol, qui se trouvait sur nos flancs, devait, à son tour, inquiéter notre mouvement rétrograde.

» Tel était le plan gigantesque adopté par l'ennemi ; mais les mouvements trop grands et trop étendus qu'il entraînait en rendaient nécessairement l'exécution très lente, et le général en chef avait tout le temps de réunir la plus grande partie de

ses forces pour écraser la droite de l'ennemi avant que la gauche eût pu l'aborder [1] ».

Dans la matinée du 10 frimaire, et avant de connaître l'attaque des Autrichiens à Ampfing, Colaud, commandant une des divisions du corps du Bas-Rhin, avait été invité à presser sa marche sur Landshut. Il devait se faire précéder par deux régiments de cavalerie et deux pièces d'artillerie légère qui se porteraient sur cette ville « à marches forcées » et y relèveraient le détachement de la division Legrand rappelé à Dorfen [2]. Apprenant que ce détachement avait été obligé de se replier, Moreau prescrivit à Colaud d'envoyer des partis sur Landshut, Moosburg et Freising, pour savoir où il pourrait franchir l'Isar. « Il est absolument nécessaire, ajoutait le général en chef, que vous arriviez à force de marches et que vous passiez cette rivière [3] ». Ces recommandations répondaient à la double nécessité de couvrir la gauche de l'armée et de n'être pas coupé du corps du Bas-Rhin, éventualité que faisaient craindre les mouvements de l'ennemi sur Moosburg et Freising.

Dans la soirée, à l'issue du combat d'Ampfing, de nouvelles instructions, plus pressantes encore, furent expédiées à Colaud. « Il faut absolument, lui écrivait Dessolle, que votre division arrive le 12 à Erding, dussiez-vous laisser la moitié de vos troupes en arrière si elles étaient trop fatiguées pour vous suivre. Le général en chef l'exige [4] ». Colaud devait ramener avec lui le détachement du chef de brigade Durosnel qui, après avoir rompu le pont de Landshut, s'était replié vers Mainburg. Il lui était prescrit de couper les ponts de l'Amper, afin de ne pas être inquiété sur ses derrières

1. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire.
2. Moreau à Colaud, Haag, 10 frimaire; Moreau au général commandant troupes de la division Legrand laissées devant Landshut, Haag, 10 frimaire.
3. Moreau à Colaud, Haag, 10 frimaire, 8 heures matin.
4. Dessolle à Colaud, Haag, 10 frimaire, au soir.

par Klenau ; il n'en conserverait qu'un pour ses communications, et le ferait garder. Son itinéraire serait par Freising vers Erding. Les troupes de la divison Souham, du corps du Bas-Rhin, laissées en observation sur la rive droite de l'Altmühl, entre Kelheim et Eichstätt[1], agiraient pendant ce temps « avec prudence et précaution » et manœuvreraient au nord et au sud du Danube. A supposer qu'elles fussent pressées, elles tiendraient avec énergie Neuburg et Pöttmes, « ces deux points couvrant la communication de Münich à Augsburg ». Enfin, si les travaux de démolition d'Ingolstadt étaient assez avancés pour rendre la place intenable, il valait mieux l'abandonner en entier. En tout cas, la garnison qu'on y laisserait se replierait, en même temps que les troupes d'observation, sur Neuburg et Pöttmes[2].

La division Colaud, qui s'était reportée le 7 frimaire sur Neustadt par Siegenburg, était restée, les 8, 9 et 10 frimaire, la droite à Mülhausen, la gauche au Danube, « gardant les grandes communications de Ratisbonne[3] ». Colaud, en recevant le 11 les courriers de Dessolle, fit immédiatement rassembler ses troupes et se mit en mouvement sur Freising et Erding avec l'intention « de marcher toute la nuit ». Durosnel devait le précéder à Freising[4].

Grenier reçut l'ordre de faire reprendre aux divisions de l'aile gauche les positions qu'elles avaient occupées le 6 frimaire avant la reprise des hostilités, c'est-à-dire la droite à Hohenlinden, la gauche à Harthofen[5].

La division Legrand partit à minuit de Dorfen; elle devait se trouver établie le 11, la droite vers Harthofen, le centre vis-à-

1. Bulletin historique de la division Souham.
2. Dessolle à Colaud, Haag, 10 frimaire, au soir.
3. Bulletin historique de la division Colaud.
4. Colaud à Dessolle, Neustadt, 11 frimaire.
5. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire.

vis les débouchés de Dorfen, la gauche à Langengeisling sur la route de Moosburg. Quartier général à Erding, avec un bataillon et trois escadrons.

La division Bastoul se mit en marche le 11 frimaire, à 1 heure du matin. Son avant-garde, composée d'un régiment de chasseurs et de trois bataillons d'infanterie, se dirigea, par Winden, Oberndorf et Pyramoos, sur Isen, où elle prit position, occupant Burgrain à droite et se liant par sa gauche avec les troupes de Legrand. Le gros de la division suivit la grande route de Hohenlinden et se porta sur les hauteurs au sud-est de Harthofen. Son quartier général fut installé à Pastetten.

La division Ney, constituant l'arrière-garde, ne commença son mouvement qu'à 2 heures du matin[1]. Elle succéda à la division Bastoul sur la route de Hohenlinden et s'établit à l'ouest de cette localité ; à Forstern fut établi son quartier général, la gauche de la division vers Burgrain se reliant à la division Bastoul. Les avant-postes se maintinrent pendant un certain temps à la lisière est de la forêt de Haag, vers Maitenbeth, puis se replièrent sur Kreith et Birkach. L'ennemi ne suivit d'ailleurs que faiblement, se contentant d'observer au moyen de quelques partis[2].

Le quartier général de l'aile gauche fut transféré de Haag à Forstinning.

Les divisions du corps du centre furent également ramenées en arrière.

Richepance reçut, dans la soirée du 10, l'ordre d'abandonner, le 11 au matin, sa position à l'ouest de Wasserburg pour

1. Le capitaine Séruzier, qui commandait l'artillerie à cheval de la division Ney, relate ainsi les ordres que lui aurait donnés directement Moreau : « Vous vous retirerez lentement (me dit-il) devant l'ennemi en l'engageant dans la forêt ; vous profiterez de tous les avantages que le terrain vous fournira pour l'y arrêter et l'y contenir le plus longtemps possible, de manière qu'il n'ait pas la facilité de déboucher dans la plaine avant le jour, et plus tard si vous le pouvez » (*Mémoires militaires du baron Séruzier*, p. 20).

2. Dispositions militaires de l'aile gauche.

venir reprendre celle d'Ebersberg, de façon à pouvoir être rendu, le 12 de bonne heure, vers Hohenlinden ou Anzing[1]. Le mouvement fut exécuté le 11, avant la pointe du jour, sans être suivi par l'ennemi. La brigade Walther, envoyée le 10 vers Haag, rejoignit Richepance par l'itinéraire Haag, Maitenbeth et Christoph. La division s'établit, échelonnée entre Ebersberg et Steinhöring. « Tout est disposé pour marcher au premier ordre », mandait Richepance à Moreau[2].

Decaen devait quitter, le 11 au matin, ses positions pour venir se rassembler vers Zorneding[3]. L'ordre de Lahorie, expédié à Zinneberg, ne parvint à Decaen à Rott que le 11 frimaire à midi, à son retour d'une reconnaissance, et les troupes avaient à faire de cinq à huit heures de marche. Il s'empressa d'envoyer des officiers porteurs de ses instructions avec la recommandation de faire la plus grande diligence. La brigade Durutte devait s'établir au nord de la route de Münich à Ebersberg, la droite à Zorneding; la brigade Debilly entre Buch et Zorneding; la légion polonaise à Neukirchen, sur la route de Münich à Ebersberg; l'avant-garde Laffon à Axing et Moosach; le quartier général à Zorneding. Decaen, devançant ses troupes, s'y rendit en toute hâte pour être plus à portée des nouvelles instructions que pourrait lui envoyer Moreau[4].

La division Grandjean demeura en position toute la matinée pour couvrir le mouvement rétrograde du corps de Grenier. Elle se porta ensuite à Maitenbeth, puis, dans l'après-midi, vint prendre position vers Hohenlinden, maintenant toutefois son avant-garde à l'est de ce village, sur la route de Haag, à l'entrée de la forêt[5].

La division de cavalerie d'Hautpoul devait d'abord s'établir

1. Lahorie à Richepance, Haag, 10 frimaire.
2. Richepance à Moreau, Ebersberg, 11 frimaire.
3. Lahorie à Decaen, Haag, 10 frimaire, 6 heures soir.
4. Decaen, *Mémoires inédits*.
5. Dessolle à Grandjean, Anzing, 11 frimaire.

la droite à Pullach, la gauche à Pastetten; mais un contre-ordre de Lahorie lui prescrivit de venir à Forstinning, la droite à la grande route [1].

Ordre fut envoyé à Lecourbe d'employer les troupes qu'il croirait suffisantes à couvrir les routes de Rosenheim et de Wasserburg et de concentrer sur sa gauche les unités qui pourraient lui rester « pour en disposer, s'il est nécessaire, en abordant l'ennemi [2] ». La dépêche, expédiée de Haag le 10 frimaire à 10 heures du soir seulement, ne parvint au quartier général de Lecourbe, à Aibling, que le 11 à 7 heures du soir. Lecourbe rentrait d'une reconnaissance à Rosenheim et Kirchdorf. « Je suis bien fâché du contretemps que vous m'annoncez, mandait-il à Moreau; nous allions bon train [3] ». Il résolut d'exécuter de nuit les mouvements nécessaires :

Aibling resterait occupé ; des corps seraient échelonnés en arrière jusqu'à Grub. Montrichard, avec sept batataillons, se porterait sur la haute vallée de la Glon, vers Pframern, et s'éclairerait sur la route de Wasserburg jusqu'à Ebersberg en cherchant la liaison avec les troupes du corps du centre. « Songez bien, lui écrivait Lecourbe, que votre objet est de vous opposer à ce qui viendrait de Wasserburg [4] ». Lecourbe donna à la division Gudin les ordres suivants : le général Puthod avec la 94e, le 8e de hussards et le 23e de cavalerie, viendrait prendre position à Aibling et Unterwiechs pour couvrir la route de Rosenheim ; le général Laval dirigerait un bataillon de la 36e sur Miesbach, les deux autres sur Weyarn et Grub. De sa personne, Lecourbe se proposait de s'établir à Holzkirchen [5].

1. Lahorie à d'Hautpoul, Haag, 10 frimaire, 6 heures soir.
2. Dessolle à Lecourbe, Haag, 10 frimaire, 10 heures soir.
3. Lecourbe à Moreau, Aibling, 11 frimaire, 7 heures soir.
4. *Ibid.* ; Lecourbe à Montrichard, Aibling, 11 frimaire, 11 heures soir.
5. Lecourbe à Gudin, à Laval, à Puthod, Aibling, 11 frimaire.

Tels furent les ordres de concentration envoyés par Moreau dans la soirée du 10 frimaire et l'exécution à laquelle ils donnèrent lieu.

L'archiduc Jean, toujours grisé par le succès d'Ampfing, s'était mépris sur les mouvements de l'armée française, qu'il s'imagina être en pleine retraite sur l'Isar. Ses instructions pour la journée du 2 décembre prescrivaient à l'armée autrichienne de se porter, à 9 heures du matin, de Thambach sur Haag en trois colonnes : la division Baillet à droite, suivant les hauteurs de Kirchdorf; la division Riesch à gauche, cheminant au sud de la grande route ; le corps de réserve entre les deux précédentes colonnes. Toujours sous l'influence de l'idée préconçue, il recommandait aux colonnes des ailes de marcher rapidement et d'obtenir des résultats décisifs avec l'infanterie seule si l'artillerie éprouvait du retard par suite du mauvais état des chemins.

Le but général de l'opération était de compléter l'avantage remporté le 1er décembre et de rallier Kienmayer, qui, arrivé à Taufkirchen, devait de là déboucher au delà de Dorfen. « Les circonstances seules, ajoutait l'archiduc, décideront de l'endroit où nous nous arrêterons demain 2 décembre et où nous attendrons la colonne Kienmayer[1] ».

La veille, à 5 heures de l'après-midi, l'archiduc Jean avait envoyé au général von Zweibrücken l'ordre de se porter sur Haag dans la matinée du 2, avec toutes les forces dont il pouvait disposer après avoir laissé à Mühldorf, à Kraiburg et Wasserburg les troupes nécessaires pour la garde des têtes de ponts.

Zweibrücken avait exécuté une marche de nuit, était arrivé à Haun à 8 heures du matin et, après une halte assez longue, s'était remis en route sur Haag qu'il atteignit à 6 heures du soir.

1. Ordres de l'archiduc Jean pour le 2 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 429).

L'archiduc avait invité, d'autre part, Kienmayer à faire tous ses efforts pour le rejoindre le plus tôt possible en se guidant sur le bruit du canon ou en envoyant des reconnaissances d'officiers pour découvrir l'emplacement de l'armée[1].

Löpper, au centre, arriva à Haag vers 2 heures de l'après-midi sans avoir rencontré les Français[2]. Il poursuivit sa marche sur Sinkenbach sans coup férir.

Au delà de Strassmair se trouvait le 4e régiment de hussards et plus à l'ouest, à la lisière de la forêt de Haag, étaient établis deux bataillons de la 108e demi-brigade, avant-garde de la division Grandjean. Quelques coups de canon firent replier les hussards derrière l'infanterie, mais Löpper ne se crut pas en forces pour aborder celle-ci. Ses troupes étaient d'ailleurs fatiguées ; enfin il venait d'apprendre que l'armée ne dépasserait pas Haag.

Il fit donc arrêter sa colonne près de Strassmair et envoya deux escadrons de hussards Vecsey sur sa droite pour se relier avec Kienmayer. Puis, apprenant que les Français abandonnaient la lisière de la forêt, Löpper se décida à reprendre sa marche et à établir un poste à Birkach. Il occupa ce hameau sans combat; trois compagnies, envoyées sur Kreith, en chassèrent, avec l'appui de l'artillerie, un poste de la 108e et prirent même pied sur la lisière de la forêt d'Anzing, au sud-ouest. Les progrès de l'ennemi furent arrêtés toutefois par les dispositions que prit Ney. Une fusillade intermittente se continua sur ce point jusqu'à 11 heures du soir[3].

Voyant les Français se replier continuellement, l'archiduc avait résolu d'arrêter l'armée près de Haag et d'effectuer sa

---

1. L'archiduc Jean à Kienmayer et à Zweibrücken, hauteurs de Ramsau, 1er décembre 1800, 5 heures soir (K. K. Archiv, XII, ad 11).
2. Löpper à l'archiduc Jean, Haag, 2 décembre 1800, 2 heures soir (*Ibid.*, XII, 24).
3. Löpper à l'archiduc Jean, Hohenwart, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 469) ; Bulletin historique de l'armée du Rhin.

jonction avec Kienmayer, le 3 décembre, vers Anzing. Kollowrat campa près de Haag, Riesch près d'Haslach, Baillet près de Winden[1]. Kienmayer reçut l'ordre de ne pas s'arrêter à Dorfen, mais de pousser jusqu'à Lengdorf et de rallier l'armée le 3 par Isen et Buch, en se faisant couvrir par un régiment de cavalerie dans la direction d'Erding. « Il s'agit, lui écrivait l'archiduc, d'exécuter une marche rapide de façon à ne pas laisser à l'ennemi le loisir de se rassembler[2]. » L'idée était juste, mais le général en chef autrichien se borna à l'exprimer. « Il ne fit que de petits mouvements, ne dépassa par Haag et donna le temps à l'armée française de se rallier et de revenir de son étonnement. Il paya cher cette faute, qui fut la première cause de la catastrophe du lendemain[3] ».

Suivant les instructions de l'archiduc, Kienmayer, arrivé à Dorfen à 11 heures du matin, établit dans la soirée son camp à Lengdorf[4], après avoir refoulé les compagnies de grenadiers de la 24e, qui formaient l'extrême arrière-garde de la division Legrand. Celle-ci fit occuper Furtern par une fraction de la brigade Bontemps, tandis que la brigade Sabatier s'établissait à Isen. En même temps, deux escadrons du 5e chasseurs se portaient à Papferding pour assurer la communication avec Erding[5]. De son côté, Meczery avait occupé Moosburg et poussé des partis sur Erding, Freising et Pfaffenhofen[6]. Klenau avait continué sa marche sur Kelheim en deux colonnes, qui avaient rencontré des détachements français de la division Souham à Ober-Saal et à Aunkofen; ceux-ci s'étaient repliés sur Neustadt. Klenau avait fait occuper Kelheim par les con-

---

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 15; Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc.*, *cit.*, t. II, p. 430).
2. L'archiduc Jean à Kienmayer, Haag, 2 décembre (K. K. Archiv, XII, 22).
3. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 31.
4. Kienmayer à l'archiduc Jean, Kopfsburg, 2 décembre, 1 heure soir (K. K. Archiv, XII, 29); *Ibid.*, XII, 58.
5. Bulletin historique de l'armée du Rhin.
6. K. K. Archiv, XII, ad 98 b.

tingents bavarois et poussé ses avant-postes sur Siegenburg. Il se proposait de marcher le lendemain sur Abensberg et Geisenfeld, et de se relier à Meczery par Pfaffenhofen[1].

Dans la soirée du 2 décembre, l'archiduc Jean écrivit au Conseil aulique : « L'ennemi a jugé bon de ne pas attendre l'attaque dans cette région ; il s'est encore replié pendant la nuit et a repris position à Hohenlinden. L'avant-garde qui le suivait a fait 50 prisonniers ; le gros de notre avant-garde se trouve à mi-chemin de Hohenlinden. Nous sommes en parfaite communication avec le feld-maréchal-lieutenant Kienmayer, qui se trouvait déjà, à midi, à Dorfen ; il doit franchir l'Isen aujourd'hui même et, s'il plaît à Dieu, se réunir à nous demain à Anzing. Notre détachement de l'Isar, sous les ordres du général Meczery, est à Moosburg. Les forces ennemies qui se trouvaient sur la route de Wasserburg se sont également repliées sur Ebersberg. Depuis le commencement des hostilités, je n'ai aucune nouvelle ni du Tyrol ni de l'Italie. Sur la route de Rosenheim, l'ennemi ne s'est avancé que jusqu'à Aibling ; le prince de Condé et les Würtembergeois occupent donc toujours les retranchements de la rive droite de l'Inn[2] ».

1. Klenau à l'archiduc Jean, Postsaal, 2 décembre 1800, 10 heures soir (K. K. Archiv, XII, 30).
2. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Haag, 2 décembre (*Ibid.*, XII, 32).

CHAPITRE V

Le plan de Moreau.

Renseignements fournis par le combat d'Ampfing. — Moreau décidé à prendre l'offensive. — Son plan d'ensemble. — Decaen au quartier général de l'armée. — Moreau se propose d'abord d'appeler sa division à Hohenlinden. — Objections de Decaen. — Moreau se rend à ses arguments. — Decaen suivra le mouvement de Richepance. — Instructions définitives pour le lendemain, 3 décembre. — Ordres donnés par Grenier. — Ordre remis par Lahorie à Decaen. — Prescriptions envoyées à Richepance : il devra attaquer par Christoph sur Maitenbeth. — Dernières instructions adressées à Decaen.

Le combat d'Ampfing avait nettement montré à Moreau qu'une fraction importante de l'armée autrichienne se trouvait sur la route de Haag à Hohenlinden. L'attaque de l'arrière-garde de la division Grouchy, dans l'après-midi du 11 frimaire (2 décembre), par un corps assez nombreux pourvu d'artillerie, permettait de penser que cette colonne était toujours échelonnée sur cette grande voie de communication de Mülhdorf à Münich. Moreau savait en outre qu'un corps ennemi considérable avait suivi la vallée de l'Isen et pris le contact avec les avant-postes de Grenier. Une colonne de toutes armes enfin avait été signalée dans la vallée de l'Isar, vers Moosburg. Ces renseignements indiquaient « que toute l'armée autrichienne était en mouvement et prenait décidément l'offensive[1] ». Moreau s'attendait à une bataille pour le lendemain 12 frimaire[2]. Il n'avait pas l'intention d'ailleurs d'attendre l'attaque, mais de « profiter des mouvements de l'ennemi pour prendre sur lui l'offensive[3] ».

Son plan d'ensemble consistait à laisser les Autrichiens

1. Bulletin historique de l'armée du Rhin. — Cf. Rapport de Dessolle du 7 au 12 frimaire; Lahorie à Decaen, Anzing, 12 frimaire au matin; Ordre de mouvement de l'aile gauche du 11 frimaire au soir.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Anzing, 12 frimaire soir.
3. Ordre de mouvement de l'aile gauche, Forstinning, 11 frimaire soir.

s'engager dans la forêt de Haag, à les contenir de front avec le corps de Grenier et les divisions Grouchy, Decaen et d'Hautpoul, du centre ; à jeter sur leur gauche la division Richepance, qui se porterait dans ce but d'Ebersberg, par Christoph, sur Maitenbeth ; à prendre enfin une offensive générale quand ce mouvement tournant commencerait à produire ses effets[1].

Devançant sa division, Decaen était arrivé à Zorneding le 11 frimaire à 5 heures du soir. Il jugea utile de pousser jusqu'au quartier général de Moreau, à Anzing, afin de s'entendre de vive voix avec lui au sujet des opérations qu'il aurait à exécuter le lendemain. En le voyant arriver, vers 7 heures du soir, Moreau manifesta une grande joie. Il s'écria que la bataille serait gagnée, faisant allusion aux 10.000 combattants dont Decaen lui annonçait la prochaine coopération[2].

L'intention de Moreau était de les adjoindre au corps de Grenier ; mais Decaen, recevant de ce dernier l'ordre de se trouver le lendemain au nord de Hohenlinden, vers 11 heures du matin, fit observer qu'il lui était impossible de se conformer à cette prescription. Il exposa aussitôt les motifs qui s'y opposaient. En raison de l'heure tardive à laquelle il avait reçu l'avis de se diriger sur Zorneding, eu égard aussi au mauvais état des chemins, ses dernières troupes ne pourraient atteindre cette localité qu'entre 10 et 11 heures du soir. Elles seraient extrêmement fatiguées et ne pourraient se remettre en marche le lendemain de grand matin, condition nécessaire pour arriver à Hohenlinden à 11 heures. En outre, le chemin à parcourir étant défectueux et formant un défilé continuel à travers la forêt d'Anzing, Decaen déclarait que la tête de sa colonne ne déboucherait pas à Hohenlinden avant 2 heures de l'après-midi, c'est-à-dire au moment où les deux armées

1. Ordre de mouvement de l'aile gauche du 11 frimaire au soir ; Lahorie à Decaen, Anzing, 11 et 12 frimaire ; à Richepance, 11 frimaire.
2. Decaen, *Mémoires inédits*.

seraient sans doute le plus fortement aux prises, et où le général en chef aurait besoin de toute la division « pour pouvoir au besoin contribuer à porter le coup décisif[1] ».

Moreau se rendit à ces arguments. Il demanda alors à Decaen s'il pouvait suivre le mouvement de Richepance, dont il lui indiqua l'itinéraire d'Ebersberg par Christoph sur Maitenbeth. Decaen déclara qu'il était fort bien placé à cet effet; ses troupes les plus éloignées n'étaient qu'à trois lieues au plus d'Ebersberg et disposaient de la chaussée pour s'y rendre. « Eh bien! conclut Moreau, je voulais faire tourner l'ennemi par 10.000 hommes, il le sera alors par 20.000 ». Decaen assura que la plus grande partie de ses troupes pourrait être rendue à Christoph avant midi, ce dont Moreau se déclara satisfait.

La conversation s'engagea ensuite avec Dessolle, Grenier et Grouchy, qui avaient assisté à l'entretien. On fit des conjectures sur l'affaire du lendemain, « entre autres que l'ennemi serait sans doute fort étonné en apercevant notre armée en mouvement pour recevoir son attaque ou plutôt pour l'attaquer nous-mêmes : que si, dans sa confiance que nous étions en pleine retraite, il s'était engagé avec témérité dans le défilé de la forêt, entre Maitenbeth et Hohenlinden, comme l'espérait le général en chef, nous devions nous attendre à un grand résultat de l'exécution des dispositions qu'il avait ordonnées. On appréhendait même que quelque circonstance ne déterminât l'ennemi à mettre de la circonspection pour peu qu'il fît la réflexion qu'il n'avait combattu le 10, avec des forces très supérieures, que contre une portion d'une armée toujours victorieuse pendant toute une campagne, et qui n'avait alors pour but que de reconnaître sa position et quelles étaient ses idées[2] ».

Mais, pendant cet entretien, on vint annoncer à Moreau que,

1. Decaen, *Mémoires inédits.*
2. *Ibid.*

suivant les dires de quelques fuyards, l'ennemi avait fait, à la nuit close, une attaque sur Hohenlinden. Il s'agissait du combat livré par l'avant-garde de Löpper aux deux bataillons de la 108e. Loin de produire la moindre inquiétude, cette nouvelle « ajouta à notre espoir que l'ennemi s'était engagé ainsi que le désirait le général en chef[1] ».

Les instructions définitives pour la journée du lendemain furent alors données par Moreau[2]. Grenier, chargé du commandement des troupes qui devaient contenir les Autrichiens de front, revint à son quartier général de Forstinning et ordonna les dispositions suivantes :

« Les reconnaissances de l'ennemi, faites sur les différents points de l'aile gauche, dans la journée du 11, annonçant de sa part des dispositions offensives pour demain 12, les généraux de division prendront, en conséquence, toutes les précautions convenables pour être débarrassés des équipages et de tout ce qui peut gêner les mouvements et encombrer les passages.

» Les généraux de division sont prévenus que le général en chef veut profiter des mouvements de l'ennemi pour prendre sur lui l'offensive ; il a, pour y parvenir, ordonné les dispositions suivantes.

» La division du général Ney restera en position en arrière de Hohenlinden, et, de concert avec la division commandée par le général Grandjean, qui se trouve placée à sa droite, il devra recevoir et soutenir vigoureusement les efforts de l'ennemi débouchant de Hohenlinden sur lui.

» La division du général Legrand devra être entièrement réunie à la pointe du jour à Harthofen, n'ayant de détachés que ses avant-postes sur Furtern et trois compagnies d'infan-

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. Les ordres donnés par Grenier prouvent, par le paragraphe relatif à Richepance et à Decaen, que les instructions de Moreau furent postérieures à sa conversation avec Decaen.

terie, qu'il laissera à la disposition du général Espagne à Erding, comme il en a déjà reçu l'ordre.

» La division aux ordres du général Bastoul prendra position, après l'arrivée du général Legrand, en seconde ligne, à la lisière des bois, en arrière et près de Pastetten, découvrant de cette position la grande route d'Erding et ayant Harthofen sur son front. Le général Bastoul laissera néanmoins ses avant-postes à Isen, jusqu'à nouvel ordre.

» Les généraux de division sont prévenus qu'une brigade de la réserve de cavalerie, aux ordres du général d'Hautpoul, viendra se placer en arrière de Harthofen.

» Le général Legrand restera en communication avec Erding le plus longtemps qu'il pourra. A cet effet, il laissera deux escadrons de cavalerie dans les environs de Hörlkofen, ainsi que pour recevoir ses avant-postes de Furtern, s'ils étaient attaqués, et pour pousser de fréquentes reconnaissances sur Mehnbach et Walpertskirchen. Dans le cas où ces deux escadrons seraient attaqués par des forces supérieures, ils se replieraient sur leur division.

» Au moment où les avant-postes seront attaqués, et que les attaques paraîtront sérieuses, ils devront se replier sur les divisions sans opposer une trop grande résistance, afin de ne pas être compromis et de pouvoir facilement reprendre l'offensive lorsque l'ennemi aura débouché et passé le défilé.

» Les généraux de division sont prévenus que le général en chef fera marcher les divisions Richepance et Decaen par Christoph sur Maitenbeth, aussitôt qu'il sera convaincu que l'ennemi a dessein de porter tous ses efforts sur l'aile gauche.

» Les généraux de division devront avoir leurs troupes sous les armes avant la pointe du jour. Ils auront attention de se munir d'un nombre de guides suffisant, afin d'être à même de

se porter sur les différents points indiqués lorsqu'on reprendra l'offensive.

» Le lieutenant-général Grenier sera demain, de bonne heure, à Hohenlinden.

» Les ambulances des divisions recevront d'abord les blessés et les dirigeront ensuite sur Anzing, où sera établie l'ambulance de l'aile gauche. Chaque division fournira les voitures nécessaires pour le transport des blessés. Les généraux de division pourront employer à relever les blessés et les transporter à l'ambulance les hommes sans armes qui se trouvent dans les demi-brigades.

» Le grand parc d'artillerie de l'aile gauche restera à Parsdorf (village situé sur la grande route de Münich) jusqu'à nouvel ordre ».

D'Hautpoul reçut, par les soins de Lahorie, un ordre particulier aux termes duquel il devait laisser à Erding la brigade Espagne qui s'y trouvait déjà et qui serait pourvue d'un soutien de trois compagnies d'infanterie fournies par la division Legrand. Le reste de la division d'Hautpoul était mis à la disposition de Grenier et devait, à cet effet, être rassemblé le 12 frimaire, à 8 heures du matin, entre Pastetten et Pullach[1].

Après l'entrevue de Moreau et de Decaen, Lahorie fit remettre à ce dernier l'ordre suivant :

« Les dispositions de l'ennemi donnant à présumer que son intention est d'attaquer demain, ce qui probablement aurait lieu sur l'Isen et sur la route de Haag à Hohenlinden, le général en chef me charge de te prévenir que le général Richepance a ordre de quitter sa position d'Ebersberg, de manière à se trouver, à 8 heures du matin, sur Christoph pour, de là,

1. Lahorie à d'Hautpoul, Anzing, 11 frimaire. — Legrand laissa quatre compagnies à Erding au lieu de trois.

recevoir ou combattre l'ennemi qui de Haag se dirigerait sur Hohenlinden. Tâche, mon ami, d'envoyer sur Ebersberg, de très bonne heure, un détachement pour couvrir le débouché de Wasserburg. Avec le reste de la division, tu suivras le mouvement du général Richepance. Le général Lecourbe a ordre d'envoyer, demain dans la journée, des troupes pour couvrir Ebersberg, ce qui te laissera toute la division disponible pour le mouvement sur la route de Haag.

» Le général Moreau, en cas d'attaque, se rendra demain de bonne heure à Hohenlinden, où tu le préviendras de ta position [1] ».

A la réception de cet ordre, Decaen écrivit aussitôt à Richepance pour le prévenir qu'il serait rendu à 7 heures du matin à Ebersberg et qu'il suivrait son mouvement sur Christoph. Il le priait de laisser ses avant-postes à l'est d'Ebersberg, face à Wasserburg, jusqu'à ce qu'ils fussent relevés par son avant-garde [2].

De son côté, Richepance avait reçu une première instruction ainsi conçue :

« L'intention du général en chef est que votre division se mette en marche de manière à arriver à 8 heures du matin sur Christoph, où vous prendrez position. Vous serez remplacé sur Ebersberg par les troupes du général Decaen, qui lui-même sera prêt à suivre votre mouvement. En cas d'événement, il serait relevé par le général Lecourbe.

» L'objet de ces dispositions est de se trouver en mesure de recevoir l'ennemi dans la supposition où il attaquerait l'armée sur les routes de Haag à Hohenlinden et d'Isen sur Hohenlinden. Votre objet sera de combattre l'ennemi après son débou-

---

1. Registre de correspondance de Moreau, f° 138. — Cf. Decaen, *Mémoires inédits.*
2. Decaen, *Mémoires inédits.*

ché décidé sur Hohenlinden, s'il exécutait ce mouvement. En cas d'attaque, le général en chef se rendrait sur Hohenlinden, où il vous transmettra ses instructions ultérieures[1] ».

Ces ordres furent précisés dans la nuit; car Richepance mandait à Decaen, le 12 frimaire, à 2 h. 30 du matin : « J'ai reçu, mon cher Général, l'ordre d'attaquer aussitôt mon arrivée à Christoph. En laissant mes avant-postes, ce serait m'affaiblir d'autant, et je pense d'ailleurs qu'ils seraient compromis. Je vous prie donc de les faire relever par des troupes de la division que vous commandez, le plus tôt possible[2] ».

Cette réponse causa à Decaen une certaine contrariété. « Il n'y avait aucun inconvénient pour le général Richepance de s'affaiblir momentanément du nombre d'hommes qui gardaient les avant-postes et que je lui avais demandé d'y laisser, puisque je devais suivre de près son mouvement afin de le soutenir; tandis qu'il importait pour nos deux divisions que le débouché sur Wasserburg restât gardé; d'ailleurs ces postes couvraient son flanc droit ainsi que la queue de sa colonne et ils empêchaient les partis ennemis de pénétrer dans l'intervalle qui se trouverait entre les deux divisions jusqu'à ce que j'eusse opéré ma jonction; d'un autre côté, en levant ces postes, c'était faire trop tôt connaître à l'ennemi qu'on était en mouvement, ce qui pouvait le déterminer à s'y mettre lui-même soit pour attaquer directement, soit pour se borner seulement à vouloir s'assurer de la direction qu'on aurait pu prendre; enfin qu'il pourrait arriver qu'obligé de repousser l'ennemi, qui se serait avancé sur le terrain abandonné par la division Richepance, il en pourrait résulter un retard d'opérer ma jonction avec lui[2] ».

1. Lahorie à Richepance, Anzing, 11 frimaire.
2. Decaen, *Mémoires inédits.*

Au moment de partir de Zorneding, Decaen reçut de Lahorie la lettre suivante, qui l'instruisait des mouvements ordonnés à Richepance et qui lui précisait à lui-même la conduite à tenir :

« L'ennemi s'est effectivement porté hier au soir sur Hohenlinden avec un corps assez nombreux d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.

» Le général Grandjean a ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité en arrière de Hohenlinden pour couvrir la chaussée; il éclairera en même temps sa droite pour couvrir la route de Hohenlinden-Zorneding et même, s'il le peut, celle d'Ebersberg. Néanmoins le général en chef te laisse à juger s'il ne te conviendrait pas de couvrir un peu ces débouchés. Au reste le général Richepance a ordre d'attaquer de bonne heure, et avec la plus grande vigueur par Christoph sur Maitenbeth et de faire tous ses efforts pour être maître de la communication de Haag sur Hohenlinden.

» Donne le plus souvent possible de tes nouvelles au général en chef, qui sera à Hohenlinden.

» *P. S.* — Comme il est possible que le général Richepance ne puisse pas déboucher de Christoph sur Maitenbeth, il a ordre de prendre, à gauche de ce point, un débouché plus rapproché de Hohenlinden, s'il s'en trouve; il t'en préviendra; tu suivrais alors son mouvement; mais il a ordre de faire d'abord tous ses efforts pour déboucher sur Maitenbeth[1] ».

1. Registre de la correspondance de Moreau, f° 139. — Les *Mémoires inédits* de Decaen reproduisent cette lettre, mais avec trois phrases en plus entre la fin et le *post-scriptum* : « Je n'ai pas besoin, mon ami, de t'engager à presser ton mouvement et à suivre avec la plus grande vigueur celui du général Richepance; la brièveté des jours oblige de combattre de bonne heure. Si votre mouvement combiné réussit, l'ennemi paiera cher sa tentative sur la chaussée de Hohenlinden. Donne le plus souvent possible de tes nouvelles au général en chef, qui sera à Hohenlinden. Je t'embrasse ».

CHAPITRE VI

Projets de l'archiduc Jean.

Premières suppositions du quartier général autrichien. — Le mouvement rétrograde des Français fait croire qu'ils ne résisteront plus sur la rive droite de l'Isar. — Les dispositions prescrites pour le 3 décembre sont la conséquence de cette idée préconçue. — Mouvement d'ensemble prévu. — Les colonnes devront converger à Anzing. — Appréciations de Napoléon. — Les instructions de l'archiduc sont données en dehors de toute préoccupation de l'ennemi.

Après le succès d'Ampfing, le 1er décembre, le quartier général autrichien avait supposé que Moreau emploierait la nuit suivante à rassembler ses forces près de Haag afin de livrer, le 2, une bataille décisive. Déjà l'archiduc Jean avait pris ses dispositions pour l'attaque. Mais, le 2 décembre au point du jour, il apprit que les Français se repliaient sur toute la ligne. D'autre part, Meczery mandait que des partis marchaient sur Erding et Freising; Klenau rendait compte de l'arrivée de ses coureurs à Pfaffenhofen. Il ne parut pas vraisemblable, dès lors, que Moreau résistât encore sur la rive droite de l'Isar. On fut convaincu qu'il n'y avait laissé qu'une arrière-garde [1].

Les dispositions prises pour le 3 décembre se ressentaient de cette idée préconçue; elles avaient pour objet d'assurer la jonction de la colonne Kienmayer avec le gros de l'armée dans les environs d'Anzing; elles consistaient en une simple marche convergente sur ce point, sans prévoir une résistance sérieuse [2]. L'archiduc n'ignorait pas, à la vérité, que des troupes françaises avaient pris position vers Hohenlinden; mais, à son avis, elles étaient destinées seulement à couvrir le mouve-

---

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 14-15.
2. Disposition auf den 3. Dezember 1800, Haag, 2 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 431).

ment de retraite de l'armée [1]. Il s'agissait de les refouler rapidement et de ne pas laisser à l'adversaire le temps de réunir ses forces [2].

« Il faut, dit la relation du major Ditfurt, que MM. les faiseurs du quartier général autrichien aient été tellement éblouis des petits succès remportés dans ces journées, qu'ils regardèrent toute précaution ultérieure comme inutile, et c'est sans doute cette aveugle prétention qui dicta la disposition arrêtée pour le 3 décembre... [3] ».

D'après les ordres donnés dans la soirée du 2, l'armée devait se mettre en mouvement, le 3, à 5 heures du matin, en trois colonnes. « La division du feld-maréchal-lieutenant Riesch, formant la colonne de gauche, cherchera, après avoir levé le camp, à gagner la route d'Albaching à Hohenlinden. Elle enverra, pendant sa marche, de nombreuses et fortes patrouilles jusqu'à la route de Steinhöring et se reliera avec la colonne du centre, qui suit la grande route de Haag à Hohenlinden.

» L'avant-garde du général Löpper sera renforcée, ce soir même, de tout le régiment Benyowsky; le régiment de hussards Archiduc-Ferdinand poussera encore aujourd'hui jusqu'à l'avant-garde, afin d'y relever le régiment Vecsey, qui attendra demain le passage du corps de réserve pour se joindre à lui.

» Le corps de réserve recevra, à la place du régiment Benyowsky, toutes les troupes bavaroises qui ont rejoint l'armée aujourd'hui et fera relever les hussards de Vecsey par les hussards de Ferdinand.

---

1. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Haag, 2 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 430).
2. L'archiduc Jean à Kienmayer, Haag, 2 décembre 1800 (*Ibid.*, t. II, p. 430.
3. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, Pièces justificatives, p. 380.

» L'avant-garde, ainsi que le corps de réserve, se mettront également en marche demain, à 5 heures du matin, et constitueront la colonne du centre, qui marchera par la grande route sur Hohenlinden et Anzing, en se tenant en liaison constante : à gauche avec la colonne du feld-maréchal-lieutenant Riesch, à droite avec celle du feld-maréchal-lieutenant Baillet.

» La division du feld-maréchal lieutenant Baillet partira aussi le 3, à 5 heures du matin, et se dirigera par Oberndorf, Weiher et Mittbach sur Hohenlinden ; de là elle se portera sur Anzing en marchant constamment à droite de la grande route et parallèlement à celle-ci. Pendant ce mouvement, elle restera toujours en liaison avec la colonne du centre et avec celle du feld-maréchal-lieutenant Kienmayer, qui, dès aujourd'hui 2 décembre, s'est efforcé de se porter de Dorfen sur Buch par Lengdorf. La marche des troupes ne devra pas être ralentie par les difficultés de faire suivre l'artillerie; si une colonne arrive sans une seule bouche à feu, mais en temps utile, le résultat sera certainement atteint, alors qu'il serait perdu si le mouvement s'effectuait avec hésitation. L'artillerie pourra ou bien suivre la queue de colonne, ou bien, dans le cas le plus défavorable, se joindre à la colonne qui suit la grande route.

» Toute l'armée, qui se trouvera réunie à Anzing le 3, devra se faire suivre des vivres, des chevaux de bât et du bétail nécessaires pour pouvoir faire la soupe immédiatement à Anzing et repartir le lendemain de bonne heure.

» Je recommande encore à chaque commandant de division d'employer plus activement la cavalerie sous ses ordres. Il trouvera maintes fois l'occasion de l'employer avantageusement, sans attendre pour cela un terrain absolument plat. Elle sera ainsi d'un soutien plus efficace pour notre

infanterie et désorganisera davantage l'adversaire par sa poursuite rapide [1] ».

Par un ordre particulier, l'archiduc donnait rendez-vous à Kienmayer à l'ouest de Hohenlinden, en lui recommandant de s'éclairer sur son flanc droit dans la direction d'Erding. Il l'invitait, dans ce but, à détacher un parti important de Dorfen et un régiment de cavalerie de Buch [2].

Napoléon a trouvé ces dispositions du quartier général autrichien « fort bien entendues » ; à son avis, « la pensée de la bataille était bonne » ; l'archiduc « eût encore réussi le 3, sans ces fautes d'exécution [3] ». Ces appréciations sont ou bien d'une indulgence excessive, ou bien inspirées par une connaissance incomplète des faits. On a vu précédemment que l'archiduc ne songeait nullement à une bataille pour le 3 décembre ; les ordres pour cette journée le prouvent du reste en ne faisant pas la moindre mention ni de l'ennemi ni d'une rencontre possible, et en admettant que l'infanterie exécuterait son mouvement, au besoin sans se faire suivre de l'artillerie. Le moins qu'on puisse dire des instructions de l'archiduc est qu'elles sont données en dehors de toute préoccupation de l'ennemi. A peine tiennent-elles compte des difficultés du terrain boisé, coupé, parfois marécageux, et du mauvais état des chemins que l'on allait avoir à suivre. « Quatre longues colonnes, engouffrées dans une immense forêt, où elles n'avaient pour ainsi dire aucune communication entre elles, forcées de s'engager isolément contre un ennemi qui pouvait mouvoir ses masses à volonté sur un terrain reconnu de longue date, devaient être perdues dès que le moindre incident viendrait rompre l'ensemble de leur mise en action [4] ».

1. Disposition auf den 3. Dezember 1800, Haag, 2 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 431-433). — Cf. *Ausgewählte Schriften des Erzherzogs Karl*, t. I, p. 79.
2. L'archiduc Jean à Kienmayer, Haag, 2 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 430).
3. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 56 et 58.
4. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 94.

LIVRE III

BATAILLE DE HOHENLINDEN

CHAPITRE PREMIER

Le champ de bataille.

Les forêts de Haag et d'Anzing. — Région tourmentée à l'ouest de l'Inn. — Le plateau d'Ebersberg-Hohenlinden. — Clairière de Hohenlinden. — Les routes de l'Inn à Münich. — Route de Mühldorf-Haag-Hohenlinden-Münich. — Le terrain reconnu par les Français pendant l'armistice. — Avantages de la position de Moreau.

La région qui fut le théâtre de la bataille de Hohenlinden est comprise entre deux faibles cours d'eau, l'Attel et l'Isen, affluents de gauche de l'Inn, et la haute vallée de la Sempt, affluent de droite de l'Isar. C'est une contrée dont les cotes varient de 510 à 630 mètres, mais dont les mouvements de terrain sont très accentués les uns par rapport aux autres. Deux grandes forêts, celles de Haag et d'Anzing [1], constituent entre l'Inn et Münich comme une estacade naturelle. Le pays immédiatement à l'ouest de l'Inn, jusqu'à la lisière est de la forêt de Haag, est couvert, tourmenté, coupé par des vallons, des ruisseaux et des marais, parsemé de parcelles boisées, de fermes isolées, de vergers. Il conserve ce caractère au nord et au sud des forêts de Haag et d'Anzing. A l'ouest de ces massifs forestiers s'étend, au contraire, jusqu'aux abords

---

1. La carte n° 5 au 1/50.000e jointe appelle la première Kônigl. Forst Isen (au lieu de Haag, nom porté sur la carte au 1/100.000e de l'état-major allemand).

de Münich, une plaine généralement découverte, si l'on en excepte quelques parcelles boisées.

Le contrefort des Alpes du Tyrol, qui s'étend vers le nord entre l'Inn et l'Isar jusqu'au Danube, s'aplanit vers Zorneding, en constituant, entre Ebersberg et Hohenlinden, un plateau où se trouve la ligne de partage des eaux qui coulent soit vers l'Inn soit vers l'Isar.

Au nord-est de Hohenlinden s'étend, de Mittbach à Buch, un contrefort partiellement boisé, qui domine, à une distance variant de 1.200 à 1.500 mètres, une sorte de grande clairière interposée entre les forêts de Haag et d'Anzing, et orientée du sud-est au nord-ouest. Large à Hohenlinden de 2 kilomètres à peine, cette zone augmente considérablement d'étendue entre Buch et Schwaben, où elle atteint 10 kilomètres. C'était la région que Moreau, après la surprise d'Ampfing, avait choisie pour y concentrer ses forces et livrer bataille éventuellement. Le terrain est généralement découvert, présente de faibles ondulations, et est à peine accidenté de quelques bouquets d'arbres. Il se prête partout à l'action des trois armes.

Trois grandes routes, venant de Rosenheim, de Wasserburg et de Mühldorf, conduisent de l'Inn vers Münich. Les deux dernières n'étaient reliées, en 1800, que par « des chemins vicinaux, des communications pour les coupes de bois, et qui sont presque impraticables en hiver[1] ».

La route de Wasserburg traverse la forêt d'Anzing à l'ouest d'Ebersberg, entre Kirchseeon et Zorneding; la bataille ne s'étendit pas jusqu'à ces points. La route de Mühldorf, au contraire, qui fut suivie par la colonne principale autrichienne, mérite qu'on l'examine avec quelque détail. Elle passe, à l'ouest de Haag, dans un terrain relativement décou-

1. Mathieu Dumas, *Précis des Evénements militaires*, t. V, p. 120. — Mathieu Dumas a fait la reconnaissance du terrain peu de temps après la bataille.

vert, entre deux avancées de la forêt de Haag. Elle en atteint la lisière orientale au hameau de Haus, au sud duquel, à 500 mètres environ, s'élève sur une colline le petit village de Maïtenbeth. Elle traverse la forêt sur un espace de plus de 5 kilomètres entre de belles futaies de sapins, généralement très perméables à l'infanterie. La largeur de la chaussée est d'environ 7 mètres. Au milieu environ du parcours à travers bois, se trouve une sorte de col appelé le Schimmelberg. De mauvais chemins forestiers conduisent de là : vers le nord à Fahrnbach, aux sources de l'Isen ; vers le sud à la clairière de Schützen et à Christoph, petit village bâti dans un vallon assez étroit et presque entièrement entouré par des bois. C'est là que prend naissance un petit ruisseau, le Mühl-Bach, qui, coulant vers l'est, traverse jusqu'à Albaching un terrain marécageux. De Christoph part un chemin, le Schwaigerweg, qui conduit à Maitenbeth par Schweig et en traversant une clairière appelée Hirschau dont l'entrée orientale est située à 1.200 mètres environ au sud-ouest de Maitenbeth [1].

Si l'on revient à la grande route de Haag, on trouve, à l'ouest du Schimmelberg, un carrefour d'où se détache un chemin assez bon de 4 mètres de large, qui se dirige sur Schützen ; puis, au delà, vers le nord, une mauvaise voie forestière qui mène à Mittbach, village situé sur une crête découverte, d'où la vue est très étendue.

La grande route sort aujourd'hui de la forêt à un kilomètre environ au sud-est du hameau de Birkach; mais, en 1800, ce n'était qu'à Birkach même qu'elle pénétrait dans la clairière de Hohenlinden [2]. Elle laisse au sud les hameaux de Kreith,

1. A. Schleifer, *Die Schlacht bei Hohenlinden*, p. 16-17. — L'auteur de cet ouvrage est géomètre de l'arrondissement et a retrouvé le plan cadastral de 1811.
2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 17; Schleifer, *loc. cit.*, p. 17. — Voir la carte au 1/60.000e, dressée au Dépôt de la Guerre par les soins du colonel Carrion-Nisas et jointe à son ouvrage sur *La Campagne des Français en Allemagne, année* 1800.

d'Alt et de Neu-Stockach ; au nord, ceux d'Ober et de Nieder-Kaging, bâtis sur les dernières pentes de la longue croupe dominante de Mittbach. Arrivée à Hohenlinden, elle se bifurque : d'une part sur Erding par Forstern et Harthofen, d'autre part sur Münich par Forstinning et Anzing.

Le terrain avait été soigneusement reconnu par Moreau pendant la période de l'armistice [1]. Le masque constitué par les forêts de Haag et d'Anzing lui permettait de dissimuler ses rassemblements, de manœuvrer à couvert et de ne dévoiler ses intentions qu'au dernier moment. Il abandonnait, il est vrai, aux Autrichiens les collines boisées de Mittbach, qui dominent la plaine de Hohenlinden. Mais il attendait l'adversaire au débouché des bois, sur un terrain où les troupes françaises se voyaient, pouvaient facilement communiquer entre elles et se prêter un mutuel appui; où les trois armes étaient en mesure de combiner leur action contre l'infanterie ennemie livrée à ses propres forces par l'absence de positions d'artillerie convenables et par la nécessité de gagner du champ en plaine avant de pouvoir être soutenue par la cavalerie [2]. A l'avantage d'avoir ses troupes concentrées, bien liées et prêtes à agir, Moreau joignait donc la supériorité de la situation au point de vue de leur emploi tactique. Enfin les Français connaissaient le terrain, ce qui n'était pas négligeable dans cette région boisée et coupée qui s'étend vers l'Inn à partir des forêts d'Anzing et de Haag.

---

1. Dessolle à Decaen, Augsburg, 2 fructidor an VIII; Decaen à Moreau, Nymphenburg, 14 fructidor an VIII.

2. Il faut voir le terrain en tenant compte des armes de l'époque. En 1800, avec la portée du canon et du fusil, Moreau avait très bien établi ses troupes à 400 ou 500 mètres des lisières boisées. Aujourd'hui, la crête de Mittbach-Reithofen permettrait un déploiement formidable d'artillerie, qui aiderait à très bonne portée l'infanterie cherchant à déboucher des bois et qui obligerait les batteries de la plaine à reculer assez loin.

CHAPITRE II

Emplacements de l'armée française.

Emplacements de l'aile gauche, des divisions Grouchy et d'Hautpoul. — Mouvements de Richepance sur Christoph et Maitenbeth. — Marche de la division Decaen. — Ordres donnés à Lecourbe.

Le 12 frimaire (3 décembre), au point du jour, les troupes françaises étaient sous les armes. Elles savaient qu'elles allaient combattre et « y étaient très bien disposées [1] ». Leur répartition, en allant du nord au sud, était la suivante :

L'aile gauche, sous les ordres de Grenier, s'étendait sur un front de 6 kilomètres de Hohenlinden à Harthofen, à peu près parallèlement à la route d'Erding [2]. Les divisions Legrand et Ney étaient en première ligne ; la division Bastoul, en deuxième ligne.

La division Legrand (environ 6.000 fusils et 1.400 sabres [3]) se concentra sur sa droite pour venir se déployer à l'est de Harthofen. Les 51e et 42e demi-brigades étaient en première ligne ; les 5e, 16e et 12e chasseurs, en deuxième ligne.

Cinq compagnies d'infanterie et deux escadrons du 16e chasseurs furent détachés au sud de Hörlkofen, à la sortie des bois, pour flanquer la gauche de la division et observer la direction d'Erding [4]. Quatre autres compagnies de la 16e demi-

1. Rapport de Grenier sur la journée du 12 frimaire.
2. Rapport de Dessolle, du 7 au 12 frimaire.
3. Il n'a pas été possible de déterminer l'effectif exact des divisions de l'aile gauche, car la situation établie le 10 frimaire ne tient pas compte des pertes subies à Ampfing. Voir, à ce sujet, p. 152.
4. Dispositions militaires de l'aile gauche ; Bulletin historique de la division Legrand ; Registre de correspondance de Moreau, f° 140 ; Carte de la bataille de Hohenlinden, dressée par le colonel Carrion-Nisas. — D'après cette carte, les cinq compagnies d'infanterie placées au sud de Hörlkofen auraient appartenu à la 57e demi-brigade ; d'après le document « Dispositions militaires de l'aile gauche », elles auraient été fournies par le 1er bataillon de la 16e demi-brigade.

brigade avaient été envoyées à Erding même, à la disposition du général Espagne, qui occupait cette ville avec le 2e régiment de carabiniers, les hussards volontaires et deux bouches à feu [1].

La division Bastoul (environ 4.000 fusils et 2.000 sabres) évacua les positions de Harthofen dès l'arrivée des troupes de Legrand et s'établit, formant échelon refusé, entre Forstern et Reithofen, à l'ouest de la route d'Erding, reliant les divisions Legrand et Ney et prête à les renforcer l'une ou l'autre suivant les circonstances. En première ligne se trouvaient la 53e demi-brigade et, à sa droite, le 2e dragons; en deuxième ligne, la 89e demi-brigade; à sa droite, le 17e de cavalerie; à sa gauche, le 23e de cavalerie. L'avant-garde, composée du 23e de chasseurs, d'un bataillon de la 53e et d'un bataillon de la 89e, était à Isen. Un détachement de quatre compagnies d'infanterie et un escadron du 2e de dragons occupait Burgrain [2].

La division Ney (environ 8.000 fusils et 1.000 sabres) se déploya entre Hohenlinden et Preisendorf : les 103e, 76e et 15e demi-brigades en première ligne; les grenadiers en deuxième ligne, flanqués à droite du 2e chasseurs et du 13e dragons, à gauche du 8e régiment de chasseurs et du 19e de cavalerie [3].

Grenier reçut l'ordre, « si l'ennemi engageait le combat, de se borner à le soutenir jusqu'au moment de l'attaque dont le général en chef donnerait lui-même le signal [4] ». A son tour, il prévint ses divisionnaires que Moreau voulait « profiter des mouvements de l'ennemi pour prendre l'offensive » et que, dans ce but, le général en chef ferait « marcher les divisions Richepance et Decaen par Christoph sur Maitenbeth, aussitôt

1. Espagne à d'Hautpoul, Aufhausen, 13 frimaire, 4 h. 30 matin.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Bastoul ; Carte de la bataille de Hohenlinden, dressée par le colonel Carrion-Nisas.
3. Bulletin historique de la division Ney ; Carte de la bataille de Hohenlinden.
4. Rapport de Dessolle, du 7 au 12 frimaire.

qu'il sera convaincu que l'ennemi a dessein de porter toutes ses forces sur l'aile gauche [1] ».

Legrand, Bastoul et Ney devaient « se munir d'un nombre de guides suffisant pour être à même de se porter sur les différents points indiqués lorsqu'on reprendra l'offensive [2] ».

La division Grouchy (7.039 fusils, 1.399 sabres), du corps du centre, s'établit à droite de la division Ney, entre Hohenlinden et le hameau de Kreith, en majeure partie à l'ouest de la grande route : la 108e demi-brigade entre la route et la lisière nord-est de la forêt d'Anzing; les 46e et 57e demi-brigades en échelons, à l'est et au sud-est de Neu-Stockach, et gardant les divers chemins qui conduisent vers Wasserburg et Ebersberg; l'artillerie sur le front de la 57e; les troupes à cheval (6e de cavalerie, 11e de chasseurs, 4e de hussards), avec une batterie d'artillerie légère en échelons également, derrière l'infanterie. Les avant-postes étaient à portée de fusil de ceux des Autrichiens, qui occupaient Kreith [3].

La division de cavalerie d'Hautpoul, comptant 1.578 sabres — moins les fractions détachées à Erding sous Espagne — fut mise à la disposition de Grenier. Après s'être rassemblée au nord de Pullach, suivant les ordres de la veille, elle vint s'établir à l'ouest de Hohenlinden, à cheval sur la route de Münich [4].

Tels étaient les emplacements des forces destinées à contenir l'ennemi et à lui résister de front jusqu'à l'intervention, sur son flanc gauche ou sur ses derrières, des deux divisions chargées du mouvement tournant.

1. Ordre de mouvement de l'aile gauche du 12 frimaire, Forstinning, 11 frimaire.

2. *Ibid.*

3. Bulletin historique de l'armée; Rapport de Grouchy, Reichertsheim, 14 frimaire. — La carte au 1/50.000e porte Kreut.

4. Rapport de Dessolle, du 7 au 12 frimaire; Carte de la bataille de Hohenlinden.

Celles-ci s'étaient mises en marche de bonne heure. La division Richepance (7.039 fusils, 1.399 sabres) avait quitté à 4 heures du matin ses cantonnements de Tulling, Steinhöring, Oberndorf, Ebersberg, pour se réunir à Christoph, où elle fut rassemblée tout entière à 7 heures du matin. Elle quitta cette localité vers 7 h. 15 pour se porter sur Maitenbeth, suivant les instructions qui lui étaient parvenues dans la nuit[1].

La division Decaen, forte de 7.850 fantassins et de 2.069 cavaliers, partit de Zorneding à 5 heures du matin et suivit la route de Wasserburg par Ebersberg jusqu'à Oberndorf, où la tête de colonne entra vers 7 h. 30. En ce point, l'avant-garde fit halte, afin de permettre aux diverses unités, allongées par la marche de nuit, de serrer. Puis le mouvement fut repris à 8 heures par Abersdorf[2] sur Christoph. Toutefois, la brigade Debilly, qui marchait en queue de colonne, reçut l'ordre de laisser à Ebersberg un bataillon de la 100e, avec les deux bouches à feu affectées à cette demi-brigade et deux escadrons du 17e dragons. Ce détachement était destiné à couvrir le mouvement sur Christoph, à tenir la communication avec Hohenlinden et à observer la direction de Wasserburg. Il devait pousser lui-même une fraction sur la hauteur à l'est d'Oberndorf et envoyer des partis sur Wasserburg et sur Grafing[3]. Il lui était prescrit, d'ailleurs, de rester en position jusqu'à l'arrivée des troupes de Lecourbe[4].

Celui-ci avait reçu l'ordre de diriger toutes les unités disponibles de Pframern sur Ebersberg et de prendre « en flanc tout ce qui aurait voulu pénétrer au delà[5] ».

---

1. Rapport de Richepance sur la bataille du 12 frimaire.
2. La carte au 1/50.000e porte Obersdorf.
3. Rapport de Decaen, Ebersberg, 15 frimaire; Decaen, *Mémoires inédits.*
4. *Ibid.*
5. Rapport de Dessolle.

CHAPITRE III

Premiers mouvements des colonnes autrichiennes.

Marche de Kienmayer et de Baillet. — La colonne Kollowrat sur la grande route. — Dispositif de marche. — Mouvement de Riesch sur Albaching. — Effectifs des deux armées. — Tourmente de neige. — Marche plus rapide de la colonne Kollowrat. — Attaque de l'avant-garde Löpper.

Le mouvement de l'armée austro-bavaroise s'effectua, le 3 décembre au matin, en quatre colonnes.

A l'extrême droite, le feld-maréchal-lieutenant Kienmayer partit à 4 heures du matin de ses camps établis la veille entre Lengdorf et Kopfsburg, sur la rive droite de l'Isen. L'effectif de ses troupes était de 15.981 hommes, dont 12.611 fantassins (21 bataillons) et 3.370 cavaliers (20 escadrons)[1]. Elles se répartirent en trois groupes : l'archiduc Ferdinand, avec 6 bataillons et 12 escadrons, franchit l'Isen en aval de Lengdorf et marcha sur Bittlbach[2] et Buch ; le général Frenel, avec 2 bataillons et 3 escadrons, le précéda en se portant directement sur Bittlbach et Mittel-Buch ; le prince Schwarzenberg, avec 13 bataillons et 9 escadrons, devait se diriger par Isen et Loipfing sur Ober-Buch et Wetting[3].

A droite, le feld-maréchal-lieutenant Baillet rompit de Winden à 5 heures du matin, à la tête de 10 bataillons, 18 escadrons, soit 8.346 fusils, 2.520 sabres, au total 10.866 hommes[4]. La division Hohenlohe marchait en tête (2 bataillons De

1. K. K. Archiv, XII, 54 1/2.
2. La carte au 1/50.000e porte Innerpiedbach.
3. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 28.
4. Le document XII, 54 1/2 indique pour cette colonne 24 escadrons ; mais il faut en défalquer le régiment des dragons de La Tour (6 escadrons, 822 sabres), qui avait été laissé sur le champ de bataille d'Ampfing (Thürheim, *Gedenkblätter aus der K. K. œstèrr. Armee*, t. II, p. 124).

Vins, 2 bataillons Brechainville, 6 escadrons de cuirassiers Zeschwitz), suivie par la division de Hesse-Homburg (3 bataillons Olivier Wallis, 3 bataillons Lacy, 6 escadrons de dragons Ferdinand, 6 escadrons de cuirassiers Nassau). Baillet suivit de très mauvais chemins par Oberndorf et Miesberg sur Schnaupping, où les premiers éléments de la division Hohenlohe se rassemblèrent vers 10 heures du matin.

Au centre, sur la grande route de Haag à Hohenlinden, se trouvait la colonne principale sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Kollowrat, qui avait levé le camp de Haag à 5 heures du matin. Déjà couverte par l'avant-garde de Löpper, elle n'avait constitué qu'un faible détachement de sûreté : régiment de hussards Archiduc-Ferdinand (8 escadrons), deux compagnies de tirailleurs bavarois. Le gros se composait d'une division de grenadiers autrichiens (8 bataillons répartis entre les brigades Spannochi et Beyer), puis de la division bavaroise Zweibrücken (8 bataillons répartis entre les brigades Deroy et Wrede) ; de la réserve d'artillerie tout entière, suivie de la batterie à cheval bavaroise, celle-ci escortée par deux compagnies. Plus en arrière venaient les caissons, les chariots de fourrage, le bétail, tous les *impedimenta*. Les chevau-légers bavarois (5 escadrons 1/2) avaient d'abord suivi la colonne, puis avaient reçu l'ordre d'aller s'établir au nord de la route, vers Miesberg. La brigade Wolfskehl (cuirassiers de Lorraine, 6 escadrons, et cuirassiers Albert, 6 escadrons), de la division de cavalerie Liechtenstein, constituait l'arrière-garde. L'autre brigade de cette division se composait des hussards Archiduc-Ferdinand, appelés à l'avant-garde, et des cuirassiers Hohenzollern (6 escadrons), laissés à Haag. Kollowrat disposait donc de 16 bataillons et 4 compagnies d'infanterie, et de 25 escadrons de cavalerie. Si l'on y ajoute les troupes de Löpper, on arrive à 20 bataillons 4/6 et 4 compagnies d'infanterie, et 35 escadrons 1/2, soit à un total de 14.987 fusils et

5.109 sabres, c'est-à-dire une vingtaine de mille hommes engagés sur la grande route[1].

L'archiduc Jean et son état-major marchaient avec cette colonne.

A gauche, la colonne du feld-maréchal-lieutenant Riesch partit de Haslach à 4 h. 30 du matin et se dirigea sur Albaching.

L'avant-garde, sous les ordres du général Stahel, se composait, dans l'ordre de marche, de deux escadrons des dragons Kinsky, de deux compagnies du régiment Manfredini, de deux compagnies du régiment Kaunitz, d'une batterie à cheval et de deux escadrons des dragons Kinsky.

Le gros était constitué par deux escadrons des dragons Kinsky, une compagnie de pionniers, deux bataillons 2/3 Manfredini, deux bataillons 2/3 Kaunitz, six escadrons de cuirassiers Anspach, six escadrons des dragons Waldeck, trois bataillons du régiment Archiduc-Charles, trois bataillons du

1. D'après les Archives de Vienne, Kollowrat et Löpper auraient disposé de 16 bataillons 4/6, de 44 escadrons, au total 16.576 hommes (K. K. Archiv, XII, 54 1/2).

Dans l'*Œstreichische militärische Zeitschrift* (1836, t. IV, p. 20-21), les troupes de Zweibrücken ne sont portées que pour 4 bataillons et 2 escadrons bavarois sous les ordres du général de Wrede. Or, d'après Heilmann, Zweibrücken avait amené : 1° la brigade Deroy, 5 bataillons (Reuss, Minucci, Metzen, Stengel, Schlossberg) ; 2° la brigade Wrede, 3 bataillons (Pompei, Preysing, Bureck) ; 3° deux compagnies du bataillon Dallwigk et deux compagnies de tirailleurs ; 4° une batterie à cheval de 8 pièces et quatre batteries de ligne formant un total de 18 canons ; 5° cinq escadrons et demi de chevau-légers sous les ordres du colonel Dorth. Soit un total de 7.017 hommes, dont 828 cavaliers, ce qui portait l'effectif de la colonne Kollowrat à 23.500 hommes environ [Heilmann, *Der Feldzug von* 1800 *in Deutschland*, p. 46. — Cf. Zweibrücken à l'Electeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 452)].

Mais il faut défalquer de cette colonne les six escadrons du régiment de cuirassiers de Hohenzollern, qui restèrent à Haag toute la journée du 3, et les six escadrons des cuirassiers Franz-Mailand, qui firent partie, en réalité, de la colonne de Riesch [Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, p. 464)]. — Cf. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 20-21.

En résumé, contrairement aux chiffres donnés ci-dessus, l'effectif de la colonne Kollowrat semble devoir être calculé ainsi : 20 bataillons 4/6, plus quatre compagnies bavaroises, et 35 escadrons 1/2, donnant un total de : 14.987 fantassins et 5.109 cavaliers, soit environ 20.000 hommes.

60e régiment d'infanterie, trois escadrons des cuirassiers Franz-Mailand, la réserve d'artillerie, trois escadrons des cuirassiers Franz-Mailand[1].

La colonne comprenait donc 12 bataillons et 24 escadrons, 10.186 fusils, 3.132 sabres; au total : 13.318 hommes[2].

Pour atteindre Albaching, Riesch prit des chemins de traverse en mauvais état, par le Löffelmoos et Steinweg, et n'arriva à Albaching qu'à 10 heures du matin, ayant mis cinq heures pour parcourir 6 kilomètres[3].

Les quatre colonnes austro-bavaroises qui allaient se heurter à l'armée française avaient un effectif de 46.130 fusils, 14.131 sabres, soit, en chiffres ronds, 60.000 combattants. Moreau disposait de 56.000 hommes de toutes armes.

A la pluie des jours précédents avait succédé une neige qui tombait à gros flocons. « Il parut, le jour décisif, dit un témoin oculaire; la pluie et la neige avaient rendu les chemins presque impraticables. Une poussière de neige remplissait l'air; à peine pouvait-on voir à cent pas devant soi. L'artillerie enfonçait; hommes et chevaux ne pouvaient s'avancer qu'à pas lents et incertains, et, malgré la boisson distribuée ce jour, aussi bien que les deux précédents, l'état physique et moral du soldat approchait de l'épuisement[4] ».

1. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre 1800 (K. K. Archiv, XII, 122 II).

2. D'après une situation d'effectif trouvée à Vienne, la colonne Riesch se serait composée de 12 bataillons et 12 escadrons seulement (K. K. Archiv, XII, 54 1/2). D'après l'*Œstreichische militärische Zeitschrift*, cette colonne comprenait 24 escadrons et 3.132 cavaliers. Ces derniers chiffres semblent être exacts, car les Archives de Vienne (XII, 54 1/2) ne mentionnent pas comme en faisant partie les cuirassiers Franz-Mailand (six escadrons, 855 cavaliers) et les cuirassiers d'Anspach (six escadrons, 786 cavaliers). Or, en réalité, ces deux régiments firent partie de cette colonne d'après le rapport de Riesch (K. K. Archiv, XII, 122 II); celle-ci comprenait donc : 12 bataillons (10.186 fantassins) et 24 escadrons (3.132 cavaliers), soit au total : 13.318 hommes.

3. Riesch ne donne pas, dans son rapport, l'heure d'arrivée à Albaching. Elle est indiquée dans les Historiques des régiments Kaunitz et Manfredini (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 465, note 1). — La carte au 1/50.000e porte deux fois Löffelmoos, au nord et au sud de Dichteldorn.

4. Relation des mouvements de l'armée autrichienne, attribuée au major bavarois Ditfurt (Carrion-Nisas, *loc. cit.*, Pièces justificatives, p. 381).

La colonne principale, sous les ordres de Kollowrat, qui disposait de la route, marcha beaucoup plus vite que les autres, qui suivaient de mauvais chemins, et prit une avance notable sur elles. Kollowrat en fut certainement informé, vers 7 h. 30 du matin, du moins par Riesch, qui lui fit part de l'impossibilité où il se trouvait de marcher à hauteur de la colonne principale [1]. Les premières fractions de celle-ci arrivaient alors à 1.500 mètres environ à l'est du Schimmelberg, c'est-à-dire du point où la grande route est croisée par le chemin allant du nord au sud d'Isen par Fahrnbach à Schützen et Christoph. Kollowrat, sans doute toujours persuadé qu'on n'avait devant soi que des arrière-gardes françaises, n'en continua pas moins sa marche. Au même moment, Löpper attaqua les Français vers Kreith et Birkach. Déjà d'ailleurs, à l'extrême droite, les troupes de Kienmayer étaient engagées avec les postes avancés de Grenier.

---

1. Relation des mouvements de l'armée autrichienne ; Zweibrücken-Ditfurt à l'Electeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre 1800 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 461 : Heilmann, *loc. cit.*, p. 51).

CHAPITRE IV

Combat de la division Grouchy jusqu'à midi.

Löpper s'engage contre la 108ᵉ demi-brigade et le 4ᵉ de hussards. — La 108ᵉ débordée par Spannochi. — Renforts envoyés par Kollowrat à Löpper. — La 46ᵉ soutient la 108ᵉ. — Contre-attaque des Français. — Kollowrat fait intervenir deux nouveaux bataillons. — Son infanterie dépensée prématurément. — Les Austro-Bavarois se maintiennent sur la ligne Kreith-Birkach. — Le combat stationnaire jusqu'à midi.

Vers 7 h. 30 du matin, Löpper, débouchant de Kreith et de Birkach, attaqua la division Grouchy en portant son effort le long de la lisière nord-est de la forêt d'Anzing. Il disposait, au début, de quatre compagnies du 3ᵉ bataillon Peterwardein, du 3ᵉ bataillon Gradisca, des trois bataillons Benyowsky, de quatre escadrons des hussards esclavons, de six escadrons des hussards Vecsey ; au total 5.341 fusils et 1.319 sabres [1]. Plus tard, les deux compagnies de tirailleurs bavarois vinrent se joindre à lui [2]. Löpper se heurta à une énergique résistance de la 108ᵉ demi-brigade soutenue par le 4ᵉ de hussards et trois bouches à feu [3]. Tout semblait indiquer que l'on ne se trouvait pas en présence d'une simple arrière-garde française. Löpper fut bientôt obligé de déployer toute son infanterie et resta démuni de réserve [4].

Kollowrat s'empressa de le renforcer par le régiment de hussards Archiduc-Ferdinand, puis par deux bataillons de grenadiers (Sebottendorf et Tegethoff) sous le commandement du général Spannochi. Il envoya en même temps à Löpper l'ordre d'attaquer vigoureusement l'ennemi et de le refouler

---

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 21.
2. Heilmann, *loc. cit.*, p. 51.
3. Rapport de Grouchy, Reichertsheim, 14 frimaire.
4. Kollowrat à l'archiduc Jean, Mühldorf, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 446).

sans retard. Enfin, il détacha deux bataillons de grenadiers et un escadron de hussards de Vecsey sur Christoph afin de garder ce point jusqu'à l'arrivée de Riesch [1].

Vers Kreith la lutte continuait opiniâtre sans que Löpper pût progresser. Toutefois, le général Spannochi, ayant cheminé sous bois parallèlement à la lisière nord-est de la forêt d'Anzing, avec le bataillon de grenadiers Sebottendorf, déboucha par surprise sur le flanc droit de la 108e, qui plia un instant, laissant son chef de brigade, Marcognet, qui venait d'être blessé, entre les mains des Autrichiens [2].

Afin de profiter de cet avantage, Kollowrat s'empressa d'envoyer sur Kreith les trois bataillons bavarois Reuss, Minucci et Metzen, sous les ordres du général Deroy [3]. Celui-ci se relia à Spannochi dans les bois au sud de Kreith et pressa vigoureusement la 108e demi-brigade, qui, après avoir constitué une sorte de crochet défensif, reculait à travers la forêt en combattant contre ces forces supérieures. En même temps, Löpper, renforcé par le bataillon de grenadiers Tegethoff, prit énergiquement l'offensive à l'ouest de Kreith et de Birkach.

Grouchy prit immédiatement des mesures pour rétablir le combat. La 46e, qui « depuis longtemps était exposée à un feu d'artillerie très vif et le soutenait avec sa fermeté... ordinaire [4] », fut envoyée, sous la direction du général Grandjean, au secours de la 108e. Elle la recueillit d'abord et arrêta les progrès de l'ennemi, qui déjà débouchait de la forêt vers Neu-Stockach. Puis quatre compagnies de la 46e, commandées par le chef de bataillon Robert, contre-attaquèrent l'aile gauche autrichienne et la rejetèrent en désordre dans les bois. Là

---

1. Kollowrat à l'archiduc Jean, Mühldorf, 6 décembre (K. K. Archiv, XII, 100).
2. Rapport de Dessolle, du 7 au 12 frimaire ; Rapport de Grouchy.
3. Kollowrat à l'archiduc Jean, Mühldorf, 6 décembre (K. K. Archiv, XII, 100) ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 51.
4. Rappport de Grouchy.

se distinguèrent : l'adjudant-major Sacré, qui entraîna brillamment un groupe de tirailleurs qui fléchissaient ; le lieutenant Turpel, qui s'empara d'un obusier ; les capitaines Haudebault et Dardart, qui, à la tête d'une partie de leurs compagnies, « firent mettre bas les armes à plus de 160 grenadiers hongrois[1] ». Un demi-bataillon de la 57e, débouchant à droite de ces quatre compagnies, pénétra dans la forêt au sud de Neu-Stockach, entraînant toute la ligne française dans un mouvement offensif. « Ce fut, écrit Dessolle, le théâtre de combats partiels aussi opiniâtres que glorieux ; on se battait corps à corps, et la victoire nous resta, avec un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le général Spannochi[2] ». Les Austro-Bavarois se dispersèrent dans la forêt vers le sud et vers l'est.

Presque en même temps, deux escadrons du 11e chasseurs, soutenus par le 4e hussards, chargèrent les troupes de Löpper, les rejetèrent sur Birkach et leur enlevèrent cinq bouches à feu[3]. Deux d'entre elles furent prises par le brigadier Gillet, suivi de quatre chasseurs ; deux autres par le trompette Plumelin et le cavalier Leclerc, du 4e hussards[4]. Il était environ 9 heures du matin.

Kollowrat parvint cependant à arrêter les progrès de la division Grouchy en faisant intervenir deux nouveaux bataillons de grenadiers. Deux autres bataillons bavarois, sous les ordres du colonel Reuss, furent encore détachés du Schimmelberg vers la gauche, afin de se relier avec la colonne

1. Grouchy à Moreau, Zinnenberg, 17 frimaire.
2. Rapport de Dessolle ; Bulletin historique de la division Grouchy. — Ce fut le fusilier Fauvart qui fit prisonnier le général Spannochi. « De l'aveu de ce dernier, il eut la générosité de lui laisser son argent et ses effets » (Grouchy à Moreau, Zinnenberg, 17 frimaire).
3. Rapport de Dessolle. — Les détails du combat livré par les troupes de Löpper sont mal connus. D'après l'historique du régiment d'infanterie autrichienne n° 31, Löpper ne fit aucun rapport parce que le désordre fut indescriptible (Schleifer, *loc. cit.*, p. 11, note 1).
4. Grouchy à Moreau, 16 frimaire.

Riesch. Le lieutenant général Zweibrücken avait insisté, dès le début de la bataille, pour qu'on prît cette mesure ; à son avis, il y avait lieu d'envoyer une colonne mobile sur Christoph. On ne s'y décida que tardivement. En entendant la fusillade sur ce point, on avait cru d'abord que c'était Riesch qui poursuivait une fraction française. L'inquiétude commença quand la fusillade se rapprocha de la grande route [1].

Déjà Kollowrat avait dépensé une forte proportion de son infanterie : des huit bataillons de grenadiers qu'il possédait au début, deux seulement restaient disponibles ; sur huit bataillons bavarois, il en avait déjà engagé cinq [2].

Grâce aux renforts qui leur furent envoyés par Kollowrat, les Austro-Bavarois purent se maintenir sur la ligne Kreith-Birkach. Ils se relièrent à droite avec deux bataillons autrichiens de la colonne Baillet, qui avaient été dirigés de Mittbach sur Hohenlinden, comme flanc-garde de gauche [3].

Le combat demeura alors stationnaire jusqu'à midi dans la clairière de Hohenlinden comme au nord-ouest sur le front des divisions de Grenier : Grouchy se contentant de contenir l'ennemi, Kollowrat attendant vraisemblablement l'entrée en ligne des colonnes de Baillet et de Riesch [4].

---

1. Relation des mouvements de l'armée autrichienne, déjà citée.
2. Kollowrat à l'archiduc Jean, Mühldorf, 6 décembre (K. K. Archiv, XII, 100).
3. Journal pro Dezember 1800 (*Ibid.*, XII, 551) ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 53.
4. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 24.

CHAPITRE V

Déploiement de la colonne Baillet.

Baillet à Schnaupping. — Liaison avec Kollowrat. — Détachement envoyé sur Isen. — Déploiement de la colonne Baillet sur les hauteurs de Mittbach. — Deux bataillons sont poussés sur Hohenlinden au soutien de Löpper. — Deux bataillons et deux escadrons dirigés sur Kronacker. — Baillet reste inactif avec le reste de ses forces.

Arrivé à Schnaupping vers 10 heures du matin, Baillet devait poursuivre sa marche par Weiher sur Mittbach. Mais auparavant, il détacha sur sa gauche, vers la grande route, quatre escadrons de cuirassiers Nassau et un bataillon Lacy, afin de se relier avec la colonne Kollowrat. Puis, entendant la fusillade de la colonne Kienmayer dans la direction du nord, il envoya sur Isen un bataillon Brechainville et deux escadrons Zeschwitz destinés à couvrir sa droite et à se relier aux troupes de Kienmayer [1].

Apprenant que celles-ci ne pouvaient arriver à sa hauteur avant une heure, informé par ses patrouilles de l'occupation de Kronacker et des bois au sud par des forces ennemies importantes [2], Baillet fit déployer sa colonne sur les hauteurs à l'ouest de Mittbach, que les Français n'occupaient pas. De là, il envoya le général Esterhazy avec quatre escadrons sur Burgrain, en soutien du détachement dirigé précédemment sur Isen [3].

Sachant que Löpper était à ce moment fortement engagé et qu'il ne pouvait progresser, Baillet chargea le général Majthany, avec un bataillon De Vins et un bataillon Brechain-

1. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 475). — On verra que ce détachement se joignit aux troupes de Schwarzenberg.

2. Les renseignements étaient exagérés ; il n'y avait là que des avant-postes de la division Ney.

3. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 475).

ville, de traverser les bois au sud de Mittbach et de marcher vers Hohenlinden, afin d'attaquer la division Grouchy sur son flanc gauche. Cette intervention fut très efficace, si l'on en croit le rapport de Baillet [1].

D'après une autre version, au contraire — plus vraisemblable si on la rapproche des documents français — ces deux bataillons effectuèrent leur jonction avec les Bavarois de la colonne principale; ils tentèrent vainement d'enlever une batterie puis tiraillèrent enfin avec l'ennemi « sans but déterminé et aussi sans succès [2] ».

Quoi qu'il en soit, Baillet fit renforcer bientôt ces deux bataillons par le deuxième bataillon De Vins. Il dirigea d'autre part le général Roschowsky avec deux bataillons et deux escadrons sur Kronacker, afin de faciliter le débouché des troupes de Kienmayer, qui approchaient de plus en plus du champ de bataille [3].

Il ne restait plus désormais à Baillet que trois bataillons et six escadrons avec lesquels il demeura immobile sur les hauteurs de Mittbach, sans même tenter de fixer les Français qui lui étaient opposés [4].

---

1. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 475).
2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 27. — C'est peut-être à ce moment que se place l'épisode suivant relaté dans un rapport du chef de brigade commandant l'artillerie de l'aile gauche, où les conditions de temps et de lieu sont assez vaguement exposées : « Six bouches à feu ennemies, soutenues par deux escadrons de hussards, repoussaient nos avant-postes..., lorsque trois bouches à feu de la 2e du 7e et trois autres de la 4e du 8e arrivèrent fort à propos pour ralentir la marche de l'ennemi. Dans moins d'une demi-heure, ces six bouches à feu réunies démontèrent quatre bouches à feu et culbutèrent les deux escadrons ennemis, qui furent forcés de se retirer en abandonnant deux de leurs pièces. Deux bouches à feu de la compagnie du 7e se portèrent alors en avant... et furent aussitôt chargées par les deux escadrons qui s'étaient réunis en arrière d'un bouquet de bois. Les canonniers des 7e et 8e, voyant deux pièces prises, se réunirent et chargèrent les hussards... » (Le chef de brigade commandant l'artillerie de l'aile gauche au général Éblé, Schwindegg, 16 frimaire). — Cf. Éblé à Dessolle, 30 frimaire.
3. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer *loc. cit.*, t. II, p. 475).
4. *Ibid.;* L'*Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 27, indique par erreur pour les forces restant à Baillet : 6 bataillons et 13 escadrons.

CHAPITRE VI

Marche et engagement de la colonne Kienmayer.

Marche et engagement du détachement Frenel. — Mouvement de la division Schwarzenberg sur Isen. — Combat d'Isen. — Retraite de l'avant-garde de la division Bastoul. — Schwarzenberg s'empare de Loipfing et du bois de Wetting. — Combats violents autour de Kronacker et de Tading : prise et reprise de ces localités. — Accalmie dans la lutte : Grenier se contente de contenir l'ennemi.

Le détachement Frenel était composé de deux bataillons Gemmingen et de trois escadrons Coburg, au total 2.250 hommes. Il marchait de Lengdorf sur Bittlbach et Mittel-Buch avec mission de relier la division Schwarzenberg, qui se dirigeait au sud d'Isen sur Ober-Buch, avec la division de l'archiduc Ferdinand, qui se portait de Bittlbach sur Buch. La division Schwarzenberg se composait, outre les troupes de Frenel, de treize bataillons (trois Archiduc-Ferdinand, deux Würtemberg, deux Beaulieu, un Ligne, deux Murray, deux Clerfayt, un Gemmingen) et de neuf escadrons (six des cuirassiers Mack, trois des dragons Coburg). La division Archiduc-Ferdinand comprenait six bataillons (trois Wenkheim, trois Stain) et douze escadrons (six du 13e dragons, six des cuirassiers Empereur) [1].

Les premières fractions de Frenel se heurtèrent à Bittlbach, avant le jour, à un petit poste avancé de la division Legrand, qui se replia bientôt. La résistance fut un peu plus sérieuse à Buch [2], d'où les Français furent néanmoins chassés.

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 28; Kienmayer à l'archiduc Jean, Mühldorf, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 471).

2. Peut-être y avait-il à Buch des fractions de l'avant-garde de Bastoul. Les événements qui se sont passés sur ce point sont assez incertains parce que les relations disent toujours Buch, et qu'en réalité il y a Buch, Mittel-Buch, Ober-Buch..

En même temps, Frenel faisait occuper Mittel-Buch par une compagnie et un escadron. Un retour offensif fut repoussé grâce à l'arrivée des premiers éléments de la division de l'archiduc Ferdinand. Celui-ci engagea deux bataillons Wenkheim, appuyés ensuite par un bataillon Clerfayt, de la division Schwarzenberg, qui s'était laissé entraîner de ce côté. Les avant-postes de Legrand furent définitivement rejetés sur Reithofen. L'archiduc Ferdinand fit alors déployer à l'ouest de Buch, sur les hauteurs de Haidberg, le régiment Stain et le 13e dragons, qui mirent leur artillerie en batterie [1].

En arrivant à Isen, Schwarzenberg se heurta à l'avant-garde de la division Bastoul composée d'un bataillon de la 53e, d'un bataillon de la 89e et du 23e de chasseurs, sous les ordres du général Bonnet. Vers 10 heures du matin, Schwarzenberg fit attaquer le village par un bataillon Clerfayt et un escadron. Ayant derrière lui un bois dont les chemins étaient « presque impraticables », craignant d'être tourné par les forces supérieures qu'il avait devant lui et « ayant au surplus l'ordre de ne pas résister à une attaque sérieuse », Bonnet ordonna — un peu prématurément, semble-t-il — la retraite sur Buch, où il prit une nouvelle position. Le bataillon Clerfayt et l'escadron suivirent l'avant-garde de Bonnet et se joignirent à la colonne de l'archiduc Ferdinand [2].

Le gros de la division Schwarzenberg franchit l'Isen et se dirigea sur Hohenlinden par le mauvais chemin de Loipfing.

---

1. Frenel à Schwarzenberg, Ehring, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 451); L'archiduc Jean à Kienmayer, Neu-Oetting, 5 décembre (*Ibid.*, p. 442); Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (*Ibid.*, p. 449). — Les documents français ne relatent pas ces premiers combats; le Bulletin historique de la division Legrand n'en fait même pas mention, ce qui permet de penser que, dans l'obscurité ou au jour, dans la tourmente de neige, les Autrichiens s'exagérèrent l'importance des postes. Peut-être n'avaient-ils devant eux, à Bittlbach, que des traînards.

2. Bulletin historique de la division Bastoul; Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 449); *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 29.

En approchant de cette dernière localité, il rencontra un bataillon Brechainville et deux escadrons Zeschwitz déjà aux prises avec les Français. Ces unités appartenaient à la colonne Baillet, arrivée à Mittbach ; elles avaient été envoyées de Schnaupping sur Loipfing pour couvrir son flanc droit. Elles s'y étaient heurtées à quatre compagnies et à un escadron du 2e de dragons de la division Bastoul, qui occupaient précédemment Burgrain. Elles ne pouvaient d'ailleurs progresser. Schwarzenberg constitua alors deux lignes de deux bataillons chacune avec une réserve de même force, et se porta à l'attaque tambour battant. Le détachement français abandonna Loipfing et se replia vers Neuharting. Schwarzenberg le poursuivit jusqu'aux hauteurs de Wetting et s'empara du bois de ce nom [1].

Le combat devint alors plus violent, car les Autrichiens se trouvaient en présence des avant-postes proprement dits des divisions Bastoul et Ney, établis sur les hauteurs de Tading, Kreiling, Kronacker. La lutte passa par des alternatives diverses. Deux bataillons Murray refoulèrent les Français sur Kreiling et Kronacker, puis, contre-attaqués, plièrent à leur tour. Renforcés par trois bataillons du régiment Archiduc-Ferdinand et par six escadrons de cuirassiers Mack, ils s'emparèrent enfin de Kronacker. D'autre part, le bataillon Brechainville s'empara de Tading ; le village, repris par les troupes de Bastoul qui progressèrent un instant vers Loipfing, finit par rester aux mains d'un bataillon du régiment Archiduc-Ferdinand. Forstern fut également enlevé par un bataillon Gemmingen, mais repris ensuite par les Français [2].

La lutte subit alors une accalmie dans ce secteur du champ de bataille. Grenier se contentait de contenir l'ennemi, suivant

1. Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 449) ; *Oestreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 29.
2. Bulletin historique de la division Bastoul; Thürheim, *loc. cit.*, t. I, p. 164.

les instructions qu'il avait reçues de Moreau. De son côté, Schwarzenberg attendait, avant de poursuivre ses avantages, que la colonne principale eût suffisamment progressé vers Hohenlinden[1].

---

1. Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 449).

CHAPITRE VII

Le mouvement tournant de Richepance.

Marche de Richepance de Christoph sur Maitenbeth. — Difficultés du mouvement. — Intervention par surprise de deux bataillons autrichiens sur le flanc gauche de la colonne. — La division Richepance coupée en deux fractions. — Décision énergique de Richepance en arrivant à Maitenbeth. — Situation de la colonne Kollowrat. — Charges du 1er chasseurs et des chevaux-légers bavarois. — Mouvement en avant des 8e et 48e demi-brigades. — La 48e se porte sur Hohenlinden et prend Kollowrat à revers.

Rassemblée à Christoph à 7 heures du matin, la division Richepance se mit en mouvement sur Maitenbeth à 7 h. 15. La neige tombait à gros flocons et ne permettait pas de voir à dix pas devant soi[1]. La brigade de gauche, sous les ordres du chef de brigade Sarrut, marchait en tête : 8e demi-brigade, suivie du 1er régiment de chasseurs à cheval et de trois bouches à feu. Ensuite venait la brigade du général Walther, ayant en tête ses trois bouches à feu, et se composant de la 48e demi-brigade, d'un bataillon de la 14e légère et du 5e régiment de hussards. Après cette brigade, marchait celle de droite commandée par le général Drouet : deux bataillons de la 27e, trois bouches à feu, le 20e de chasseurs ; enfin la réserve sous les ordres du général Sahuc : un bataillon de la 27e, trois bouches à feu, le 10e de cavalerie[2].

La division traversa Christoph et s'engagea sur le Schwaigerweg, chemin étroit, à pentes raides et en mauvais état[3]. La marche fut lente et pénible. « Nous craignions à chaque instant, écrit Richepance, de ne pouvoir plus avancer et nous étions forcés de renoncer à toute espèce de retraite ; la cava-

1. Rapport de Richepance. — Ce rapport, publié par le *Spectateur militaire* (1836, t. XXII, p. 261 et suiv.), n'est pas absolument conforme à l'original.
2. Rapport de Richepance.
3. Aujourd'hui encore ce chemin est mauvais, surtout après la pluie.

lerie a fait plus de deux lieues sans pouvoir marcher autrement que par un... [1] ». Par surcroît, le guide chargé de diriger la division s'égara : ce fut la cause d'une nouvelle perte de temps.

Sur ces entrefaites, les deux bataillons de grenadiers détachés par Kollowrat sur Christoph [2] étaient arrivés à Schützen vers 8 heures du matin. Ils débouchèrent inopinément sur le flanc gauche de la colonne, à peu près vers son centre, à hauteur du bataillon de la 14e légère. Une fusillade assez vive s'engagea de suite à courte distance. Les chevaux de deux caissons furent tués et fermèrent le passage à tous les éléments qui suivaient. Ceux-ci rebroussèrent chemin, tandis que les fractions qui précédaient les caissons serraient sur la tête. Ces deux mouvements déterminèrent un certain désordre, surtout vers la queue de la colonne; mais le général Drouet arriva, rétablit le calme, fit déboîter le 5e régiment de hussards et quelques fractions d'infanterie, et prit l'offensive. Il refoula d'abord l'ennemi sans pouvoir cependant rétablir la communication avec les éléments de la division qui le précédaient [3].

Les troupes de tête étant égarées par le guide, celles de la queue de la colonne se trouvant séparées du centre, Richepance fit faire une halte dans la clairière de Hirschau pour reconstituer sa division. Craignant que ce ne fût le 5e hussards qui eût été surpris, il fit rétrograder deux compagnies de la 48e pour le dégager ; mais, apprenant ensuite que c'était un bataillon de la 14e légère, il les rappela. On fouilla quelques fermes environnantes : on y prit un nouveau guide et on y fit

1. Rapport de Richepance.
2. Voir page 198.
3. Richepance, dans son rapport, croit que cette attaque fut produite par des troupes qui avaient marché de Wasserburg sur Christoph, c'est-à-dire par des fractions de la colonne Riesch. Il semble qu'il ait commis là une erreur : Riesch, on l'a vu (p. 194), n'atteignit Albaching qu'à 10 heures du matin, et la surprise eut lieu à 8 heures environ.

prisonniers quelques éclaireurs autrichiens. D'après les renseignements recueillis, Maitenbeth n'était plus qu'à un quart d'heure de marche à peine; bientôt on put distinguer le pied de la colline sur laquelle est bâti le village[1]. Après toutes ces péripéties, la colonne débouchait enfin en terrain libre[2]. Avec une rare décision, Richepance comprit qu'il fallait profiter sans retard de l'effet de surprise produit par le débouché inopiné de sa colonne sur les derrières des Autrichiens.

« Persuadé, dit justement Richepance, qu'il n'y avait pas un instant à perdre, puisqu'il était déjà 9 heures du matin, et que l'essentiel n'était pas de sauver la division, mais de faire une puissante diversion en me portant rapidement sur les derrières de l'ennemi, nous abandonnâmes le combat en arrière ainsi que les troupes qui s'y trouvaient engagées[3] ».

Ordre fut envoyé au général Drouet, qui était aux prises avec l'adversaire, « de l'occuper fortement » jusqu'au moment où le général Decaen serait arrivé pour le dégager et lui permettrait de rejoindre la tête de la division[4].

Richepance dirigea donc sa colonne sur Maitenbeth par un à-gauche. Il ne disposait que des 8e et 48e demi-brigades, du 1er régiment de chasseurs et de six bouches à feu. Les grenadiers de la 8e demi-brigade se précipitent sur le village, y pénètrent sans résistance et font prisonnier un détachement de cuirassiers Nassau qu'ils surprennent partie à pied, partie à cheval[5]. La 8e demi-brigade traverse rapidement la

1. Rapport de Richepance.
2. On ne peut distinguer la colline sur laquelle est bâtie Maitenbeth qu'en arrivant au point où le chemin sort de la forêt (à moins que la colonne n'ait passé par Marsmaier, ce qui n'est pas impossible, l'itinéraire exact suivi par Richepance dans les bois où il s'égara étant difficile à préciser, même sur les lieux).
3. Rapport de Richepance.
4. Rapport de Dessolle, du 7 au 12 frimaire.
5. Peut-être une partie de la 8e demi-brigade passa-t-elle par Marsmaier d'après un passage du rapport de Richepance : « La 8e... arrive en gravissant une hauteur très escarpée ». Dans ce cas, la compagnie de grenadiers aurait fait irruption dans le village par l'ouest, le reste de la 8e par le sud. Ce n'est là qu'une hypothèse que suggère l'examen du terrain comparé aux termes précédents du document.

localité et vient se déployer au delà, en bataille, parallèlement à la grande route[1]. Le 1er régiment de chasseurs se place à droite; les six bouches à feu suivent de près et s'établissent sur le front de la 8e [2].

A ce moment, la colonne Kollowrat, y compris l'artillerie et les équipages, avait pénétré tout entière dans la forêt de Haag. Son arrière-garde, composée de la brigade de cuirassiers Wolfskehl[3], accompagnée d'une batterie de huit pièces de 12, sous le commandement supérieur de Liechtenstein, arrivait à l'auberge de Strassmair. Des fuyards du détachement de cuirassiers Nassau, surpris précédemment, l'avertirent de la présence des Français sur les hauteurs de Maitenbeth. Liechtenstein déploya immédiatement sa brigade en deux lignes sur les hauteurs au nord de la route et donna l'ordre à sa batterie de prendre position entre Kreuz et Strassmair[4].

D'autre part, le régiment de chevau-légers bavarois (cinq escadrons et demi), qui avait reçu précédemment l'ordre de prendre position vers Miesberg, s'avança jusqu'au nord de Kreuz, d'où trois escadrons, cheminant à l'abri des vues, vinrent se masser au sud de la route, vis-à-vis Strassmair, dans un pli de terrain[5].

Comprenant que tout atermoiement pouvait déceler la faiblesse de ses forces et annihiler l'effet de surprise, Richepance n'attend pas l'arrivée de la 48e demi-brigade pour continuer son mouvement offensif. Il ordonne d'abord au 1er chasseurs de refouler la cavalerie ennemie. Ce régiment se forme

1. De Maitenbeth même, les vues sont restreintes. Elles sont, au contraire, très étendues d'un mamelon situé à l'ouest du village; de là, on aperçoit notamment la grande route depuis Strassmair jusqu'à son entrée dans la forêt de Haag.
2. Rapport de Richepance.
3. Régiments Lorraine et Albert à six escadrons chacun.
4. Liechtenstein à Kollowrat, Mühldorf, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 444).
5. Schleifer, *loc. cit.*, p. 30, d'après les Historiques des 3e et 4e régiments de chevau-légers.

en bataille, franchit la grande route, aborde les cuirassiers autrichiens et les refoule. Mais, assailli sur son flanc droit par les chevau-légers bavarois, surgissant du pli de terrain qui les dissimulait, le 1er chasseurs plie à son tour. La cavalerie adverse le poursuit avec vigueur et pénètre jusque dans la batterie de Richepance, d'où elle est enfin chassée par des fractions de la 8e demi-brigade[1].

Sur ces entrefaites, la 48e demi-brigade était arrivée et s'était placée à la gauche de la 8e. Richepance, comprenant toujours la nécessité d'aller vite, se détermina alors « à se porter en masse sur la grande route et à marcher, rapide comme la foudre, sur les derrières de l'ennemi[2] ».

Il fit former son infanterie en colonne serrée par division dans chaque demi-bataillon, l'artillerie dans les intervalles, le 1er chasseurs couvrant la droite, et prescrivit de se porter en avant vers le nord. L'intention de Richepance était de marcher ensuite sur Hohenlinden en prenant la chaussée comme axe du mouvement et d'assaillir à revers la colonne de Kollowrat. De sa personne, il se porta à la gauche de la ligne et fit prévenir le chef de brigade Sarrut et le général Walther, qui se trouvaient à la droite, de suivre tous ses mouvements[3]. En atteignant la grande route, Richepance fit exécuter « tête de colonne à gauche » à tous les demi-bataillons, de sorte que la 48e et la 8e demi-brigades se placèrent l'une derrière l'autre en colonne sur la chaussée. Le bataillon qui se trouvait le plus à gauche et par suite en tête, après cette conversion, n'était plus qu'à 200 mètres environ de la lisière orientale de la forêt de Haag. Quelques fractions se jetèrent immédiatement sous

---

1. Rapport de Richepance; Rapport du colonel commandant le régiment de chevau-légers au général Zweibrücken, Seekirchen, 11 décembre 1800 (K. B. Kriegs-Archiv, 332); Heilmann, *loc. cit.*, p. 56; Schleifer, *loc. cit.*, p. 30, d'après les Historiques des 3e et 4e régiments de chevau-légers.
2. Rapport de Dessolle.
3. Rapport de Richepance.

bois afin de couvrir les flancs de la colonne. Le 1er régiment de chasseurs, soutenu par la 8e demi-brigade, resta à l'entrée de la forêt, avec une fraction vers Maitenbeth, pour observer la cavalerie autrichienne et bavaroise, et protéger les derrières de la 48e demi-brigade, qui allait se porter vers l'ouest par la chaussée et aborder la colonne Kollowrat à revers [1].

1. Rapport de Richepance ; Bulletin historique du 11 au 20 frimaire.

CHAPITRE VIII

La colonne Kollowrat assaillie à revers.

Dispositions prises par les Autrichiens pour faire face à Richepance. — La 48e enlève du premier élan une batterie à cheval. — Deux bataillons bavarois cèdent. — Marche victorieuse de la 48e. — Retraite de Wrede sur Dorfen. — La colonne Kollowrat en désordre.

Vers 10 heures du matin, l'archiduc Jean, qui se tenait de sa personne sur la chaussée de Hohenlinden, reçut de sa cavalerie des nouvelles graves. Des troupes françaises, mandait-on, s'établissaient à l'entrée est de la forêt de Haag. Une charge du 1er régiment de chasseurs avait été repoussée, il est vrai, par les chevau-légers bavarois ; mais ceux-ci, dans leur poursuite, s'étaient heurtés à de l'infanterie et avaient dû s'arrêter. La cavalerie de la colonne Kollowrat faisait connaître en même temps qu'elle s'était portée au nord de la grande route, en face de Maitenbeth[1]. On supposa, à l'état-major autrichien, que ces troupes françaises ne pouvaient être qu'une fraction isolée battue par Riesch, et cherchant une issue de ce côté. Afin de s'en convaincre, le colonel Weyrother, de l'état-major général, se rendit en toute hâte à l'entrée est de la forêt. Le bataillon bavarois Preysing fit demi-tour et le suivit, puis pénétra dans les bois situés à sa droite pour en chasser les Français[2]. Les deux bataillons du colonel Reuss, déjà en mouvement sur Christoph, reçurent contre-ordre : l'un d'eux, Stengel, fut chargé de couvrir l'aile gauche du bataillon Preysing ; l'autre, Schlossberg, marcha en réserve en arrière[3]. En outre, quatre pièces

---

1. Zweibrücken-Ditfurth à l'Électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 461) ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 58.
2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 31.
3. Les canons de ces bataillons restèrent sur la route.

d'artillerie à cheval firent demi-tour ; elles cherchèrent à rejoindre la cavalerie et à soutenir énergiquement l'infanterie en s'établissant à l'entrée du défilé. Enfin, peut-être en raison de la canonnade persistante vers Maitenbeth, Kollowrat fit encore revenir sur ce point, sous les ordres de Wrede, les deux derniers bataillons bavarois, Buseck et Pompei[1].

Cependant, les événements se précipitaient à l'entrée orientale de la forêt de Haag.

Le bataillon de la 48e, qui marchait en tête de la colonne constituée par cette demi-brigade, fut accueilli par trois coups à mitraille de la batterie à cheval bavaroise, dont quatre pièces avaient pris position sur la route même, et aussi par la fusillade de son soutien, une compagnie du bataillon Dalwigk, qui s'était établie à sa droite. En dépit des pertes que sa formation dense lui faisait subir, le bataillon français serra sur la tête de colonne et se jeta à la baïonnette sur la batterie, qu'il enleva d'un seul élan[2]. Quelques bouches à feu de Richepance commençaient à tirer à ce moment sur la grande route : le premier boulet blessa le colonel Weyrother et tua son cheval[3].

La 48e demi-brigade continua aussitôt sa marche vers l'ouest suivant la route, flanquée à droite et à gauche par des compagnies déployées en tirailleurs dans les bois[4]. Elle se heurta bientôt aux deux bataillons bavarois que de Wrede avait amenés à grand'peine à travers la longue colonne du parc d'artillerie et des voitures de toute sorte qui encombraient la route[5].

1. Zweibrücken-Ditfurth à l'Électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 461) ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 60.
2. Rapport de Richepance.
3. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 31.
4. Bulletin historique de la division Richepance.
5. Zweibrücken-Ditfurth à l'Électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 461) ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 60-61.

« Les grenadiers de la 48e qui se trouvent là, écrit Richepance, et à qui je demande ce qu'ils en pensent, me crient tous que les ennemis sont f..... et qu'ils sont à nous. La fierté et la confiance de tous ceux qui sont là ne me permettent plus de douter qu'ils ont raison.

» Nous pénétrons dans le bois; on marche rapidement; on suit la grande róute, et tout ce qui ne s'éparpille pas pour faire place est pris, fusillé, baïonnetté ou sabré. L'ennemi a cependant fait face, et présente des masses à quatre ou cinq reprises; mais l'impulsion est donnée, et tout est entraîné dans la débâcle. Vous avez vu vous-même, mon Général, la quantité de pièces amoncelées sur cette route, les morts dont elle était jonchée et les prisonniers encore tout éperdus[1] ».

Les deux bataillons conduits par Wrede « furent obligés de céder à l'attaque impétueuse et environnante de l'ennemi[2] ». Mais la 48e avait fait des pertes très sensibles : le capitaine Desvigne avait été tué, quatre autres officiers étaient hors de combat[3].

Wrede, avec quelques fractions qu'il put difficilement grouper autour de lui, se replia vers Dörfen où il rassembla une colonne de 6.000 fuyards et isolés de tous les corps. Les bataillons bavarois Preysing et Schlossberg eurent le même sort que ceux de Wrede : attaqués à la fois par les troupes de Richepance et par celles que Decaen avait envoyées vers le nord[4], ils furent rejetés vers la grande route et se dispersèrent dans les bois. « La bataille commença à 9 heures, dit le major Wreden, et, dès 10 h. 30, le centre, où nous nous

1. Rapport de Richepance.
2. Zweibrücken à l'Electeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 454); Rapport du major Wreden, Landshut, 26 janvier 1805 (K. B. Kriegs-Archiv, B, 1800).
3. Bulletin historique de la division Richepance.
4. *Ibid.*

trouvions, était désorganisé et détruit au point que l'on ne pouvait plus faire tenir un seul homme[1] ».

Le bataillon Stengel ne rencontra pas les Français. Sans chercher à se relier aux autres bataillons, il se dirigea sur Albaching et Ramsau, puis sur Ampfing et Mühldorf, où il arriva à minuit épuisé de fatigue[2].

---

1. Rapport du major Wreden, Landshut, 26 janvier 1805 (K. B. Kriegs-Archiv, B, 1800).
2. Heilmann, *loc. cit.*, p. 62-63. — Aucun rapport n'indique clairement l'action des bataillons Buseck et Pompei, qui ne semble pas avoir été très énergique.

CHAPITRE IX

Offensive des divisions Grouchy et Ney.

Moreau ordonne l'offensive générale. — Attaques de Ney et de Grouchy. — Les Autrichiens plient sur la grande route et aux abords. — Intervention de la légion polonaise sur leur flanc gauche. — Désorganisation et dispersion de la colonne Kollowrat. — Jonction de Ney et de Richepance. — Situation critique de la 8e demi-brigade à Haus. — Elle est dégagée par la brigade Drouet. — Poursuite jusqu'à Haag.

Moreau, qui se tenait près de Hohenlinden, aperçut, vers midi, une sorte d'hésitation et d'incertitude dans les mouvements des troupes autrichiennes qui combattaient vers Birkach et Kreith. Avec une sagacité qui fait honneur à son coup d'œil militaire, il comprit que c'était le contre-coup de la manœuvre de Richepance[1]. Il n'y avait pas un instant à perdre pour prendre l'offensive sur tout le front; Moreau en donna l'ordre à Grenier[2].

Ney fut chargé « de pénétrer vivement par la chaussée sur la tête du défilé[3] ». Il fut prescrit à Grouchy « de se diriger sur le même point, en culbutant la gauche de l'ennemi[4] ». Tous deux formèrent aussitôt leurs colonnes d'attaque. Toutefois, comme Grenier pressentait que l'ennemi, pour se dégager, allait attaquer vivement sa gauche, il recommanda à Ney de laisser à Hohenlinden sa brigade de réserve, les bataillons de grenadiers de sa division, le 13e dragons et le 19e de cavalerie[5].

Il n'y avait d'ailleurs nul inconvénient à dégarnir le front

1. Moreau au Ministre de la guerre, Anzing, 12 frimaire; Bulletin historique de la division Ney.
2. Rapports de Dessolle et de Grenier.
3. Rapport de Dessolle.
4. *Ibid.*
5. Dispositions militaires de l'aile gauche.

Preisendorf-Hohenlinden en raison de la passivité de Baillet, qui n'avait pas su fixer l'adversaire [1].

Ney dirigea sur Birkach la 103e demi-brigade soutenue en arrière et à gauche par la 76e et par le 8e de chasseurs. La 15e demi-brigade demeura provisoirement face à Baillet qui, à ce moment, semblait vouloir déboucher au sud de Kronacker avec deux bataillons et deux escadrons [2]. Ney mit une telle vigueur dans son attaque, qu'en peu de temps il refoula l'ennemi sur la lisière de la forêt de Haag; il pénétra sous bois à sa suite par la route et au nord; il lui prit huit à dix bouches à feu et fit plus de 1.000 prisonniers [3].

Grouchy, « obligé à un mouvement plus étendu », marcha « avec une égale rapidité [4] ». La 57e demi-brigade à droite, la 46e en échelon à gauche, toutes deux formées en colonne et soutenues en arrière par la 108e, abordèrent la forêt de Haag au sud de Kreith et marchèrent ensuite vers l'est par Schützen, parallèlement à la chaussée [5]. En vain Kollowrat engagea-t-il les deux bataillons de grenadiers qui constituaient ses dernières réserves. Leur résistance fut de courte durée.

« Nous avons tous fait nos efforts, écrit Zweibrücken, pour ramener le soldat à la charge; mais le soldat le plus intrépide, qui, par des dispositions vicieuses, se trouve tourné de tous les côtés, perd enfin son énergie, surtout lorsque, comme ici, placé sur une chaussée encombrée par des canons, caissons et chariots entre deux bois; le terrain ne lui permet aucun développement [6] ».

1. Voir p. 201.
2. Carte de la bataille de Hohenlinden, dressée par Carrion-Nisas (IIe planche). — Au sujet du mouvement de cette colonne autrichienne sur Kronacker, voir p. 201.
3. Rapport de Dessolle.
4. *Ibid.*
5. Rapport de Grouchy, Reichertsheim, 14 frimaire.
6. Zweibrücken à l'Électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.* t. II, p. 454).

La légion polonaise, dirigée par Decaen vers la grande route de Haag, débouchait à ce moment sur la chaussée, vers le Schimmelberg, et faisait irruption au milieu du parc d'artillerie autrichien, que Richepance atteignait à revers et que l'on captura en entier.

La confusion de l'ennemi, assailli de front, sur son flanc gauche et à dos, devint alors générale. Toute résistance cessa ; « le soldat, se voyant attaqué de trois côtés, s'enfuit par le seul qui restait libre », c'est-à-dire vers le nord [1].

La colonne Kollowrat, « pressée de toutes parts, flotte, tourbillonne et finit par se précipiter dans la forêt que la route traverse. Des cris affreux se font entendre ; c'est la mort qui poursuit les fuyards à travers les sapins, derrière lesquels ils cherchent vainement un asile ; .ce n'est qu'en implorant la générosité du vainqueur qu'ils échappent au carnage. La chaussée, couverte il n'y a qu'un instant de milliers de soldats, n'offre plus maintenant que des cadavres épars, des chevaux épouvantés, sans maître qui les guide, des chariots, des caissons renversés, et 87 pièces d'artillerie en notre pouvoir [2] ».

La colonne Kollowrat n'existait plus [3]. « Tout ce qui était engouffré dans le bois, étendu d'environ une lieue et demie, écrivait Moreau, a été tué, pris ou dispersé [4]. » Deroy et 18 officiers bavarois étaient prisonniers. Zweibrücken ne put échapper au même sort que grâce au dévouement d'un artilleur à cheval. L'archiduc Jean lui-même parvint à grand'-peine à se frayer un passage [5].

---

1. Relation des mouvements de l'armée autrichienne. — Cf. Zweibrücken à l'archiduc Jean, Mühldorf, 4 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 454).
2. Rapport de Dessolle.
3. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 32.
4. Moreau au Ministre de la Guerre, Hohenlinden, 12 frimaire.
5. Zweibrücken à l'Électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.* t. II, p. 455).

Bientôt Ney et Richepance effectuèrent leur jonction sur la chaussée. Richepance prescrivit à la 48e demi-brigade de faire demi-tour pour se porter au secours de la 8e et du 1er chasseurs, vers Maitenbeth, et surtout pour « regagner la tête du bois avant que tout ce qu'on y avait éparpillé de cavalerie et d'infanterie ennemies eussent le temps d'en sortir et de nous échapper [1] ».

Richepance trouva la 8e demi-brigade dans une situation assez critique. La cavalerie de Liechtenstein l'avait chargée à plusieurs reprises : le général Walther avait été grièvement blessé ; en revanche, le colonel autrichien Radetsky avait été mis hors de combat [2]. Puis la 8e demi-brigade avait été attaquée inopinément sur son flanc gauche par un corps autrichien appartenant à la colonne Riesch et qui, repoussé de Christoph par Drouet et Decaen [3], cherchait à regagner la route de Haag. La 8e demi-brigade fut obligée d'abandonner le hameau de Haus et laissa aux mains de l'ennemi un certain nombre de prisonniers bientôt délivrés, il est vrai, par Drouet qui atteignait enfin Maitenbeth. Richepance débouchait à ce moment de la forêt avec la 48e demi-brigade qui se déploya au nord de la route, tandis que la 8e venait se placer à sa droite au sud. Les cuirassiers de Liechtenstein tentèrent une charge qui échoua et à la suite de laquelle ils se replièrent. La division Ney rejoignit alors la division Richepance. Il était environ 2 h. 30 de l'après-midi [4]. On poursuivit ensuite l'ennemi jusqu'à Haag [5]. « Je me tais, écrivait Richepance, sur le courage que les troupes ont montré. La position dans laquelle elles ont vaincu ne

1 Rapport de Richepance.
2. Le colonel Joseph Wenzel, comte Radetsky, devint plus tard le célèbre feld-maréchal.
3. Voir p. 225.
4. Bulletin historique de la division Richepance.
5. Bulletin historique de l'armée, du 11 au 20 frimaire.

permet à aucune plume d'en parler dignement. Pour moi, la chose dont je m'enorgueillirai toute ma vie est la confiance et l'abandon qu'elles m'ont accordés dans toute l'affaire [1] ».

La division Grouchy avait perdu environ 500 hommes : la division Ney, 350, tant tués que blessés ou prisonniers [2].

1. Rapport de Richepance.
2. Bulletins historiques des divisions. — Ni le Rapport de Richepance ni le bulletin historique de sa division n'indiquent les pertes subies par celle-ci.

CHAPITRE X

Engagement de la colonne Riesch.

Arrivée tardive de Riesch à Albaching. — Fractionnement de sa colonne pour marcher sur Hohenlinden. — Il demande des renforts à l'archiduc Jean avant même d'être engagé. — Ses réserves maintenues à Albaching. — Engagement de la brigade Drouet contre les troupes de Riesch. — Drouet rejeté de Schützen sur Christoph.

On se souvient que le gros de la colonne du feld-maréchal-lieutenant Riesch avait atteint Albaching à 10 heures du matin seulement. L'avant-garde rencontra des éclaireurs français à la lisière orientale de la forêt de Haag; elle les refoula facilement et marcha sur Schützen. Un parti de hussards, envoyé sur le flanc gauche, fit connaître que l'ennemi occupait fortement Christoph et les hauteurs à l'ouest de Steinhöring et Tulling. Quelques prisonniers déclarèrent que les divisions Richepance et Decaen étaient à Ebersberg et dans la forêt au nord-est.

Riesch, après avoir rassemblé toute sa colonne à Albaching — ce qui était une perte de temps bien inutile — résolut de continuer sa marche sur Hohenlinden à travers la forêt et de déloger l'ennemi de Christoph [1]. Il constitua à cet effet cinq groupes sans compter l'avant-garde.

Quatre compagnies Manfredini et un escadron de cuirassiers Franz-Mailand furent dirigés par Kalteneck sur Christoph, sous les ordres du colonel Bojakowsky.

Un bataillon du 60e, sous les ordres du major Rothkirch, de l'état-major, fut également envoyé sur Christoph, par la rive droite du Mühl-Bach, pour tourner la position.

1. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 465).

Gyulai, avec le reste du régiment Manfredini et deux escadrons de dragons Kinsky, suivit l'avant-garde du général Stahel, par le chemin forestier étroit qui conduit d'Albaching à Hohenlinden par Schützen. Mais, arrivé à la croisée du chemin de Christoph à Isen, Gyulai fit exécuter un à-gauche et marcha sur Christoph.

Le colonel Richter, avec le reste du régiment Kaunitz (deux bataillons 2/3), suivit la colonne de Gyulai jusqu'à l'embranchement dont il vient d'être question, puis marcha sur Hohenlinden. Deux bataillons du régiment Archiduc-Charles lui furent envoyés comme soutien un peu plus tard, mais ne purent le rejoindre. Enfin le reste des troupes de Riesch, comprenant trois bataillons et dix-sept escadrons, forma réserve, sous les ordres de Merveldt, et s'immobilisa sur les hauteurs d'Albaching[1].

Riesch répartissait donc ses forces avant de s'être heurté réellement à l'ennemi. Il était d'ailleurs convaincu, sans même avoir abordé les Français, qu'ils lui étaient supérieurs en nombre et qu'ils l'empêcheraient d'atteindre Hohenlinden. Aussi s'empressa-t-il, avant toutes choses, d'envoyer un officier à l'archiduc pour demander d'être renforcé en infanterie[2].

Sur ces entrefaites, les deux bataillons de grenadiers de la colonne Kollowrat, envoyés sur Schützen et Christoph[3], avaient réussi, grâce à l'effet de surprise produit par leur attaque inopinée, à empêcher les troupes de Drouet de rejoindre Richepance. Il était 10 heures du matin quand ils furent enfin obligés de plier devant les forces supérieures qui leur étaient opposées[4]. Drouet progressait vers Schützen lorsque

1. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 465).
2. *Ibid.*
3. Voir p. 199.
4. *Historique du régiment Empereur François-Joseph*, p. 329 (Schleifer, *loc. cit.*, p. 30).

l'avant-garde de Riesch, puis la colonne de Gyulai et enfin le détachement Bojakowsky intervinrent et le repoussèrent sur Christoph en lui faisant de nombreux prisonniers [1]. Drouet parvint cependant à se maintenir à Christoph jusqu'à l'arrivée de la division Decaen [2].

1. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 466). — Les régiments Kaunitz et Manfredini envoyèrent sur l'arrière plus de 500 prisonniers (*Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 26).

2. Les documents des Archives de la Guerre ne contiennent aucun détail sur ce combat livré par Drouet. Drouet lui-même, dans son autobiographie, en donne un récit des plus succincts.

CHAPITRE XI

Intervention de Decaen à Christoph.

Marche de la division Decaen d'Oberndorf sur Christoph. — Le chef de brigade Laffon attaque l'ennemi. — Drouet, enfin dégagé, se porte sur Maitenbeth. — La légion polonaise dirigée vers la grande route de Hohenlinden à Haag. — Retraite des fractions de la colonne Riesch. — Compte rendu de Riesch à l'archiduc Jean. — Jonction de la brigade Durutte avec Grouchy. — Mouvement de Decaen sur Albaching. — A la tombée de la nuit Riesch se replie d'Albaching sur Ramsau.

Après une halte d'environ une demi-heure à Oberndorf, la division Decaen s'était mise en marche, vers 8 heures du matin, sur Christoph. Les patrouilles envoyées sur la droite ayant trouvé quelques éclaireurs autrichiens à l'est de Steinhöring, une compagnie d'infanterie légère et un escadron de la brigade Debilly furent détachés sur ce point. Il était un peu plus de 8 heures quand le canon se fit entendre dans la direction de Christoph. Decaen prescrivit au chef de brigade Laffon, commandant l'avant-garde, de presser sa marche et, s'il rencontrait l'ennemi, « de l'aborder franchement et avec vigueur[1] ». Decaen se porta d'ailleurs bientôt à son avant-garde.

Le chemin que suivait la division ne permettait de marcher que par trois de front, ce qui allongeait considérablement la colonne. On approchait de Christoph, quand on se heurta aux voitures de vivandiers, d'artillerie et équipages de toute sorte de la division Richepance, qui rétrogradaient. On reconnut heureusement que la marche pouvait continuer à travers champs ; les sapeurs pratiquèrent rapidement les ouvertures et passages nécessaires.

La légion polonaise, qui se trouvait en tête du gros, quitta

1. Decaen, *Mémoires inédits*.

donc le chemin, se forma par sections et ensuite par pelotons, et continua d'avancer, suivie de la brigade Durutte, dans la même formation. Afin de débarrasser le chemin, les voitures de la division Richepance reçurent l'ordre de parquer et de se diriger sur Ebersberg quand toute la colonne aurait défilé.

Peu de temps après, Decaen arriva sur le plateau au nord de Christoph, où les généraux Sahuc et Drouet le mirent au courant de la situation. Il était environ 11 heures[1].

« La neige qui tombait, écrit Decaen, m'empêchait de voir ce qui se passait et de juger la localité ; je ne pouvais me régler que d'après le feu que j'entendais et sur les renseignements qu'on pouvait me donner. Entendant aussi la fusillade à ma droite, je demandai ce que c'était. Quelqu'un ayant dit : « Oh ! c'est l'ennemi qui nous tourne », je repartis de suite : « Eh bien ! s'il nous tourne, nous le tournerons à notre tour[2] ».

A ce moment arriva le chef de bataillon Delelée, aide de camp de Moreau, envoyé de Hohenlinden pour avoir des nouvelles. Decaen le chargea de dire au général en chef qu'en arrivant sur le plateau de Christoph, il avait « trouvé les choses un peu embrouillées », mais que Moreau ne devait pas avoir d'inquiétude ; il espérait que « bientôt tout irait au mieux[3] ».

Déjà le chef de brigade Laffon, « avec toute la vigueur qu'exigeait une telle circonstance », avait pris ses dispositions pour attaquer les Autrichiens[4]. Il engagea le 3e bataillon de la 14e légère et un escadron de son régiment commandé par « l'intrépide Montalon ». Celui-ci, ayant eu son cheval tué, se mit à pied à la tête d'une fraction d'infanterie et chargea plusieurs fois avec elle. L'ennemi plia tout d'abord, puis regagna

1. Bulletin historique de la division Decaen, du 22 brumaire au 3 nivôse. — Ce bulletin indique 10 h. 30, mais il était vraisemblablement plus tard.
2. Decaen, *Mémoires inédits*.
3. *Ibid.*
4. Rapport de Decaen, Ebersberg, 15 frimaire.

le terrain perdu. Un bataillon de la légion polonaise arrêta à son tour les Autrichiens, puis les refoula définitivement. « On amena de toutes parts des prisonniers et du canon... Ce spectacle du succès fut d'autant plus ravissant, écrit Decaen, qu'à ce beau moment la neige cessa de tomber et que le soleil se montra dans toute sa splendeur. Il semblait que cet astre divin avait voulu éclairer notre triomphe[1] ».

Drouet était enfin dégagé; il rassembla ses troupes pour marcher sur Maitenbeth et rejoindre Richepance. Decaen dirigea la légion polonaise à travers bois vers la grande route de Hohenlinden à Haag. On sait qu'elle contribua à la déroute de la colonne Kollowrat[2].

Toutefois, les Autrichiens tenaient encore sur la gauche. Decaen dirigea sur ce point la brigade Durutte, qui les obligea à rétrograder. Un corps ennemi d'environ 900 hommes, qui avait perdu sa ligne de retraite, cherchant à se faire jour, Durutte envoya, sous les ordres de l'adjudant-major Cormil, deux compagnies du 2e bataillon de la 14e, dont une de carabiniers, pour mettre fin à sa résistance. On se fusilla un moment, mais, Cormil, voyant les Autrichiens disposés à se défendre, s'avança seul et leur enjoignit de se rendre, ce qu'ils firent aussitôt[3].

Déjà le détachement du colonel Bojakowsky était en pleine retraite, laissant un canon entre les mains des Français [4]. Le bataillon du 60e, amené à Christoph par le major Rothkirch, se conformait à ce mouvement. Gyulai se replia par Wall sur Albaching [5]. Quant au colonel Richter, il continua sa marche

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Hohenlinden, 12 frimaire ; Rapport de Dessolle. — Le rapport de Decaen est muet sur le mouvement de la légion polonaise.
3. Rapport de Decaen ; Rapport de Dessolle ; Durutte à Decaen, Haag, 14 frimaire.
4. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 466).
5. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 32.

sur Hohenlinden, quelque danger que présentât ce mouvement. Les deux bataillons du régiment Archiduc-Charles, que Riesch lui avait envoyés comme renfort, ne purent le rejoindre et rétrogradèrent vers la clairière de Schätzl où ils furent recueillis par Merveldt, qui y avait amené la réserve de la colonne [1].

A 1 h. 30, Riesch envoyait d'Albaching le compte rendu suivant à l'archiduc :

« Je me suis avancé avec la division Gyulai à travers la forêt d'Ebersberg, jusqu'à trois quarts de lieue de Hohenlinden, au prix des plus grands efforts et des plus grands sacrifices. J'ai atteint le point où « ce chemin » se croise avec celui venant de Christoph. Une masse de fuyards de divers régiments du corps de réserve (Kollowrat) qui vinrent se jeter vers moi m'assurèrent que ce corps avait été refoulé. Je ferai tout pour me maintenir ici jusqu'à ce que je reçoive des ordres de V. A. à moins que les événements ne m'obligent à me replier vers la route de Haag. J'ai fait d'importantes pertes en morts et prisonniers, mais j'ai fait aussi des prisonniers et pris un canon et deux voitures de munitions [2] ».

La légion polonaise revint à Christoph pour se reconstituer, garder ce point et couvrir le flanc droit des divisions Richepance et Decaen.

Durutte, après avoir refoulé la gauche des Autrichiens, reçut, vers 2 heures, l'ordre de Decaen de progresser à travers bois, vers la grande route de Hohenlinden à Haag. Les deux bataillons de la 100e demi-brigade devaient le renforcer. Il allait atteindre la chaussée quand il opéra sa jonction avec la

---

1. Von Treuenfest, *Historique du régiment d'infanterie n° 20* (Kaunitz), p. 308 (Schleifer, *loc. cit.*, p. 35).
2. Riesch à l'archiduc Jean, 3 décembre 1800, 1 h. 30 soir [Billet au crayon sans indication de lieu de départ, Albaching vraisemblablement (K. K. Archiv, XII, 49)].

division Grouchy, qui marchait précisément sur Haag[1]. Jugeant, par le mouvement de cette division qui gagnait aisément du terrain, qu'elle pouvait se passer du concours d'autres unités, Decaen dirigea la plus grande partie de ses forces par Albaching sur Haag « afin de couper autant que possible les communications de l'ennemi avec Wasserburg[2] ». Il était environ 3 h. 30 de l'après-midi.

Decaen venait de donner ces ordres quand le général Kniaziewicz, commandant la légion polonaise, lui manda qu'il était attaqué à Christoph par un corps d'environ 3.000 Autrichiens. Decaen lui prescrivit de tenir énergiquement. Kniaziewicz fut d'ailleurs promptement dégagé par le mouvement de Decaen sur Albaching, qui, menaçant la droite et les derrières des Autrichiens, les obligea à la retraite. La nuit empêcha du reste Decaen d'atteindre Albaching[3]. Riesch s'y était établi à la nouvelle de la défaite de Kollowrat; il avait envoyé Merveldt dans la forêt de Haag, avec deux bataillons et quelque cavalerie, pour couvrir son flanc droit. Il fut rejoint bientôt par un officier envoyé par l'archiduc Jean pour avoir des nouvelles de la colonne de gauche et savoir si elle progressait ou non. Dans le premier cas, l'archiduc, par un singulier optimisme, prévenait Riesch qu'il allait tenter une nouvelle attaque avec les restes de la colonne Kollowrat. Riesch se maintint alors au prix des plus grands sacrifices, affirme-t-il avec quelque exagération, sur les hauteurs de Kalteneck et de Schätzl, et ensuite sur celles d'Albaching, jusqu'à la tombée de la nuit. Puis il se replia sur les hauteurs de Ramsau par Rechtmehring et Altdorf. Il

1. Durutte à Decaen, Haag, 14 frimaire. — Pour la division Grouchy, voir page 217.
2. Rapport de Decaen.
3. *Ibid.*

avait perdu 900 hommes, et, d'après son rapport, il amenait avec lui 500 prisonniers [1].

Dans tous ces combats, les troupes de la division Decaen s'étaient « montrées de la manière la plus distinguée [2] ». Elles avaient fait 3.000 prisonniers, parmi lesquels 50 officiers dont 2 colonels, et pris 7 bouches à feu. Leurs pertes ne s'élevaient qu'à 286 hommes, tant tués que blessés, dont 6 officiers [3].

---

1. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmannsberg, 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 467).
2. Rapport de Dessolle.
3. Rapport de Decaen.

CHAPITRE XII

Offensive des divisions Legrand et Bastoul.

Combats sur les hauteurs de Haidberg. — Frenel rejeté sur Isen. — L'archiduc Ferdinand, débordé, bat en retraite sur Lengdorf. — Violents combats livrés par Bastoul contre Schwarzenberg. — Intervention de la réserve de Ney et de la cavalerie de d'Hautpoul. — Kienmayer se replie sur Isen. — Retraite de Baillet. — Belle conduite des troupes de Grenier.

A l'extrême gauche de la division Legrand, l'archiduc Ferdinand avait tenté de s'emparer du bois situé au nord-ouest de Loiperding et de couper ainsi le détachement mixte qui se trouvait au sud de Hörlkofen[1]. La 51e demi-brigade fut aussitôt dirigée sur le point menacé; elle repoussa l'ennemi par une vigoureuse contre-attaque et manœuvra ensuite de façon à déborder la droite de l'archiduc Ferdinand. Un autre mouvement des Autrichiens sur Harthofen échoua également, grâce à la ferme attitude de la 42e demi-brigade et à une charge heureuse du 12e régiment de cavalerie.

Bien que l'adversaire occupât des positions dominantes, Legrand prit alors l'offensive sur toute la ligne et un combat des plus violents s'engagea sur les hauteurs de Haidberg. « L'ennemi se bat avec une vigueur étonnante... ; plusieurs fois les corps se mêlent, les positions sont prises et reprises; les 51e et 42e demi-brigades sont chargées en flanc plusieurs fois par la cavalerie, sans être un instant ébranlées[2] ».

L'archiduc Ferdinand tenait ferme lorsqu'à sa gauche Frenel, attaqué par Bonnet, céda et fut rejeté sur Isen.

---

1. Bulletin historique de l'armée. — Ce détachement comprenait cinq compagnies du 1er bataillon de la 16e demi-brigade et deux escadrons du 16e chasseurs (Voir p. 187).
2. Rapport de Dessolle. — Cf. Rapport de Grenier; Bulletin historique de la division Legrand.

D'autre part, la 51[e] demi-brigade débordait sa droite vers Buch dont elle atteignait les premières maisons, et menaçait sa ligne de retraite. L'archiduc fit dégager les abords du village par une charge du 13[e] dragons, qui réussit dans sa mission, mais qui fut ensuite ramené par le 5[e] de chasseurs, dont le colonel, Corbineau, fut grièvement blessé. Les Autrichiens se mirent en retraite sur Lengdorf, vivement poursuivis. Ce fut en ce point que l'archiduc rassembla sa colonne, dont une partie s'était dispersée dans les bois, abandonnant trois bouches à feu aux Français [1]. La division Legrand fit en outre 500 à 600 prisonniers; elle n'avait perdu que 80 hommes tués, 160 blessés dont 4 officiers [2].

Arrivé à Isen, Frenel se dégagea grâce à une vigoureuse contre-attaque exécutée par des volontaires des régiments Stain et Gemmingen, que soutenaient une compagnie de chacun de ces corps et un escadron Coburg [3].

En même temps que Legrand, Bastoul s'était porté à l'attaque des troupes de Schwarzenberg occupant les hauteurs à l'est de Reithofen et de Forstern, le village de Tading et le bois de Wetting. Ces points d'appui furent pris et repris plusieurs fois. Le bois de Kreiling, attaqué par une partie de la 89[e] demi-brigade, fut énergiquement défendu par deux bataillons Murray. A un moment, la droite de la division Bastoul plia sous une contre-attaque du régiment Archiduc-Ferdinand et des cuirassiers Mack. Elle fut rejetée sur Kronacker et perdit même cette localité. Mais alors intervint la réserve de la division Ney qui reprit Kronacker, se déploya à l'est et rétablit le combat sur ce point. Legrand envoyait aussi un

1. L'archiduc Ferdinand à Kienmayer, Neu-Oetting, 5 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 443); *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 34.
2. Bulletin historique de l'armée.
3. Frenel à Schwarzenberg, Ehring, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 452).

bataillon de la 42e pour renforcer l'aile gauche de Bastoul[1].

Moreau dirigeait d'ailleurs d'autres renforts dans ce secteur afin de briser la dernière résistance des Autrichiens. C'étaient les trois régiments de cavalerie de la division d'Hautpoul, les grenadiers de la division Ney, la 108e demi-brigade et deux bataillons de la 57e, de la division Grouchy[2].

« Ces nouvelles troupes mirent le général Bastoul en mesure de reformer ses colonnes d'attaque[3] ». La brigade Bonnet, renforcée par le bataillon de la 42e, de la division Legrand, et par la cavalerie commandée par le général Fauconnet, abandonna la poursuite de Frenel vers Isen et se porta sur le flanc droit de Schwarzenberg, tandis que la brigade de réserve de la division Ney, sous les ordres de Joba, débordait son flanc gauche[4]. L'artillerie montra « cette intrépidité qui lui est si familière[5] ».

Kienmayer, qui se tenait auprès de Schwarzenberg, apprit à ce moment le désastre de la colonne Kollowrat. Il donna l'ordre de la retraite sur Isen. Schwarzenberg dirigea aussitôt quelques bataillons sur ce point et attaqua Wetting et Forstern avec le reste de ses forces, afin de se dégager de l'étreinte de Bastoul. Kienmayer fut rejoint alors par le chef d'escadron Barbé, aide de camp de Grenier, qui, envoyé en parlementaire, venait l'informer des progrès des Français vers Haag et lui faisant observer qu'il était séparé du gros de l'armée autrichienne, le somma de se rendre. Pour toute réponse, Schwarzenberg fit redoubler le feu de son artillerie[6].

---

1. Bulletin historique de l'armée; Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 450) ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, t. IV, p. 29.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche ; Rapport de Dessolle.
3. Rapport de Grenier.
4. Rapport de Dessolle.
5. Bulletin historique de l'armée.
6. Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 450) ; *Œs-*

Bastoul reprit alors l'attaque avec une nouvelle vigueur. Il fut blessé « au moment où, s'étant saisi d'un drapeau, il se portait à pied à la tête des troupes pour reprendre le bois de Tading dont l'ennemi s'était emparé [1] ».

La nuit arrivait. Confiant à Gavassini le commandement de l'arrière-garde, Schwarzenberg se replia en bon ordre sur Isen sans perdre un canon, bien que les chemins fussent très mauvais. D'Isen, il continua sa retraite sur Dorfen [2].

Baillet ne s'était pas départi de son attitude à peu près passive sur les hauteurs de Mittbach. La nouvelle de la déroute de Kollowrat lui parvint, confirmée par l'arrivée de bandes de fuyards. Il apprit d'autre part la défaite de l'archiduc Ferdinand. Sans chercher à soutenir Schwarzenberg, il prit le parti de battre en retraite sous la protection de deux bataillons Olivier Wallis et de six escadrons des hussards Archiduc-Ferdinand, qui restèrent sur les hauteurs de Mittbach. Avec le reste de ses forces il rétrograda sur Burgrain et de là sur Isen, où il fit sa jonction avec Frenel. Sa tête de colonne atteignit Dorfen à 4 heures du matin; les derniers éléments à 8 heures seulement [3].

L'aile gauche avait perdu 7 officiers et 60 sous-officiers et soldats tués; 15 officiers et 621 sous-officiers et soldats blessés ; 4 officiers et 137 hommes faits prisonniers [4].

« Le résultat de cette brillante journée, dit Grenier, fait

---

treichische militärische Zeitschrift, 1836, t. IV, p. 35. — D'après le Bulletin historique de la division Bastoul, Barbé fut « retenu prisonnier contre le droit des gens ».

1. Bulletin historique de la division Bastoul.

2. Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 450). — D'après le rapport de Dessolle, l'ennemi se serait replié en désordre, abandonnant « du canon et beaucoup de prisonniers ». Il semble, d'après la tournure générale du combat sur ce point, qu'il y ait eu là quelque exagération.

3. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 8 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 476) et Dorfen, 4 décembre (K. K. Archiv, XII, 72).

4. Dispositions militaires de l'aile gauche.

l'éloge de tous ceux qui y ont coopéré, et dire quelque chose de particulier des uns ne serait pas rendre justice aux autres [1] ».

L'offensive des divisions Legrand et Bastoul assurait donc la victoire sur tous les points. « Chefs et soldats, a dit justement Lanfrey, s'étaient montrés à la hauteur d'une des plus grandes journées de notre histoire militaire ; mais plus belle que tous ces résultats et que tous ces faits d'armes était la noble flamme qui brilla ce jour-là dans notre vieille armée du Rhin ! Ces effusions patriotiques, ces embrassements fraternels sur le champ de bataille, cette modestie du chef s'oubliant lui-même pour partager sa gloire à ses camarades, cette célébration de la victoire au nom de la paix et de la liberté, c'étaient déjà les mœurs d'une autre époque, et on ne les revit plus dans nos armées. Hohenlinden est la dernière de nos victoires républicaines [2] ».

1. Rapport de Grenier
2. Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier*, t. II, p. 242.

CHAPITRE XIII

Les résultats de la bataille.

L'armée autrichienne séparée en trois groupes. — Ses pertes. — Grand nombre de prisonniers. — Appréciations de Dessolle sur la journée de Hohenlinden. — Emplacements de l'armée du Rhin dans la soirée du 12 frimaire. — Opérations du corps du Bas-Rhin. — Marches forcées exécutées par les troupes de Colaud. — Attaque d'Erding par les troupes de Meczery. — Espagne se replie sur Aufhausen. — Les hussards volontaires.

A la fin de la journée, l'armée autrichienne était séparée en trois groupes : l'archiduc Ferdinand à Lengdorf, Kienmayer et Baillet en marche d'Isen sur Dorfen, les débris de la colonne Kollowrat et la division Riesch entre Haag et Ramsau[1]. L'archiduc Jean passa la nuit du 3 au 4 décembre à Haun. De là, il expédia à tous les corps l'ordre de gagner Mühldorf le 4. Klenau, arrivé à Neustadt, devait repasser sur la rive gauche du Danube à Ratisbonne. Meczery qui avait surpris, dans la nuit du 3 au 4, les petites garnisons françaises de Freising et de Nandlstadt, fait 120 prisonniers et capturé plusieurs voitures de munitions, fut invité à rétrograder vers Eggenfelden et Scharding[2]. C'était donc la retraite générale sur la rive droite de l'Inn[3].

Il n'en pouvait guère être autrement après les pertes considérables subies par l'armée austro-bavaroise : celles des Autrichiens s'élevaient à 978 tués, 3.687 blessés, 7.195 prisonniers, 50 bouches à feu, 85 caissons de munitions ; celles

1. Rapport de l'archiduc Ferdinand, Neu-Oetting, 5 décembre (K. K. Archiv, XII, 77) ; Kienmayer à l'archiduc Jean, Isen, 3 décembre, 8 heures soir (*Ibid.*, XII, 53) ; Schwarzenberg à Kienmayer, 6 décembre (*Ibid.*, XII, 113) ; Frenel à Schwarzenberg, Ehring, 6 décembre (*Ibid.*, XII, ad 113).

2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 35-37.

3. L'archiduc Jean à l'empereur François, Haun, 3 décembre (K. K. Archiv, XII, 43) ; à Meczery, Haun, 3 décembre (*Ibid.*, XII, 57) ; Klenau à l'archiduc Jean, Geisenfeld, 5 décembre, 9 h. 30 matin (*Ibid.*, XII, 9, supplément).

des Bavarois étaient de : 24 tués, 90 blessés, 1.754 prisonniers, 26 bouches à feu, 36 caissons [1]. On remarquera, surtout dans le corps bavarois, la proportion considérable des prisonniers [2].

Dessolle donne des chiffres un peu supérieurs : 11.000 prisonniers[3], dont 179 officiers, parmi lesquels les généraux Deroy et Spannochi ; 4 colonels, entre autres le prince de Ligne, et 100 bouches à feu. « L'histoire de la guerre, ajoute-t-il, n'offre point d'exemple d'une aussi grande quantité d'artillerie de bataille prise sur une armée autrichienne dans une seule affaire [4] ». Dessolle fait observer que la nuit sauva l'adversaire d'une « destruction totale ». Il est certain, en effet, que la bataille étant gagnée dès 4 heures de l'après-midi, on aurait disposé, dans une journée d'été, de quatre heures de jour encore pour poursuivre l'ennemi et exploiter complètement le succès remporté sur toute la ligne. D'après Dessolle, les pertes de l'armée française n'étaient que de 1.200 hommes tués ou blessés. Son rapport ne mentionne pas les prisonniers, qu'on peut évaluer à 500 ou 600, d'après les rapports autrichiens et celui de Grenier [5].

« Une victoire aussi décisive, déclare très justement Dessolle, doit être attribuée, sans doute, à la hardiesse et à l'habileté des premières dispositions, mais on ne saurait assez

1. K. K. Archiv, XII, ad 229 a. — Cf. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, *loc. cit.*, p. 35-36 ; Heilmann, *loc. cit.*, p. 61. — Un état daté de Salzburg, 12 décembre 1800, évalue les pertes autrichiennes à : 1 général, 12 officiers supérieurs, 219 officiers subalternes, 10.724 hommes de troupe, c'est-à-dire à un total de 10.955 hommes, un peu inférieur à celui qui fut établi aussitôt après la bataille et qui s'élevait au chiffre de 11.860. La différence tient sans doute à des isolés qui rejoignirent leur corps. — La *Relation des mouvements de l'armée autrichienne* indique « au delà de 11.000 combattants et 87 canons » (Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 383). — Moreau donne les chiffres suivants : 80 bouches à feu, 200 caissons, 10.000 prisonniers (Moreau au Ministre de la guerre, Hohenlinden, 12 frimaire.)

2. Du Moulin Eckart, *loc. cit.*, t. I, p. 426.

3. Au lieu de 8.949 avoués par les Autrichiens et les Bavarois.

4. Rapport de Dessolle.

5. Voir p. 233; Dispositions militaires de l'aile gauche.

admirer la précision et la vigueur brillante avec laquelle elles ont été exécutées. Généraux, officiers et soldats, tous se sont surpassés. Plusieurs soldats, en se battant comme des lions, disaient : « *Je ne veux pas mourir d'aujourd'hui, pour voir la fin d'un si beau jour !* »

« Le lieutenant général Grenier a montré à l'ennemi que si, avec deux seules divisions, il savait combattre et se retirer fièrement devant une armée entière, moins inférieur, il savait aussi vaincre et surtout poursuivre plus vigoureusement qu'il ne l'avait été. Il a parfaitement secondé le général en chef.

» Les généraux Ney, Richepance, Grouchy, Bastoul, Legrand et Decaen ont eu un rôle trop brillant dans cette journée pour que le général en chef ait besoin d'y joindre un éloge.

» Les généraux Kniaziewicz, Durutte, Grandjean, Boyer, Lahorie, Drouet, Bonnet et Saligny, ont donné des preuves des plus grands talents militaires. Le général Daultanne a eu un cheval tué sous lui, ainsi que l'adjudant-commandant Lefol.

» Les adjudants-commandants Desplanques, Darbois et Plauzonne, sont particulièrement cités par les généraux de division auxquels ils sont attachés. Le général Richepance donne des éloges au citoyen Label, officier du génie, ainsi qu'au citoyen Sarrut, chef de brigade ; au chef d'escadron Baron ; au capitaine Crabé, du 5e de hussards ; au lieutenant Lapointe, du 1er de chasseurs. Le général Decaen loue également la conduite du chef de brigade du 6e régiment de chasseurs, le citoyen Laffon, ainsi que celle du citoyen Montholon, chef d'escadron.

» Tous les chefs de corps et les officiers d'état-major, aides de camp, adjoints, officiers du génie, se sont comportés de la manière la plus distinguée. Le premier aide de camp du général en chef, le chef de brigade Leguay, a eu un cheval

tué ; l'adjudant-commandant Maximilien Lamarque en a eu un blessé ; les adjudants-commandants Lenormand et Guillot se sont aussi distingués ; le capitaine Grimaldi, aide de camp du général Grouchy, a eu le bras percé d'une balle ; les citoyens Strolz, Delélée et Rapatel, tous trois aides de camp du général en chef, ont percé plusieurs fois la ligne ennemie pour porter des ordres au général Richepance[1] ».

Moreau rendait pleine justice aux talents de ses subordonnés dans le premier rapport qu'il adressait au Ministre, le 12 frimaire au soir. Il les félicitait directement dans les termes les plus élevés : « Je vous prie, écrivait-il à Richepance, d'assurer les braves troupes que vous commandez du tribut d'admiration que je leur dois pour leur conduite héroïque dans cette mémorable journée... J'ai su apprécier... les services importants que vous avez rendus... et combien votre résolution a influé sur le succès[2] ».

« Je vous prie, citoyen Général, mandait-il à Decaen, de témoigner à votre division combien j'ai à me louer de sa conduite à l'affaire du 12 frimaire. Sa récompense la plus forte sera sûrement la reconnaissance nationale pour les services importants que l'armée vient de rendre à la République...[3] ».

Dans la soirée du 12 frimaire, l'armée du Rhin occupait les emplacements suivants :

Aile droite. — La division Molitor et la brigade Laval, de la division Gudin, continuaient à observer les débouchés du Tyrol, entre l'Arlberg et Rosenheim ; la division Montrichard s'était portée sur Helfendorf et Pframern, avec des postes avancés sur Zorneding ; la brigade Puthod, de la division

1. Rapport de Dessolle.
2. Moreau à Richepance, Haag, 15 frimaire.
3. Moreau à Decaen, Haag, 16 frimaire.

Gudin, était à Aibling, observant Rosenheim ; quartier général de l'aile droite à Holzkirchen [1].

Centre. — Division Decaen à l'ouest d'Albaching ; division Richepance à Haag ; division Grouchy à Strassmair ; division d'Hautpoul à Hohenlinden [2].

Aile gauche. — Division Ney, sa droite à la route de Haag, sa gauche vers Schnaupping, sauf la brigade de réserve restée à Hohenlinden et les grenadiers à Forstern ; division Bastoul (cet officier général remplacé par Bonnet) à l'est de Tading ; division Legrand à Harthofen et au sud-est ; quartier général de l'aile gauche à Forstinning, parc à Parsdorf, ambulance à Anzing [3].

Le quartier général de l'armée resta établi à Anzing.

Corps du Bas-Rhin. — La division Colaud, du corps du Bas-Rhin, se conformant aux instructions de Moreau, s'était portée de Neustadt par Pfaffenhofen, dans la direction de Hohenlinden, avec toute la célérité possible. Elle avait exécuté deux marches de nuit consécutives pour s'efforcer de prendre part à la bataille. « Deux bataillons de la 110e, mandait Colaud, ont fait 22 lieues dans vingt-quatre heures, et les autres corps ont tellement forcé la marche nuit et jour qu'ils ne peuvent presque plus marcher [4] ».

Le 3e bataillon de la 110e, laissé à Abbach, avait été attaqué le 11 frimaire par les forces supérieures de Klenau et obligé de se replier, abandonnant 400 prisonniers à l'ennemi.

Atteignant, le 13 frimaire au matin, la rive droite de l'Amper, Colaud donna à ses troupes un repos de quatre heures, après lequel il se proposait de les remettre en mouvement sur

1. Bulletin historique de l'armée ; Montrichard à Lecourbe, Pframern, 12 frimaire ; Pulhod à Lecourbe, Aibling, 12 frimaire.
2. Bulletin historique de l'armée.
3. Dispositions militaires de l'aile gauche.
4. Colaud à Dessolle, Unter-Bruck, 13 frimaire, 7 heures matin.

Freising. Colaud savait que cette ville était occupée par un corps autrichien de 3.000 hommes, disait-on ; après l'en avoir chassé, il avait l'intention de gagner Erding, où il ne comptait pas toutefois arriver avant le 14 frimaire à midi [1].

Le détachement du chef de brigade Durosnel était également harassé. Colaud l'avait dirigé de Mainburg vers Freising ; mais Durosnel, ayant l'ennemi en flanc et sur ses derrières, avait dû se rejeter sur le corps du Bas-Rhin.

La division Souham, du corps du Bas-Rhin, commandée par le général Levasseur, avait reçu l'ordre de tenir Neuburg et Pobenhausen. Elle se porta à cet effet sur Ingolstadt et, le 12 frimaire, elle occupait les emplacements ci-après : la 50e demi-brigade et le 7e régiment de cavalerie, la droite à Pöttmes, la gauche à Rohrenfels; la 54e demi-brigade et deux escadrons du 2e hussards à Ingolstadt et sur la Paar, couvrant les deux routes de Geisenfeld et de Pfaffenhofen ; la 7e demi-brigade et deux escadrons du 2e hussards, gardant les débouchés de Monheim et d'Eichstätt sur Neuburg ; quatre compagnies occupèrent le pont de cette ville, quatre autres furent placées en arrière du pont de Rain [2].

Dans la nuit du 12 au 13 frimaire, vers 9 heures du soir, et par un brillant clair de lune, Meczery attaqua à Erding le détachement qui occupait cette ville sous les ordres du général Espagne, c'est-à-dire quatre compagnies de la 16e demi-brigade, le 2e régiment de carabiniers, les hussards volontaires et deux bouches à feu [3]. Espagne, après une première escarmouche dans la journée, avait déjà attiré l'attention de d'Hautpoul sur la situation un peu aventurée où il se trouvait [4]. « Trop actif pour pouvoir être surpris [5] », Espagne résista énergiquement

1. Colaud à Dessolle, Unter-Bruck, 13 frimaire, 7 heures matin.
2. Bulletin historique de l'armée.
3. Voir p. 174.
4. Espagne à d'Hautpoul, Erding, 12 frimaire, 1 heure soir.
5. Rapport de Dessolle.

jusqu'à 1 heure du matin; mais, à ce moment, l'ennemi força une des portes et refoula l'infanterie qui la défendait. Le 2e régiment de carabiniers, qui s'était déployé aux abords de la ville, appuyé par une fraction d'infanterie et les deux pièces d'artillerie, chargea avec succès la cavalerie autrichienne. Néanmoins, en présence des forces supérieures qui l'attaquaient, Espagne fut obligé de se replier, en très bon ordre d'ailleurs, sur Aufhausen, où il prit position et où il se proposait de se battre « jusqu'à extinction [1] ». Le corps des hussards volontaires ne lui donna aucune satisfaction et il s'en plaignit très vivement à d'Hautpoul : les officiers étaient bons en général, mais les hommes de grand'garde « refusaient le service »; plusieurs d'entre eux menaçaient « de s'en retourner en France »; trois cavaliers placés en vedettes « avaient abandonné leur poste ». Espagne était si mécontent des hussards volontaires qu'il manifestait à d'Hautpoul sa volonté de ne plus s'en servir et qu'il demandait à les verser dans d'autres régiments de cavalerie[2]. Le chef de brigade, loin de prendre la défense de ses subordonnés, demandait le licenciement des hussards volontaires ou bien leur envoi dans une ville où il serait possible de les réorganiser[3].

1. Espagne à d'Hautpoul, Aufhausen, 13 frimaire, 4 h. 30 matin; Meczery à l'archiduc Jean, Moosburg, 4 décembre, 8 h. 30 matin (K. K. Archiv, XII, 62); Commandant Lévi, *Routes et voyages de Jacques-Louis Chieux*, p. 26-27.
2. Espagne à d'Hautpoul, Burgrain, 14 frimaire.
3. Le Chef de brigade des hussards volontaires à Moreau, Munich, 14 frimaire. — Moreau décida qu'ils iraient tenir garnison à Ulm.

CHAPITRE XIV

Le jugement de Napoléon.

Première opinion de Bonaparte sur la bataille de Hohenlinden. — Jugement opposé émis à Sainte-Hélène. — Moreau a réellement combiné la manœuvre des divisions Richepance et Decaen. — Les Autrichiens se sont fixés d'eux-mêmes. — Il eût été préférable d'appeler Decaen à Hohenlinden. — Critiques fondées de Napoléon sur la dispersion des troupes de Moreau. — Indulgence de Napoléon pour l'archiduc Jean. — Napoléon a ignoré que l'archiduc ne s'attendait pas à une bataille. — Reproches de l'archiduc Jean à ses subordonnés. — Appréciations de Zweibrücken et de l'archiduc Charles.

Le 15 nivôse an IX, le Premier Consul écrivait à Moreau : « Je ne vous dis pas tout l'intérêt que j'ai pris à vos belles et savantes manœuvres; vous vous êtes encore surpassé cette campagne. Ces malheureux Autrichiens sont bien obstinés; ils comptaient sur les glaces et les neiges; ils ne vous connaissent pas encore assez[1] ».

D'autre part, à son retour de la campagne d'Allemagne, Decaen apprit que « d'après certains propos » répandus vraisemblablement par les ennemis de Moreau ou par des envieux, « on devait plus au hasard qu'aux combinaisons la grande victoire de Hohenlinden[2] ». Ayant été présenté à Bonaparte par Dessolle, Decaen profita d'une question que lui adressa le Consul pour lui faire un récit détaillé de la bataille et lui exposa d'une manière probante que le succès « était dû aux talents militaires et à la sagacité du général Moreau, ainsi qu'aux dispositions qu'il avait ordonnées et [qui furent] exécutées par son armée avec la plus grande précision de la part de ses généraux[3]... ». Le Premier Consul répondit à Decaen

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 5271.
2. Decaen, *Mémoires inédits*.
3. *Ibid*.

qu'il était satisfait de ses explications et parut convaincu que les péripéties de la bataille s'étaient réellement déroulées suivant les conceptions de Moreau. Quelque temps après, il déclara, si l'on en croit la duchesse d'Abrantès, que « dans la journée de Hohenlinden, rien ne fut le résultat du hasard...; que Moreau avait fait le plan d'avance, et que rien ne vint le changer[1] ».

A Sainte-Hélène, manquant de mémoire ou revenu sur sa première appréciation, Napoléon a émis un jugement opposé : « La bataille de Hohenlinden a été une rencontre heureuse; le sort de la campagne y a été joué sans aucune combinaison[2] ». Et insistant sur cette opinion, Napoléon dit encore : « Sans doute, la bataille de Hohenlinden fut très glorieuse pour le général Moreau, pour les généraux, pour les officiers, pour les troupes françaises. C'est une des plus décisives de la guerre; mais elle ne doit être attribuée à aucune manœuvre, à aucune combinaison, à aucun génie militaire[3] ».

Comment Napoléon conciliait-il cette appréciation avec celle de la lettre du 15 nivôse an IX? Decaen, s'il a dit vrai, lui avait donné pourtant tous les renseignements désirables, et son récit n'avait pu que le confirmer dans son premier jugement.

« On a dit que Moreau avait ordonné la marche de Richepance et de Decaen sur Altenpot (Maitenbeth), pour prendre en flanc l'ennemi! Cela n'est pas exact; tous les mouvements de l'armée française, pendant la journée du 3, étaient défensifs. Moreau avait intérêt à rester, le 3, sur la défensive, puisque, le 4, le général Lecourbe devait arriver sur le champ de bataille, et que, le 5, il devait recevoir un autre puissant renfort, celui de Sainte-Suzanne. Le but de ce mouvement de

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IV, p. 139.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 52.
3. *Ibid.*, p. 58.

Decaen et de Richepance était d'empêcher l'ennemi de déboucher dans la forêt pendant la journée du 3 ; il était purement défensif[1] ».

Ces appréciations sont-elles conformes aux faits ?

« Je m'attendais à être attaqué par l'armée ennemie à Hohenlinden, écrivait Moreau le soir même de la bataille, et j'avais donné ordre aux généraux Richepance et Decaen de déboucher par Christoph sur Maitenbeth, et de tomber avec vigueur sur les derrières de cette attaque[2] ».

L'idée de la manœuvre se trouve donc nettement formulée dans cette lettre. Mais il faut, en bonne critique, n'en pas tenir compte, Moreau pouvant avoir dénaturé les instructions données à ses divisionnaires, afin de les faire cadrer après coup avec les résultats et de s'attribuer le mérite d'une victoire due au hasard ou à l'initiative de subordonnés. De même, il convient de faire abstraction de l'entretien qu'eut Decaen avec Moreau le 11 frimaire au soir[3], entretien relatif au plan du lendemain, et que relatent ses *Mémoires inédits* écrits en 1824. On observera toutefois que si Decaen a manqué de sincérité, il a eu tout intérêt à reproduire les ordres de Moreau avec moins de précision, de façon à augmenter la part qui lui revient dans le succès.

La question peut se poser ainsi : existe-t-il des documents antérieurs à la bataille et contenant l'ordre net et formel de Moreau à Richepance de se rabattre par Christoph et Maitenbeth « sur les derrières » de l'ennemi ?

A la vérité, cet ordre même n'existe pas, conçu du moins en ces termes précis. La raison en est simple. Moreau ne pouvait évidemment prévoir que Richepance déboucherait de Maitenbeth après le passage complet de la colonne autri-

1. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 52-53.
2. Moreau au Ministre de la guerre, Hohenlinden, 12 frimaire.
3. Voir p. 171.

chienne en ce point, et qu'il serait ainsi en mesure de la prendre à revers. Il était plus vraisemblable d'admettre que Richepance prononcerait son attaque sur le flanc de cette colonne, dont les derniers éléments n'auraient pas dépassé Maitenbeth. Moreau n'était même pas certain que Richepance pourrait s'avancer jusqu'à ce point ; aussi lui avait-il recommandé de prendre éventuellement, « à gauche de Christoph, un débouché plus rapproché de Hohenlinden [1] ». Decaen devait suivre ce mouvement [2].

Ces deux divisions n'étaient donc nullement destinées, dans l'esprit de Moreau, à interdire aux Autrichiens l'accès de la forêt en résistant sur la lisière orientale, ainsi que l'a affirmé Napoléon. Il ressort d'ailleurs d'une lettre de Lahorie à Decaen, en date du 12 frimaire au matin, que la mission de ces deux divisions était nettement offensive [3]. Au reste, Decaen commence ainsi l'exposé des opérations de sa division : « D'après les ordres que le général Decaen avait reçus de suivre le mouvement du général Richepance, qui devait attaquer sur Maitenbeth... [4] ». Les instructions expédiées par Lahorie parvinrent à Richepance, car il écrivait à Decaen, le 12 frimaire, à 2 h. 30 du matin : « J'ai reçu, mon cher Général, l'ordre d'attaquer aussitôt mon arrivée à Christoph... [5] ».

Si les ordres mêmes de Moreau à Richepance n'ont pu — comme nombre d'autres pièces — être retrouvés aux Archives de la guerre, leur existence est du moins démontrée par les documents qui précèdent. En outre, les instructions de Grenier à ses divisionnaires mentionnent, ainsi qu'on a pu le constater, la mission confiée à Richepance et à Decaen,

1. Lahorie à Decaen, Anzing, 12 frimaire.
2. *Ibid.*
3. Voir p. 175.
4. Bulletin historique de la division Decaen, du 22 brumaire au 3 nivôse.
5. Decaen, *Mémoires inédits*.

de déboucher par Christoph sur le flanc gauche de la colonne autrichienne engagée sur la chaussée de Haag à Hohenlinden[1]. Enfin, un an après la publication des *Mémoires* de Napoléon, et pour rectifier les assertions de l'Empereur, les fils de Richepance firent insérer dans le *Moniteur* quelques extraits des *Notes* de leur père. « Les ordres que j'avais reçus du général en chef, écrivait Richepance, étaient tels que je devais chercher à me porter sur la route de Haag à Hohenlinden et y attaquer l'ennemi en débouchant par où cela me paraîtrait le plus convenable[2] ». Rien de plus logique : Moreau ne pouvait évidemment prévoir les détails de l'exécution, et c'est avec raison qu'il en a laissé le soin à l'initiative de ses subordonnés au lieu de la paralyser par des prescriptions étroites.

Tout semble donc rendre légitime cette affirmation : Moreau a prémédité la manœuvre des divisions Richepance et Decaen; il leur a donné l'ordre de se diriger de Christoph par Maitenbeth, afin de « tourner » les Autrichiens engagés dans la forêt de Haag, sur la grande route de Hohenlinden, et de les attaquer sur leur flanc gauche. Sans doute, il ne lui était pas permis d'espérer de cette opération un succès aussi complet, aussi décisif, et c'est en cela que l'on peut dire que les circonstances et surtout les talents de ses divisionnaires ont bien servi ses excellentes combinaisons.

Peut-être pourrait-on reprocher à Moreau d'avoir manœuvré l'ennemi avant de l'avoir fixé. Mais on observera que les Autrichiens avaient pris l'offensive; tout semblait indiquer qu'ils persévéreraient dans cette attitude après leur succès d'Ampfing[3]; ils étaient au contact dans la soirée du 11 frimaire, surtout à l'est de Hohenlinden; d'ailleurs, il était

1. Voir p. 173.
2. *Moniteur* du 1er mars 1824.
3. Lahorie à Decaen, Anzing, 11 frimaire.

extrêmement probable qu'une colonne importante suivrait la route de Haag à Hohenlinden, seul itinéraire carrossable de la région. Enfin, Moreau ne se décida à exécuter son plan qu'après avoir acquis la certitude que les Autrichiens se fixeraient pour ainsi dire d'eux-mêmes par une attaque sur les troupes de Grenier et de Grouchy[1].

« Si la manœuvre de ces deux divisions avait eu pour but de tomber sur le flanc gauche de l'ennemi, dit Napoléon, elle eût été contraire à la règle, qui veut qu'on ne fasse pas de gros détachements la veille d'une bataille. L'armée française n'avait de réunies que six divisions; c'était beaucoup hasarder que d'en détacher deux, la veille de l'action. Il était possible que ce détachement ne rencontrât pas les ennemis, parce que ceux-ci auraient manœuvré sur leur droite ou auraient déjà emporté Hohenlinden avant son arrivé à Altenpot (Maitenbeth). Dans ce cas, les divisions Richepance et Decaen, isolées, n'eussent été d'aucun secours aux quatre autres, qui eussent été rejetées au delà de l'Isar; ce qui eût entraîné la perte de ces deux divisions détachées[2] ».

Cette critique ne paraît pas complètement fondée et repose, semble-t-il, sur une interprétation inexacte des faits. Moreau avait eu d'abord la pensée d'appeler, le 12 frimaire, la division Richepance à Hohenlinden[3]. Il ne se détermina à la diriger sur Christoph et Maitenbeth qu'après avoir acquis la certitude de la marche d'une partie importante de l'armée autrichienne par la grande route de Haag à Hohenlinden[4]. Il était donc sûr alors que l'archiduc Jean ne manœuvrait pas par sa droite. Il recommanda d'ailleurs à Richepance d'atteindre Maitenbeth de bonne heure, c'est-à-dire à un moment où l'ennemi ne pouvait avoir encore « emporté Hohenlinden ».

1. Ordre de mouvement de l'aile gauche du 12 frimaire.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 53.
3. Lahorie à Richepance, Haag, 10 frimaire.
4. Dispositions militaires de l'aile gauche (ordres donnés par Grenier).

Enfin Moreau ne se décida à faire suivre Richepance par Decaen que lorsque celui-ci eût montré l'impossibilité d'arriver à Hohenlinden avant 2 heures de l'après-midi[1]. Moreau avait donc pris ses mesures au mieux des circonstances, de façon que ses six divisions combattissent, sinon conjointement, au moins simultanément. Toutefois, il semble qu'il eût été préférable, malgré tout, d'appeler Decaen à Hohenlinden, même en admettant son arrivée un peu tardive. Le mouvement eût été certainement plus conforme aux règles de la logique, car Decaen risquait d'avoir à livrer un combat tout à fait isolé et indépendant, dans ses résultats, de l'action décisive qui aurait lieu à Hohenlinden. Richepance aurait exécuté seul le mouvement tournant. Ce fut la première idée de Moreau ; on peut regretter qu'il ne s'y soit pas tenu. C'était en effet « beaucoup hasarder » que de détacher à la fois Richepance et Decaen. Mais, à titre de circonstance atténuante, il faut observer qu'à la guerre l'audace n'est pas une quantité absolue et invariable : elle est fonction de la valeur matérielle et morale de l'adversaire, des succès ou des revers antérieurs, de la solidité et de la cohésion des troupes dont on dispose. Napoléon a regretté, dit-on, de n'avoir pas eu à Wagram les vieux soldats d'Austerlitz, qui lui eussent permis d'entreprendre une manœuvre plus audacieuse. De même, Moltke joua, contre les levées improvisées de la Défense nationale, un jeu moins serré que contre les armées impériales. Une des qualités du chef est précisément de se rendre compte, dans chaque cas, de ce qu'il peut oser.

Il convient, avec Napoléon, d'adresser à Moreau une critique fondée : « Pendant que le sort de la campagne se décidait aux champs d'Ampfing et de Hohenlinden, les trois divisions[2] de Sainte-Suzanne et les trois divisions de Lecourbe, c'est-à-dire la moitié de l'armée, n'étaient pas sur le champ de bataille.

1. Decaen, *Mémoires inédits.*
2. Deux seulement.

A quoi bon avoir des troupes lorsqu'on n'a pas l'art de s'en servir dans les occasions importantes [1] ? » Ces divisions manquèrent à la bataille en raison du dispositif très dispersé adopté par l'armée du Rhin pour marcher sur l'Inn. Moreau avait commis la faute de ne pas se ménager les moyens de concentrer ses forces en temps utile : lui-même l'a reconnu [2].

Un éminent critique a porté sur la journée de Hohenlinden un jugement qui semble exact : « Ainsi se termina cette bataille qui, après celle de Rivoli, est incontestablement la plus extraordinaire de celles qui furent livrées dans les deux premières guerres de la Révolution... Moreau réussit parce que l'emploi de ses masses fut sagement calculé et que la fortune le servit à souhait. On a beaucoup exagéré la part que le hasard eut aux succès de Bonaparte ; mais, si l'on en excepte la journée de Marengo, il ne fut jamais mieux servi par le destin que Moreau à Hohenlinden. On eût dit que tout ce qui se passait dans l'armée ennemie fût combiné pour lui assurer une victoire éclatante. La direction des colonnes impériales ; le changement inopiné de leur plan d'opérations ; le défaut de réflexion de Lauer et de Weyrother, qui oublièrent que le centre, ayant une superbe route, déboucherait bien avant le reste de l'armée, furent autant de causes de ce succès ; et Moreau, qui ignorait ces circonstances, ne put rien prévoir dans ses calculs pour en profiter. Si ce centre avait marché moins vite, ou si Riesch, avec l'aile gauche, était arrivé, selon la disposition autrichienne, une demi-heure plus tôt à Christoph, Richepance eût donné sur sa colonne, et la déroute dans le défilé de Maitenbeth n'aurait point eu lieu. Peut-être les Autrichiens n'en eussent-ils pas moins été vaincus ; mais la bataille, livrée en ordre parallèle, n'aurait

1. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 52.
2. Voir p. 157.

donné que des résultats insignifiants; les Français n'en eussent recueilli aucun trophée. Toutefois, si Moreau ne pouvait point compter sur des incidents aussi favorables, ses dispositions n'en étaient pas moins excellentes dans l'état où il devait supposer les forces ennemies[1] ».

Napoléon s'est montré indulgent pour l'archiduc Jean. « Ses dispositions pour la bataille de Hohenlinden, dit-il, sont fort bien entendues, mais il a commis des fautes dans l'exécution. La nature de son mouvement voulait que son armée marchât en échelons, la droite en avant; que la droite, commandée par le général La Tour [Baillet], et les flanqueurs du général Kienmayer fussent réunis et aux mains avec le corps du lieutenant-général Grenier avant que le centre n'entrât dans la forêt. Pendant ce mouvement, l'archiduc devait se tenir en bataille avec le centre, à hauteur d'Altenpot [Maitenbeth], faisant fouiller la forêt par une division, pour favoriser la marche du général La Tour... Au lieu de cela, il marcha le centre en avant, sans faire attention que sa droite et sa gauche, qui s'avançaient par des chemins de traverse, dans des pays couverts de glaces, ne pouvaient pas le suivre, de sorte qu'il se trouva seul engagé dans une forêt, où la supériorité du nombre est de peu d'importance[2] ».

Il n'est pas douteux que l'archiduc ne devait pas faire pénétrer sa colonne principale dans le long défilé que suit la grande route dans la forêt de Haag avant d'être certain qu'elle pût en déboucher sur Hohenlinden. Le général autrichien ne s'attendait pas, il est vrai, à une bataille pour le 12 frimaire — circonstance que Napoléon semble avoir ignorée. Il croyait n'avoir qu'à poursuivre une armée battue à Ampfing; ses ordres pour la journée en témoignent. L'archi-

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 106-108.
2. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 57.

duc Jean n'en devait pas moins être en mesure de livrer combat si les événements étaient contraires à ses prévisions. Il a rejeté la responsabilité de sa défaite sur la mollesse de ses généraux de division et en particulier du chef de la colonne de gauche. Il reproche à Riesch d'avoir mis onze heures pour se porter de Haag à Albaching[1], ce qui n'est pas exact, car Riesch partit de Haag à 4 h. 30 du matin et atteignit Albaching à 10 heures[2]. Suivant l'archiduc, c'est cette lenteur qui a permis à une colonne française de se glisser entre Riesch et Kollowrat et de déboucher par Maitenbeth sur les derrières de celui-ci[3]. La part de responsabilité qui incombe à Riesch est encore diminuée s'il est vrai, comme l'assure Ditfurth, qu'il ait fait connaître au général en chef l'impossibilité d'atteindre Albaching et Christoph en temps utile[4]. Au reste, selon l'opinion très fondée de l'archiduc Charles, ce fut une faute de donner à la colonne de gauche une direction qui l'éloignait tant de celle du centre[5].

L'archiduc Jean reproche, d'autre part, aux deux colonnes de droite d'avoir perdu du temps[6] ; la critique est fondée en ce qui concerne Baillet, qui resta d'ailleurs à peu près inerte pendant toute la bataille ; elle l'est moins, suivant toute apparence, pour Kienmayer et Schwarzenberg. Dans son premier rapport à l'Empereur, l'archiduc accuse surtout Riesch et Baillet de s'être trop laissé occuper sur leur front par l'ennemi et d'avoir négligé de se rapprocher de la colonne du centre[7].

1. L'archiduc Jean à Tige, Alt-Oetting, 5 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 438).
2. Voir p. 194.
3. L'archiduc Jean à Tige (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 438).
4. Carrion-Nisas, *loc. cit.*, p. 381.
5. *Ausgewählte Schriften*, p. 80.
6. L'archiduc Jean à Tige (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 438).
7. L'archiduc Jean à l'empereur François, Alt-Oetting, 5 décembre (*Ibid.*, p. 440).

Zweibrücken est plus sévère et plus juste dans ses appréciations :

« Les troupes de V. A. S. E. ont été sacrifiées ainsi que celles de l'Empereur par l'ignorance et l'ineptie... Jamais bataille n'a été plus complètement perdue par les fautes grossières et multipliées qui ont été commises... Pour rendre cette défaite concevable, il faut dire que les communications entre les trois colonnes, qui marchaient dans un pays totalement boisé..., ne furent pas entretenues...

» Les attaques des trois colonnes n'étaient pas concertées, et on n'attendit pas l'arrivée de la colonne de Riesch. On négligea d'éclairer les bois qui étaient entre les colonnes. On négligea de conserver une réserve pour rétablir le combat ou assurer une retraite. On encombra la chaussée d'une trop nombreuse artillerie embarrassante et inutile, tant que le poste de Hohenlinden n'était pas emporté... [1] ».

Toutes ces fautes, pour réelles qu'elles soient, ne diminuent pas plus le mérite de Moreau que l'incapacité de Mélas et de Mack n'atténue la valeur des victoires de Marengo et d'Ulm.

Très justement l'archiduc Charles fait observer que le point décisif de la position des Français était leur aile droite, vers Hohenlinden. Le terrain y était relativement libre, et cette circonstance permettait l'emploi simultané des trois armes. D'après l'archiduc, il fallait employer le corps de Kienmayer à attaquer le front et l'aile gauche des Français, tandis que le reste de l'armée se serait porté de Haag sur la chaussée de Wasserburg, pour aborder leur aile droite soit le même jour, soit le lendemain [2]. Toutefois une telle manœuvre suppose un adversaire immobile.

1. Zweibrücken à l'électeur Max-Joseph, 6 ou 7 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 452-456).

2. *Ausgewählte Schriften*, p. 81.

254

WIEN, am 25./8. 1909.

Exzellenz!

Euer ~~Hochwohlgeboren~~!

Die gefertigte Redaktion beehrt sich, Euer Hochwohlgeboren das beiliegende Werk:

Hohenlinden. Par Ernest Picard

mit der Bitte um gefällige Besprechung

bis 25./10. l. J. zu übermitteln.

Hochachtungsvoll

Die Redaktion von
Streffleurs militärischer Zeitschrift
zugleich
Organ der militärwissenschaftlichen Vereine
Wien, I. Graben 13.

HOHENLINDEN

Par Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie breveté, chef de la section historique de l'état-major de l'armée. — 1 vol. in-8° XIX, 409 pages, avec douze cartes hors texte, 16 francs (Lavauzelle éditeur).

Le nom du commandant Ernest Picard est suffisamment connu dans le monde scientifique, en particulier par ses beaux travaux sur la guerre de 1870 et par sa remarquable thèse de doctorat *Bonaparte et Moreau*, pour qu'un nouvel ouvrage publié par lui ne se recommande aussitôt à tous ceux qu'intéresse l'histoire militaire. De fait, son volume actuel, *Hohenlinden*, est absolument digne des précédents.

Après l'armistice de Parsdorf, les hostilités recommencent à la fois en Allemagne et en Italie. Le 27 novembre 1800, l'armée du Rhin, sous les ordres de Moreau, est concentrée entre l'Isar et l'Inn. L'auteur ne se borne pas à exposer ses emplacements; il retrace le caractère de ses chefs, son état moral, son attitude envers les populations, l'organisation des services de l'arrière. Suit un tableau semblable pour l'armée austro-bavaroise, puis l'exposé des plans conçus par les quartiers généraux opposés.

Le 28 novembre, l'armée du Rhin s'ébranle. Le 1er décembre a lieu le combat d'Ampfing, où deux divisions françaises, assaillies par le gros des forces autrichiennes, combattent en retraite sans se laisser entamer. L'armée française se concentre alors à Hohenlinden. Attaqué le 3 décembre, Moreau contient les Autrichiens de front, et jette sur leur flanc gauche les divisions Richepance et Decaen. La manœuvre réussit à merveille; le désastre est complet pour l'ennemi. Pour la première fois, nous trouvons là une relation exacte de cette célèbre journée de Hohenlinden.

L'archiduc Jean se replie derrière l'Inn; mais, dès le 9 décembre, Lecourbe force le passage. Désormais Moreau ira de victoire en victoire, jusqu'à quelques jours de marche de Vienne.

Telle est — autant qu'une analyse aussi succincte peut en donner l'idée — la matière de cet important ouvrage, très riche en faits, dépourvu de toute vaine littérature, plein de considérations justes et d'enseignements précieux. La méthode du commandant Picard est rigoureuse et irréprochable. Il n'a guère utilisé que des documents solides puisés dans les grands dépôts d'archives de Paris, de Vienne et de Münich. Il les a dépouillés et analysés avec minutie et avec un grand sens critique, que l'excellente bibliographie placée au début fait nettement ressortir.

Par sa méthode, par ses aperçus d'ensemble, par ses conclusions, ce livre se place au premier rang de notre littérature militaire.

Prière d'insérer

HOHENLINDEN

La campagne d'Allemagne de 1800

Les historiens militaires ont diversement apprécié les faits de cette campagne. M. le commandant Picard, chef de la section historique de l'état-major de l'armée, vient de fixer d'une manière définitive cette période de notre histoire dans une monographie magistrale qu'il a intitulée *Hohenlinden.*

Cet ouvrage, extrêmement documenté, ne comprend pas moins de 400 pages grand in-8°. Ayant à traiter un sujet très controversé, l'auteur a remonté aux sources et l'on aura une idée de la conscience avec laquelle le travail a été accompli lorsqu'on saura que l'index bibliographique comporte près de vingt pages de texte !

Précision, clarté, exactitude, telles sont les qualités caractéristiques de ce beau livre qui traite un sujet encore insuffisamment exploré, mais qui se trouve désormais étudié de la manière la plus définitive.

Un album comprenant douze cartes accompagne l'ouvrage. Prix : 16 francs.

L'armée autrichienne était affaiblie, non moins moralement que matériellement : « Je dois vous dire, écrivait l'archiduc Jean le surlendemain, que si l'ennemi sait utiliser ses avantages, on ne peut pas compter, en général, sur une résistance opiniâtre de nos troupes[1] ».

Les événements allaient bientôt démontrer l'exactitude de cette appréciation.

1. L'archiduc Jean à Tige, Alt-Oetting, 5 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 439).

LIVRE IV

LA MARCHE SUR VIENNE

CHAPITRE Ier

Préparatifs du passage de l'Inn.

Moreau résolu à marcher sur Salzburg. — La ligne de l'Inn. — Lecourbe désigné pour forcer le passage. — Démonstrations vers l'Inn inférieur. — Choix des environs de Rosenheim comme points de passage. — Premières dispositions de l'archiduc Jean pour la défense de l'Inn. — Poursuite tardive et molle de l'armée française. — Journées des 13 et 14 frimaire (4 et 5 décembre). — Renseignements reçus par Moreau sur l'armée autrichienne. — Mouvement des divisions du centre dans le but de soutenir Lecourbe. — Reconnaissances des divisions de l'aile gauche le 15 frimaire. — Journées des 16 et 17 frimaire.

Au lendemain de Hohenlinden, on pouvait s'attendre à ce que l'armée autrichienne, malgré la défaite qu'elle venait d'éprouver, défendît la ligne de l'Inn, qui offrait de si grands avantages[1]. Sur quel point l'aborderait-on? Le centre, depuis Braunau jusqu'à Wasserburg, étant couvert par une forteresse et des têtes de ponts, constituait la partie la plus solide. De Mühldorf à Passau, l'Inn forme un grand rentrant qui eût permis à l'armée française de manœuvrer par sa gauche, de franchir la rivière en aval de Braunau, de gagner ensuite la chaussée d'Altheim à Lambach, de couper ainsi les communications directes des Autrichiens avec Vienne, de les rejeter enfin dans les montagnes de Salzburg. Rien n'indique que cette solution, considérée par Jomini comme la plus avantageuse au point de vue stratégique[2], ait été sérieusement exa-

1. Voir page 96.
2. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 108-109.

minée au grand quartier général français. Du moins n'en est-il resté nulle trace. Au reste, même après une victoire décisive, il eût été un peu téméraire peut-être de s'avancer entre le Danube et le gros de l'armée autrichienne, « qui, selon l'opinion de Jomini lui-même, par des mesures vigoureuses et un changement de front exécuté à propos, aurait pu placer les républicains dans une position critique[1] ». L'armée du Rhin n'aurait pas perdu toutefois sa ligne de retraite, qu'elle pouvait prendre vers l'Isar entre Landshut et Landau.

En franchissant l'Inn vers Rosenheim, Moreau pouvait constater, par un simple aperçu de la carte, qu'il faudrait passer ensuite la Traun et la Salzach, obstacles que l'on eût tournés par la manœuvre précédente. De plus, la nature accidentée du pays de Salzburg était peu favorable à une marche rapide que tout commandait d'entreprendre pour profiter de la démoralisation de l'adversaire et recueillir les fruits de la victoire.

Mais d'autres considérations déterminèrent Moreau à marcher rapidement sur Salzburg. De là, dit justement Dessolle, « on prenait le Tyrol à revers, on coupait de l'armée d'Allemagne le corps engagé dans la vallée de l'Inn, depuis Kufstein jusque dans l'Engadine. On menaçait les routes directes de Vienne sur l'Italie, et si les Français, victorieux sur les bords de l'Adige et du Mincio, poursuivaient vivement les Autrichiens, battus sur ces deux rivières, ceux-ci étaient forcés de se rejeter au fond de la Hongrie pour y trouver une retraite assurée[2] ».

Pour arriver à Salzburg, il fallait d'abord franchir l'Inn. Par son lit profondément encaissé, par le commandement presque constant de la rive droite, par son débit considérable à cette époque de l'année, par ses rares points de passage enfin, défendus par les places de Braunau et de Kufstein,

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 109.
2. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.

par les têtes de ponts de Mühldorf, Kraiburg et Wasserburg, cette rivière constituait un obstacle des plus sérieux. Le pont de Rosenheim, le seul qui ne fût pas couvert par des retranchements, était d'ailleurs rompu et garni de matières combustibles.

Il s'agissait évidemment de chercher à franchir l'Inn au point le plus rapproché de Salzburg, c'est-à-dire aux environs de Rosenheim. Lecourbe reçut l'ordre de s'y porter et de chercher, entre cette ville et Kufstein, l'endroit le plus facile et le plus avantageux pour forcer le passage. L'équipage de ponts et deux compagnies de pontonniers, qui se trouvaient à Münich, furent mis à sa disposition[1]. Le gros de l'armée devait marcher à la fois sur Wasserburg, sur Kraiburg et sur Mühldorf, afin de « porter toute l'attention de l'ennemi vers le bas Inn[2] » et de faciliter ainsi l'opération de Lecourbe. Dès que celle-ci aurait réussi, une partie et peut-être même tout le corps du centre se déroberait par une marche du nord au sud, et suivrait les traces de Lecourbe[3].

A ces démonstrations vers l'Inn inférieur, Moreau ajouta une feinte. Ordre fut donné au général Lariboisière, directeur général des parcs, d'envoyer de Münich sur Erding six bateaux jugés hors de service, ainsi que « d'autres voitures chargées de poutrelles, de madriers, de planches et de tout ce qui occasionnera un grand appareil d'équipage de ponts ». Les

1. Moreau à Lecourbe, Anzing, 12 frimaire, et Haag, 13 frimaire ; le général Éblé au citoyen Lariboisière, directeur général des parcs, 13 frimaire. — L'équipage comprenait : « Vingt-quatre pontons, deux haquets de rechange, plusieurs chariots à munitions chargés d'agrès, une forge, douze bateaux, deux nacelles et un nombre de voitures assez considérable chargées de poutrelles, madriers, chevalets, etc. » (Éblé au général Lemaire, commandant l'artillerie de l'aile droite, Anzing, 13 frimaire).

Une nouvelle compagnie de pontonniers, qui se trouvait encore à Lindau, fut appelée à l'armée où elle devait se rendre en voiture et en marchant « jour et nuit jusqu'à son arrivée à destination » (Éblé au citoyen Chapelle, chef de bataillon de pontonniers à Lindau, Anzing, 12 frimaire).

2. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.

3. Moreau à Lecourbe, Haag, 13 frimaire.

chevaux de luxe de Münich furent mis en réquisition pour donner plus d'éclat à l'opération. A cet « équipage simulé » on adjoignit quelques pontonniers et quelques escouades de canonniers [1].

Moreau prévoyait que le passage serait relativement facile vers Rosenheim, malgré les difficultés du terrain, mais à condition d'agir vite. Les corps autrichiens les moins entamés la veille avaient été rejetés si loin, en effet, que, pour venir border l'Inn, ils se trouvaient obligés de faire un grand détour par les ponts de Marktl et de Braunau, ce qui nécessitait au moins un total de cinq marches. « Si dans trois jours vous pouviez être en mesure, mandait Moreau à Lecourbe, il est presque sûr qu'on n'aurait à vaincre que les difficultés du terrain et quelques mauvaises troupes laissées à la garde des têtes de ponts... C'est surtout en pressant nos dispositions que nous éviterons la plus grande partie des obstacles... » Et, faisant allusion à la journée d'Hochstätt, où Lecourbe avait eu un rôle si glorieux, Moreau ajoutait : « Le général en chef compte d'ailleurs sur le corps et le général qui a déjà fait le passage audacieux du Danube [2] ».

Ces recommandations étaient superflues à l'égard d'un subordonné tel que Lecourbe, énergique, ardent, toujours désireux d'aborder l'adversaire au plus tôt. « Il me tarde d'avoir mon tour », mandait-il à Moreau dès le lendemain de Hohenlinden [3]. Déjà il avait reconnu un point de passage en amont de Rosenheim, vers Neubeuern ; il demandait aussitôt au général en chef l'envoi de l'équipage de ponts de Münich sur Aibling ; « nous nous accordons, disait-il, sur la célérité avec laquelle doit être entrepris le passage de l'Inn [4] ». Le choix de Neubeuern ne pouvait d'ailleurs que recevoir

1. Éblé à Lariboisière, Haag, 14 frimaire.
2. Moreau à Lecourbe, Haag, 13 frimaire.
3. Lecourbe à Moreau, Holzkirchen, 13 et 14 frimaire.
4. *Ibid.*

l'approbation de Moreau, en raison de son voisinage de Rosenheim. Il pensait très justement que plus le point de passage serait rapproché d'un pont déjà établi, plus l'avantage serait effectif, parce qu'en supposant que ce pont fût rompu, « il serait toujours plus facile de le rétablir que d'en jeter un nouveau[1] ».

Moreau ne s'était pas mépris sur l'état moral et matériel de l'adversaire. La retraite de l'armée autrichienne avait été des plus pénibles. La désorganisation des unités, les privations de nourriture et de sommeil, la marche presque incessante sur des chemins détrempés expliquent qu'il ne fallut pas moins de cinq jours aux troupes exténuées pour se conformer aux nouvelles instructions du commandement suprême[2].

Dès le 3 au soir, l'archiduc Jean fit connaître à l'Empereur qu'en raison des pertes considérables qu'il avait subies en hommes, chevaux et matériel, il se voyait contraint d'abandonner son plan offensif et de ramener l'armée dans une position défensive sur la rive droite de l'Inn[3]. Son intention était de l'établir entre Rosenheim et Braunau, sauf un assez fort détachement placé en observation sur l'Inn inférieur[4]. Le corps Kienmayer fut chargé de l'occupation des têtes de ponts de Kraiburg et de Mühldorf ; il lui appartiendrait de fournir la garnison de Braunau[5]. Le corps de réserve campa à Hohenwarth, sur la rive droite de l'Alz, avec mission de défendre l'Inn entre Braunau et Mühldorf. Il fut rejoint par les troupes de Löpper. Le corps Baillet, dont le gros vint à Obing,

1. Moreau à Lecourbe, Haag, 13 frimaire.
2. Rapport de Schwarzenberg, 6 décembre (K. K. Archiv, XII, ad 13); Rapport de Baillet, Dorfen, 4 décembre (*Ibid.*, XII, 72) ; Kienmayer à l'archiduc Jean, Neumarkt, 5 décembre, 6 heures matin (*Ibid.*, XII, 82) ; Riesch à l'archiduc Jean, Ramsau, 3 décembre, 9 h. 30 soir (*Ibid.*, XII, 54) ; l'archiduc Jean au Conseil aulique, Mühldorf, 4 décembre (*Ibid.*, XII, 63) ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 35.
3. L'archiduc Jean à l'Empereur, Haun, 3 décembre (K. K. Archiv, XII, 42).
4. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Mühldorf, 4 décembre (*Ibid.*, XII, 63).
5. Sept bataillons sous les ordres du général Candiani.

devait assurer la garde des retranchements de Wasserburg et de Kraiburg et du cours intermédiaire du fleuve [1]. Le corps Riesch, établi à Hartmansberg, à cheval sur la route de Rosenheim à Seebruck, était affecté à la défense du secteur compris entre Kufstein et Wasserburg, de concert avec le corps du prince de Condé. Enfin, la brigade Meczery devait rester aussi longtemps que possible sur la rive gauche de l'Inn inférieur, son gros à l'est de Pfarrkirchen. Des détachements de pionniers étaient chargés de préparer la destruction des ponts de Rosenheim, Neu-Oetting, Marktl, Schärding, et ceux du Danube et de l'Inn à Passau. Il était recommandé aux généraux de marcher avec toutes leurs forces sur l'ennemi s'il tentait de franchir la rivière. Le grand quartier général fut établi à Trostberg [2].

Quant au corps de Klenau, qui, le 3, s'était porté de Neustadt par Geisenfeld sur Pfaffenhofen, il reçut, dans la soirée du 4, l'ordre de reculer jusqu'à Ratisbonne et de repasser sur la rive gauche du Danube. En conséquence Klenau se replia, le 5, derrière l'Abens, vers Abensberg, tout en laissant des postes d'observation sur la grande Laber. Il comptait se maintenir dans cette position aussi longtemps qu'il le pourrait [3].

Toutes ces prescriptions ne purent recevoir leur entière exécution que dans la journée du 8 décembre [4]. Les effectifs avaient subi d'ailleurs de nouvelles réductions depuis la bataille, en raison du grand nombre de traînards et de prisonniers tombés aux mains des Français pendant la retraite. Le corps de Kollowrat ne comptait plus que 2.000 hommes

1. A Wasserburg se trouvaient déjà les troupes du duc de Würtemberg.
2. Disposition pour la défense de l'Inn (K. K. Archiv, XII, 86).
3. Opérations de l'aile droite de l'armée autrichienne (K. K. Archiv, XII, ad 98 b); Klenau à l'archiduc Charles, Geisenfeld, 4 décembre (*Ibid.*, XII, 5, Supplément); le même au même, Geisenfeld, 5 décembre, 9 h.30 matin (*Ibid.*, XII, 9, Supplément); Klenau à l'archiduc Jean, 5 décembre, 9 heures matin (*Ibid.*, XII, 85).
4. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 38.

d'infanterie ; les régiments wallons, très décimés, furent réduits à un bataillon[1]; les états-majors des régiments Murray, Clerfayt, Beaulieu, ainsi que les cadres des 2es bataillons des régiments wallons, furent dirigés sur la Bohême[2].

Fort heureusement pour les Autrichiens, la poursuite de l'armée française fut tardivement entreprise et mollement menée : Moreau sut mal tirer parti de la victoire décisive qu'il avait remportée. Peut-être les circonstances atmosphériques en furent-elles la cause. Quoi qu'il en soit, ce fut pour l'archiduc Jean « un bonheur inappréciable[3] ».

Les divisions du centre gagnèrent peu de terrain dans la journée du 13 frimaire (4 décembre).

Partant des environs de Haag, la division Richepance se porta vers Mühldorf, chassant devant elle une arrière-garde autrichienne commandée par le général Grünne et composée de ce qui restait des régiments de hussards Archiduc-Ferdinand et Vecsey, c'est-à-dire environ 800 chevaux. Cette arrière-garde perdit une cinquantaine d'hommes. Richepance ne rencontra nulle part de résistance sérieuse : les Autrichiens n'avaient sur ce point « que des lambeaux » d'infanterie, sans artillerie. Ce ne fut qu'au delà d'Ampfing que la tête de colonne reçut quelques coups de canon. La division s'établit à Nieder-Heldenstein, à une demi-lieue environ d'Ampfing; les grand'gardes et le 4e hussards de la division Grouchy furent poussés à l'est de cette localité[4].

1. Sauf pour le régiment Prince de Ligne, dont le 2e bataillon était bloqué dans Würzburg.

2. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Alt-Oetting, 6 décembre (K. K. Archiv, XII, 98); Rapport de Kienmayer, Mühldorf, 7 décembre (*Ibid.*, XII, 58).

3. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, 38.

4. Richepance à Moreau, Kühham, 13 frimaire, 4 h. 30 soir; Bulletin historique de la division Richepance; Rapport de Grünne, Mühldorf, 5 décembre (K. K. Archiv, XII, 79).

Il semble que Richepance ait reçu l'ordre de se porter jusqu'à Ramering seulement [V. ordre à Decaen pour le 13 frimaire (Decaen, *Mémoires inédits*)]; il alla au delà, vraisemblablement de sa propre initiative, car il écrivait à Moreau dans la soirée, en rendant compte de sa situation, qu'il n'avait « pas trouvé la position de Ramering assez menaçante ».

De ses emplacements de Strassmair, au nord-est de Maitenbeth, la division Grouchy, suivant le mouvement de Richepance, gagna Reichertsheim par une courte marche d'une quinzaine de kilomètres [1].

Decaen, dont les troupes avaient bivouaqué partie à Maitenbeth, partie à Christoph, avait reçu dans la nuit l'ordre de rompre le 13 frimaire, vers midi, et de se porter sur Haag, afin d'observer la direction de Wasserburg, tout en gardant une brigade disponible vers Ramsau pour appuyer au besoin Richepance et Grouchy sur la route de Mühldorf. L'exécution de ces instructions était d'ailleurs partiellement subordonnée à l'arrivée des troupes de Lecourbe, destinées à couvrir le débouché d'Ebersberg. Le mouvement se fit sans difficulté : la brigade Durutte s'établit au sud de Haag, sa gauche à la route de Wasserburg; la légion polonaise appuya sa droite à cette même chaussée, la gauche vers l'Inn. L'avant-garde couvrait le front de la division « sur les différents débouchés de Wasserburg », éclairant à la fois dans la direction de l'Inn et d'Albaching, poussant ses postes vers l'Achenbach et se reliant au détachement du général Debilly, resté à Ebersberg jusqu'à l'arrivée des troupes de Lecourbe. Decaen avait pris toutes ses dispositions pour pouvoir éventuellement marcher sur Mühldorf en soutien de Richepance [2].

La réserve de cavalerie d'Hautpoul resta à Hohenlinden.

Les divisions de l'aile gauche n'exécutèrent également que de courts déplacements dans la journée du 13 frimaire. Partant à 9 heures du matin de Schnaupping, Ney se porta à 5 kilomètres à l'est, sur la ligne Oberndorf-St. Wolfgang, où s'établirent les brigades Joba et Desperrières; son avant-garde,

1. Bulletin historique du 11 au 20 frimaire an IX.
2. Decaen, *Mémoires inédits*.

composée de la brigade Heudelet, à Schönbrunn [1], occupant Steinkirchen par ses avant-postes et se reliant à droite avec les divisions Grouchy et Richepance [2]. La division Legrand, rompant également à 9 heures du matin des environs de Harthofen, se dirigea par Buch et Lengdorf sur Armstorf, et s'établit entre cette dernière localité et Klein-Schwindau, se reliant vers St. Wolfgang avec la division Ney. Une flanc-garde mobile, composée de cinq compagnies d'infanterie de la 16e de ligne et de 50 chevaux du 16e chasseurs [3], se porta de Hörlkofen, par Esterndorf, sur Dorfen, qui fut évacué à 5 heures du soir, après une légère résistance, par un détachement autrichien comprenant un bataillon et un escadron [4].

La division Bonnet[5], venant de Tading, se porta par Isen à l'ouest de St. Wolfgang, où elle s'établit en seconde ligne[6].

Le quartier général de l'aile gauche fut transféré de Forstinning à St. Wolfgang; le parc d'artillerie se rendit de Parsdorf à Forstinning.

Dans leur marche, les généraux de division firent fouiller les bois et les localités : on captura ainsi environ 600 soldats autrichiens qui furent réunis au quartier général. Les villages, hameaux et fermes étaient remplis de blessés ennemis qui furent, en grande partie, évacués sur Münich[7].

Le quartier général de l'armée fut transporté, le 13 frimaire,

1. La brigade d'avant-garde se trouvait donc à 6 kilomètres en avant du gros de la division.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Ney.
3. Cette flanc-garde avait été laissée, la veille, en observation sur la route d'Erding.
4. Dispositions militaires de l'aile gauche; Bulletin historique de la division Legrand. — Le détachement autrichien était sans doute une partie de l'arrière-garde de Baillet, sous les ordres du général Roschowsky et forte de deux bataillons Olivier Wallis et du régiment de dragons Archiduc-Ferdinand [Rapport de Baillet, Obing, 8 décembre (K. K. Archiv, XII, 10)].
5. Le général de brigade Bonnet remplaçait le général Bastoul, mortellement blessé la veille, à la bataille de Hohenlinden.
6. Dispositions militaires de l'aile gauche.
7. *Ibid.*

d'Anzing à Haag; le parc de réserve d'artillerie et l'équipage de ponts demeurèrent à Münich[1].

Le 14 frimaire, le centre et l'aile gauche exécutèrent vers l'Inn des mouvements ayant pour but de détourner l'attention des Autrichiens du point de passage choisi; en même temps le corps du centre prit ses dispositions pour soutenir ultérieurement Lecourbe, à l'exception d'un faible détachement chargé de masquer Wasserburg; l'aile gauche, de son côté, appuyée par le corps de Colaud, observerait la route de Mühldorf, en évitant « tout engagement inutile[2] ».

Richepance resta sur ses positions de Nieder-Heldenstein; les troupes à cheval firent une reconnaissance des retranchements de Mühldorf[3].

Decaen, chargé d'envelopper la tête de pont de Wasserburg, établit la légion polonaise sur la rive gauche de l'Ach, avec une forte avant-garde qui poussa au delà de la rivière, sur la route de Wasserburg, jusqu'à Reitmehring; la brigade Durutte vint à Tulling en soutien de cette avant-garde[4]; la brigade Debilly se porta d'Ebersberg[5] sur Rettenbach avec ses avant-postes sur la rive droite de l'Attel, observant l'Inn d'Attel à Rott, et prête à former l'avant-garde de la division, en prévision d'un mouvement vers le sud[6].

Dans le même but, Grouchy rétrograda de Reichertsheim

1. Registre de correspondance de Moreau, 13 frimaire.
2. Moreau à Lecourbe, Haag, 14 frimaire; Moreau à Grenier, Haag, 14 frimaire.
3. Bulletin historique de l'armée du 11 au 20 frimaire.
4. Cantonnements : 2e bataillon de la 14e demi-brigade à Ebrach; 1er bataillon de la 4e demi-brigade à Tulling avec deux pièces de 4; 2e bataillon de la 4e demi-brigade à Engelmeng; trois escadrons du 10e chasseurs à Traxl, Sensau, Lauterbach; quatre pièces d'artillerie légère à Steinhöring (Durutte à Decaen, Tulling, 14 frimaire).
5. Les troupes de Montrichard étaient arrivées à Ebersberg à midi.
6. L'adjudant-commandant Plauzonne à Lahorie, Ebersberg, 14 frimaire, 10 heures soir.

sur Ebersberg [1]. La réserve de cavalerie se porta de Hohenlinden sur Isen et Burgrain [2].

Lecourbe ayant fait connaître au grand quartier général qu'il tenterait le passage de l'Inn en amont de Rosenheim vers Neubeuern dans la nuit du 17 au 18 frimaire [3], Moreau décida que Grouchy et Decaen seraient rendus à Beiharting dans la journée du 17, et que Richepance partirait de Nieder-Heldenstein le 16 pour être rendu à Rosenheim le 18 dans la matinée. Grenier devait faire relever, le 15 au matin, les troupes du centre qui couvraient les débouchés d'Aschau et de Mühldorf [4].

Le 14, les divisions de l'aile gauche vinrent occuper les positions suivantes : Ney entre Rattenkirchen et Wörth, se reliant toujours à Richepance par sa droite ; Legrand, sur la rive gauche de l'Isen vers Steeg, jetant des partis dans la vallée de la grande Vils, jusqu'à Velden ; Bonnet, en seconde ligne, vers Schwindegg, où s'établit le quartier général de l'aile gauche, occupant Dorfen avec un bataillon et un escadron ; le détachement Durosnel, revenu sur la droite de l'Isar, à Salmannskirchen, près d'Erding [5].

La division Colaud, qui devait appuyer l'aile gauche, partit dans la matinée de Neufahrn et, passant par Freising, arriva à Erding à 2 heures de l'après-midi [6].

Les troupes autrichiennes qui occupaient le Tyrol et le Vorarlberg n'étaient pas restées inactives, tant pendant l'offensive de l'archiduc Jean sur la rive gauche de l'Inn, qu'après la bataille de Hohenlinden. Les 12, 13 et 14 frimaire, un bataillon de la 10e légère et deux de la 37e de ligne, chargés dela défense du Tegernsee, du Walchensee, d'Au et d'Ettal, furent attaqués

1. Bulletin historique de l'armée du 11 au 20 frimaire.
2. Registre de correspondance de Moreau, 14 frimaire.
3. Lecourbe à Moreau, Holzkirchen, 14 frimaire.
4. Moreau à Grenier, Haag, 14 frimaire.
5. Grenier à Moreau, Schwindegg, 14 frimaire.
6. Bulletin historique de l'armée du 11 au 20 frimaire.

par des forces supérieures soutenues par de l'artillerie. Les avant-postes d'Au et d'Ettal furent d'abord forcés, mais quelques réserves arrivées à propos suffirent pour repousser l'ennemi avec perte. La 37e lui fit 80 prisonniers, et trois compagnies du bataillon de la 10e légère le repoussèrent vigoureusement dans la gorge du Tegernsee en lui faisant une cinquantaine de prisonniers, dont un officier [1].

Toutefois, les troupes adverses chargées de la garde du Tyrol restaient intactes dans leur organisation comme dans leur moral. Il n'en était pas de même de celles qui avaient combattu à Hohenlinden : toutes les nouvelles s'accordaient à cet égard.

Les renseignements parvenus à Moreau, les 13 et 14 frimaire, représentaient l'armée autrichienne « dans le plus grand désordre », démoralisée, manquant de munitions, n'ayant plus un régiment compact [2]. « L'archiduc Jean était consterné et les généraux découragés ; M. de Lauer était le plus accablé ». Le gros de l'armée s'était replié, disait-on, sur Ampfing et Mühldorf [3].

Les mouvements exécutés par le centre et l'aile gauche vers la partie du cours de l'Inn comprise entre Wasserburg et Mühldorf semblaient d'ailleurs avoir produit le résultat d'attirer de ce côté l'attention des Autrichiens et de la détourner au contraire de la région de Rosenheim-Neubeuern. On pouvait donc accentuer la manœuvre des divisions du centre destinées à soutenir Lecourbe.

La division Grouchy, conservant encore le 15 frimaire sa position d'Ebersberg, reçut l'ordre de se porter en deux jours de marche entre Zinneberg et Beiharting. La division Riche-

1. Molitor à Lecourbe, Füssen, 17 frimaire; Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
2. Rapports militaires des 13 et 14 frimaire.
3. *Ibid.*

pance devait arriver à Aibling le 18, prête à marcher sur Rosenheim; elle vint, dans la soirée et dans la nuit du 15, bivouaquer aux environs de Haag. La division Decaen, restant le 15 sur ses emplacements [1], devait être rendue le 16 au soir à Beiharting, sauf un détachement chargé de masquer Wasserburg ; Decaen désigna à cet effet le général Debilly avec trois bataillons, deux escadrons, deux pièces d'artillerie légère [2].

La matinée du 15 frimaire (6 décembre) fut employée par les divisions Ney et Legrand à pousser des reconnaissances sur Mühldorf, Neumarkt et Vilsbiburg. Ces détachements, qui avaient l'ordre de ne pas engager d'action, se contentèrent d'observer l'ennemi.

A 7 h. 1/2 du matin [3], Grenier reçut de Moreau l'avis que le passage de l'Inn serait tenté par Lecourbe, en amont de Rosenheim, dans la nuit du 17 au 18 frimaire ; que les divisions du centre suivraient ce mouvement, et que l'aile gauche les remplacerait dans leurs positions en masquant les têtes de ponts de Kraiburg et de Mühldorf.

En conséquence, Ney se mit en mouvement à 4 heures du soir pour aller relever les troupes de Richepance devant ces têtes de ponts. Une brigade de cavalerie, composée du 2e dragons, du 13e de cavalerie et de trois pièces d'artillerie légère, sous les ordres du général Fauconnet, fut détachée de la division Bonnet et mise à la disposition de Ney. Celui-ci était chargé d'observer les retranchements de Kraiburg à portée

1. C'est là du moins la version du Bulletin historique de l'armée. En réalité, la légion polonaise semble s'être rendue à Ebersberg (Kniaziewicz à Decaen, Haag, 15 frimaire).

2. Bulletin historique de l'armée du 11 au 20 frimaire ; Registre de correspondance de Moreau, 15 frimaire; Decaen à Lahorie, Ebersberg, 15 frimaire. — Lahorie avait prescrit à Decaen d'envoyer à Lecourbe une compagnie d'artillerie légère ; Decaen objecta qu'il ne lui « resterait rien » et préféra mettre à sa disposition, le lendemain, à Aibling, quatre pièces de 8 et deux obusiers servis par l'artillerie à pied, « ce qui, pour le but qu'il a à remplir, déclarait Decaen, fera encore un meilleur effet » (Decaen à Lahorie, Ebersberg, 15 frimaire).

3. Grenier à Moreau, Schwindegg, 15 frimaire. — Un autre document, les Dispositions militaires de l'aile gauche, indique « vers midi », par erreur.

de canon et de tenir la plaine d'Ampfing avec sa cavalerie. Dans le cas où l'ennemi déboucherait de Mühldorf en forces supérieures, Ney devait se replier vers Haun, à la lisière des bois. Le relèvement des troupes de Richepance s'exécuta de nuit, et le 16, à la pointe du jour, l'opération était terminée [1].

Ney transféra son quartier général à Ampfing. La brigade Heudelet s'établit la droite à l'Inn, la gauche à l'Isen, entre Pürten et Mettenheim, occupant ces deux localités, observant Kraiburg et Mühldorf, tenant par de forts postes les villages d'Ober-Hofen, Alt-Mühldorf, Ecksberg et jetant des partis sur la route de Neu-Oetting à Neumarkt. Les brigades Desperrières et Joba furent placées en arrière de la gauche de la brigade Heudelet, vers Harting et Nieder-Heldenstein; la brigade de cavalerie Fauconnet et les bataillons de grenadiers à Rattenkirchen [1].

La division Bonnet, partie de sa position de St. Wolfgang à 4 heures de l'après-midi, alla s'établir vers Ramsau, en un dispositif échelonné sur la grande route, et en seconde ligne de la division Ney. Sur les cinq bataillons disponibles [2], deux et un escadron du 23e chasseurs occupèrent les lisières de bois à l'ouest d'Aschau pour couvrir le défilé de Reichertsheim et masquer Kraiburg. Ce détachement poussa lui-même deux compagnies d'infanterie et 50 chevaux à Au, sur les bords de l'Inn, pour éclairer la vallée jusque vers Wasserburg. Il reçut l'ordre « de tenir jusqu'à la dernière extrémité ». Un autre bataillon fut placé en repli sur les hauteurs à l'ouest de Reichertsheim. Les deux bataillons restants, avec deux escadrons du 23e chasseurs, furent maintenus à Ramsau pour se porter au besoin vers Wasserburg.

1. Grenier à Moreau, Schwindegg, 15 frimaire; Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Le sixième était détaché à Dorfen, avec un escadron.

La division Legrand conserva ses emplacements entre Armstorf et Klein-Schwindau, poussant seulement à l'est de Wörth, sur la rive gauche de l'Isen, afin de se relier à la division Ney, un détachement composé d'un bataillon, deux escadrons et trois bouches à feu.

Enfin la colonne Durosnel se porta de Salmannskirchen[1] à Dorfen.

Le quartier général de l'aile gauche resta à Schwindegg. L'ennemi paraissant vouloir maintenir un corps entre l'Isar et l'Inn, l'intention de Grenier était d'inviter Colaud, dès qu'il aurait de ses nouvelles, à diriger deux bataillons et deux escadrons sur Dorfen et à garder le gros de ses forces à Erding, afin de pousser de forts partis sur Velden, Vilsbiburg et Landshut[2].

Colaud, resté le 15 à Erding, reçut du général en chef l'ordre de se mettre en communication avec Grenier, dont il prendrait les instructions et auquel il adresserait immédiatement un état numérique de ses troupes. Jugeant avec raison que les Autrichiens, après les pertes énormes qu'ils avaient subies, ne chercheraient pas « à manœuvrer sur nos ailes », mais s'efforceraient au contraire de concentrer toutes leurs forces, Moreau prescrivit à Colaud de rappeler à lui une demi-brigade du général Levasseur[3]. Pour couvrir le cours du Danube, celui-ci se contenterait de six bataillons et de deux régiments de cavalerie, d'autant plus qu'il n'avait pas à combattre, et que, devant des forces supérieures, il pourrait se retirer sur la rive droite jusqu'à Neuburg et Pöttmes où il opposerait la première résistance opiniâtre. La demi-brigade rappelée à Erding et un régiment de cavalerie seraient placés sous les

1. Il s'agit de Salmannskirchen, situé à l'est d'Erding, et non d'une localité du même nom située au nord-ouest d'Ampfing.

2. Grenier à Moreau, Schwindegg, 15 frimaire; Dispositions militaires de l'aile gauche.

3. La 50e demi-brigade fut désignée (Bulletin historique de la division Levasseur, 10 au 20 frimaire).

ordres du général de division Laborde. Enfin les travaux de démolition d'Ingolstadt devaient être continués avec activité[1].

De son côté, Grenier, ayant appris que le corps de Klenau se trouvait encore entre l'Isar et le Danube[2], jugea imprudent d'appeler à lui tout le corps Colaud : il décida qu'une brigade occuperait Freising avec mission de garder le cours de l'Isar jusqu'à Landshut et de jeter des partis sur la rive gauche vers Pfaffenhofen, Mainburg et Au ; qu'une autre s'établirait à Taufkirchen pour rester en communication avec la division Legrand ; le gros demeurant à Erding et jetant fréquemment des partis dans les vallées des deux Vils[3].

Le 16 frimaire, les divisions de l'aile gauche ne firent aucun mouvement, restant sur la défensive, face à Kraiburg et Mühldorf. Le détachement du chef de brigade Durosnel vint de Dorfen se réunir à la division Legrand[4].

Les divisions du centre continuèrent l'exécution de la manœuvre dans la direction générale du sud : d'Ebersberg, la division Grouchy se porta sur Zinneberg[5] ; de Haag, la division Richepance vint cantonner à Ebersberg et dans les localités voisines[6] ; des environs sud et sud-ouest de Haag, la division Decaen vint se rassembler à Beiharting, moins le détachement laissé devant Wasserburg[7]. Ce détachement, dont le quartier général était à Edling, fut placé provisoirement sous les ordres de Grenier, qui eut ainsi le commandement supé-

1. Moreau à Colaud, Haag, 15 frimaire.
2. Voir page 260.
3. Grenier à Moreau, Schwindegg, 16 frimaire ; Dispositions militaires de l'aile gauche.
4. Dispositions militaires de l'aile gauche.
5. Grouchy demandait le retour à la division du 4e hussards et d'une demi-batterie prêtés à Richepance (Grouchy à Moreau, 16 frimaire).
6. Bulletin historique de la division Richepance, 10 au 20 frimaire. — Cantonnements : 5e hussards, Hohenlinden ; 1er et 20e chasseurs, Ebersberg ; 10e de cavalerie et parc, Grafing ; 8e et 14e demi-brigades, Maitenbeth ; 27e et 48e demi-brigades, Haag (*Ibid*).
7. Bulletin historique de l'armée, du 11 au 20 frimaire.

rieur de toutes les troupes non employées au passage de l'Inn[1].

Le 17 frimaire, les divisions de l'aile gauche restèrent immobiles comme la veille, à part l'envoi, par la division Legrand, de deux détachements : l'un, formé d'un escadron de chasseurs et de deux compagnies d'infanterie, sur Vilsbiburg, avec mission d'éclairer les routes d'Oetting et d'Eggenfelden sur Landshut, et de pousser des partis sur cette ville pour savoir si les Autrichiens l'occupaient encore ; l'autre, composé de trois escadrons de chasseurs, sur Neumarkt, pour surveiller les mouvements que l'ennemi pourrait faire de Mühldorf et d'Oetting[2].

Le même jour, les divisions du centre, destinées à appuyer le mouvement de l'aile droite, se concentrèrent dans la matinée à Aibling et au nord. Moreau transféra son quartier général dans cette dernière localité, afin d'être à proximité du point de passage choisi par Lecourbe.

1. Dessolle à Grenier, Aibling, 17 frimaire.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.

CHAPITRE II

Passage de l'Inn.

Neubeuern définitivement choisi comme point de passage. — Mouvements préparatoires des divisions de l'aile droite. — Combats de Nieder et d'Ober-Audorf. — Le franchissement de l'Inn fixé au 18 frimaire. — Instructions de Lecourbe. — Le corps autrichien de Riesch. — Recommandations de l'Empereur à l'archiduc Jean. — Exécution du passage. — Tentatives à Rosenheim. — Dispositions prises par Condé en ce point. — Combat livré par la division Montrichard. — Intervention de Gyulai. — Retraite des Autrichiens sur Seebruck. — Etat d'épuisement de leur infanterie. — Projet d'offensive de l'archiduc Jean. — Difficultés d'exécution. — Decaen et Grouchy franchissent l'Inn à Rosenheim. — Appréciations de Dessolle sur l'ensemble de l'opération. — La route de Salzburg ouverte aux Français.

L'Inn, dont le cours est fréquemment semé de petites îles, se trouve, à Neubeuern, resserré dans un chenal extrêmement rapide, et présentant un ancrage peu sûr. Sa largeur est de 90 mètres environ. Les chemins qui aboutissent à Neubeuern sur la rive droite sont très mauvais ; mais ce village est le seul point où la rive gauche ne soit pas dominée, à bonne portée de canon, par les hauteurs du versant opposé. Le bourg et le vieux château, bâtis sur une colline boisée, offraient pourtant à l'ennemi un excellent observatoire.

Le 14 frimaire, Lecourbe se prononça définitivement pour ce point de passage. L'équipage de ponts mis à sa disposition à Münich, dans la soirée du 14, ne pouvant arriver à Aibling que le 16, Lecourbe ne comptait pas réunir tous ses « moyens » avant le 17 au soir. Il se proposait de tenter l'opération dans la nuit suivante et demandait à Moreau de mettre en mouvement les troupes destinées à le soutenir, de telle façon qu'elles fussent rendues, « au moins le 16 au soir », au nord d'Aibling. « Surtout pas de *quiproquo*, ajoutait Lecourbe ; donnez-leur bien l'ordre d'être aux miens ». La supériorité des feux d'artillerie étant, pour l'établissement d'un pont, une condition

essentielle du succès, Lecourbe réclamait au général en chef quelques pièces de position et, à défaut, une ou deux compagnies d'artillerie légère[1]. Moreau lui fit envoyer de Münich deux pièces de 12 et deux obusiers « de longue portée » et, de plus, une compagnie d'artillerie fournie par la division Decaen. Enfin, dès le 14, Dessolle informa Lecourbe que « tout le corps du centre » viendrait le soutenir, à l'exception d'un détachement qui resterait en observation devant Wasserburg[2].

Le 15 frimaire (6 décembre), la division Montrichard, répartie entre Pframern et Ebersberg, se porta sur Beiharting[3]. La division Gudin marcha vers l'Inn en deux colonnes : à droite, la brigade Laval[4] sur Holzhausen, afin de couper la retraite sur Kufstein aux troupes ennemies qui pouvaient être engagées vers Pang; à gauche, la brigade Puthod[5], suivant la grande route, devait s'emparer de Rosenheim et en maintenir l'occupation jusqu'à l'arrivée de la division Montrichard. Cette dernière s'efforcerait d'empêcher l'ennemi de rompre le pont, sans cependant s'exposer au feu des batteries occupant sur la rive droite une position très dominante[6]. Désireux de ne pas appeler l'attention des Autrichiens sur l'endroit choisi pour le passage, Lecourbe écrivait à Gudin : « Recommandez surtout que l'on ne mette aucune importance au point du bac à Neubeuern ; que l'on n'y mette pas même de poste[6] ».

Ces diverses instructions ne furent exécutées que partiellement : on s'empara de Rosenheim, sans difficulté il est vrai,

1. Lecourbe à Moreau, Holzkirchen, 14 frimaire.
2. Dessolle à Lecourbe, Haag, 14 frimaire. — Lecourbe avait demandé que « deux divisions au moins » vinssent le soutenir (Lecourbe à Dessolle, Holzkirchen, 14 frimaire).
3. Lecourbe à Montrichard, Holzkirchen, 14 frimaire; Bulletin historique de la division Montrichard.
4. Deux bataillons de la 36e, stationnés à Weyarn et à Miesbach.
5. Trois bataillons de la 94e, un de la 36e.
6. Lecourbe à Gudin, Holzkirchen, 14 frimaire; Gudin à Laval et à Puthod, 14 frimaire.

mais le pont fut coupé par le corps de Condé ; d'autre part, la division Gudin, après un engagement assez vif, occupa Degerndorf et Flintsbach, quartier général à Holzhausen [1].

Le 16 frimaire, la brigade de droite de la division Montrichard s'établit au sud de Rosenheim : l'infanterie à Kirchdorf, Redenfelden, Pfraundorf ; l'artillerie à Redenfelden et Pfraundorf ; le 9e hussards à Pang et Westerndorf. Le reste de la division demeura aux environs de Beiharting [2]. Le même jour, la division Gudin reçut l'ordre de pousser une brigade dans la vallée de l'Inn, sur Kufstein. Cette opération avait à la fois pour but d'éloigner l'ennemi de Neubeuern et de lui faire croire que l'on voulait attaquer Kufstein. En conséquence, le général Laval partit de Degerndorf dans la matinée avec trois bataillons de la 36e, « marchant par échelons », trois escadrons du 8e hussards et quatre pièces d'artillerie légère. En amont de Flintsbach, la vallée est très resserrée entre l'Inn et les hauteurs de la rive gauche ; aussi Laval laissa-t-il un bataillon, une partie de sa cavalerie et son artillerie en deçà du défilé, et ne fit-il avancer plus loin qu'un bataillon et demi de la 36e avec une quarantaine de chevaux. L'ennemi, dont les avant-postes s'étaient repliés, résista d'abord à Nieder-Audorf, où il avait réuni environ 300 hommes d'infanterie et 150 chevaux, appuyés par deux bouches à feu établies sur la rive droite. Vigoureusement attaqués par le chef de brigade Graindorge, les Autrichiens abandonnèrent promptement le village. Plus en amont, Ober-Audorf fut plus difficile à emporter. L'ennemi y avait placé 600 hommes soutenus en arrière par deux bataillons environ et 300 chevaux. Le 1er bataillon de la 36e, commandé par le chef de bataillon Dellard, se porta aussitôt

1. Gudin à Lecourbe, Holzhausen, 15 frimaire. — Les documents ne permettent pas d'expliquer comment et pourquoi les instructions de Lecourbe ne furent pas exécutées.
2. Bulletin historique de la division Montrichard.

à l'attaque « avec une bravoure sans exemple » et, sans tirer un coup de fusil, exécuta une charge à la baïonnette qui fut décisive. L'ennemi battit en retraite et fut poursuivi jusqu'à 5 kilomètres au nord de Kufstein. Gudin, qui ne devait pas aller plus loin, établit sa division : la droite à Mühlbach, au sud d'Ober-Audorf; le centre à Flintsbach; la gauche à Reischenhart, se reliant à la division Montrichard vers Kirchdorf; le quartier général à Brannenburg[1].

Dans la journée du 17 frimaire, tous les matériaux nécessaires ayant été réunis à Redenfelden et à Kirchdorf, le passage de l'Inn fut fixé par Lecourbe au 18 frimaire, au point du jour, et les instructions les plus précises furent données à cet effet.

Le général Lemaire, commandant l'artillerie de l'aile droite, fut chargé de placer les batteries pour protéger le passage. Le chef de bataillon du génie Galbois eut pour mission de présider aux travaux préparatoires dans la nuit du 17 au 18[2].

La division Montrichard, s'abstenant de tout mouvement dans la journée, devait être rendue le 18 frimaire, à 5 heures du matin, à l'ouest de Redenfelden, « en silence et sans feu »; son artillerie serait mise à la disposition du général Lemaire. Un bataillon de la 38e resterait vers Rosenheim afin de faire réparer le pont aussitôt que l'on serait parvenu à écarter l'ennemi de la rive droite. Tous les sapeurs, aux ordres de l'officier du génie chargé de cette réparation, se joindraient à ce bataillon. La 84e passerait la première; toutefois Montrichard était autorisé à « choisir un piquet de 150 hommes de chacune des 109e et 84e pour le premier débarquement ». Ce détache-

1. Gudin à Lecourbe, Brannenburg, 16 frimaire; Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire; Bulletin historique de la division Gudin; *Mémoires militaires* du général Dellard, p. 174 et suiv. — Les pertes de la journée étaient de 1 tué, 10 blessés.

2. Bulletin historique de l'armée du Rhin, du 11 au 20 frimaire; Lecourbe à Lemaire, Aibling, 17 frimaire.

ment serait placé sous le commandement d'un « officier supérieur ferme, vigoureux, intelligent », et s'efforcerait d'abord de s'emparer d'un bois situé au nord-est du point de passage et des hauteurs de Neubeuern, « de manière à bien couvrir l'établissement du pont ». A la suite de la 84e passerait un bataillon de la 36e, détaché de la division Gudin et destiné à garder la position de Neubeuern. Montrichard disposerait ainsi de toute sa division, avec quelques pièces de 4 [1], pour marcher sur Rohrdorf et sur Stephanskirchen, afin de faire tomber la défense de Rosenheim et de faciliter ainsi la traversée de la rivière aux divisions du centre. Pendant ce temps, quatre bataillons de la division Gudin longeraient la rive orientale du Sims-See pour déborder la gauche de l'ennemi et lui couper la retraite vers l'est [2].

La division Gudin devait constituer deux groupes. D'une part, le général Laval aurait le commandement des troupes restant sur la rive gauche de l'Inn : un bataillon de la 10e légère et une compagnie du 7e hussards établis à Tegernsee et à Lenggries ; un bataillon de la 36e, un de la 37e, un escadron du 7e hussards et deux pièces de position chargés de couvrir la direction de Kufstein en se maintenant sur leur emplacement au sud d'Ober-Audorf. D'autre part, le général Puthod, avec sa brigade renforcée par deux bataillons de la 36e et deux escadrons du 8e hussards, serait rendu à l'ouest de Kirchdorf le 18, à 5 heures du matin, « sans feu et en silence ». L'artillerie de la division serait, comme celle de Montrichard, à la disposition du général Lemaire, près de Kirchdorf, à 4 heures du matin. « Le pont une fois bien établi », tandis que la division Montrichard se porterait à l'attaque de la position de

1. Lecourbe doutait que des pièces d'un autre calibre pussent passer par Rohrdorf.

2. Lecourbe à Montrichard, Aibling, 17 frimaire. — Lecourbe eut en outre, avec Montrichard, dans la journée du 17, un entretien où tous les points de détail furent arrêtés.

Stephanskirchen, la division Gudin longerait la rive orientale du Sims-See et gagnerait la route de Rosenheim à Traunstein, afin de couper à l'adversaire la retraite par Endorf.

Lecourbe terminait ainsi ses instructions à Gudin : « Vous mettrez le plus grand silence et le plus grand secret dans les mouvements; on devra redoubler de surveillance la nuit et le jour pour empêcher la circulation des espions [1] ». Il fut interdit aux paysans d'approcher de l'Inn, afin d'éviter toute communication avec les Autrichiens et, en particulier, toute indiscrétion sur l'arrivée de l'équipage de ponts [2].

Enfin, Lecourbe invita Decaen à se tenir prêt et Grouchy à se mettre en marche pendant la nuit, de façon à arriver au point du jour à l'ouest de Rosenheim, à la croisée des routes de Rosenheim et de Kufstein. Lecourbe pensait que ces divisions du centre suivraient son mouvement non par Neubeuern, mais bien par Rosenheim, dont il ferait promptement réparer le pont « après avoir balayé la rive droite [3] ».

Le corps autrichien Riesch, chargé de la défense de l'Inn entre Kufstein et Wasserburg [4], s'était porté, par Mühldorf, Kraiburg et Wasserburg, sur Hartmansberg, que la cavalerie et une partie de l'infanterie avaient atteint dans l'après-midi du 6 décembre (15 frimaire). Le reste de l'infanterie, abattu par la fatigue et les privations de toute sorte, n'avait pu suivre et ne rejoignit que le lendemain. Le total des forces réunies à Hartmansberg était de douze bataillons et vingt-quatre escadrons. Riesch ne connaissait nullement le secteur dont il avait la garde, pas plus d'ailleurs que les officiers d'état-major qu'il avait auprès de lui ; il manquait de renseigne-

1. Lecourbe à Gudin, Aibling, 17 frimaire. — Cf. Gudin à Laval et à Puthod, Brannenburg, 17 frimaire.
2. L'adjudant-commandant Porson, chef d'état-major de l'aile droite, à Gudin, Aibling, 16 frimaire.
3. Lecourbe à Decaen et à Gudin, Aibling, 17 frimaire.
4. Voir page 260.

ments sur l'ennemi ; il ignorait la composition et les effectifs du corps du prince de Condé, qui ne relevait pas de lui et qui, pourtant, était chargé de surveiller la zone que lui-même avait à défendre [1].

Le 7 décembre, après une reconnaissance, Riesch se rendit compte de la faiblesse et de l'insuffisance du corps de Condé ainsi que du trop grand éloignement de ses propres troupes de la vallée de l'Inn. Dès le lendemain, il demanda à l'archiduc Jean de l'autoriser à se rapprocher des points probables de passage, en s'établissant vers Prutting; de rassembler vers Neubeuern tout le corps de Condé, qui ne lui inspirait qu'une médiocre confiance et qui serait chargé de la surveillance faible d'une partie du cours de l'Inn; de consacrer ainsi, dans de meilleures conditions, le gros de ses forces à la défense du reste de son secteur. Mais les Français devaient franchir l'Inn avant que la réponse lui fût parvenue [2].

Quand la nouvelle du désastre de Hohenlinden fut arrivée à Vienne, l'Empereur prescrivit à l'archiduc Jean de chercher surtout à couvrir les Etats héréditaires de la maison d'Autriche et à protéger le Tyrol. Dans ce but, il recommandait de tenir les forces le plus possible concentrées sur l'Inn supérieur, d'où l'on pourrait, en une marche, se porter à la défense du Tyrol en cas de besoin [3]. Ce fut peut-être au reçu de ce message et afin de ne pas être coupé du Tyrol que l'archiduc chargea Riesch d'envoyer sur Neubeuern et Nussdorf les forces qui sembleraient nécessaires pour garder ces points, en cas d'attaque, jusqu'à l'arrivée des réserves [4]. En même

1. Rapport de Riesch, Grehausen, près Maxglan, 13 décembre (K. K. Archiv, XII 188).
2. *Ibid.*
3. L'Empereur à l'archiduc Jean, Vienne, 7 décembre (K. K. Archiv, XII, 563) ; l'Empereur à l'archiduc Jean, Vienne, décembre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 345).
4. L'archiduc Jean à Riesch, Trostberg, 8 décembre (K. K. Archiv, XII, 140). — La crainte d'être coupé du Tyrol apparaît encore dans une autre lettre de l'archiduc à Riesch, Trostberg, 9 décembre (*Ibid.*, XII, 160).

temps, l'archiduc donna, pour la défense de l'Inn, les instructions les plus circonstanciées, les plus restrictives aussi de l'initiative des subordonnés[1].

Elles parvinrent d'ailleurs trop tard pour que les généraux eussent le temps de s'en inspirer suffisamment. Le 18 frimaire (9 décembre), Lecourbe forçait le passage de l'Inn à Neubeuern.

Dès 4 heures du matin, la division Montrichard, qui doit passer la première, est rassemblée à l'ouest de Redenfelden. A 6 heures, le signal est donné. Le général d'artillerie Lemaire a mis en batterie vingt-huit bouches à feu aux environs de Kirchdorf; le chef de bataillon du génie Galbois, les capitaines de pontonniers Henry et Nègre prennent place dans les premières barques. « D'un seul passage » on jette sur la rive droite 200 hommes commandés par le chef de bataillon Montfort. Le détachement ennemi qui garde Neubeuern est surpris, dispersé et énergiquement poursuivi[2]. Les premières fractions françaises occupent aussitôt un petit bois situé au nord-est du village, et qui servira, comme celui-ci, de point d'appui. La supériorité du feu des batteries françaises oblige d'ailleurs l'ennemi à se tenir hors de portée. Les pontonniers commencent sans tarder la construction du pont: l'opération est terminée en deux heures et demie, malgré la rapidité du courant. Pendant ce temps, huit bataillons sont transportés en barques sur la rive opposée. Le pont achevé, on fait passer deux pièces d'artillerie légère et un détachement du 9e régiment de hussards. A 11 heures du matin, Lecourbe dispose de douze bataillons sur la rive droite.

1. Instruction pour la position défensive de l'armée, Trostberg, 7 décembre (K. K. Archiv, XII, 125).

2. On ne peut guère expliquer la retraite de ce détachement que par la surprise. Il se composait en effet de : un bataillon de chasseurs, un de fusiliers, deux pièces de canon, un piquet de cavalerie [Dispositions pour la défense de l'Inn depuis Nussdorf jusqu'auprès de Wasserburg (K. K. Archiv, XI, ad 136 a)].

Le duc d'Enghien était accouru de Rosenheim avec un régiment de dragons qui, mettant pied à terre, essaya de ralentir les progrès de Montrichard. Ce fut en vain : Autrichiens et Condéens, refoulés au nord-est de Neubeuern, se replièrent sur Rohrdorf où ils furent recueillis par quelques réserves; ils rétrogradèrent ensuite, sans grande résistance, dans la direction de Stephanskirchen[1].

A la division Montrichard succéda la brigade Puthod, de la division Gudin, composée de la 94e, du 3e bataillon de la 36e, du 8e hussards et de quatre bouches à feu. A partir de Lauterbach, elle devait se porter sur Endorf par la rive orientale du Sims-See, pour couper la retraite aux Autrichiens[2].

L'opération du passage de l'Inn s'était donc très heureusement accomplie à Neubeuern. Le succès des Français fut beaucoup moindre à Rosenheim. Dans la nuit du 17 au 18 frimaire, Lecourbe avait prescrit d'établir en ce point, à la sortie est de la ville et à bonne portée du pont, une batterie de 8 pièces, soutenue par un bataillon, tant pour produire une diversion que pour rendre inabordable la culée qui restait et empêcher l'ennemi d'incendier les arches qui n'étaient pas endommagées. On espérait ainsi n'avoir que de légères réparations à faire, et ouvrir en peu d'heures, aux divisions du centre, un passage sur Rosenheim, leur évitant ainsi un long détour[3].

Le prince de Condé avait eu tout le temps nécessaire pour

1. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire; Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire; Lecourbe à Molitor, Rosenheim, 19 frimaire; Bulletins historiques de l'armée et de la division Montrichard; Bittard des Portes, *loc. cit.*, p. 368-369; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 199.

Les secours envoyés de Rosenheim ne purent arriver que tardivement : « Attendu la nature du pays presque impraticable, la communication (de Rosenheim) avec la gauche est fort difficile et impossible le long de la rivière; on ne peut communiquer que par les hauteurs et encore avec difficulté » [Dispositions pour la défense de l'Inn (K. K. Archiv, XI, ad 136 a)].

2. Bulletin historique de la division Gudin.

3. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire; Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.

assurer la garde du passage. Près du pont se trouvaient : une batterie de quatorze pièces, dont deux obusiers, et les régiments nobles à pied, Bourbon et Durand, cantonnés de façon à pouvoir être sur leurs positions en moins d'une heure et détachant 100 hommes de garde au pont même. A 500 mètres environ au sud, deux bouches à feu, établies sur une petite hauteur, enfilaient la rivière en amont. Des détachements comprenant chacun un bataillon, une fraction de cavalerie variant de un à deux escadrons et deux canons étaient établis à Zaisering, à Weikering, à Altenhohenau, reliant Rosenheim à Wasserburg [1].

Vainement les huit pièces d'artillerie françaises, commandées par le chef d'escadron Prost, croisèrent-elles le feu sur la culée; vainement le 2e bataillon de la 38e, dirigé par le chef de brigade Gauthier, s'établit-il sur le bord même de l'Inn, malgré le feu de l'artillerie ennemie : ni le courage de ce bataillon exposé à la mitraille, ni celui de quelques soldats qui se jetèrent à l'eau, ne purent arrêter l'incendie du pont. Il y eut là de nombreux actes de bravoure. Le tambour Gauthier, de la 38e, quitta plusieurs fois sa caisse pour prendre un fusil. C'est ainsi qu'il tua le premier Autrichien qui se présenta pour mettre le feu au pont [2]. Si l'on en croit Dessolle, « c'est là que deux sapeurs, passés dans une petite barque sur la rive droite, l'un armé d'un sabre, et l'autre seulement d'une rame, se jettent sur un poste autrichien qu'ils mettent en fuite, et ramènent 15 prisonniers [3] ».

N'ayant plus rien à craindre à Rosenheim, les Autrichiens portèrent tous leurs efforts sur la division Montrichard.

Vers 8 heures, Riesch avait reçu à Hartmansberg un mes-

1. Dispositions pour la défense de l'Inn (K. K. Archiv, XI, ad 136 a).
2. Lecourbe à Moreau, Salzburg, 11 nivôse.
3. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.

sage du prince de Condé l'avisant que les Français attaquaient sur toute sa ligne. Riesch ordonna à la division Gyulai de se porter immédiatement à Prutting et la fit suivre par celle du comte Merveldt[1]. De sa personne, il se rendit aussitôt à Rosenheim. En route, il apprit, par un officier du prince de Condé, que les Français avaient forcé le passage vers Neubeuern dès 5 h. 1/2 du matin et avaient transporté, en peu de temps, au moyen de barques et de radeaux, trois demi-brigades sur la rive droite. Au moment où il arrivait à Prutting, il apprit que les Français s'étaient déjà avancés de Neubeuern jusqu'à Rohrdorf et Lauterbach. Il prescrivit en conséquence à Gyulai de se diriger sur Riedering et lui-même, continua sur Rosenheim. Déjà les Condéens avaient abandonné les bords de l'Inn, et les Français commençaient à jeter des détachements sur la rive droite. Riesch invita le prince de Condé à reprendre l'offensive et, se plaçant lui-même à la tête d'un bataillon, il réussit à refouler l'ennemi en lui faisant une trentaine de prisonniers[2].

Sur ces entrefaites, la division Montrichard avait poursuivi son mouvement de Neubeuern vers le nord-est, à travers un terrain accidenté et semé de bouquets de bois. Le général Schiner, avec deux bataillons de la 84e, chemina dans la vallée, tandis que le général Roussel, avec la 109e, suivait les premières hauteurs, par Lauterbach et Gögging. Tous deux pressaient leur marche le plus possible, afin d'atteindre au plus tôt la route de Rosenheim à Salzburg et de faire tomber la défense du pont, qu'on espérait trouver encore intact. Déjà Roussel atteignait Riedering, lorsque la division Gyulai, très

1. Rapport de Riesch, Grehausen, 12 décembre (K. K. Archiv, XII, 188). — Le rapport de Riesch est contradictoire sur ce point avec l'*Œstreichische militäriche Zeitschrift* (1836, t. IV, p. 200); d'après ce dernier, Riesch serait resté immobile avec la division Merveldt à Hartmansberg.
2. Rapport de Riesch, Grehausen, 12 décembre (K. K. Archiv, XII, 188).

supérieure en nombre, le repoussa par une énergique contre-attaque. Montrichard intervint alors avec ses réserves et obligea les Autrichiens à rétrograder. A son tour, Gyulai jeta dans le combat deux bataillons Kaunitz, qui venaient de lui arriver et qui arrêtèrent les Français. Ceux-ci, privés de leur artillerie et de leur cavalerie, dont les mauvais chemins avaient retardé la marche, commençaient à plier sous le nombre, quand deux pièces de canon arrivèrent enfin avec un bataillon de la 36e. Roussel, à la tête de la 109e, fait alors attaquer l'ennemi à la baïonnette ; « de tous côtés, l'on bat la charge » ; les Autrichiens sont repoussés et chassés de tous les bois qu'ils avaient « farcis d'infanterie[1] ».

Gyulai prit ensuite une forte position, la droite appuyée à l'Inn, la gauche à Sims-See, le front couvert par un ruisseau qui se jette au lac à travers une plaine marécageuse. Le général Schiner, progressant à son tour avec la 84e, menaça le flanc droit de l'ennemi que la 109e et le 9e hussards abordaient de front. A la nuit, les Autrichiens se mirent définitivement en retraite sur Endorf, Seebruck, sans que la brigade Puthod, de la division Gudin, retardée par de mauvais chemins, pût s'y opposer[2]. Ils avaient perdu environ 600 tués, blessés ou prisonniers. Riesch avait eu trois canons démontés ; le prince de Condé en avait aussi perdu deux à Rosenheim. Les pertes de la division Montrichard n'étaient que de 110 hommes tués, blessés ou prisonniers[3]. Lecourbe signalait comme s'étant particulièrement distingués dans cette journée : les généraux Montrichard et Lemaire; le chef de bataillon Galbois; les

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire; Rapport de Riesch, déjà cité.
2. Voir page 280. — Sur l'ordre de Lecourbe, Gudin avait laissé le 3e bataillon de la 36e en réserve de la division Montrichard sur les hauteurs de Lauterbach. Ce bataillon rejoignit la division Gudin dans la soirée (Bulletin historique de la division Gudin).
3. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire; Rapport de Riesch, déjà cité; Bulletin historique de la division Montrichard.

capitaines de pontonniers Nègre et Henry ; le lieutenant Schmidt ; Porson, chef d'état-major de l'aile droite ; Noisel, Foulon, Vadeleux, aides de camp de Lecourbe, et les officiers d'état-major Chappe, Latour, Laroche, Salomon[1].

Riesch proposa à Merveldt et à Gyulai de tenter une attaque de nuit : cette proposition parut inacceptable, car il était déjà presque impossible de maintenir une certaine cohésion parmi les troupes pendant le jour. Celles-ci, depuis cinq journées, manquaient de pain, et la cavalerie, de fourrage. L'infanterie était complètement épuisée et incapable de repousser un ennemi supérieur en nombre. Riesch, après avoir consulté Merveldt et Gyulai, décida de se retirer à Seebruck, derrière l'Alz, car son flanc gauche était absolument découvert, et l'ennemi aurait pu facilement, en passant par la montagne ou bien par Aschau et Traunstein, arriver avant lui sur la route de Salzburg et la lui couper.

Riesch rendit immédiatement compte à l'archiduc Jean de sa retraite sur Seebruck, et il en avertit le feld-maréchal-lieutenant Hiller, le général Chasteler et le feld-maréchal-lieutenant Baillet.

A 10 heures du soir, il était à Hartmansberg, acheminant sa colonne vers Seebruck[2] ; à 11 h. 1/2 il adressa son rapport à l'archiduc Jean. Il déplorait les conséquences qu'allait entraîner la perte du cours de l'Inn qu'il avait tout fait pour conserver ; le plus lamentable, ajoutait-il, était l'impossibilité de demander quoi que ce fût à l'infanterie épuisée par toutes sortes de privations et de souffrances, et elle était la seule des armes dont il eût pu attendre des services utiles sur le terrain où il se trouvait. C'est pour cette raison qu'il avait dû renoncer à l'attaque de nuit.

---

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
2. Riesch à l'archiduc Jean, Hartmansberg, 9 décembre, 10 heures soir (K. K. Archiv, XII, 152).

Le lendemain 10 décembre, à 1 heure du matin, l'archiduc Jean lui envoya l'ordre formel d'attaquer l'ennemi avec la dernière énergie et de le rejeter vers l'Inn. Riesch reçut cet ordre à Seebruck à 6 h. 1/2 du matin, et prit ses mesures pour porter toute sa division à Aschau et de là vers Neubeuern, en faisant marcher par la chaussée sur Rosenheim les renforts qui allaient lui arriver du centre de l'armée. Un ordre semblable d'attaque fut envoyé à Baillet.

Mais l'archiduc Jean arriva à ce moment à Seebruck, où il put bientôt se convaincre que son projet d'offensive était inexécutable[1] : les troupes avaient trop souffert, et dix-huit heures consécutives de marches et de combats continuels les avaient exténuées et épuisées. Il en rendit compte à l'Empereur et le prévint que, conformément à son ordre de cabinet du 7 décembre, reçu la veille au soir, il livrerait une bataille avec toutes ses forces réunies dès que les circonstances le lui permettraient[2].

Sur l'ordre de l'archiduc Jean, Baillet avait envoyé la division de Hesse-Homburg vers Prutting[3], non seulement pour recueillir les troupes de Riesch, mais aussi pour prendre une part active au combat qu'elles allaient livrer. Il demeura à Obing avec le reste de ses forces que commandait le prince de Hohenlohe, soit deux bataillons Brechainville très réduits, un bataillon De Vins dans le même état et les cuirassiers Zeschwitz, prêt à tenter pour se maintenir tout ce qu'il était humainement possible de faire[4].

L'archiduc Jean avait aussi ordonné à Kienmayer d'envoyer immédiatement la totalité de ses troupes disponibles au sou-

1. Rapport de Riesch, Grehausen, 13 décembre (K. K. Archiv, XII, 188).
2. L'archiduc Jean à l'Empereur, Teisendorf, 10 décembre, 9 heures soir (*Ibid.*, XII, 173).
3. L'archiduc Jean à Baillet, Trostberg, 9 décembre (*Ibid.*, XII, 162).
4. Baillet à l'archiduc Jean, Obing, 10 décembre, 4 h. 1/2 du matin (*Ibid.*, XII, 175).

tien de Baillet[1]. Mais toutes ces dispositions furent rapportées quand l'archiduc comprit qu'il fallait renoncer à son projet offensif[2].

Dans la soirée du 18 frimaire, la division Montrichard stationna entre Leonhardspfunzen et Lauterbach; la division Gudin à Hirnsberg, où elle fut réunie très tard, sauf le détachement laissé sur la rive gauche de l'Inn, sous le commandement du général Laval[3].

Decaen, dont les troupes étaient rassemblées à Aibling, n'avait reçu, dans la nuit du 17 au 18 et dans la matinée du 18, « ni ordres, ni avis du général Lecourbe ». Il n'en fut « nullement surpris »; car, lors du passage du Danube, le même fait s'était produit. Si l'on en croit Decaen, Lecourbe « avait la manie de ne pas vouloir être secondé, afin de se réserver à lui et à son corps d'armée la gloire du succès des entreprises dont il était chargé[4] ».

Quoi qu'il en soit, Moreau ayant appris, à son arrivée à Aibling, le 18 dans la matinée, que Lecourbe avait effectué son passage sans difficultés à Neubeuern, prescrivit à Decaen et à Grouchy de marcher sur ce point. Vers midi, toutes les troupes de Lecourbe ayant franchi l'Inn, la division Decaen utilisa le pont de bateaux et vint s'établir, dans la soirée, au sud-ouest de Stephanskirchen, parallèlement à la route de Rosenheim à Salzburg[5].

La division Grouchy suivit la division Decaen par le même

---

1. L'archiduc Jean à Kienmayer, Trostberg, 9 décembre (K. K. Archiv, XII, 162).
2. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 201-202.
3. Bulletin historique de l'armée. — Pour les troupes restées sur la rive gauche, voir page 276.
4. Decaen, *Mémoires inédits*.
5. *Ibid.* — Le Bulletin historique de l'armée porte par erreur que la division Decaen passa l'Inn à Rosenheim et qu'elle vint stationner, le 18 au soir, à Zaiserng.i

itinéraire et stationna dans la soirée à Rohrdorf[1]. Enfin la division Richepance marcha de Beiharting sur Aibling, prête à se porter sur la rive droite de l'Inn le lendemain[2].

Ainsi, Lecourbe avait effectué la traversée de l'Inn dans d'excellentes conditions et, suivant son expression, « avec son étoile ordinaire[3] », allusion à ses brillants passages du Rhin et du Danube dans la campagne d'été.

Trompés par les démonstrations sur le bas Inn, si timides qu'elles eussent été, les Autrichiens n'avaient pu réunir des forces suffisantes en face de Neubeuern.

Dans son rapport au Ministre de la guerre, Dessolle caractérisait très justement l'ensemble des opérations qui avaient eu lieu. « L'ennemi a présenté dans cette journée environ 12.000 hommes; jamais on n'a mieux pénétré ses projets, et jamais, par conséquent, on n'a exécuté des manœuvres plus justes que celles qui ont eu lieu... Le général en chef présumait que c'était la droite que l'ennemi voudrait dorénavant opposer à nos efforts, comme le corps le moins ébranlé par la bataille de Hohenlinden, et il avait, en conséquence, ordonné au centre de se porter sur Kraiburg et Mühldorf, pour la jeter (cette droite) sur Braunau, et la forcer ainsi à trois ou quatre marches si elle voulait arriver sur le point de notre passage.

» En effet, le même jour, elle arrivait à Wasserburg à marches forcées; trois de ses régiments seulement, d'après le rapport des prisonniers, avaient pu se joindre, vers les 2 heures de l'après-midi, et au moment même où nous marchions sur Stephanskirchen, à la légion de Condé et aux Würtembergeois, qui, depuis l'ouverture de la campagne,

1. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.
2. Bulletin historique de la division Richepance.
3. Lecourbe à Molitor, Rosenheim, 19 frimaire.

avaient été jetés entre Wasserburg et Kufstein pour observer cette partie du cours de l'Inn[1] ».

Par le succès de son passage à Neubeuern, Moreau faisait tomber la défense du bas Inn : la route de Salzburg était ouverte.

1. Rapport de Dessolle du 12 au 18 frimaire.

CHAPITRE III

De l'Inn à la Salzach.

Les Autrichiens abandonnent définitivement la ligne de l'Inn. — L'archiduc Jean se propose de concentrer ses forces sur la Salzach, au nord-ouest de Salzburg. — Retard de Kienmayer. — Ordres de l'archiduc Jean pour le 10 décembre. — Moreau décide de marcher rapidement sur la Salzach. — Mouvements de Lecourbe les 19 et 20 frimaire. — Les divisions du centre. — L'aile gauche se porte sur l'Inn. — Initiative de Grenier. — Situation de l'armée du Rhin dans la soirée du 20 frimaire. — Sages recommandations de Moreau à Lecourbe. — L'armée autrichienne se replie de Teisendorf sur Salzburg.

Convaincu de l'impossibilité de rejeter Lecourbe sur la rive gauche de l'Inn, l'archiduc Jean donna, le 10 décembre, des ordres pour l'abandon définitif de cette ligne de défense et pour la concentration de l'armée sur la Salzach, dans la région au nord-ouest de Salzburg.

Riesch devait suivre la route de Rosenheim à Salzburg et atteindre Traunstein dès le 10 décembre. Une partie de son arrière-garde suivrait la rive sud du Chiem-See, et se porterait sur Marquartstein, afin d'observer la direction de Hohen-Aschau et de se relier avec Chasteler à Wörgl. Considérant les Condéens comme responsables des revers de la journée du 9 décembre, l'archiduc Jean, sur un rapport de Riesch, se plaignit à l'Empereur, en termes très vifs, de leur faiblesse, de leur inertie, des embarras qu'ils produisaient par la quantité incroyable de leurs bagages et de leurs fourgons. Suivant son expression, ils étaient « plus gênants qu'utiles ». L'archiduc les renvoya à Rottenmann, en Styrie [1].

---

1. Situation de l'armée au 10 décembre (K. K. Archiv, XII, 171) ; Riesch à l'archiduc Jean, Traunstein, 10 décembre, 3 h. 30 soir (*Ibid.*, XII, 176) ; l'archiduc Jean à l'Empereur, Teisendorf, 10 décembre, 9 heures soir (*Ibid.*, XII, 173) ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 202.

Baillet devait retirer la garnison de Wasserburg et gagner Waging le 10, en passant par Altenmarkt. Kienmayer, évacuant de nuit Kraiburg et Mühldorf, se porterait, le 11, sur Burghausen, où il se serait fait précéder de ses pontons. Le corps de réserve, laissant seulement quelques postes de cavalerie aux ponts de Neu-Oetting et de Marktl, pour empêcher les habitants de les rétablir, se porterait par Tittmoning sur Laufen. La garnison de Braunau et la brigade Meczery conserveraient leurs emplacements actuels, Meczery se contentant de ramener son gros sur la rive droite de l'Inn et ne maintenant que des reconnaissances sur la rive gauche. Le quartier général de l'armée devait être le 10 à Teisendorf [1].

Dans la journée du 10, les mouvements de Riesch et de Baillet s'exécutèrent sans incident, et le corps de réserve arriva à Tittmoning. Mais la division Kienmayer, ne se portant de Mülhdorf à Kraiburg que dans la nuit du 10 au 11, ne pouvait arriver à Burghausen que dans l'après-midi du 11. De là, pour rejoindre le reste de l'armée, il lui fallait suivre la rive droite de la Salzach, la route par la rive gauche étant devenue trop dangereuse pour cette marche de flanc. Le 12, Kienmayer serait à Laufen, et la jonction s'effectuerait le 13. Dès lors Riesch, Baillet et la réserve devaient se maintenir jusqu'à cette date sur la rive gauche de la Salzach [2].

En conséquence, l'archiduc Jean donna, le 10, les ordres suivants :

« Les trois divisions [3] Riesch, Baillet et Liechtenstein se réuniront le 11 entre les routes qui conduisent de Seebruck et d'Altenmarkt à Salzburg, pour attendre la division Kienmayer, qui arrive à marches forcées de Mühldorf par

1. Disposition pour la retraite sur la rive droite de la Salzach (K. K. Archiv, XII, 184).

2. Weyrother à Kienmayer, Trostberg, 10 décembre, 5 heures matin (*Ibid.*, XII, 176 1/2) ; Situation de l'armée au 10 décembre (*Ibid.*, XII, 171).

3. C'est le terme même employé par l'archiduc Jean.

Burghausen, et lui donner le temps nécessaire pour rejoindre l'armée.

» La division Riesch s'établira en avant de Teisendorf ; celle de Baillet à Schönram ; celle de Liechtenstein à Leobendorf, sur la route de Laufen à Schönram.

» La division Riesch laissera son arrière-garde actuelle à Traunstein et enverra sur la gauche de Traunstein, vers Marquartstein, un bataillon d'infanterie et un régiment entier de cavalerie pour battre le terrain ; la cavalerie poussera le plus loin possible vers Hohen-Aschau, et se tiendra en liaison avec Traunstein à droite et le val St. Johann à gauche ; si l'ennemi prononce un mouvement en avant, ce détachement, après en avoir averti l'armée et les troupes du val St. Johann, se retirera par Siegsdorf, Inzell et la route de Reichenhall.

» La division Riesch fera fouiller par des patrouilles continuelles partant de Teisendorf tout l'intervalle depuis son flanc gauche jusqu'à Traunstein, Siegsdorf et Inzell. Tous les renseignements des patrouilles devront parvenir à l'arrière-garde et au détachement poussé vers Marquartstein.

» La division Baillet laissera son arrière-garde actuelle en avant de Waging ; celle-ci s'appuiera à droite au Waginger-See, se relira à gauche à Traunstein et enverra sur son front des patrouilles jusqu'au contact de l'ennemi.

» De sa position de Schönram, la division Baillet se reliera étroitement à gauche à celle de Teisendorf ; à droite, sur la route de Laufen, comme entre le Waginger-See et le Schönramer-Filz, elle se reliera également à la division du prince Liechtenstein ou corps de réserve.

» Le corps de réserve fera fouiller constamment par des patrouilles l'intervalle entre le Waginger-See et Tittmoning ; d'autres patrouilles maintiendront la liaison entre Leobendorf et Schönram, de même qu'entre le Waginger-See et le Schönramer-Filz et la route de Laufen à Tittmoning.

» On devra se préparer à recueillir les avant-gardes si elles sont refoulées jusqu'aux positions de leur division ; le corps de réserve devra se tenir prêt à se porter sur Schönram au premier signal et sans perdre une minute, pour soutenir la division Baillet.

» Seules l'activité des généraux et la bravoure des troupes peuvent permettre à l'armée de se maintenir dans ces positions. Ce n'est pas seulement le devoir militaire, c'est aussi l'éloignement de la division Kienmayer qui impose ce nouvel effort. Lorsque celle-ci nous aura rejoints, nous pourrons peut-être relever l'honneur de l'armée en faisant preuve de plus de fermeté que nous n'en avons montrée jusqu'à présent [1] ».

Le maintien des trois divisions dans les positions qui leur avaient été assignées, pour le 11, au nord-ouest de Salzburg, ne laissait pas d'inspirer des inquiétudes à l'archiduc Jean. Il avait appris en effet, dans la journée du 10, que toute l'armée française, ou au moins cinq divisions pouvaient être réunies sur la rive droite de l'Inn, et il était à prévoir que, le lendemain, les Français attaqueraient l'armée autrichienne [2].

L'archiduc ne croyait plus, après les pertes éprouvées à Hohenlinden, à la possibilité d'une victoire de ses troupes, dont le moral était complètement abattu ; déjà, après le combat heureux d'Ampfing et alors qu'elles se trouvaient en nombre, elles s'étaient laissé disperser et tailler en pièces. « C'est, écrivait-il, le raisonnement que tiendraient tous ceux qui ont assisté au combat d'Ampfing, où nos forces étaient presque doubles de celles de l'ennemi et où il leur fallut dix heures pour le faire reculer d'une lieue. Ce succès, obtenu au

1. Disposition pour le 11 décembre, Teisendorf, 10 décembre (K. K. Archiv, XII, 172).
2. Situation de l'armée au 10 décembre (*Ibid.*, XII, 171).

prix des plus grands efforts, releva bien peu le moral des hommes, puisque, le deuxième jour, on ne pouvait plus les faire avancer et que quelques détachements ennemis, qui s'étaient perdus, les mirent sans peine dans la plus complète déroute ; enfin, tous ne cessaient de se plaindre des maux et des difficultés de la guerre. Ils souhaitaient le repos, et à chaque occasion se croyaient sacrifiés [1] ».

L'armée d'opérations avait, il est vrai, depuis le 28 novembre, perdu 13.785 hommes, dont 1.448 cavaliers [2].

Au quartier général de Moreau, on savait, le 19 frimaire (10 décembre), par un rapport d'émissaire, confirmé par les interrogatoires des prisonniers et des déserteurs, que le découragement des Autrichiens était « au plus haut degré », et que leur seul espoir résidait dans l'intervention du corps de Hiller débouchant du Tyrol sur le flanc droit de l'armée du Rhin [3]. On connaissait également la direction qu'avaient prise les troupes auxquelles on avait eu affaire la veille à Rosenheim et à Stephanskirchen, et l'on était à peu près fixé sur leur composition [4].

D'autre part, « il s'agissait... de se porter rapidement sur la Salzach, pour que l'ennemi, encore étonné du passage de l'Inn, cette première et formidable barrière, n'eût pas le temps de s'y former et de songer à des projets de défense [5] ».

En conséquence, Lecourbe reçut, dans la matinée du 19 frimaire, l'ordre de se porter sur Seebruck et de pousser, si possible, une avant-garde sur la rive gauche de l'Alz. Il fut prévenu que la division Grouchy, rassemblée d'abord à l'est

1. Situation de l'armée au 10 décembre (K. K. Archiv, XII, 171).
2. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Teisendorf, 10 décembre (*Ibid.*, XII, 187). — Cf. p. 235.
3. Rapport militaire du 19 frimaire.
4. Deuxième rapport militaire du 19 frimaire; Moreau à Lecourbe, Rosenheim, 19 frimaire.
5. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire.

de Rosenheim, marcherait en soutien sur la route de Rosenheim à Salzburg[1].

Le même jour, Richepance passa l'Inn à Rosenheim sur un pont de bateaux construit pendant la nuit, et remonta vers le nord par la chaussée qui côtoie l'Inn. Son quartier général fut installé à Vogtareuth[2]. Parallèlement à Richepance, Decaen vint s'établir à l'ouest d'Obing, avec une avant-garde dans cette localité[3]. Le mouvement de ces deux divisions avait pour but d'atteindre la route de Wasserburg à Salzburg et d'obliger l'ennemi à évacuer ses têtes de ponts sur l'Inn jusqu'à l'embouchure de la Salzach. Le général Grenier pourrait ainsi, avec les divisions de l'aile gauche, franchir la rivière sans difficultés[4].

Lecourbe s'était mis en mouvement le 19 au point du jour. La division Gudin marchait en tête, la division Montrichard suivait en échelons. L'ennemi ne tint que faiblement jusqu'à Seebruck. Le 8e hussards exécuta quelques charges partielles sur « les dragons de Waldeck » qui couvraient la retraite, et le chef de brigade Marulaz, commandant l'avant-garde, ramassa 200 prisonniers, dont 80 chevaux avaient été pris dans les charges[5]. Arrivée à Seebruck, la division Gudin trouva le pont sur l'Alz coupé. Les Autrichiens, qui voulaient le détruire entièrement, avaient laissé 400 hommes d'infanterie et 1.200 chevaux pour en défendre les approches. Quelques coups de canon suffirent à disperser ce détachement, et l'on travailla à rétablir le pont pendant la fin de la journée et la nuit suivante. La division Gudin stationna à Seebruck et dans les localités à l'ouest jusqu'à Mauerkirchen; la division

1. Moreau à Lecourbe, Rosenheim, 19 frimaire.
2. Bulletin historique de la division Richepance.
3. Decaen, *Mémoires inédits*.
4. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire.
5. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.

Montrichard à hauteur de cette dernière localité, à cheval sur la grande route[1].

Le 20 frimaire (11 décembre), Lecourbe continua sa marche sur Traunstein. Le pont de Seebruck n'étant pas encore rétabli au point du jour, la colonne fut retardée de deux heures et demie. On reconnut enfin un gué près du Chiem-See; deux escadrons du 8e hussards prirent en croupe 200 à 300 fantassins de la 94e et franchirent ce gué, suivis de quelques pièces d'artillerie. L'arrière-garde autrichienne, sous les ordres du général Görger, cédait lentement le terrain en reculant de position en position. Marulaz ordonna quatre charges consécutives contre la cavalerie ennemie; elles nous valurent environ 300 prisonniers. Pendant ce temps, la division Gudin, qui s'était rassemblée à Seebruck, passa l'Alz à midi et refoula l'ennemi; elle arriva à Traunstein où elle s'empara du pont avant qu'il ne fût incendié[2]. Elle se porta de là jusqu'à 4 kilomètres environ à l'ouest de Teisendorf et stationna, la gauche appuyée à la grande route. La division Montrichard, suivant de près la division Gudin, s'établit à sa gauche. Un bataillon de la 36e et 25 hussards longèrent la rive sud du Chiem-See et rejetèrent dans les montagnes quelques fractions ennemies. L'avant-garde de la division Grouchy atteignit Seebruck. Le quartier général de Lecourbe s'installa à Traunstein[3].

La division Decaen, s'avançant le même jour, 20 frimaire (11 décembre), par Amerang, vint s'établir à Obing, sur la

1. Bulletin historique de l'armée; Görger à Merveldt. 11 décembre, 8 h. 30 matin (K. K. Archiv, XII, ad 193).

2. La résistance de l'ennemi semble avoir été faible, bien que Görger eût reçu l'ordre de défendre le défilé jusqu'à la dernière extrémité [Riesch à Merveldt, Mehring, 11 décembre (K. K. Archiv, XII, 213); à l'archiduc Jean, 12 h. 30 soir (*Ibid.*, XII, 193); l'archiduc Jean au Conseil aulique, Teisendorf, 11 décembre (*Ibid.*, XII, 212)].

3. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire; Gudin à Lecourbe et à Laval, Traunstein, 20 frimaire; Lecourbe à Moreau, à Gudin, à Montrichard, Rosenheim, 20 frimaire. — Le Bulletin historique de l'armée porte par erreur que Montrichard s'établit « en arrière de Neukirchen », ce qui le placerait à droite et non à gauche de Gudin (Cf. Gudin à Puthod, Hartmansberg, 20 frimaire).

chaussée de Wasserburg à Salzburg; la brigade Durutte poussa à Rabenden une avant-garde qui détacha elle-même un poste à Altenmarkt. Wasserburg ayant été évacué par l'ennemi, la brigade Debilly franchit l'Inn et arriva à Pfaffing en liaison avec le gros de la division Decaen[1]. Le chef de brigade Laffon flanquait, vers Feldkirchen, la gauche de la division et envoyait des reconnaissances sur la rive gauche de l'Alz. Il était recommandé à Decaen de ne pas se « commettre avec des forces supérieures », si, contre toute apparence, l'ennemi se trouvait en nombre trop considérable devant lui[2]. En réalité, les Autrichiens étaient, là aussi, en pleine retraite sur Salzburg. Derrière la division Decaen, la division Richepance stationna sur la chaussée de Salzburg, vers Kirchensur[3]. Enfin la division de réserve de cavalerie d'Hautpoul qui, suivant la juste remarque de Napoléon[4], avait été laissée à tort avec l'aile gauche, partit le 20 frimaire de ses cantonnements de Grafing-Ebersberg et cantonna à Wasserburg et environs[5].

L'aile gauche avait dû attendre, pour franchir l'Inn, que les Autrichiens, débordés par le sud, en abandonnassent la défense. Le 19, dès qu'il fut avisé du succès de l'opération de Lecourbe à Neubeuern, Grenier ordonna une série de mouvements préparatoires pour la marche en avant qu'il attendait « avec une impatience extrême[6] ».

Le même jour, à 11 h. 1/2 du soir, il reçut du général Debilly la nouvelle de l'évacuation de Wasserburg. Sans perdre

1. Debilly, qui avait eu quelques dissentiments avec Decaen, fut remplacé par le général Lacour. Jusqu'à l'arrivée de ce dernier, la brigade fut commandée par le chef de brigade Saint-Dizier.

2. Lahorie à Decaen, Rosenheim, 19 frimaire, 11 heures soir; Decaen, *Mémoires inédits*.

3. Bulletin historique de la division Richepance.

4. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 59.

5. Bulletin historique de l'armée.

6. Grenier à Moreau, Haag, 18 frimaire.

un instant, Grenier mit en mouvement la division Bonnet. Au lieu de se rassembler à Reichertsheim et d'y attendre des ordres, comme elle devait le faire primitivement, elle marcha toute la nuit et fut rendue à la pointe du jour sur les hauteurs à l'ouest de Wasserburg. Là, elle dut attendre que le pont, un peu endommagé, fût complètement réparé. Le 20, à 10 heures du matin, elle franchit l'Inn et prit position sur la rive droite. La division Legrand s'échelonna entre Haag et Wasserburg, de façon à passer l'Inn le lendemain. Kraiburg et Mühldorf ayant été abandonnés dans la journée du 20, la division Ney occupa Mühldorf en jetant quelques troupes sur la rive droite, et détacha deux bataillons, un escadron et une pièce à Kraiburg, afin de rétablir le pont, dont deux arches étaient coupées, et d'occuper la rive droite[1].

Dans la soirée du 20, Moreau n'était pas encore fixé sur la direction à donner aux divisions de Grenier : il présumait pourtant qu'elles seraient employées en partie à observer Burghausen et à faire évacuer le pays entre l'Inn et la Salzach[2].

Le général Colaud resta à Freising, Erding et Dorfen. Il détacha à l'aile droite la 20e demi-brigade, ce qui réduisit ses forces à cinq bataillons[3]. Grenier proposait à Moreau de les porter sur la rive gauche de l'Inn, vers Mühldorf, afin de couvrir cette ville contre les « partis qui pourraient venir de Braunau » et de s'assurer en même temps la possession de la chaussée de Münich à Mühldorf et Braunau[4].

Ainsi, le 20 frimaire, toute l'armée du Rhin, à part la division Colaud, était échelonnée, la droite en avant, en deux

1. Grenier à Moreau, Haag, 19 frimaire, 11 h. 30 soir; le même au même, Haag 20 frimaire, midi; le même au même, Wasserburg, 20 frimaire, 7 heures soir; Dis, positions militaires de l'aile gauche.
2. Moreau à Grenier, Rosenheim, 20 frimaire.
3. Colaud à Dessolle, Dorfen, 20 frimaire.
4. Grenier à Moreau, Wasserburg, 20 frimaire, 7 heures soir.

grosses colonnes sur les deux routes qui, de Rosenheim et de Wasserburg conduisent à Salzburg. Le corps de Lecourbe, à l'est de Traunstein, avait une avance de près de 40 kilomètres sur la tête de la colonne de gauche, constituée par la division Decaen à Obing. Les trois divisions Gudin, Montrichard, Grouchy étaient donc exposées à lutter isolément, pendant une journée entière, contre des forces supérieures. Aussi Moreau, en annonçant à Lecourbe le passage de l'Inn par l'aile gauche et les mouvements de Richepance et de Decaen, ajoutait-il sagement : « ... Nous sommes parfaitement en mesure, et tout va au mieux. Si vous trouviez cependant sur votre route des forces majeures, il ne faut pas compromettre un aussi beau succès dans un combat inégal[1] ». Decaen fut invité d'ailleurs à hâter sa marche, afin « de se mettre en ligne » avec Lecourbe; Richepance le suivrait en réserve. Grenier devait, dans le même but, envoyer la réserve de cavalerie sur la route de Wasserburg à Salzburg, et faire marcher une division « sur la gauche du général Richepance » pour soutenir Lecourbe « si l'ennemi voulait livrer un combat en avant de la Salzach[2] ».

Le reste du corps de Grenier se dirigerait sur Burghausen en tenant soigneusement le pont de Marktl par lequel l'ennemi, partant de Braunau, pourrait tomber sur son flanc gauche. On devait détruire ce passage, s'il n'était pas possible de le défendre[3].

L'archiduc Jean, dont le quartier général était encore, dans la matinée du 11, à Teisendorf, attendait avec impatience l'arrivée de Kienmayer[4]. Prévoyant un nouveau mouvement rétrograde, il lui faisait part de son intention de rester sur la

1. Moreau à Lecourbe, Rosenheim, 20 frimaire.
2. Moreau à Lecourbe, Rosenheim, 21 frimaire, 2 heures matin.
3. Moreau à Grenier, Rosenheim, 21 frimaire.
4. Voir page 290.

rive gauche de la Salzach aussi longtemps qu'il serait nécessaire pour effectuer leur jonction. Toutefois, il l'invitait à hâter la marche de sa division pour l'amener le plus tôt possible, par la rive droite de la Salzach, de Burghausen à Laufen. Burghausen resterait occupé par un bataillon et une fraction de cavalerie qui renforceraient deux compagnies déjà présentes sur les lieux[1]. Kienmayer avait été retenu à Mühldorf par l'arrivée tardive des ordres et par l'évacuation nécessairement lente de ses pontons et de l'artillerie. Il n'atteignit Burghausen que le 11, à 3 heures de l'après-midi; son arrière-garde était encore à Hohenwarth pour recueillir la garnison de Kraiburg[2]. Quant au corps de réserve, il n'était arrivé qu'à 10 heures du soir à Lengendorf; l'infanterie était extrêmement fatiguée[3].

L'archiduc comprit qu'il ne pouvait se maintenir à Teisendorf avec les seules divisions Riesch et Baillet. Dans cette même journée du 11 décembre, il transféra son quartier général à Salzburg et prescrivit la retraite de Teisendorf sur la rive droite de la Saalach, à l'ouest de Salzburg. Chaque colonne devait laisser sur la rive gauche une arrière-garde composée d'un bataillon et d'un régiment de cavalerie, et un autre bataillon avec quelque cavalerie dans les localités situées sur cette même rive et près de la Saalach, pour recueillir l'arrière-garde. Baillet enverrait à Laufen un bataillon avec une fraction de cavalerie, sous le commandement « d'un chef énergique », pour « attendre à tout prix l'arrivée de la division Liechtenstein à Laufen[4] ». Celle-ci franchirait la Salzach en ce point, couperait le pont aussitôt et se porterait le 12, aussi loin que possible, dans la direction de Salzburg[5].

1. L'archiduc Jean à Kienmayer, Teisendorf, 11 décembre (K. K. Archiv, XII, 200).
2. Kienmayer à l'archiduc Jean, Burghausen, 11 décembre (*Ibid.*, XII, 203, 204).
3. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 202.
4. Disposition pour le 12 décembre, Teisendorf, 11 décembre (K. K. Archiv, XII, 198); l'archiduc Jean au Conseil aulique, Teisendorf, 11 décembre (*Ibid.*, XII, 212).
5. L'archiduc Jean à Liechtenstein, Teisendorf, 11 décembre (*Ibid.*, XII, 207).

CHAPITRE IV

Combats de Salzburg.

Positions de l'armée autrichienne à l'ouest de Salzburg. — Instructions de Lecourbe pour la journée du 21 frimaire (12 décembre). — Combats livrés sur la Saalach par Gudin et Montrichard. — Marches des divisions du centre. — L'armée autrichienne le 22 frimaire au matin. — Manœuvre prévue par Moreau pour faire tomber la ligne de la Salzach. — Ordres de l'archiduc pour le 14 décembre. — Projets de Lecourbe pour cette journée. — Premiers succès obtenus par ses troupes. — Retour offensif de Gyulai. — Charges de la cavalerie autrichienne. — Intervention de la cavalerie française. — Retraite sur la rive gauche de la Saalach des divisions Gudin et Montrichard. — Wals conservé comme tête de pont. — Les Autrichiens se replient à leur tour par suite du passage de Decaen à Laufen.

La Salzach coulant du sud-est au nord-ouest et la Saalach, son affluent de gauche, orientée du sud-ouest au nord-est, se réunissent un peu en aval de Salzburg. La Saalach et ses nombreuses dérivations sont bordées de bois. Au sud du confluent des deux rivières, jusqu'aux derniers contreforts des montagnes, constitués par le Walser-Berg et le Kritzers-Berg, se trouve une grande plaine découverte sauf de rares parcelles boisées, très favorable aux évolutions de la cavalerie, mais marécageuse au pied même des hauteurs précitées et parcourue par deux ruisseaux qui se dirigent du sud-ouest au nord-est, le Mühl-Bach et le Glan-Bach. Quelques buttes émergent au-dessus de la plaine : celles de Liefering, de Gois, de Hellbrunn. La Saalach, que les Français devaient franchir d'abord, a 25 mètres de large à Hammerau et ne présente quelques gués qu'en été. Les rideaux d'arbres qui la bordent aidaient les Français à dissimuler leurs préparatifs et leurs premiers mouvements aux Autrichiens établis sur la rive droite.

Conformément aux instructions de l'archiduc Jean, l'aile

gauche de l'armée autrichienne arriva le 12 décembre à Salzburg et, vers midi, prit position dans la plaine comprise entre la Saalach et la Salzach, depuis Viehhausen jusqu'à Liefering. Görger, avec l'arrière-garde, était resté à Teisendorf. Le régiment de dragons Kinsky et un bataillon d'infanterie, établis à Hausmoning sous les ordres du général Stahel, avaient pour mission de recueillir cette arrière-garde. A la droite de celle-ci, vers Salzburghofen, se trouvait le général Roschowsky avec un détachement de même composition. Sur le flanc gauche, le colonel Auer, à la tête d'un bataillon et six escadrons, s'était porté de Marquartstein sur Reichenhall. Kienmayer, partant de Burghausen de grand matin, arriva à Laufen dans la journée du 12. Son intention était de se remettre en marche sur Salzburg à 2 heures du matin. A Laufen, où le pont avait été rompu, demeurait un détachement composé de trois bataillons Gemmingen et de deux escadrons de dragons Coburg sous les ordres du colonel Ambschel[1].

Au moment où la concentration de l'armée autrichienne semblait en bonne voie, les troupes du général von Zweibrücken furent rappelées par l'électeur de Bavière. L'archiduc en fut avisé le 12 et s'en montra extrêmement mécontent. Il menaça Zweibrücken de s'opposer à son départ, même par la force, et lui enjoignit d'attendre la décision de l'Empereur à ce sujet[2].

L'archiduc Jean comptait que les Français lui laisseraient quelque répit ; mais Lecourbe, avec son ardeur habituelle, reprit sa marche en avant le 21 frimaire (12 décembre) au point

1. Riesch à l'archiduc Jean, Prechausen, près Maxglan, 12 décembre, midi et 4 heures soir (K. K. Archiv, XII, 226, 228) ; Baillet à l'archiduc Jean, Liefering, 12 décembre, 5 h. 45 soir (*Ibid.*, XII, 225) ; Stahel à Gyulai, Siezenheim, 12 décembre (*Ibid.*, XII, ad 227) ; Kienmayer à l'archiduc Jean, Burghausen, 12 décembre, 1 heure matin (*Ibid.*, XII, 233) ; *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 203.

2. L'archiduc Jean à l'Empereur, Salzburg, 12 décembre (K. K. Archiv, XII, 564) ; l'archiduc Jean à Zweibrücken, Salzburg, 14 décembre (*Ibid.*, XII, 251).

du jour. D'après ses instructions, les divisions Gudin et Montrichard devaient suivre la route de Teisendorf et Salzburg et atteindre la Salzach sur le front qui s'étend depuis Hellbrunn jusqu'au confluent de la Saalach. Toutefois, si elles se heurtaient à des forces supérieures, elles s'arrêteraient sur ce dernier cours d'eau. Gudin s'éclairerait avec soin à droite, Montrichard prendrait la même précaution vers Laufen [1].

Vigoureusement attaqué par Gudin, Görger dut abandonner précipitamment sa position de Teisendorf et se replier derrière l'échelon de recueil établi à Hausmoning [2]. En débouchant d'Adelstetten, où la route cesse de traverser une région accidentée pour pénétrer en plaine, Gudin se trouva en présence de forces importantes : c'étaient les détachements des généraux Stahel et Roschowsky, déployés entre Hausmoning et Salzburghofen. Lecourbe prit aussitôt des dispositions pour rejeter l'ennemi au delà de la Saalach. La 94e demi-brigade et le 3e bataillon de la 36e, de la division Gudin, se formèrent en bataille à l'est d'Adelstetten, tandis que Montrichard se déployait à leur gauche. Entre les deux divisions se massait la réserve de l'aile droite, composée des 11e dragons, 23e de cavalerie, 2e bataillon de la 38e et d'une demi-compagnie d'artillerie légère [3].

Pendant que s'effectuaient ces mouvements, le général Stahel prit l'offensive au sud-ouest de Salzburghofen. Déjà quelques compagnies françaises, qui occupaient un bois, commençaient à plier. L'adjudant-commandant Porson, chef d'état-major de Lecourbe, envoyé en reconnaissance dans cette direction, s'aperçut à temps de cette manœuvre et, réunissant la 109e et un bataillon de la 38e, de la division Montrichard, qui n'avaient pas encore débouché en plaine, il contre-attaqua

1. Lecourbe à Gudin et à Montrichard, Traunstein, 21 frimaire.
2. Riesch à l'archiduc Jean, Prechausen, 12 décembre (K. K. Archiv, XII, 228).
3. Bulletins historiques des divisions Gudin et Montrichard du 20 au 30 frimaire.

les Autrichiens et les refoula sur Salzburghofen en leur faisant quelques centaines de prisonniers. Les 8e et 9e hussards exécutèrent une charge si à propos, qu'en un instant le désordre se mit dans les rangs ennemis. La division Montrichard en profita pour prendre une offensive générale et acculer les Autrichiens à la Salzach, où un grand nombre se noyèrent. Entraîné par son impétuosité, le 8e hussards essaya de franchir la rivière à gué pour poursuivre l'ennemi ; mais il dut y renoncer et perdit plusieurs cavaliers entraînés par le courant [1].

Sur ces entrefaites, Lecourbe avait prescrit à Gudin de se porter en avant et lui avait recommandé en même temps, par une tactique judicieuse vis-à-vis d'une arrière-garde, de déborder l'aile gauche autrichienne. La 94e s'avança le long de la route de Salzburg, tout en jetant une fraction vers Feldkirchen, sous la direction personnelle du chef de brigade. Ces braves troupes exécutèrent leur attaque « la baïonnette en avant, sans tirer un coup de fusil ; le feu de la mousqueterie, de l'artillerie, et les charges de cavalerie, rien n'a pu arrêter leur marche victorieuse ; tout ce qui s'est trouvé devant elles a été culbuté et mis en désordre [2] ». Le capitaine Lacroix, à la tête de sa compagnie, s'empara de cinq pièces de canon [3].

A la nuit tombante, les Autrichiens étaient rejetés sur toute la ligne au delà de la Saalach, dont ils avaient détruit les ponts ; la division Gudin s'établissait la droite en avant de Feldkirchen, la gauche à la route de Salzburg, se liant avec la division Montrichard, qui appuyait sa droite à la même route, sa gauche vers le confluent de la Saalach avec la Salzach. Les

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire ; Bulletins historiques de l'armée et de la division Gudin, du 20 au 30 frimaire ; Stahel à Gyulai, Siezenheim, 12 décembre (K. K. Archiv, XII, 227) ; Baillet à l'archiduc Jean, Liefering, 12 décembre, 5 h. 45 soir (*Ibid.*, XII, 225).
2. Bulletin historique de la division Gudin, du 20 au 30 frimaire.
3. Lecourbe à Moreau, Steyer, 6 nivôse.

avant-postes étaient sur la Saalach même. La division Grouchy stationnait à l'est de Teisendorf. L'ennemi laissait sur le terrain plus de 200 tués ou blessés, 500 à 600 prisonniers et cinq bouches à feu [1].

Decaen n'avait reçu qu'assez tard dans la matinée du 21 frimaire l'ordre de mouvement qui le concernait. Il lui était prescrit de franchir l'Alz et de prendre position sur la route de Salzburg ; son avant-garde éclairerait aussi loin que possible « le pays compris entre la route de Salzburg et la Salzach », et approcherait de cette rivière, « dans la direction de Laufen particulièrement, mais sans se compromettre [2] ». Decaen vint s'établir à Waging, son avant-garde à 7 kilomètres au delà, à Petting, poussant des avant-postes à Schönram, au carrefour des routes qui conduisent à Laufen et à Teisendorf [3]. La division Richepance, en réserve de la division Decaen, se porta de Kirchensur vers Trostberg ; la division de cavalerie d'Hautpoul, de Wasserburg sur Kirchensur [4]. En vue du passage éventuel de la Salzach, Éblé reçut l'ordre de faire avancer l'équipage de pont jusqu'à Teisendorf [5].

L'aile gauche atteignit, le 21 frimaire, la ligne : Obing (division Legrand), Tacherting (division Bonnet), Neu-Oetting (division Ney). Derrière celle-ci, la division Colaud se porta de Dorfen sur Mühldorf, par Ampfing [6].

De Rosenheim, le quartier général de l'armée fut transféré à Traunstein [7].

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire ; Grouchy à Lahorie, Teisendorf, 21 frimaire ; l'archiduc Jean au Conseil aulique (K. K. Archiv, XII, 238).
2. Lahorie à Decaen, Rosenheim, 21 frimaire, 1 heure matin.
3. Decaen à Lahorie, Waging, 21 frimaire.
4. Bulletin historique de l'armée, du 20 au 30 frimaire.
5. Dessolle à Éblé, Traunstein, 21 frimaire ; Éblé à Henry, capitaine de pontonniers, Traunstein, 22 frimaire.
6. Dispositions militaires de l'aile gauche ; Grenier à Moreau, Wasserburg, 21 frimaire. — Dans cette dernière lettre, Grenier disait : « J'ai placé la division de cavalerie en arrière de la division Legrand plus pour la faire vivre que pour m'en servir ». — Les bataillons de grenadiers de la division Ney restèrent à Mühldorf jusqu'à l'arrivée de Colaud.
7. Ordre du jour du 21 frimaire.

La poursuite énergique de Lecourbe et l'action vigoureuse qui s'était déroulée la veille avaient eu pour résultat d'attirer l'attention de l'archiduc Jean sur Salzburg. Le 13 décembre au matin, l'armée autrichienne avait pris ses dispositions de combat dans la plaine comprise entre la Saalach et la Salzach, la ville de Salzburg et le village de Viehhausen, plaine en partie découverte, en partie semée de bouquets de bois et parcourue par le Glan-Bach. A droite se trouvait la division Baillet (dix bataillons, vingt-quatre escadrons) ; au centre Kienmayer (douze bataillons, vingt-quatre escadrons) ; à gauche Riesch (douze bataillons, vingt-quatre escadrons). Derrière l'aile droite s'était déployé, sur deux lignes, le corps de réserve sous les ordres de Liechtenstein, comptant treize bataillons et trente-deux escadrons.

L'avant-garde était constituée par le détachement de Löpper. Entre chaque division et cette avant-garde se trouvaient un bataillon et deux escadrons. A l'extrême gauche, Glanegg fut occupé par un bataillon et deux bouches à feu. A l'extrême droite, afin de se relier avec le détachement du colonel Ambschel qui tenait Laufen, on poussa deux escadrons à Anthering. Deux ponts de bateaux avaient été jetés sur la Salzach au voisinage même de Salzburg [1].

Moreau avait été informé de la concentration vers Salzburg d'une grande partie des forces ennemies [2]. Il se décida alors à les attaquer de front et à franchir en même temps la Salzach plus en aval, entre Laufen et Salzburg, afin de menacer, aussitôt après son passage, la route de Neumarkt, et de « forcer ainsi les Autrichiens à une retraite précipitée, ou à se rejeter entièrement dans les montagnes du Tyrol [3] ».

---

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 205.
2. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire; Rapport d'émissaire du 21 frimaire. — Ce dernier rapport évaluait les forces autrichiennes concentrées aux environs de Salzburg à 15.500 hommes d'infanterie et 11.000 de cavalerie.
3. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire.

Lecourbe fut chargé de la diversion vers Salzburg, tandis que les divisions du centre chercheraient à passer la Salzach vers Laufen. Il prit aussitôt ses dispositions pour franchir d'abord la Saalach.

Dans la matinée du 22 frimaire (13 décembre), la division Gudin[1] se rassembla à Feldkirchen pour passer la Saalach sur le pont d'Hamerau. Le 3e bataillon de la 36e déboucha le premier et occupa Wals vers 4 heures du soir. Il fut suivi par le 8e de hussards et l'artillerie légère, qui furent immédiatement chargés par la cavalerie de Gyulai et « auraient été infailliblement culbutés dans le défilé » sans « un feu de file très soutenu et bien dirigé » exécuté par le 3e bataillon de la 36e[2]. D'ailleurs la 94e débouchait peu après par Hamerau, et derrière elle arrivait une partie de la division Montrichard. Pendant ce temps, le 2e bataillon de la 38e, passant la Saalach à Piding, s'était porté sur Schwarzbach et en avait chassé « 100 cuirassiers et 200 hommes d'infanterie » qui rétrogradèrent sur Reichenhall. Le feu cessa de part et d'autre à 6 heures du soir[3]. Les divisions Gudin et Montrichard passèrent la nuit aux environs de Wals, la division Grouchy à Strass[4].

Le 14 décembre, à 5 heures du matin, Kienmayer prévenait l'archiduc Jean que les Français avaient franchi la Salzach entre Anthering et Laufen et qu'ils rétablissaient le pont de

1. Composition de la division : 94e demi-brigade, 3e bataillon de la 36e, 2e bataillon de la 38e, 8e de hussards, sept bouches à feu (Bulletin historique de la division Gudin).

2. Bulletin historique de la division Gudin; l'archiduc Jean au Conseil aulique, Salzburg, 13 décembre (K. K. Archiv, XII, 238); Riesch à l'archiduc Jean, Grehausen, 13 décembre, 7 heures soir (*Ibid.*, XII, 242).

3. Bulletin historique de la division Gudin. — La 36e avait perdu 28 hommes tués, blessés ou prisonniers; le 8e hussards, 7 à 8 hommes. Les autres corps de la division Gudin n'avaient subi aucune perte. D'après le Bulletin historique de l'armée, le village de Wals aurait été « disputé jusqu'à 8 heures du soir ». C'est également la version du rapport de Lecourbe (Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire).

4. Bulletins historiques de ces divisions.

Laufen. L'archiduc, prévoyant que cet événement l'obligerait à la retraite à bref délai, donna, en conséquence, des instructions pour se couvrir vers Laufen et aussi pour préparer le passage de l'armée sur la rive droite de la Salzach.

« Le corps de réserve détachera le régiment de hussards Vecsey à l'arrière-garde, que commandera le général Löpper. Les grenadiers, le reste de la cavalerie du corps de réserve et le régiment Benyowsky passeront, dès la réception du présent ordre, sur la rive droite de la Salzach et se porteront par Bergheim jusque vers Anthering, où ils s'établiront avec les deux bataillons Stein et le régiment Coburg qui s'y trouvent déjà. Ils ont pour mission d'assurer à l'armée la possession du pont de bateaux de Salzburg contre la colonne ennemie qui doit suivre la rive droite de la Salzach depuis Laufen. La cavalerie battra le terrain jusque derrière le Trumer-See et le Matt-See, et même jusqu'à Mattighofen, pour empêcher l'ennemi d'inquiéter la route de Mattsee et Neumarkt. Lorsque toute l'armée aura repassé sur la rive droite de la Salzach, et aura pris la route de Neumarkt, le corps de réserve se retirera aussi par Mattsee, Schleedorf et Köstendorf sur Neumarkt.

» Les trois autres divisions resteront le 14 sur leurs positions, où elles se maintiendront à tout prix ; lorsque la nuit sera tombée, la division Riesch, utilisant le pont de bateaux de la ville, se retirera par la route de Neumarkt. Elle laissera le 60e régiment d'infanterie au général Löpper ; la division Baillet suivra, en utilisant le pont de pontons ; la division Kienmayer gagnera la rive droite par le pont de bateaux de la ville, puis se retirera après l'avoir coupé et en avoir amené tous les bateaux à la rive droite.

» L'arrière-garde restera jusqu'au 15 au matin sur la rive gauche de la Salzach et se retirera par la ville, à qui elle pourra permettre d'envoyer à l'ennemi, au dernier moment, une

députation pour sa reddition, ce qui lui fera encore gagner un peu de temps.

» L'armée s'établira le 15 en avant de Neumarkt...

» La division Kienmayer est chargée de recueillir l'arrière-garde.

» Le quartier général sera à Strasswalchen, en arrière de Neumarkt[1] ».

Ces ordres étaient complétés par des dispositions très détaillées.

« Le général Löpper prendra le commandement de l'avant-garde actuelle et établira, à partir du confluent de la Saalach avec la Salzach, un léger cordon de surveillance tout le long de la rive droite de la Saalach jusqu'à Hamerau; les points qui se prêtent à un facile passage de la rivière seront occupés par de l'infanterie...; le reste sera simplement surveillé par des détachements de hussards...

» Pour recueillir ce léger cordon, l'armée fournira les postes suivants :

» A l'aile droite, la division [Baillet] laissera un bataillon d'infanterie et une division de cavalerie devant Liefering, sur la route, vers le pont de la Saalach; au centre, la division Kienmayer laissera un bataillon et une division de cavalerie à Glanhofen; à l'aile gauche, la division Riesch laissera un bataillon et une division de cavalerie en avant de Viehhausen, sur la route de Reichenhall.

» Cette légère avant-ligne recevra des instructions très précises sur la conduite à tenir si l'ennemi forçait le passage de la Saalach.

» De Hamerau à Reichenhall, ou plus exactement jusqu'à la montagne au-dessus de Glanegg, si l'on ne peut plus arriver jusqu'à Reichenhall, la route de Reichenhall et l'intervalle de

1. Disposition pour la retraite vers Neumarkt, le 14 décembre (K. K. Archiv, XII, 250, I).

Hamerau à Glanegg seront surveillés par un escadron de cavalerie qui devra empêcher l'ennemi d'inquiéter l'aile gauche de l'armée et rendra compte au commandant de l'aile gauche de tout ce que l'ennemi tenterait de ce côté. Cet escadron sera fourni par l'avant-garde et, en cas de retraite, il se rabattra vers Glanegg ou Viehhausen sur le soutien fourni par la division Riesch.

» L'avant-garde, établie très près de l'armée, n'aura pas besoin, pour surveiller le secteur qui lui est assigné, de plus des quatre escadrons slavons, des deux compagnies Gradiscaner et des quatre compagnies Peterwardeiner, qu'elle a déjà, car l'armée elle-même la soutiendra [1] ».

D'après Dessolle, Lecourbe avait reçu l'ordre « d'observer l'ennemi » et de couvrir le flanc droit de l'armée pendant qu'elle serait occupée à effectuer son passage en aval de Salzburg [2]. Si ces instructions très logiques lui furent réellement données [3], il semble qu'il les ait un peu perdues de vue.

Le 23 frimaire (14 décembre), avant le jour, Lecourbe prit ses dispositions pour se porter sur Salzburg ou pour repousser éventuellement les attaques de l'ennemi. Il n'ignorait pas que le corps du centre passerait la Salzach à Laufen, ce qui devait le rendre « circonspect » et le déterminer à attendre les effets de cette manœuvre. L'attitude d'expectative s'imposait d'autant plus, ainsi que Lecourbe le reconnaît dans son rapport, que, d'après tous les renseignements parvenus, « le gros de l'armée ennemie avait réellement pris position entre la Saalach et la Salzach, et que Decaen n'avait pas trouvé d'obstacles sur Laufen [4] ».

Le brouillard était très dense au lever du jour, et les recon-

1. Disposition pour le 14 décembre (K. K. Archiv, XII, 250, II).
2. Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire.
3. Le registre de correspondance de Dessolle porte simplement : « Il n'a pas été donné d'ordre par écrit à ce lieutenant général ».
4. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.

naissances ne pouvaient avancer qu'avec précaution. L'ennemi paraissant replier ses vedettes, Lecourbe fit suivre ce mouvement rétrograde. Toutefois, « ne voulant point hasarder de déployer de l'infanterie dans la plaine », il prescrivit à Montrichard de faire cheminer sa division dans les bois qui bordent la Saalach, afin de gagner le confluent avec la Salzach [1]. Là il se relierait à deux bataillons de la 108e sous les ordres du général Boyer, qui, encore sur la rive gauche de la Saalach, passeraient à un gué reconnu et se rendraient maîtres du pont, brûlé par l'ennemi, et qu'on réparerait sur-le-champ [2].

Gudin rassembla ses troupes près de Wals en s'appuyant à ce village, et détacha un bataillon à Gois et sur la route de Salzburg à Reichenhall. Enfin Lecourbe déploya, à l'est de Wals, toute son artillerie couverte par les 8e et 9e hussards, deux escadrons du 7e, le 11e dragons et le 23e de cavalerie [2].

Aux termes du rapport de Lecourbe, Montrichard et Gudin auraient pris ainsi une sorte de formation d'expectative, « en attendant les mouvements du corps du centre, qui passait à Laufen [3] ». En réalité, il ressort nettement des documents autrichiens que Lecourbe, avec son ardeur coutumière, prit résolument l'offensive. Dès 10 heures du matin, Riesch perdait du terrain sur tout le front de Glanegg à Siezenheim et demandait des renforts à l'archiduc Jean [4]. Bientôt les Français occupèrent Viehhausen, qu'un bataillon leur abandonna presque sans coup férir [5].

Riesch fut très irrité de cette défaillance : « Il n'est plus possible, écrivait-il à l'archiduc Jean, de commander dans ces

1. Deux bataillons de la 84e restèrent en réserve aux points de passage de la veille, à Hamerau.
2. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
3. *Ibid.*
4. Rapport de Riesch (K. K. Archiv, XII, 269) ; Riesch à l'archiduc Jean, 14 décembre, 8 h. 45, 9 h. 15 et 10 heures matin (*Ibid.*, XII, 267, 266, 265).
5. Rapport de Riesch (*Ibid.*, XII, 269).

conditions ; je suis obligé moi-même, ainsi que tout mon état-major, de mettre l'épée à la main et de pousser l'infanterie vers l'ennemi[1] ». Riesch donna l'ordre de reprendre Viehhausen à tout prix. Gyulai, entraînant le régiment Manfredini et soutenu par un régiment du général Stahel, parvint à arracher le village aux Français[2]. En même temps les Autrichiens, qui n'avaient d'abord en ligne que six bouches à feu, les renforcèrent de plusieurs batteries. Une canonnade très violente s'engagea : elle tourna à l'avantage des Autrichiens, qui démontèrent les six pièces d'artillerie légère de la division Montrichard, quatre pièces de la division Gudin, et mirent hors de combat un grand nombre d'hommes et de chevaux[3]. Une compagnie d'artillerie légère, la 5e du 2e régiment, eut tous ses officiers mis hors de combat ; elle fut commandée, jusqu'à la fin de l'action, par le maréchal des logis chef Coger, qui se distingua par sa belle attitude[4].

Profitant très heureusement de cette supériorité du feu, la cavalerie autrichienne intervient. La première ligne charge avec succès les 7e et 9e hussards, qui sont refoulés. Le chef d'escadrons Véry, du 7e hussards, tombe au pouvoir de l'ennemi. Le brigadier Rattier s'en aperçoit, « charge avec deux hussards, fait le coup de pistolet, sabre à droite et à gauche et parvient, à la seconde charge, à délivrer son chef d'escadrons[5] ». Le 11e dragons se porte en avant « et fournit à fond la plus belle charge possible ; ce régiment culbute et renverse tout ce qu'il rencontre[6] ». Les hussards, dégagés, se rallient et, si l'on en croit Lecourbe, « de concert avec les dragons, mettent en déroute au moins 2.000 chevaux

1. Riesch à l'archiduc Jean, 14 décembre, 10 heures matin (K. K. Archiv, XII, 261).
2. Rapport de Riesch (*Ibid.*, XII, 269).
3. Bulletins historiques des divisions Montrichard et Gudin.
4. Lecourbe à Moreau, Salzburg, 14 nivôse.
5. Lecourbe à Moreau, Salzburg, 15 ventôse.
6. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.

et en prennent plus de 150[1] ». Deux pièces d'artillerie légère, qui ont été enlevées par les Autrichiens, sont reprises par le chef de brigade Marulaz à la tête du 8e hussards[2]. Le lieutenant Bourseaux en reconquiert une autre que les dragons autrichiens emmènent déjà[3]. La seconde ligne de l'ennemi n'ose rien tenter, et Lecourbe conserve également le 23e de cavalerie en réserve, bien que ce régiment brûlât de combattre[4].

Cependant nos troupes faisaient des progrès à droite : un bataillon de la 36e demi-brigade et les hussards du 8e s'emparèrent du village de Gois et, en même temps, d'une pièce de 7. A gauche, la 109e gagnait également du terrain; mais, arrivée à la croisée des chemins de Laufen et de Reichenhall à Salzburg, elle se heurta à des forces supérieures et ne put avancer davantage malgré le renfort d'un bataillon de la 84e envoyé par Montrichard. C'est là que le général Schiner, qui conduisait ce bataillon, fut blessé d'un boulet de canon à la main et reçut une balle dans la cuisse[5].

La canonnade continuait, toujours extrêmement intense. L'adjudant-général Mangin venait d'avoir le bras cassé[6] et le brave Ducheyron, commandant le 9e hussards, était mortellement atteint[7]. Malgré les efforts et le courage des troupes,

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
2. Bulletin historique de la division Gudin.
3. Lecourbe à Moreau, Salzburg, 11 ventôse.
4. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire. — Le rapport de Riesch (K. K. Archiv, XII, 269) et l'*Œstreichische militärische Zeitschrift* (1836, t. IV, p. 207) déclarent au contraire que la cavalerie autrichienne se débarrassa par ses charges de la cavalerie française qui, affirme Riesch, « ne reparut plus de la journée ». A comparer le rapport de Lecourbe aux Bulletins historiques des divisions Montrichard et Gudin, il semble bien que ce rapport ait exagéré le succès de la cavalerie française. Napoléon attribue, non sans quelque raison, l'échec qu'a essuyé Lecourbe au « peu de cavalerie qui se trouvait à l'avant-garde » [*Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 59].
5. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
6. Il mourut des suites de sa blessure.
7. « Ce brave homme réunissait toutes les qualités militaires : zèle, courage, intelligence; il avait toujours refusé de l'avancement, quoique depuis plusieurs années on lui en eût offert. C'était un homme rare dans son arme... » (Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire).

Lecourbe vit que le combat n'était pas égal, surtout en artillerie. Il fit replier les ailes et évacuer Gois, que l'ennemi réoccupa aussitôt et où il plaça du canon. Vers 3 heures, Lecourbe renvoya sur la rive gauche de la Saalach, par Hamerau, vers Feldkirchen, l'artillerie et la cavalerie, puis, en échelons, l'infanterie des divisions Montrichard et Gudin, et se borna à conserver Wals comme tête de pont. La 94e et un bataillon de la 36e restèrent en bataille autour du village en jetant des tirailleurs dans la plaine. Ainsi, dit Lecourbe, je conservais « la faculté de déboucher sur Salzburg aussitôt que le gros de l'armée paraîtrait à ma hauteur sur la rive droite de la Salzach[1] ».

Les Autrichiens se préparaient à tenter une nouvelle attaque pour enlever cette position, quand Riesch reçut de l'archiduc Jean l'ordre de battre en retraite à la tombée de la nuit, de repasser la Salzach et de marcher sur Neumarkt. Le quartier général autrichien venait d'apprendre, en effet, que les Français avaient franchi la Salzach à Laufen et menaçaient leurs communications[2]. Riesch replia aussitôt son infanterie et se contenta de laisser l'artillerie et la cavalerie dans la plaine à l'ouest de Viehhausen[3].

Les pertes des Français s'élevaient à 560 hommes tués, blessés ou faits prisonniers[4].

Dans son rapport à Moreau, Lecourbe comblait d'éloges ses aides de camp, les officiers de son état-major et un grand nombre d'officiers de tout grade. « Je ne puis passer sous

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.
2. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Strasswalchen, 14 décembre (K. K. Archiv, XII, 27).
3. Rapport de Riesch (*Ibid.*, XII, 269).
4. Bulletins historiques des divisions Montrichard et Gudin. — 250 hommes tués, 600 blessés et quelques prisonniers, d'après le Bulletin historique de l'armée, du 21 au 30 frimaire. — Ces évaluations semblent un peu faibles. Par contre, le chiffre de 2.000 hommes, donné par Napoléon, semble trop élevé [*Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), t. II, p. 40]. — Decaen, dans ses *Mémoires inédits*, indique 1.500.

silence, ajoutait-il, le dévouement des officiers de santé des corps mobiles de chirurgie ; on les voit toujours sur le champ de bataille au premier coup de fusil, prodiguant leurs soins aux blessés. Je dois aussi des éloges aux membres de l'administration des vivres. Quoique continuellement en marche, et faisant de fortes journées, les troupes ont peu manqué[1] ».

1. Lecourbe à Moreau, Mondsee, 26 frimaire.

CHAPITRE V

Passage de la Salzach à Laufen.

Marche de Decaen de Waging sur Laufen. — Quelques fractions passent sur la rive droite de la Salzach. — Decaen prend l'initiative de forcer le passage. — Etablissement d'un pont à Laufen. — Moreau dirige sur ce point Richepance, Grouchy, Bonnet et d'Hautpoul. — Combat de la division Decaen sur la rive droite. — Grouchy et d'Hautpoul appelés à Salzburg. — Le 24 frimaire au matin, la division Decaen, remontant la rive droite de la Salzach, entre à Salzburg. — La division Richepance passe la Salzach. — La tête de colonne de l'aile gauche atteint Laufen. — Le service des subsistances depuis la reprise des hostilités.

Des événements importants s'étaient passés à Laufen dans la journée du 22 frimaire. Decaen avait reçu, la veille, l'ordre de se porter sur ce point et de faire des reconnaissances sur la Salzach « soit pour découvrir un point de passage commode, soit pour jeter un équipage de pont[1]... ». La division, partant de Waging, se mit en marche au point du jour, la brigade Durutte formant l'avant-garde, éclairée elle-même en avant et sur son flanc gauche par le détachement du chef de brigade Laffon[2]. Arrivée à Schönram, la colonne se dirigea sur Laufen. Entre temps, on avait appris que l'ennemi occupait ce bourg en force : il disposait, tant en cavalerie qu'en infanterie, de trois bataillons, six bouches à feu et de plus de 400 chevaux ; un deuxième renseignement fit connaître qu'il s'était replié sur la rive droite et qu'il avait coupé le pont[3]. L'avant-garde arriva en vue de Laufen vers midi et y entra sans résistance. L'ennemi ne fit rien pour l'empêcher de s'approcher du pont. Il se contentait de border de son infanterie l'escarpement élevé qui domine la rivière et de placer avantageusement son artil-

1. Lahorie à Decaen, Traunstein, 21 frimaire.
2. Il n'a pas été possible de reconstituer l'itinéraire de ce détachement.
3. Decaen, *Mémoires inédits*; Rapport de Dessolle du 18 au 24 frimaire.

lerie[1]. Le gros de la division se déploya sur les hauteurs au débouché des bois, flanqué vers Tittmoning par le détachement Laffon. Pendant ce temps, les généraux Durutte et Kniaziewicz faisaient exécuter et exécutaient eux-mêmes des reconnaissances le long de la Salzach afin d'y chercher des endroits guéables ou quelques points de passage favorables[2].

Durutte, qui était chargé d'explorer la rivière vers l'amont, aperçut, à une demi-lieue au-dessus de Laufen, une barque que les Autrichiens avaient amarrée sur la rive droite. Quelques chasseurs de la 4e légère, parmi lesquels Bernard, tambour, Dominique Perrin, Lemâle et Périer[3], se jettent à la nage pour la ramener, malgré le froid excessif et la rapidité du courant. Après de longs efforts, ils parviennent à la conduire sur la rive gauche. « Ce trait de courage, auquel on ne peut donner de nom, inspira le plus grand enthousiasme. Bientôt, un grand nombre de chasseurs de la 14e, à la tête desquels se mirent le capitaine Jean et l'adjudant-major Cormil, entrèrent dans la rivière pour passer un des bras, qui n'avait que deux pieds d'eau, s'embarquèrent ensuite et descendirent sur l'autre rive[4] ».

Sur ces entrefaites, Decaen avait fait la reconnaissance du pont et des positions de l'ennemi en face de Laufen. Lorsque ces nouvelles lui parvinrent, son premier mouvement fut de profiter de l'heureux événement pour franchir la rivière. Toutefois quelques scrupules lui vinrent.

« A tous les motifs, écrit-il, qui me déterminèrent à cette opération, dont l'heureux résultat devait être du plus grand avantage pour l'armée et très glorieux pour les troupes de la division et pour moi, j'opposais intérieurement qu'on ne

1. Decaen à Moreau, 24 frimaire.
2. Decaen, *Mémoires inédits*.
3. On trouve trace d'un fusil d'honneur accordé à Perrin et à Lemâle.
4. Decaen à Moreau, 24 frimaire.

m'avait ordonné que des reconnaissances et non un passage, et que, par conséquent, je m'exposais à de très sévères reproches si cette opération ne réussissait pas et surtout s'il arrivait qu'un nombre d'hommes y fussent sacrifiés par un revers. Mais, excité par ma confiance que, si un tel événement arrivait, le général Moreau ne m'en saurait pas mauvais gré, persuadé que j'avais voulu faire pour le mieux, alors je ne pensai plus qu'à faire tout ce qui était possible pour atteindre le but que je m'étais proposé [1] ».

Cette initiative était parfaitement justifiée par les circonstances. Decaen jeta sur la rive droite 400 hommes sous le commandement de l'adjudant-commandant Plauzonne, tandis que, pour détourner l'attention de l'ennemi, il dirigeait en même temps vers le pont une fusillade et une canonnade très vives. Plauzonne, laissant une fraction pour observer la direction de Salzburg [2], s'avance « en échelons et dans le plus grand silence » vers les positions autrichiennes de Laufen. « L'ennemi, qui ne s'occupait que de ce point, attaqué à l'improviste par des cris et par les baïonnettes d'une poignée d'hommes, fut mis en fuite; on fit plus de 100 prisonniers, dont 4 officiers [3] ». Coupé de Salzburg, le colonel Ambschel se replia vers le nord [4].

Tous les bateaux de la rive droite furent bientôt à la disposition de Decaen et, avant la fin du jour, 800 hommes étaient établis sur l'autre rive. On travailla immédiatement à la réparation du pont. Malheureusement, Decaen ne disposait que d'un seul officier du génie; l'autre, avec les sapeurs, était

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. D'après le rapport de Decaen à Moreau, Plauzonne se serait emparé « d'un petit village par où passe la route de Salzburg », et aurait barricadé les débouchés par où l'ennemi aurait pu le prendre à revers. Peut-être s'agit-il du hameau de Weitwörth.
3. Decaen à Moreau, 24 frimaire; l'archiduc Jean au Conseil aulique, Strasswalchen, 14 décembre (K. K. Archiv, XII, 273).
4. Sur Mattighofen, d'après l'*Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 207.

resté à Rosenheim. Il s'empressa d'en instruire Lahorie, en demandant avec instance leur remplacement immédiat[1]. Pendant la nuit, on établit un pont volant qui servit, le 23 frimaire au point du jour, à l'artillerie et à une partie de la cavalerie. Le pont fixe fut praticable à l'infanterie et à la cavalerie dès 8 heures du matin ; mais on ne pouvait l'utiliser que pour un homme à la fois[2]. Informé, dans la soirée même du 22, des événements heureux survenus à Laufen, Moreau chargea Decaen de s'établir sur la rive droite de la Salzach, en tenant les principaux débouchés. Il se hâta de diriger sur Laufen les divisions Richepance et Grouchy : la première, venant de Petting et Schönram, devait y être rendue le 23 à l'aube ; la seconde, partant de Strass, avant 9 heures du matin. L'équipage de pont reçut la même destination. En outre, il fut prescrit à Grenier de faire marcher d'Engelsberg sur Laufen la division Bonnet, et de Heudorf, sur Laufen également, la réserve de cavalerie, tandis que la division Legrand, qui avait stationné à Trostberg, se tiendrait prête à passer à Tittmoning si l'ennemi évacuait cette localité sans trop endommager le pont[3].

L'équipage de pont arriva à Laufen le 23 frimaire, vers 4 h. 1/2 du matin, et les pontonniers se mirent aussitôt au travail pour établir un passage un peu en amont de celui que l'on réparait. L'obscurité et le courant rapide rendirent la tâche difficile, et le pont ne put être praticable qu'à 10 heures du matin. Sur ces entrefaites, Moreau était arrivé à Laufen, et, tandis qu'il se rendait compte par lui-même de la situation sur ce point, on entendit une vive canonnade dans la direction de Salzburg. Craignant sans doute que l'impétuo-

1. Decaen à Lahorie, Laufen, 22 frimaire.
2. Decaen à Moreau, 24 frimaire. — Entre 9 et 10 heures, d'après les *Mémoires inédits* de Decaen.
3. Lahorie à Decaen, Teisendorf, 22 frimaire; Moreau à Grenier, Teisendorf, 22 frimaire.

sité habituelle de Lecourbe ne lui fît oublier sa mission d'observation, Moreau lui avait déjà envoyé, au départ de Teisendorf, un aide de camp pour lui recommander « de ne pas s'engager et surtout de ne pas se compromettre [1] ». Un peu inquiet de la persistance et de l'intensité de la canonnade, Moreau dépêcha un nouvel officier à Lecourbe pour lui annoncer que la division Decaen se mettait en marche sur Salzburg par la rive droite de la Salzach. Cette manœuvre, qui devait avoir pour effet de prendre les Autrichiens à revers, ferait tomber leur position à l'ouest de Salzburg. Il était donc inutile de l'attaquer vigoureusement de front.

Dès que la brigade Durutte fut tout entière sur la rive droite, Decaen prit congé de Moreau afin d'aller diriger personnellement cette avant-garde. Moreau lui prescrivit de marcher aussi rapidement que possible et d'ouvrir « un grand feu d'artillerie » dès que l'on rencontrerait l'ennemi, « ce qui contribuerait à faire une diversion favorable au général Lecourbe » engagé, d'après les informations déjà parvenues, contre des forces très supérieures [2]. Durutte s'avança par la route de Salzburg; les autres corps de la division, au fur et à mesure qu'ils se formaient sur la rive droite de la Salzach, suivirent par échelons en s'éclairant et se couvrant soigneusement sur leur gauche. A 4 kilomètres environ au nord-ouest d'Anthering, la route passe dans une sorte de défilé entre la rivière et l'éperon du Haunsberg, dont la cote est de 833 mètres. Un détachement mixte autrichien occupait ce poste. Durutte le fit charger par un escadron du 10e chasseurs et le refoula jusqu'au delà d'Anthering. Là il se heurta à la cavalerie de Liechtenstein, et il fallut attendre que la division eût serré et que l'artillerie eût rejoint. La brigade Lacour resta en repli à Anthering en attendant l'arrivée de la division Richepance [3].

1. Decaen, *Mémoires inédits* (d'après une conversation de Moreau avec Decaen).
2. Decaen, *Mémoires inédits*.
3. *Ibid.*; Liechtenstein à l'archiduc Jean (K. K. Archiv, XII, 252).

Malgré toute l'activité et tous les efforts de ses troupes, ce fut vers 3 h. 1/2 seulement que Decaen eut réuni assez de forces pour engager une affaire qui pouvait devenir sérieuse. Liechtenstein, parti à l'aube de Liefering avec le corps de réserve, afin de couvrir l'armée vers Laufen, avait occupé une forte position vers Bergheim, sur la rive gauche du ruisseau qui déverse dans la Salzach les eaux du Waller-See. Decaen fit déployer son avant-garde, engagea une violente canonnade et menaça la droite de l'ennemi en chargeant Lacour d'envoyer un bataillon et 200 chevaux vers Seekirchen. La nuit tomba avant qu'un résultat pût être obtenu : on plaça des avant-postes, et les troupes bivouaquèrent sur les points qu'elles occupaient, en échelons sur la chaussée, jusqu'à Anthering [1].

Decaen était surpris de n'avoir pas été suivi par la division Richepance. Cette division s'était réunie à Laufen dans l'après-midi ; elle envoya sur la rive droite un détachement d'environ 800 hommes qui poussa jusqu'à Pabing, au défilé du Haunsberg, pour appuyer Decaen. Le reste de la division suivit la rive gauche de la Salzach, sans doute pour venir au secours de Lecourbe ; elle stationna à Heining avec une avant-garde vers Salzburghofen [2].

D'autres unités, auxquelles Moreau pensait faire passer la Salzach à Laufen, furent appelées vers Salzburg. Grouchy, qui avait eu l'ordre de se porter le 23 sur Laufen, reçut dans la journée un contre-ordre lui prescrivant de s'établir à Schönram et de se mettre en relation avec Lecourbe. Il poussa jusqu'à Strass, ce qui lui valut une lettre de mécontentement de Moreau [3]. D'Hautpoul, dirigé primitivement sur Laufen, fut

1. Decaen à Lahorie, Anthering, 23 frimaire; Lahorie à Decaen, 23 frimaire, minuit ; Decaen, *Mémoires inédits*; Liechtenstein à l'archiduc Jean (K. K. Archiv, XII, 252).

2. Bulletin historique de l'armée.

3. « Il est malheureux, disait Moreau, que, n'ayant pas parfaitement compris mon ordre, vous ne m'en ayez pas demandé l'explication » (Moreau à Grouchy, 23 frimaire).

invité à se porter sur Teisendorf, d'où il poussa une brigade avec trois pièces à Adelstetten, à la disposition de Lecourbe ; l'autre stationna à Schönram[1].

Les divisions Legrand et Bonnet, de l'aile gauche, vinrent respectivement à Waging et à Weissenkirchen, tandis que la division Ney continua d'observer Burghausen, tout en faisant rompre le pont de Marktl, afin de mettre son flanc gauche à l'abri de toute tentative de l'ennemi[2].

Enfin, la division Colaud conserva ses positions aux environs de Mühldorf, occupant cette ville; son avant-garde, aux ordres du général de brigade Boivin, se porta à Neumarkt, sur la Rott[3].

Dans la soirée du 23, Lecourbe donna à ses divisionnaires des ordres pour le lendemain : son intention était de se borner à empêcher l'ennemi de passer la Saalach; il se proposait pourtant de conserver Wals comme tête de pont sur la rive droite[4]. Il ne pouvait plus compter, d'ailleurs, sur l'appui de Grouchy, qui devait être rendu à Laufen le 24 frimaire à 7 heures du matin[5].

Mais le 24, au point du jour, les reconnaissances constatèrent que l'ennemi avait totalement abandonné la rive gauche de la Salzach. Lecourbe dirigea aussitôt la division Gudin sur Salzburg, où elle arriva quelque temps après la division Decaen[6]. Celle-ci, trouvant au point du jour la position de Bergheim abandonnée, s'était mise en marche sur Salzburg, où son avant-garde entra entre 8 et 9 heures du matin. Decaen prit les plus grandes précautions pour y maintenir

1. Dessolle à d'Hautpoul, Teisendorf, 23 frimaire.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. Bulletin historique de l'armée.
4. Lecourbe à Montrichard et à Gudin, Teisendorf, 23 frimaire.
5. Moreau à Grouchy, 23 frimaire.
6. Bulletin historique de l'armée.

l'ordre, au risque d'un conflit avec Lecourbe[1]. Le chef de brigade Laffon fut envoyé aussitôt, avec tout son régiment, à la poursuite de l'ennemi sur la route de Neumarkt. Il fit quelques centaines de prisonniers [2], en dépit d'un brouillard très épais qui ralentit sa marche.

La division Richepance franchit la Salzach à Laufen dans le courant de l'après-midi du 24 : deux de ses brigades furent établies sur la route de Salzburg, la troisième sur la route de Burghausen. Grouchy marcha par Petting sur Laufen, passa la Salzach et prit position à l'est de cette localité. La division d'Hautpoul resta à Teisendorf, sans qu'on s'explique cette situation, au cours d'une poursuite où sa place était à l'avant-garde[2].

Le corps de l'aile gauche poussa également par Laufen une de ses divisions, celle du général Legrand, sur la rive droite de la Salzach; elle s'établit entre Arnsdorf et Weitwörth. La division Bonnet se porta de Weissenkirchen sur Schönram. La division Ney resta sur ses emplacements, détachant toutefois sur Braunau la brigade Joba qui investit cette place sur la rive gauche de l'Inn[3].

Ainsi, la ligne de la Salzach était forcée, comme l'avait été celle de l'Inn. Le 25 frimaire (16 décembre), Moreau adressait à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats,

» Quinze jours se sont à peine écoulés depuis que l'obstination de nos ennemis à refuser la paix nous a forcés à reprendre les armes. Dans ce court espace vous avez, au milieu d'un

1. Decaen, *Mémoires inédits* ; l'adjudant général Le Normand à Moreau, Salzburg, 24 frimaire : « Le général Decaen vous supplie de précipiter votre arrivée; elle est nécessaire pour arrêter le désordre qui pourrait atténuer des ressources nécessaires à toute l'armée... ».
2. Decaen, *Mémoires inédits*. — 250, d'après le Bulletin historique de l'armée.
3. Bulletin historique de l'armée du 20 au 30 frimaire.

hiver rigoureux, conquis 40 lieues de terrain, livré deux combats opiniâtres, remporté une victoire mémorable, fait près de 14.000 prisonniers, détruit l'élite de l'armée autrichienne, pris 107 pièces de canon, franchi deux rivières qui sont regardées comme les plus fortes lignes de l'Europe, et porté les armes françaises dans un pays où elles n'avaient jamais pénétré.

» Soldats! encore quelques efforts, et le poids de vos victoires l'emportera sur l'or de l'Angleterre, et la République, dont vous êtes l'orgueil, vous récompensera de vos glorieux travaux. Dejà le Gouvernement, instruit de la bataille de Hohenlinden, me charge de vous témoigner la reconnaissance nationale. — Cette journée, me dit-il, remplit la France d'espoir et de joie; elle va communiquer aux autres armées une émulation qui aura pour résultat cette paix si souvent et si généreusement offerte par le vainqueur ».

Depuis l'entrée en campagne, le service des subsistances de l'armée avait été remarquablement assuré, grâce aux mesures prises par le commissaire-ordonnateur en chef Mathieu-Faviers. Les distributions en viande, fourrages, eau-de-vie avaient été constamment régulières; le pain n'avait jamais manqué jusqu'au 13 frimaire, époque à laquelle les marches rapides des troupes, leur éloignement des points de manutention, le mauvais état des routes en cette saison, l'insuffisance des caissons avaient rendu le ravitaillement difficile. « Cet inconvénient, dit Mathieu-Faviers, se conçoit facilement lorsque l'on considère que l'armée était à une distance de plus de 20 lieues de Münich, seule place importante qu'elle eût alors pour la fabrication[1] ». Depuis l'ancienne ligne de démarcation jusqu'à la Salzach, l'ennemi n'avait laissé ni fours ni magasins. Münich restait le seul centre de ravitaille-

1. Mathieu-Faviers au Ministre de la guerre, Salzburg, 25 frimaire.

ment. Il fallut faire des efforts considérables et vaincre des difficultés inouïes pour subvenir aux besoins des troupes. La prise de Salzburg procurait heureusement à l'armée de nouvelles ressources. Des fours y furent construits et alimentés par le produit d'une réquisition de 15.000 quintaux de grains frappée sur l'archevêché. Mais l'armée n'allait pas tarder à s'éloigner, et Mathieu-Faviers conjurait le Ministre d'envoyer le plus promptement possible à l'armée les 297 caissons des vivres annoncés depuis le 14 frimaire. Faute de ces moyens de transport, Mathieu-Faviers jugeait impossible d'assurer le ravitaillement de l'armée en pain [1].

L'irrégularité relative dans les distributions avait produit la maraude et le pillage, et, par contre-coup, l'indiscipline. Moreau, qui s'efforçait de faire la guerre avec justice et modération [2], de ménager autant que possible les populations [3] et de réprimer les abus [4], édicta le 26 frimaire un ordre du jour où il rappelait aux troupes leurs devoirs envers leurs chefs, envers les habitants, envers eux-mêmes. Son langage était digne des premiers temps de la croisade républicaine :

« Des plaintes multipliées sur votre conduite me parviennent de toutes parts ; le pillage et l'indiscipline font parmi vous des progrès effrayants ; il faut que ce désordre cesse ; il ternirait tous vos lauriers.

» Je sais que nos marches rapides, que la difficulté des communications, la rigueur de la saison n'ont pas permis des distributions régulières, et que cet abandon forcé a dû faire naître des abus : mais à l'avenir vous serez sans excuse, et vos chefs, je vous l'annonce, seront sans indulgence.

---

1. Mathieu-Faviers au Ministre de la guerre, Salzburg, 25 frimaire.

2. Moreau à Kray, Wiblingen, 30 floréal an VIII ; Moreau à l'archiduc Charles, Salzburg, 19 nivôse an IX; *Moreau et sa dernière campagne*, p. 50. Voir à ce sujet *supra*, p. 37 et suiv.

3. Chélard, *loc. cit.*, p. 64, 89, 111, 115 et 120.

4. Ordres de l'armée du 3 floréal, du 15 floréal, du 9 prairial, du 14 prairial, du 14 messidor an VIII ; du 26 vendémiaire an IX; Dessolle à Montrichard, 4 brumaire an IX ; Moreau à Ney, Salzburg, 26 pluviôse an IX.

» Le dépôt de votre gloire nous est confié ; nous ne souffrirons pas que les plaintes des habitants troublent l'allégresse que font naître vos victoires. Rappelez-vous que vous ne combattez que pour donner la paix au monde, et ceux-là seuls sont vos ennemis qui la repoussent les armes à la main.

» Le Général en chef ordonne aux Généraux de faire lire la présente proclamation à la tête de toutes les troupes et de faire exécuter avec rigueur les règlements de police et de discipline faits pendant la dernière campagne [1] ».

---

1. Ordre du jour du 26 frimaire. — Cette pièce est imprimée en français et en allemand, ce qui permet de penser qu'elle fut portée à la connaissance des habitants. Rien, pourtant, n'autorise à l'affirmer.

CHAPITRE VI

Combat de Strasswalchen.

Moreau prescrit de poursuivre énergiquement. — Sainte-Suzanne chargé de manœuvrer entre l'Isar et l'Inn inférieurs. — Découragement de l'archiduc Jean. — L'archiduc Charles appelé au commandement de l'armée. — Il ordonne la retraite sur Frankenmarkt. — Richepance attaque l'arrière-garde autrichienne. — Prompt succès de ses troupes. — Lecourbe dirigé sur le Mondsee et Gmunden pour faire tomber la ligne de la Traun. — Instructions envoyées à Grenier. — Les divisions de l'aile gauche, le 25 frimaire.

Tandis que l'armée autrichienne précipitait sa retraite par la route de Salzburg à Linz, Moreau, ne voulant pas lui laisser le temps de se reconstituer, donnait des ordres pour la poursuivre énergiquement. Il laissait, il est vrai, derrière lui dans le Tyrol un corps ennemi d'une vingtaine de mille hommes, qui pouvait encore s'accroître par des renforts venus d'Italie, et déboucher, soit par Scharnitz pour se porter sur Münich, soit par Kufstein pour menacer Salzburg. Cette éventualité ne laissait pas d'être redoutable pour la ligne de communication très étendue de Moreau. Mais l'armée autrichienne, battue à Hohenlinden, était si ébranlée, si démoralisée, si peu confiante dans le commandement suprême [1], que Moreau crut pouvoir s'avancer sans danger jusqu'au delà de l'Enns, et l'exterminer avant qu'il s'établît un concert d'opérations entre les corps qu'il laissait sur son flanc droit et sur ses derrières [2] ». Il se borna donc à masquer, au moyen de quelques détachements, les débouchés utilisables par l'ennemi.

Pour couvrir en même temps le flanc gauche de la ligne de communication, le lieutenant général Sainte-Suzanne fut chargé de manœuvrer entre le bas Isar et le bas Inn. Il devait

1. « L'ennemi, officiers et soldats, sont d'une humeur de diable contre l'archiduc Jean » (Decaen à Lahorie, Waging, 21 frimaire).
2. Rapport de Dessolle du 24 frimaire au 4 nivôse.

investir Braunau et étendre sa gauche vers Ingolstadt, afin de défendre le Danube et tâcher de se lier avec le général Augereau. Apprenant que Klenau se dirigeait avec une partie de ses forces sur Nüremberg, Sainte-Suzanne s'efforça de le rappeler vers le sud en prenant résolument l'offensive. Souham se porta sur Ratisbonne et s'en empara ; Colaud marcha sur Passau. Ces opérations eurent le double résultat d'obliger Klenau à renoncer à son projet et « d'assurer les derrières de notre gauche [1] ».

Moreau avait vu parfaitement clair en jugeant que l'armée autrichienne était assez ébranlée pour qu'il lui fût possible de se préoccuper à peine des menaces sur sa ligne de communication. L'archiduc Jean était complètement découragé. « L'armée a tant souffert, écrivait-il le 15 décembre à Hiller, qu'il n'y a plus à attendre d'elle aucune résistance sérieuse, et la seule chose à faire actuellement, c'est de nous replier derrière la Traun [2] ». Dans une lettre du même jour à l'archiduc Charles, le général en chef autrichien ne se montrait pas moins inquiet : « Le moral des troupes est tombé bien bas, et je ne sais si je puis compter qu'elles résisteraient encore à une nouvelle attaque : je n'ose l'espérer, et je compte me retirer derrière la Traun[3] ». Afin de mieux instruire l'Empereur des conditions déplorables dans lesquelles se trouvait l'armée, l'archiduc Jean envoya à Vienne le prince Liechtenstein [4].

Depuis quelques jours, le souverain se préoccupait de remplacer l'archiduc Jean. Le 9 décembre, il avait écrit à l'archiduc Charles, alors en Bohême, pour lui demander instamment de prendre le commandement de l'armée [5].

---

1. Rapport de Dessolle.
2. L'archiduc Jean à Hiller, Strasswalchen, 15 décembre (K. K. Archiv, XII, 278).
3. L'archiduc Jean à l'archiduc Charles, Strasswalchen, 15 décembre (*Ibid.*, XII. 283).
4. L'archiduc Jean à l'Empereur, Strasswalchen, 15 décembre (*Ibid.*, XII, 285).
5. L'Empereur à l'archiduc Charles, Vienne, 9 décembre (E. A. A.) (autographe) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 482).

L'archiduc Charles avait conscience de la lourde tâche qu'il fallait assumer ; néanmoins, par dévouement à l'Empereur et à son pays, il accepta aussitôt. Dès le 11, il répondit qu'il se proposait de partir de Prague le 14 pour se rendre à l'armée[1]. L'archiduc Jean fut informé de la décision du souverain : il lui fut recommandé, jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, d'éviter toute bataille, en cherchant toutefois à faire le plus de mal possible à l'ennemi[2].

La retraite de l'armée autrichienne s'effectua dans la soirée du 14 décembre et dans la nuit du 14 au 15 : la division Baillet formant tête de colonne, suivie de la division Riesch, suivie elle-même de la division Kienmayer. Les camps furent établis, non sans désordre, au sud de Neumarkt, de part et d'autre de la chaussée. L'arrière-garde, sous les ordres de Löpper, s'arrêta momentanément à Strass, à la bifurcation de la route qui conduit au Mondsee par Thalgau. Les troupes étaient exténuées[3].

Dans l'après-midi du 15, l'archiduc Jean donna des ordres pour la continuation de la retraite sur Frankenmarkt. Le corps de réserve devait partir à 6 heures du soir ; il serait suivi à minuit par la division Kienmayer. La division Riesch s'ébranlerait le 16 décembre à 6 heures du matin; la division Baillet s'établirait à la même heure en arrière de Neumarkt, prête à recueillir et à soutenir l'arrière-garde.

En quittant Strasswalchen le 16 pour aller à Vöcklamarkt,

1. L'archiduc Charles à l'Empereur, Prague, 11 décembre (E. A. A., 19, autographe) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 484-485).

2. L'Empereur à l'archiduc Jean, Vienne, 14 décembre (K. K. Archiv, XII, 565) (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 486). — « Quel malheur que l'archiduc Charles soit venu si tard à l'armée ! Si sa santé l'avait permis à S. A. R. quand V. E. s'est rendue à Prague, les choses auraient été beaucoup mieux que sous Lauer, qui me paraît meilleur ingénieur que général » [Cobenzl à Colloredo, Lunéville, 27 décembre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 354)].

3. Riesch à l'archiduc Jean, Neufahrn, 15 décembre (K. K. Archiv, XII,280) ; l'archiduc Jean à Löpper, Strasswalchen, 15 décembre (*Ibid.*, XII, 291).

4. Dispositions pour la retraite sur Frankenmarkt, Strasswalchen, 15 décembre (*Ibid.*, XII, 293).

l'archiduc Jean envoya à Baillet ses dernières recommandations. Il l'adjurait de faire tous ses efforts, avec sa division et l'arrière-garde de Löpper, pour se maintenir toute la journée du 16 à Neumarkt. S'il ne pouvait résister, il ne devait battre en retraite que très lentement et, en tout cas, prendre une nouvelle position à Mühlham [1].

Le 25 frimaire (16 décembre), dès 7 heures du matin, la division Richepance se mit en marche sur Strasswalchen. Après avoir refoulé quelques fractions ennemies, elle se trouva, vers Henndorf, en présence de l'arrière-garde de Löpper, et l'aborda aussitôt avec la plus grande vigueur. La brigade Sahuc s'avança par la route même, la brigade Lorcet à sa droite, la brigade Drouet à sa gauche. Gravissant les hauteurs situées entre la route et le Seekirchner-See, avec deux bataillons de la 27e et un de la 14e légère, le général Drouet culbuta en peu de temps la droite ennemie. Ce succès fut si prompt, que les brigades Sahuc et Lorcet eurent beaucoup de peine, malgré la rapidité de leur marche et de leur déploiement, à joindre l'ennemi, qui se retirait avec précipitation. Mais, comme, suivant l'expression de Richepance, « le courage donne sûrement plus de jambes que la peur », toutes les troupes de la division s'engagèrent contre les troupes de Baillet, qui avait recueilli Löpper. La brigade Lorcet, composée de la 8e demi-brigade de ligne, du 5e hussards et de cinq bouches à feu d'artillerie légère, fit essuyer des pertes considérables à l'ennemi. Elle s'empara de trois pièces de canon : deux avaient été démontées par nos canonniers dont, écrit Richepance, « on ne peut assez vanter l'adresse, qu'en disant qu'elle égale leur courage ». Le général Sahuc, à la tête de la 48e et du 1er régiment de chasseurs, marcha par la grande route avec tant de rapidité jus-

1. L'archiduc Jean à Baillet, Strasswalchen, 16 decembre (K. K. Archiv, XII, 309).

qu'au delà de Strasswalchen, que les fractions ennemies de la droite et de la gauche furent coupées et obligées de se jeter dans les bois. A 4 heures du soir, Baillet abandonnait les hauteurs de Strasswalchen; il fut poursuivi jusqu'à une demi-lieue de Mühlham. Les pertes des Autrichiens étaient de 500 à 600 hommes; une foule d'hommes, qui combattaient dans les bois, s'étaient débandés et enfuis vers Frankenmarkt, de sorte que Baillet avait bien avec lui tous ses bataillons, mais il ne lui restait pas la moitié de ses soldats [1].

Ce combat enleva à l'archiduc Jean le dernier espoir qui lui restait. Le 16 décembre au soir, il écrivait au Conseil aulique que l'armée, après toutes les pertes qu'elle avait subies et toutes les fatigues qu'elle endurait depuis le 21 novembre, était incapable de résister sérieusement à l'ennemi acharné à sa poursuite, et qu'il considérerait comme un grand bonheur de pouvoir atteindre les positions au delà de la Traun avant que les Français ne l'eussent forcé à livrer bataille [2].

La division Richepance passa la nuit à Strasswalchen. La division Decaen, qui l'avait suivie, cantonna à Neumarkt et dans les localités voisines; la division Grouchy à Seekirchen et environs. La division de cavalerie d'Hautpoul était encore à l'ouest de Salzburg, à Siezenheim [3].

Suivant les prescriptions de Moreau, Lecourbe devait laisser entre Hallein et Salzburg le général Gudin avec les trois bataillons de la 38e demi-brigade, un bataillon de la 36e, le

1. Rapport de Dessolle du 24 frimaire au 4 nivôse; Richepance à Moreau, Strasswalchen, 26 frimaire; Rapports de Baillet, Mühlham, 16 décembre, 6 h. 30 soir et 7 h. 30 soir (K. K. Archiv, XII, ad 312 et 313). — Le Bulletin historique de l'armée évalue le nombre des prisonniers à 871. Dans son rapport, reproduit par Carrion-Nisas, Dessolle indique « près de 2.000 prisonniers », chiffre qui semble exagéré. Dans une lettre adressée au Ministre de la guerre, le 25 frimaire, Dessolle mentionne 200 prisonniers seulement.

2. L'archiduc Jean au Conseil aulique (Vöcklamarkt, 16 décembre, 8 heures soir (K. K. Archiv, XII, 305).

3. Bulletin historique de l'armée; Decaen, *Mémoires inédits*; Lahorie à Grouchy, Salzburg, 24 frimaire. — La division Decaen laissait à Salzburg un bataillon et deux escadrons sous le commandement du général Durutte.

8e hussards et une demi-compagnie d'artillerie légère, afin de couvrir la route de Rottenmann et les débouchés du Tyrol. Gudin devait jeter des partis sur toutes les routes dangereuses, « aussi loin qu'il pourra découvrir les mouvements de l'ennemi [1] ».

Il était à prévoir que la marche de l'armée vers Vienne obligerait les Autrichiens à dégarnir le Vorarlberg ; aussi Molitor reçut-il l'ordre de se rapprocher de l'Inn, d'envoyer à Gudin une demi-brigade, la 83e, et de ne conserver que huit bataillons. « Bornez-vous, lui mandait Lecourbe, à couvrir mes communications et à empêcher l'ennemi de déboucher... L'ennemi ne tient plus devant nous, son armée est en désordre et se retire sur Linz; nous le suivons, et je pense que bientôt ces succès nous assureront la paix [2] ».

Lecourbe, avec les forces qui lui restaient [3], fut dirigé par Moreau sur le Mondsee ; de là, il devait se porter sur Gmunden, y passer la Traun, « et se trouver ainsi sur le flanc de l'ennemi, s'il voulait défendre cette ligne qui est assez bonne [4] ».

En conséquence, dans la soirée du 25 frimaire, Montrichard s'établit à l'est de Thalgau, où il fut rejoint par la brigade Puthod, de la division Gudin, qui constitua désormais la troisième brigade de la division Montrichard [5].

Les instructions envoyées à Grenier étaient de rejoindre la route de Ried à Wels, en masquant Braunau et Burghausen, et faisant même une tentative sur cette dernière place par la rive droite de la Salzach [6]. Grenier fit connaître à Moreau

1. Dessolle à Lecourbe, Salzburg, 24 frimaire; Gudin à Puthod, Hellbrunn 25 frimaire ; Lecourbe à Gudin, Salzburg, 25 frimaire.
2. Lecourbe à Molitor, Salzburg, 25 frimaire.
3. Division Montrichard et brigade Puthod de la division Gudin (84e demi-brigade, un escadron du 8e hussards, 2e compagnie du 6e d'artillerie (légère), une demi-compagnie de sapeurs).
4. Rapport de Dessolle ; Lecourbe à Montrichard, Salzburg, 25 frimaire.
5. Bulletin historique de la division Montrichard.
6. Dessolle à Lecourbe, Salzburg, 24 frimaire.

qu'il serait, le 27 frimaire, en avant de Ried : le général en chef lui recommanda de s'établir à cette date aussi près que possible de Haag, afin de se relier au corps du centre qui arriverait à Schwanenstadt. Lecourbe atteindrait Gmunden le même jour [1].

La division Legrand, du corps de l'aile gauche, marcha le 25 de Laufen sur Mattighofen, à hauteur de la division Richepance, du corps du centre. Elle poussa deux escadrons de chasseurs sur Munderfing pour s'éclairer à droite vers Friedburg, et deux escadrons sur Helpfau, envoyant des partis sur la route de Braunau. L'ennemi ayant évacué Burghausen, dont les ouvrages sur la rive gauche de la Salzach étaient en état de défense, Ney fit occuper la place par la brigade Heudelet; le reste de sa division s'échelonna au nord-ouest jusqu'à Egmating. Enfin la division Bonnet franchit la Salzach à Laufen et s'établit à Lamprechtshausen, sur la route de Braunau. Le quartier général de Grenier demeura à Laufen [2]. Quant à Colaud, il conservait sa position vers Mühldorf, se reliant par Thann aux troupes de la brigade Joba, de la division Ney, affectées au blocus de Braunau sur la rive gauche de l'Inn [3]. Ces troupes devaient être relevées à bref délai par Sainte-Suzanne, dont la mission serait de garantir les communications de l'armée et de mettre le pays entre l'Inn et l'Isar à l'abri des incursions des partis ennemis [4].

1. Dessolle à Grenier, Salzburg, 25 frimaire.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. Bulletin historique de l'armée. — Joba avait rejeté la garnison dans la place, et capturé 200 prisonniers et une pièce de canon.
4. Dessolle à Sainte-Suzanne, Salzburg, 25 frimaire.

CHAPITRE VII

Combats de Vöcklabruck et de Schwanenstadt.

Richepance reçoit l'ordre de poursuivre énergiquement et sans trêve. — Continuation de la retraite de l'armée autrichienne. — Son arrière-garde rejetée sur Frankenmarkt. — Mouvements de Lecourbe et de Grenier, le 26 frimaire. — Brillants combats livrés par Richepance le 27. — La 48e demi-brigade à Schwanenstadt. — Grenier atteint Ried. — Retraite de l'archiduc Jean sur la rive droite de l'Alm. — Désordre et démoralisation de l'armée autrichienne.

Dans la soirée même du 25 frimaire (16 décembre), et bien que les chemins fussent couverts de neige, Richepance recevait l'ordre de continuer, le lendemain, « à serrer de près l'arrière-garde de l'armée ennemie », en suivant la chaussée de Neumarkt à Wels par Vöcklamarkt et en s'éclairant en même temps au nord sur la route de Frankenburg. Il fut prescrit à Decaen de marcher sur Frankenmarkt et, si l'ennemi opposait des forces supérieures, de se mettre en ligne à la droite de Richepance. Grouchy devait se porter sur Strasswalchen, en réserve des autres deux divisions du centre; la division de cavalerie d'Hautpoul à Henndorf[1].

Les Autrichiens poursuivaient leur mouvement de retraite. Le 17 décembre, à 6 heures du matin, le corps de réserve se mettait en marche sur Vöcklabruck, suivi à midi par les divisions Riesch et Baillet. Kienmayer restait à Frankenmarkt, en soutien de l'arrière-garde de Löpper[2].

Le même jour, 26 frimaire, à 10 heures du matin, Richepance attaqua celle-ci et la refoula sans difficulté sur Mühlham, où elle fut recueillie par six bataillons que Kienmayer avait portés en avant.

1. Lahorie à Richepance, Salzburg, 25 frimaire; Lahorie à Decaen, Salzburg, 25 frimaire.

2. Disposition pour la retraite sur Vöcklabruck, Vöcklamarkt, 16 décembre (K. K. Archiv, XII, 303); l'archiduc Jean au Conseil aulique, Schwanenstadt, 17 décembre (*Ibid.*, XII, 324).

Après un temps d'arrêt pour reformer ses troupes, Richepance reprit l'offensive et rejeta l'ennemi sur Frankenmarkt. Kienmayer s'établit sur une nouvelle position en arrière des bois et des défilés qu'on rencontre après avoir dépassé Frankenmarkt. Il fallut toute l'intrépidité des 8e et 27e demi-brigades pour en chasser les Autrichiens. Il était nuit depuis plus d'une heure que l'on combattait encore. « Enfin l'ennemi nous abandonna son camp, ses feux, ses marmites ; et nos troupes, qui ramassèrent beaucoup de prisonniers, le poursuivirent jusqu'au delà de Vöcklamarkt[1] ». Richepance avait fait 300 prisonniers pendant la marche, et 400 au cours de l'action[2].

« L'armée souffre terriblement de ces combats journaliers, écrivait l'archiduc Jean au Conseil aulique, à peine a-t-elle le temps de recevoir les vivres qui lui sont nécessaires. La rigueur de la température, les marches incessantes, des bivouacs continuels et le manque de temps pour préparer la nourriture, font que les hommes sont devenus de véritables loques [3] ». Les effectifs de l'armée autrichienne se trouvaient considérablement réduits. Le 17 décembre, ils n'étaient plus que de 32.858 hommes à pied et de 13.079 hommes à cheval [4].

Continuant son mouvement sur Gmunden, Lecourbe mar-

---

1. Rapport de Dessolle (Ce rapport porte par erreur : « jusqu'au delà de Vöcklabruck »). — Cf. Kienmayer à l'archiduc Jean, Frankenmarkt, 17 décembre (K. K. Archiv, XII, 327, 328) ; le même au même, Koberg, 17 décembre, 6 h. 30 soir (*Ibid.*, XII, 325).
2. Bulletin historique de l'armée.
3. L'archiduc Jean au Conseil aulique, Steinkirchen, 18 décembre (K. K. Archiv, XII, 362).
4. Se décomposant ainsi :

	Hommes à pied.	Hommes à cheval.
Avant-garde (Löpper)............	2.203	1.260
Aile droite (Kienmayer)..........	7.095	2.603
Centre (Baillet)..................	9.109	2.892
Aile gauche (Riesch)..............	5.330	2.513
Réserve (Schwarzenberg)........	3.951	1.261
Flanqueurs (Meczery)............	7.370	2.550
	32.858	13.079

(K. K. Archiv, XII, 323).

cha, le 26 frimaire, de Thalgau sur St. Georgen en ramassant quelques centaines de prisonniers. Le général Puthod, avec la 94ᵉ, le flanquait à droite en marchant sur Ischl, le long du St. Wolfgang-See [1].

De son côté, la division Legrand se portait, à la même date, de Mattighofen vers Ried en contournant par le nord le massif du Hausruck, tandis qu'un escadron et un bataillon se dirigeaient directement sur Ried par Henhart et Aspach. Dans la soirée, Legraud s'établissait aux environs d'Altheim. La division Bonnet stationnait à Mauerkirchen, sur la Mattig; la division Ney, partie au nord-ouest de cette localité, vers St. Georgen, observant Braunau, partie à Neukirchen. Le quartier général de l'aile gauche fut installé à Mauerkirchen, tandis que le grand parc d'artillerie, l'ambulance et les administrations se rendirent à Burghausen, pour y rester jusqu'à nouvel ordre [2].

Le 18 décembre, l'armée autrichienne continua sa retraite. Le corps de réserve, partant de Vöcklabruck à 6 heures du matin, devait s'établir à Schwanenstadt [3], ainsi que la division Kienmayer, tandis que la division Baillet, rompant d'Attnang à midi et passant par Deutenham et Desselbrunn, gagnerait Viecht et prendrait position sur la rive droite de la Traun. Riesch laisserait la plus grande partie de sa cavalerie à Unter-Regau, sur la rive droite de l'Ager, et déploierait son infanterie sur la rive gauche, dans les bois de Puchheim, afin de recueillir l'arrière-garde de Löpper et d'opposer une nouvelle résistance aux Français [3]. Cette arrière-garde, constamment au contact de l'ennemi, était d'ailleurs « à bout de forces [4] ».

---

1. Bulletin historique de l'armée.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. Dispositions pour la retraite sur Schwanenstadt, Schwanenstadt, 17 décembre (K. K. Archiv, XII, 322); Riesch à Merveldt, Puchheim, 17 décembre (*Ibid.*, XII, 335).
4. Löpper à l'archiduc Jean, Unter-Reidt, 17 décembre (*Ibid.*, XII, 321).

Richepance ne laissa pas aux Autrichiens le temps d'achever ces dispositions. Sa division partit de Vöcklamarkt le 27 frimaire à 9 heures du matin et se dirigea sur Vöcklabruck par la grande route [1]. Löpper lui envoya un parlementaire, afin d'obtenir un armistice pour la journée; mais Richepance fit répondre qu'il avait l'ordre de « poursuivre sans s'arrêter [2] ». Peu après, les 1er et 20e régiments de chasseurs chargèrent avec vigueur les escadrons de cavalerie qui marchaient à la queue de l'arrière-garde autrichienne et leur firent 80 prisonniers, dont plusieurs officiers : du nombre était le général Löpper; il fut pris au milieu des rangs ennemis par le capitaine Reiset, aide de camp du général de division [3]. Richepance continua à pousser droit devant lui, en prenant la chaussée comme axe de son mouvement, et sans utiliser les chemins de traverse qui, suivant son expression, l'eussent fait « marcher à pas de tortue [4] ».

L'infanterie autrichienne ne fut pas plus heureuse que la cavalerie. Elle avait pris position sur les hauteurs de Vöcklabruck et posté deux bataillons, avec quelques pièces, dans un bois au nord de la route, avec l'espoir d'arrêter la poursuite par cette attaque de flanc. Le 1er régiment de chasseurs, arrivé au contact, se forma en bataille et attendit l'infanterie. La 48e demi-brigade déboucha bientôt, suivie de près par le gros de la division. Les deux bataillons autrichiens postés sur le flanc gauche de la colonne ouvrirent le feu; mais Richepance se borna à les masquer et prescrivit de gagner du terrain le long de la grande route, sans se laisser intimider par cette menace. L'attaque des hauteurs de Vöcklabruck fut menée si énergi-

1. Richepance à Moreau, Vöcklabruck, 26 frimaire, 1 heure soir.
2. Bulletin historique de l'armée, du 20 au 30 frimaire.
3. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse; Rapport de Richepance à Moreau sur les actions d'éclat qui ont eu lieu dans sa division depuis le 12 frimaire an IX jusqu'au 28 du même mois (sans indication de lieu et de date).
4. Richepance à Moreau, Vöcklabruck, 26 frimaire.

quement que les Autrichiens furent culbutés aussitôt et qu'à midi Richepance était maître de Vöcklabruck. Les deux bataillons établis dans le bois eurent leur retraite coupée et furent faits prisonniers presque en totalité. Deux bouches à feu furent également capturées, dont l'une par le sergent-major Chambon, à la tête de cinq chasseurs du 1er bataillon de la 14e légère[1]. Les troupes de Riesch, établies sur la rive gauche de l'Ager, ne tinrent pas longtemps. Energiquement attaquées de front, menacées en même temps sur leurs deux flancs, elles se replièrent en désordre vers Schwanenstadt. Afin de retarder les Français, Merveldt conduisit lui-même une charge de cavalerie au cours de laquelle il eut un cheval tué sous lui[2].

La division Richepance poursuivit sa marche « que le combat avait à peine ralentie[3] ». Une partie du corps de réserve de l'armée autrichienne et des fractions de la division Riesch s'étaient déployées sur les hauteurs au nord de Schwanenstadt[4]. Une forte masse de cavalerie — 4.000 chevaux, d'après le rapport de Dessolle — se trouvait à l'ouest de la ville, dans une plaine de près d'une lieue d'étendue. Richepance, qui avait pris les devants avec quelques escadrons, différa l'attaque jusqu'à l'arrivée de son infanterie et de son artillerie. Il écrivit en même temps à Moreau, en le priant de faire marcher la

1. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse; Riesch à l'archiduc Jean, Puchheim, 18 décembre, midi (K. K. Archiv, XII, 348) ; le même au même, Lambach, 18 décembre, 8 h. 45 soir (*Ibid.*, XII, 352).

2. Riesch à l'archiduc Jean, Lambach, 18 décembre, 8 h. 45 soir (K. K. Archiv, XII, 352). — D'après Jomini (*loc. cit.*, t. XIV, p. 125), les troupes de Riesch auraient été « saisies d'une terreur panique » et, « après quelques volées de canon », se seraient jetées en désordre sur la queue des colonnes du corps de bataille qui défilaient sur la route. Les rapports de Riesch et de Richepance ne font pas mention de ce fait. Jomini ajoute : « L'effroi dont elles étaient saisies (les troupes de Riesch), se répandant de proche en proche dans toute l'armée, celle-ci se crut serrée de trop près pour avoir le temps de prendre position, et décampa jusqu'à Lambach... » Cette version est en contradiction avec les documents français et autrichiens (Rapports de Dessolle, de Richepance et de Riesch).

3. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse.

4. Riesch à l'archiduc Jean, Lambach, 18 décembre, 8 h. 45 soir (K. K. Archiv, XII, 352).

division qui le suivait directement sur Thalham : ce mouvement déborderait la droite autrichienne et assurerait la liaison avec Grenier, qui devait suivre la route de Haag à Lambach[1].

Bientôt débouche la 48e demi-brigade, qui forme tête de colonne. Le chef de bataillon Sarret, qui la commande, n'attend pas, pour s'engager dans la plaine, que toute la cavalerie soit réunie. Deux bataillons se forment aussitôt en colonne serrée : l'un suit la grande route pour menacer à Schwanenstadt la retraite de l'ennemi, renouvelant ainsi la manœuvre qui venait de réussir à Vöcklabruck ; l'autre se dirige audacieusement sur le centre de la grande ligne de cavalerie autrichienne. La cavalerie de la division rejoint peu à peu. Richepance la dispose de façon à combiner son action avec l'infanterie : le 1er chasseurs à l'extrême droite ; le 5e hussards à la gauche du bataillon qui suit la grande route ; le 20e chasseurs, entre le 5e hussards et le bataillon qui marche dans la plaine ; le 10e de cavalerie, formé en bataille, suit l'infanterie[2].

« On approche dans cet ordre à 300 pas de la cavalerie ; nos troupes sont accueillies par un feu nourri, auquel elles ne répondent pas. A 200 pas, la cavalerie ennemie s'ébranle pour nous charger ; on double le pas pour lui éviter la moitié du chemin ; elle approche à 100 pas, et, épouvantée de la hardiesse de notre marche et surtout de la contenance de notre infanterie, elle volte ; notre cavalerie se précipite au même instant sur elle et fait un horrible carnage. Notre infanterie veut la suivre, et ce n'est qu'avec une peine extrême que les officiers parviennent à tenir les colonnes formées. Elles arrivent, percent, l'arme au bras, la mêlée, et parviennent sur les bords de

1. Richepance à Moreau, Vöcklabruck, 1 heure soir.

2. Rapport de Dessolle ; Richepance à Moreau, Steyer, 1er nivôse, 10 h. 30 matin. « Le chef de brigade Sarret, commandant la 48e, écrivait Richepance, a bien saisi toutes les occasions de prouver qu'il était digne de commander un tel corps » (*Ibid.*).

l'escarpement que forme la rivière qui traverse Schwanenstadt ; c'était là que, par une faute inconcevable, la cavalerie ennemie s'était adossée. Elle y fut abîmée et perdit de 1.000 à 1.200 hommes, tués ou prisonniers ; un chasseur du 20e (Jean-Nicolas Parisot) s'empara d'un étendard des cuirassiers de Lorraine[1] ».

Suivant Riesch, des fractions du corps de réserve autrichien parvinrent néanmoins à arrêter jusqu'à la tombée de la nuit la poursuite acharnée des Français[2]. La division Baillet, encombrée de voitures de toutes sortes, n'acheva son passage sur la rive droite de la Traun que vers 11 heures du soir ; il fallut des efforts considérables et l'aide de plus de 500 hommes d'infanterie pour hisser les canons sur les hauteurs de Roitham[3].

La division Richepance passa la nuit à l'ouest de Schwanenstadt. Decaen, qui devait éventuellement soutenir Richepance[4], n'eut pas à s'engager. Il s'établit à Vöcklabruck, avec une avant-garde à Unter-Regau, à l'embranchement des routes de Schwanenstadt et de Gmunden ; il poussa vers cette dernière localité un parti qui entra en liaison avec les avant-postes de la division Montrichard[5]. La division Grouchy stationna partie à Bierbaum, partie, avec le quartier général, à Vöcklamarkt[6]. La division de cavalerie d'Hautpoul resta à Heudorf et environs[7].

Le même jour, 27 frimaire, le corps de Grenier, marchant

1. Rapport de Dessolle. — Parisot, qui s'était déjà distingué dans plusieurs affaires, reçut une carabine d'honneur.
2. Riesch à l'archiduc Jean, Lambach, 18 décembre, 8 h. 45 soir (K. K. Archiv, XII, 352).
3. Baillet à l'archiduc Jean, Roitham, 18 décembre, 11 h. 15 soir (*Ibid.*, XII, 354).
4. Lahorie à Decaen, Neumarkt, 26 frimaire.
5. L'adjudant-commandant Plauzonne à Lahorie, Vöcklabruck, 27 frimaire. — Plauzonne se plaignait de ce que la division Decaen fût suivie « d'une quantité considérable d'équipages », et demandait à les diminuer.
6. Grouchy à Lahorie, Vöcklamarkt, 27 frimaire.
7. Bulletin historique de l'armée du Rhin.

en une seule colonne sur la grande route d'Altheim à Lambach par Haag, atteignit Ried, où s'établirent le quartier général de l'aile gauche et la division Legrand. La division Bonnet vint à Kirchheim ; la division Ney s'échelonna en arrière jusqu'à Altheim. D'après les instructions qu'il avait reçues de Grenier, Ney constitua un détachement de 900 hommes d'infanterie, 300 chevaux, trois bouches à feu, sous le commandement du chef de brigade Saint-Germain, pour balayer la rive droite de l'Inn jusqu'à son confluent dans le Danube et pour avoir des nouvelles sûres des forces ennemies qui pouvaient encore se trouver entre l'Inn et l'Isar [1]. La division Colaud conserva sa position à l'ouest de Mühldorf [2].

Le quartier général de l'armée fut transféré de Neumarkt à Frankenmarkt.

A la suite des combats de Vöcklabruck et de Schwanenstadt, l'archiduc Jean donna des ordres pour effectuer, dès le lendemain, la retraite sur la rive droite de l'Alm.

Le corps de réserve viendrait, par une marche de nuit, et en utilisant le pont de Stadl, au sud-ouest de Lambach, s'établir d'abord sur les hauteurs à l'est de Wimsbach. La division Riesch suivrait cette colonne. La division Kienmayer, exécutant également une marche de nuit, suivrait la route de Schwanenstadt à Lambach, franchirait la Traun au pont de Lambach et prendrait position à l'ouest de Steinerkirchen. La division Baillet, après avoir détruit le pont de Traunfall, au sud-ouest de Roitham, se porterait le 19 décembre, à 6 heures du matin, sur Reuharting par Vorchdorf. Meczery, venant de la direction de Ried, avait fait sa jonction avec le gros de l'armée. Il devait occuper le 19, de très bonne heure, les ponts de Stadl et de Lambach avec de l'infanterie et de l'artillerie établies sur la rive droite de la Traun, sa cavalerie restant sur l'Ager. Il était

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. Bulletin historique de l'armée du Rhin.

chargé de couvrir l'armée en tenant solidement les bois entre Lambach et Wimsbach. Le régiment de hussards Waldeck, détaché de la division Riesch et pourvu d'un détachement de sapeurs, avait pour mission d'aller détruire le pont de Linz. Le quartier général de l'archiduc devait être transféré à Steinerkirchen [1].

La retraite s'exécuta dans la plus grande confusion. Les routes étaient encombrées d'une multitude de voitures à bagages, de fourgons à vivres, de caissons, de bouches à feu. Riesch prévoyait que les Français s'en empareraient à bref délai [2]. « Malgré tous les efforts que firent les généraux, ils ne purent remettre en ordre que bien peu de détachements, et quoique la nuit eût arrêté la poursuite de l'ennemi, la terreur était si générale que le lendemain 19, à midi, il n'y avait pas une unité qui eût plus de la moitié de son effectif. Des milliers d'isolés de toutes armes, prenant chacun le chemin qui lui convenait, ne trouvaient aucune distance trop grande, aucune marche trop pénible, pourvu qu'ils pussent échapper aux périls que leur aurait fait courir une nouvelle résistance [3] ».

1. Disposition pour la retraite en arrière de l'Alm, Lambach, 18 décembre (K. K. Archiv, XII, 343).
2. Riesch à l'archiduc Jean, Lambach, 18 décembre, 8 h. 45 soir (*Ibid.*, XII, 352).
3. L'archiduc Charles au Conseil aulique, Kremsmünster, 20 décembre (*Ibid.*, XII, 397).

CHAPITRE VIII

Combat de Lambach.

L'archiduc Charles prend le commandement en chef de l'armée autrichienne. — Son premier projet consiste à agir sur les communications de Moreau. — Augereau n'étant pas battu, il faut renoncer à cette manœuvre. — Etat matériel et moral de l'armée autrichienne. — L'archiduc Charles décide de se replier vers Vienne. — Inquiétudes de l'Empereur au sujet de l'armée autrichienne d'Italie. — Instructions à l'archiduc Charles. — Ordres de Moreau pour le 28 frimaire (19 décembre). — Mouvement concentrique sur Wels. — La division Richepance à Lambach. — Opérations des autres fractions de l'armée.

L'archiduc Charles avait rejoint l'armée autrichienne le 17 décembre à Schwanenstadt ; le 19, il en prit le commandement en chef[1].

Avant son arrivée, il avait conçu un audacieux projet. Il connaissait la situation des feld-maréchaux-lieutenants Klenau et Simbschen à Ratisbonne et à Nüremberg, et celle du feld-maréchal lieutenant Hiller dans le Tyrol. On disposait encore de la légion de Bohême, de la landwehr autrichienne, de l'insurrection hongroise. Pourquoi Klenau et Hiller ne se porteraient-ils pas en avant dans la direction de Münich, où ils effectueraient leur jonction et où ils se

---

1. Ordre général de l'armée, Steinerkirchen, 19 décembre (K. K. Archiv, XII, 371). — En quittant la Bohême, l'archiduc Charles en avait laissé le commandement au feldzeugmeister Sztaray. Il lui écrivit le 18 décembre, de Lambach, pour le mettre au courant de la situation et lui prescrire les mesures nécessaires pour protéger la Bohême. Sztaray devait concentrer tous les bataillons disponibles entre Strakonitz, Budweis et Wittingau. L'archiduc Charles se proposait de lui envoyer deux régiments de cavalerie par Linz [L'archiduc Charles au feldzeugmeister Sztaray, Lambach, 18 décembre (K. K. Archiv, XII, 358]. — D'après des *Notices historiques sur les opérations de l'armée autrichienne pendant la campagne d'hiver de* 1800, on pourrait expliquer de la manière suivante que l'archiduc, arrivé le 17, n'ait pris le commandement en chef que le 19 décembre : « Voulant vérifier par lui-même l'état dans lequel l'armée se trouvait, il parcourut les rangs, en costume bourgeois ; il vit combien elle était découragée, et se rendit à Kremsmünster, indécis s'il en prendrait le commandement » [Carrion-Nisas, *loc. cit.*, Pièces justificatives, p. 365 (le passage précité est souligné dans le texte)]. Ce récit est suspect.

trouveraient, forts de 18.000 hommes, sur les derrières de l'armée française? Cette manœuvre ne pouvait manquer, pensait l'archiduc, de mettre un terme aux progrès de Moreau. Toutefois, la condition préalable était qu'Augereau fût battu. Or tel n'était pas le cas, et la combinaison s'effondra. Il ne restait donc plus qu'à se replier vers la capitale[1]. L'archiduc avait d'ailleurs trouvé la situation matérielle et morale de l'armée beaucoup plus mauvaise qu'il ne s'y était attendu[1] et, en admettant même qu'Augereau eût subi un échec, Moreau serait peut-être arrivé à Vienne avant que les conséquences de la manœuvre conçue par l'archiduc eussent pu se faire sentir.

« Depuis la reprise des hostilités, mandait-il à l'Empereur, l'armée a été si éprouvée par les défaites qu'elle a subies, que l'effectif de l'infanterie est tombé à 26.000 hommes. Les troupes se sont usées dans des marches continuelles ; elles sont exténuées par suite du manque de vivres et d'effets, et complètement découragées. Leurs forces morales, comme leurs forces physiques, sont si épuisées, qu'avec une armée qui se trouverait dans des dispositions aussi déplorables, on ne pourrait absolument rien entreprendre, quand même elle serait égale et même supérieure en nombre à l'ennemi.

» Comme nos échecs ont entraîné une immense disproportion de forces à notre désavantage, une entreprise, quelle qu'elle soit, engagerait de très graves responsabilités envers Votre Majesté.

» La confiance des hommes dans leurs supérieurs et dans leurs propres forces physiques est complètement perdue; la première, à la suite de dispositions inopportunes qui leur ont porté les plus grands coups ; la seconde, parce que depuis l'ouverture de la campagne nos soldats ont toujours

1. *Œstreichische militärische Zeitschrift*, 1836, t. IV, p. 221.

été battus sans avoir jamais remporté aucun succès sur l'adversaire ; ils ont été éprouvés par tant de malheurs que maintenant ils jugent inutile de combattre et considèrent l'ennemi comme invincible. Les fatigues de toutes sortes qu'ils doivent endurer à cette époque de l'année, alors que depuis si longtemps ils n'ont rien vu tourner à leur avantage, les ont amenés à un tel degré d'hébètement, d'indifférence et d'abattement, qu'ils ne demandent plus qu'une chose, le repos, et qu'ils cherchent à se le procurer de n'importe quelle façon. Aussi beaucoup d'entre eux se sont laissé prendre ; beaucoup ont disparu de leur régiment et rôdent autour de lui ; beaucoup brisent volontairement leur fusil pour se rendre indisponibles ; d'autres le jettent. Bref la troupe n'attend même plus l'ennemi : il n'y a plus moyen de la faire tenir.

» L'armée se trouve dans un état qui dépasse en misère tout ce qu'on peut imaginer et qui confine à la débandade et au désespoir ; le désordre, l'indiscipline, l'insubordination règnent déjà au plus haut degré ; il s'ensuit des excès de toutes sortes, dont souffrent les populations. Dans l'état actuel des choses, il n'y a d'autre remède que de s'employer de toutes ses forces à insuffler à la troupe un autre esprit, d'autres dispositions morales, et chercher à conduire la retraite de façon à éviter — ce qui a eu lieu chaque jour jusqu'à présent — que les troupes ne soient exposées à des combats inutiles comme ceux de ces derniers temps, où tant d'hommes ont été sacrifiés sans nécessité.

» Je me retirerai aussi lentement et aussi prudemment que possible vers Vienne en repassant l'Enns... Je supplie Votre Majesté de faire donner par le Conseil aulique des ordres pour que des vivres soient préparés pour les troupes dans cette direction de marche. Il faut d'autant plus s'en préoccuper que dès maintenant les communications avec la Bohême par Linz sont interrompues ; on ne peut donc pas compter sur des secours en vivres de ce côté... ».

L'archiduc Charles terminait sa lettre en demandant à l'Empereur un entretien qu'exigeaient impérieusement les circonstances et l'état lamentable de l'armée qu'il voulait voir renforcée et pourvue de ce qui lui était nécessaire. Il offrait même d'aller à Vienne pour quelques heures [1].

Une des premières mesures de l'archiduc Charles fut d'éloigner de l'armée le général von Lauer, qui d'ailleurs fut définitivement mis à la retraite le 4 mars 1801 [2].

L'Empereur était très préoccupé non seulement des progrès rapides de Moreau, mais encore de la situation de l'armée autrichienne d'Italie, dont les derrières pouvaient être découverts, en raison de la direction de retraite qu'avait adoptée l'archiduc Jean. L'Empereur pensait que le mouvement rétrograde eût dû s'effectuer, à partir de Salzburg, vers le Tyrol plutôt que vers la Traun. « Maintenant, écrivait-il, les communications avec le Tyrol sont coupées, et qui sait quelle retraite Hiller sera forcé de faire? Si, par suite de cette retraite, les derrières du corps Vukassovich étaient menacés, l'ennemi, qui jusqu'à présent est demeuré inactif en Italie..., pourrait bien tout à coup marcher vers le Tyrol, et, après avoir dispersé le corps Vukassovich, forcer l'armée d'Italie à se replier.

» Nous pouvons peut-être compter sur des avantages en Italie; en tout cas, une retraite dans les circonstances actuelles aurait les suites les plus inquiétantes pour ma monarchie. Aussi tu chargeras Hiller, s'il ne peut se retirer vers la Carinthie et rester ainsi en liaison avec l'armée d'Italie, de se replier sur le corps de Vukassovich ; il couvrira ainsi les derrières de

1. L'archiduc Charles à l'Empereur, Steinerkirchen, 19 décembre [K. K. Archiv, XII, 567 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 490-492)]. Le tableau tracé par l'archiduc n'était pas exagéré : « On n'a jamais vu une déroute comme celle de l'armée autrichienne depuis l'affaire du 3 à Hohenlinden, écrivait Condé... Il est impossible de se faire une idée du désordre, de la confusion, du découragement, de l'effroi qui ont régné dans cette armée... » [Condé à Louis XVIII, Kapfenberg, 6 janvier 1801 (Boulay de la Meurthe, *Correspondance du duc d'Enghien*, t. I, p. 11)].

2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 385.

l'armée d'Italie, ce qui est de la plus haute importance. Il va de soi que si l'ennemi te suivait et ne menaçait pas beaucoup le Tyrol, ce qui me semble peu probable, Hiller et Auffenberg réunis mettront tout en œuvre pour l'empêcher de pousser plus avant, en menaçant ses communications...

» Je te recommande surtout de couvrir les derrières de l'armée d'Italie.

» J'attends avec impatience des nouvelles de l'armée et de tes projets. Dis-moi aussi où en est la légion en Bohême et en Moravie. D'ici, je peux, en cas d'extrême besoin, t'envoyer encore 20.C00 « insurgés » que je ferai venir de Hongrie, trois ou quatre bataillons et huit escadrons de cavalerie. Les « insurgés » ne sont certainement pas ce qu'ils devraient être; mais, dans le besoin, on fait flèche de tout bois.

» En règle générale, arrête l'ennemi autant que tu le pourras, pour gagner du temps, et ne te laisse aller à aucun engagement décisif où tu ne serais pas sûr du succès.

» Si tu crois qu'il est temps de mettre Vienne en état de défense, envoie-moi le feld-maréchal-lieutenant Zoph et le général-major de Vaux avec les ingénieurs nécessaires[1] ».

Les ordres donnés par Moreau pour la journée du 28 frimaire (19 décembre) avaient pour objet la convergence sur Wels des colonnes du centre et de l'aile gauche. Richepance, suivi par Decaen, devait s'y porter par Lambach et la vallée de la Traun; Grouchy constituerait la réserve en poussant jusqu'à Lambach[2]. « Il faut, écrivait Lahorie à Decaen, achever l'armée ennemie par des marches non interrompues ». Grenier, partant de Ried, déboucherait sur Wels par la route de Schärding; il lui était prescrit de hâter son mouvement, s'il entendait le

1. L'Empereur à l'archiduc Charles, Vienne, 18 décembre [K. K. Archiv, XII, 566 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 488-490)].
2. Lahorie à Richepance, à Decaen, à Grouchy, Frankenmarkt, 27 frimaire.

bruit d'un engagement à Wels [1]. Enfin, Lecourbe, dont la tête de colonne, retardée par les mauvais chemins, n'avait atteint que Schörfling au lieu de Gmunden, devait se diriger sur Kremsmünster. Moreau lui recommandait de ne pas se compromettre, parce qu'il était possible que la masse des forces ennemies, particulièrement l'infanterie, suivît la route de Wels à Steyer [2]. Lecourbe, n'ayant pas reçu cet ordre en temps utile, prit, le 28 au matin, l'initiative de pousser les troupes le plus loin possible sur Kremsmünster et Kirchdorf; il entrait ainsi parfaitement dans les vues du général en chef [3].

Le 28 frimaire (19 décembre), la division Richepance se mit en marche avant le jour, par la grande route de Wels. La brigade Drouet [4], qui se trouvait en tête, avec les 1er et 11e chasseurs et le 5e hussards, rencontra l'ennemi à l'ouest de Lambach, à l'embranchement des routes de Ried et de Schwanenstadt. Meczery avait pris position en ce point, à cheval sur la chaussée; un bataillon occupait les ponts de Lambach et de Stadl [5]. Le combat s'engagea de suite avec une certaine violence, et les troupes autrichiennes firent d'abord bonne contenance, exécutant même des charges de cavalerie dès que l'infanterie française devenait trop pressante. Les brigades Sahuc et Sarrut arrivaient et allaient se déployer dans la plaine derrière la gauche de la première ligne, « lorsque nos soldats, las de cette résistance opiniâtre, courent à l'ennemi, l'enfoncent et le jettent sur Lambach, où on lui prend 1.200

1. Moreau à Grenier, Frankenmarkt, 27 frimaire.
2. Moreau à Lecourbe, Frankenmarkt, 27 frimaire; Bulletin historique de l'armée. — Le retard dont il s'agit semble incomber aussi à une négligence de Montrichard : « Si vous aviez exécuté les ordres que vous aviez hier, vous auriez fait peut-être 2.000 à 3.000 prisonniers des corps battus à Vöcklabruck et qui ont passé ici pendant la nuit. Je vous invite à ne pas me mettre dans le cas de marcher à la tête de votre division à l'avenir » (Lecourbe à Montrichard, Gmunden, 28 frimaire).
3. Lecourbe à Moreau, Gmunden, 28 frimaire.
4. Cette brigade comptait à peine 2.500 hommes (Richepance à Moreau, Steyer, 1er nivôse, 10 h. 30 matin).
5. Rapport sur l'affaire du corps du général Meczery, 19 décembre (K. K. Archiv, XII, 366).

hommes, la plupart de cavalerie[1] ». L'élan de nos troupes est tel que des chasseurs du 1er bataillon de la 14e légère et des grenadiers de la 27e de ligne traversent Lambach et parviennent près du pont sur la Traun qu'ils ont la présence d'esprit de barricader en renversant plusieurs voitures d'équipage. Ils reprennent ensuite leurs fusils et ouvrent le feu sur cette foule de cavaliers, de fantassins « qui, mêlés, pressés, confondus, ne peuvent ni avancer ni reculer[1] ». Fort heureusement pour une partie des troupes autrichiennes, la route de Wels était encore libre ; les unités qui n'étaient pas trop engagées dans Lambach s'enfuirent dans cette direction. Le reste fut tué, blessé ou pris. Le général Meczery, le colonel Harsany, le prince de Liechtenstein et une trentaine d'officiers de tout grade étaient parmi les prisonniers. Le 2e uhlans et le régiment Meszaros étaient réduits à 300 chevaux. Les Grenz Husaren n'étaient plus que 180[2]. Quelques bouches à feu restèrent entre les mains de la division Richepance : le sous-lieutenant Spinger notamment s'empara de l'une d'elles, la troisième depuis le commencement de la campagne[3].

« Mes troupes sont étonnantes, écrivait Richepance... Le 5e de hussards, les 1er et 20e de chasseurs, tantôt soutenant, tantôt soutenus du 1er bataillon de la 14e légère et de deux bataillons de la 27e de ligne, ont rivalisé de courage avec cette infanterie, et ce n'est pas peu dire[4] ».

Les fractions autrichiennes qui avaient passé la Traun mirent le feu au pont, qui avait été enduit de goudron et recouvert de fascines. Mais quelques soldats de la 14e légère,

1. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse. — Cf. Richepance à Moreau Steyer, 1er nivôse.
2. Schwarzenberg à l'archiduc Charles, Steinerkirchen, 19 décembre (K. K. Archiv, XII, 373).
3. Rapport de Dessolle; Rapport de Richepance à Moreau sur les actions particulières d'éclat qui ont eu lieu dans sa division depuis le 12 frimaire jusqu'au 28 du même mois.
4. Richepance à Moreau, 28 frimaire, 3 h. 30 soir, et Lambach, 7 heures soir.

et, à leur tête, le caporal Pierre Nicolin, se précipitèrent sur le brasier et parvinrent à l'éteindre. Un bataillon de la 27e se forma rapidement sur la rive droite et attaqua vigoureusement une arrière-garde embusquée dans les bois que traverse la route de Wimsbach. « Après trois quarts d'heure d'un combat acharné », les Autrichiens furent chassés de leur point d'appui et mis en déroute, laissant aux mains des Français un convoi d'environ 500 chariots de vivres et de fourrages [1].

Laissant seulement un bataillon et un escadron au pont de Lambach, Richepance se proposait de continuer, avec le gros de sa division, sa marche sur Wels, où on lui assurait que se trouvait groupé « le fort de l'armée autrichienne [2] ». Le mouvement était d'ailleurs conforme aux instructions de Moreau. Mais, un peu plus tard, les renseignements que reçut Richepance lui montrèrent que l'ennemi renonçait à tenir à Wels, sur la rive gauche de la Traun. Il se porta donc sur Wimsbach, à la suite de la colonne battue à Lambach. « Par la position que j'ai prise ce soir, écrivait-il à Moreau, je ferai encore tout ce que vous voudrez, puisqu'il me faudrait très peu de temps pour repasser la Traun au pont de Lambach [3] ».

La division Decaen se mit en marche à 9 heures du matin et se dirigea sur Schwanenstadt et Wels par la grande route. Elle s'établit à l'ouest de Gunskirchen, la droite à la Traun, la gauche vers Irnharting, les avant-postes à trois quarts de lieue de Wels [4].

La division Grouchy stationna à Lambach ; la division d'Hautpoul entre Neumarkt et Friedburg [5].

1. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse; Rapport sur l'affaire du corps du général Meczery, 19 décembre (K. K. Archiv, XII, 366); Bulletin historique de l'armée. — D'après le rapport de Dessolle, qui amplifie souvent les chiffres quand il s'agit de prisonniers ou de captures quelconques, la division Richepance se serait emparée « de plus de 800 voitures chargées de bagages ».
2. Richepance à Moreau, 28 frimaire, 3 h. 30 soir.
3. Richepance à Moreau, Lambach, 28 frimaire, 7 heures soir.
4. Bulletin historique de l'armée.
5. *Ibid.*

A l'aile droite, Lecourbe, ramassant un grand nombre de soldats autrichiens égarés, atteignit Kirchham. Le 9e hussards et un bataillon de la 109e, de la division Montrichard, furent envoyés en reconnaissance sur Vorchdorf, sous le commandement du chef d'escadron Bramas. Un poste ennemi, qui occupait la localité, en fut chassé. L'obscurité empêcha de poursuivre jusqu'à Pettenbach, où l'on poussa pourtant un élément de découverte. Le général Puthod, détaché avec la 94e depuis le 26 frimaire, pour flanquer la droite de la colonne par St. Wolfgang et Ischl, la rejoignit par Gmunden[1].

L'aile gauche s'échelonna sur la route de Ried à Wels, depuis Meggenhofen (division Legrand), par Haag (division Bonnet), jusqu'à Ried (division Ney). Legrand poussa « un fort parti » sur Eferding pour éclairer la route qui longe le Danube. Ney laissa à Altheim un bataillon et deux escadrons, tant pour couvrir la marche des parcs et équipages que pour recueillir, s'il en était besoin, le détachement envoyé sur Schärding et Passau[2].

Enfin, la division Colaud, laissée jusqu'alors à Mühldorf, franchit l'Inn et se dirigea sur Braunau, où elle se joignit à la brigade Joba pour investir la forteresse sur les deux rives de l'Inn. Quant à la division des flanqueurs du général Levasseur, qui se trouvait encore à Neustadt le 27 frimaire, avec un parti de cavalerie à Berngries, elle se dirigea sur Ratisbonne[3].

1. Bulletin historique de la division Montrichard ; Bulletin historique de l'armée.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. Bulletin historique de l'armée.

CHAPITRE IX

Combat de Kremsmünster.

Projet de concentration de l'armée autrichienne vers Steinerkirchen. — Le combat de Lambach oblige l'archiduc Charles à y renoncer. — Démoralisation croissante de l'armée autrichienne. — Marche de Lecourbe sur Kremsmünster, le 29 frimaire. — Combats aux abords de cette ville et dans les rues. — La 109e demi-brigade. — Mouvements de Richepance, de Grouchy et de d'Hautpoul. — Decaen force le passage de la Traun à Wels. — La division Legrand, de l'aile gauche, atteint cette ville. — Pourparlers engagés par l'archiduc Charles. — Moreau préfère accepter ses propositions que de marcher sur Vienne. — Suspension d'armes de quarante-huit heures. — L'archiduc Charles cherche avant tout à gagner du temps.

L'archiduc Charles avait eu l'intention, dans la journée du 19 décembre, de concentrer l'armée autrichienne sur le plateau à l'est de Steinerkirchen, entre la croisée des routes où se trouve l'auberge zur Linde et les pentes qui dominent la vallée de la Traun vers Radhof. Le prince Schwarzenberg prendrait le commandement de l'arrière-garde, dont les troupes seraient réparties entre les généraux de brigade Meczery et Esterhazy. Les divisions devaient faire rétrograder leur artillerie et leurs convois à l'est de Kremsmünster [1].

L'attaque impétueuse de Richepance à Lambach et la déroute qui en fut la conséquence empêchèrent l'exécution de ces prescriptions. L'arrière-garde fut en partie détruite; les débris fuyaient soit vers Wimsbach, soit vers Wels « dans une confusion générale »; les conducteurs des voitures coupaient les traits et emmenaient leurs chevaux à toute allure; « tout galopait ou courait à travers champs [2] ». De son côté, Baillet n'acheva de passer la Traun que le 19 à

1. Dispositions prescrites par l'archiduc Charles, Steinerkirchen, 19 décembre (K. K. Archiv, XII, 372).
2. Schwarzenberg à l'archiduc Charles, Steinerkirchen, 19 décembre (*Ibid.*, XII, 373).

5 heures du matin ; hommes et chevaux étaient épuisés, et les difficultés du terrain furent telles que la réserve d'artillerie ne put faire plus de 3 kilomètres de 11 heures du soir à 7 heures du matin. Baillet fut obligé de la diriger de Vorchdorf par Ried, pour gagner l'auberge zur Linde par des chemins praticables [1]. Schwarzenberg mandait à l'archiduc Charles que « le découragement des troupes était à son comble et, qu'à la première affaire malheureuse, une débandade générale était inévitable [2] ».

Dans ces conditions, l'archiduc Charles renonça à tenir sur le plateau à l'est de Steinerkirchen et donna, dans la soirée du 19 décembre, des ordres pour la retraite sur Kremsmünster. Le mouvement devait se faire, le 20, en deux colonnes à partir de l'auberge zur Linde. A droite, marcheraient le corps de réserve et la division Riesch ; à gauche, les divisions Baillet et Kienmayer. Le grand quartier général serait installé à Sierning. Schwarzenberg, à la tête de l'arrière-garde, chercherait à donner à l'armée un répit d'une journée, celle du 20, pour lui permettre « de se reposer et de se refaire ». Mais il ne devait s'engager dans aucun combat décisif [3].

Selon Jomini, l'arrivée de l'archiduc Charles avait fait « renaître un instant l'espoir dans tous les cœurs [4] ». On pensait qu'il était suivi de renforts et que l'armée pourrait se réconforter et reprendre bientôt une vigoureuse offensive. L'ordre de continuer la retraite le 20 acheva de démoraliser les troupes et de rompre les derniers liens de discipline qui existaient encore. A cette nouvelle, l'insubordination avait

1. Baillet à l'archiduc Jean, Theurwang-sur-l'Alm, 19 décembre, midi (K. K. Archiv, XII, 378).
2. Schwarzenberg à l'archiduc Charles, Steinerkirchen, 19 décembre, 7 h. 30 soir (*Ibid.*, XII, 377).
3. Disposition pour la retraite en arrière de la Krems, Kremsmünster, 19 décembre (*Ibid.*, XII, 381).
4. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 129.

gagné jusqu'aux officiers. L'archiduc Charles, disaient-ils, « n'est qu'une victime de plus qu'on envoie à sa perte : si, loin de sauver l'armée et de la ramener à la victoire, ce prince continue une retraite ruineuse, et ne donne aucune espérance de retour de fortune, de qui pourrait-on désormais attendre des succès ? » Ces arguments parurent sans réplique, et au faible espoir que l'on avait conçu succéda bientôt la consternation [1].

Moreau était parfaitement renseigné sur l'état moral et matériel de l'armée autrichienne, à la fois par la faible résistance des arrière-gardes, par la capture facile de prisonniers, de bouches à feu et de voitures, enfin par les informations des émissaires et les interrogatoires des déserteurs [2]. Ses ordres, pour la journée du 29 frimaire, étaient de franchir la Traün et de poursuivre l'ennemi sans désemparer, afin de ne pas lui laisser le temps de se reconnaître.

Au lever du jour, Lecourbe mit ses trois brigades en marche de Kirchham sur Kremsmünster. Dans son impatience de joindre les Autrichiens, il prit les devants avec les 7e et 9e hussards, culbuta tous les postes d'infanterie et de cavalerie qu'ils avaient placés depuis Vorchdorf jusqu'aux abords de Ried, et fit prisonniers 200 cuirassiers et dragons. A Ried, il se heurta à une colonne d'infanterie et de cavalerie qui semblait vouloir prendre position en ce point. N'ayant sous la main que quelques escadrons, Lecourbe ne put « rien entreprendre » : après deux heures d'escarmouches, cette colonne se replia sur Kremsmünster [3]. A ce moment apparurent les premiers éléments d'infanterie de la division Montrichard. Lecourbe fit aussitôt charger la queue de colonne et renouveler ces attaques à plusieurs reprises en

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 129-130.
2. Rapports militaires des 27 et 28 frimaire.
3. Lecourbe à Moreau, Steyer, 7 nivôse.

la poursuivant jusque sur les hauteurs voisines de Kremsmünster. Les 7e et 9e hussards ramenèrent ainsi 400 à 500 prisonniers. Il était midi environ, et l'on put apercevoir de nombreuses troupes ennemies venant de Lambach et se dirigeant sur Kremsmünster. Elles marchaient d'ailleurs en désordre, surtout l'artillerie et les équipages, qui, sur la longue descente de la route, d'ailleurs couverte de glace et encaissée à l'ouest de la ville, abandonnaient bon nombre de voitures renversées sur la chaussée. Les Autrichiens mirent en batterie cinq ou six bouches à feu, qui, tirant de bas et haut et hors de portée, ne firent aucun mal aux escadrons français.

« J'étais impatient, écrit Lecourbe, de ne point encore avoir d'infanterie ; mais, quelque diligence qu'elle fît, elle ne pouvait encore être arrivée. J'attendis deux heures dans cette impatience de voir défiler devant moi un ennemi en retraite sans pouvoir l'aborder [1] ».

Sur ces entrefaites, les Autrichiens déployèrent de l'infanterie qui obligea les escadrons français à se replier. Mais, lorsqu'une centaine de Manteaux-Rouges voulurent se hasarder à les suivre, ils furent chargés par une fraction du 9e hussards et en partie faits prisonniers.

Enfin déboucha la 109e demi-brigade, tête de colonne de la division Montrichard. Lecourbe jeta aussitôt deux compagnies dans un petit bois et dirigea un bataillon et demi de la même demi-brigade, sous les ordres du commandant Duché, sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi. Puis il forma « deux ou trois petites colonnes d'attaque sur la chaussée, soutenues par trois compagnies de grenadiers de la 109e [2] ».

Tous ces mouvements s'exécutèrent au pas de charge et

1. Lecourbe à Moreau, Steyer, 7 nivôse.
2. *Ibid.* — « Les braves grenadiers de la 109e sont toujours les mêmes ; ils ne connaissent pas d'obstacles » (*Ibid.*).

en très peu de temps. Les Français pénétrèrent dans Kremsmünster ; ils s'emparèrent assez facilement de la ville basse ; mais l'ennemi resta en possession de l'abbaye placée sur une hauteur, où il avait établi quatre pièces « qui foudroyaient à mitraille tout ce qui paraissait ». Quatre autres pièces défendaient le débouché d'un des ponts sur la Krems. Les grenadiers de la 109e, entraînés par les capitaines Morisot, Bernard et Lacoste, enlevèrent le pont, puis les canons. Le sergent-major Chesnel et les grenadiers Buffet et Leroy arrivèrent les premiers sur les pièces. La colonne du commandant Duché entra en ligne à son tour et le désordre dans la colonne autrichienne fut porté « à son comble », car il ne lui restait plus qu'un pont très étroit pour se retirer sur Steyer. Le sous-lieutenant Dubois fit mettre bas les armes à une compagnie entière.

La nuit était arrivée : Lecourbe jugea inutile de faire soutenir l'attaque de l'abbaye; il se contenta de s'établir solidement dans la ville basse et de pousser quelques fractions sur la route de Steyer, par le pont qui était tombé en sa possession. Les Autrichiens laissaient entre ses mains quatre bouches à feu et 1.200 prisonniers. Bon nombre de ceux-ci ainsi qu'un important matériel avaient pu s'échapper, grâce à la fausse nouvelle apportée par le feld-maréchal-lieutenant Merveldt, de la cessation des hostilités[1]. Les troupes de l'aile droite stationnèrent pour la nuit à Kremsmünster et à l'ouest[2].

Tandis que ces événements se passaient aux environs de

1. Rapport de Dessolle du 24 frimaire au 4 nivôse ; Lecourbe à Moreau, Steyer, 7 nivôse; Lecourbe à Moreau, Pettenbach, 29 frimaire, et Salzburg, 9 ventôse. — Merveldt, accompagné d'un courrier se rendant à Lunéville, passa à Kremsmünster et arriva au quartier général de l'armée du Rhin le 29 frimaire à minuit (L'adjudant-commandant Lamarque au lieutenant général Moncey, Wels, 29 frimaire). — Moreau qualifia « d'indécente » la conduite de Merveldt (Moreau à Richepance, Wels, 1er nivôse).

2. Organisation de la division Montrichard, du 29 frimaire :

Brigade de droite (Puthod). — 20e demi-brigade ; 1er et 2e bataillons de la 109e ;

Kremsmünster, la division Richepance marchait de Wimsbach sur ce même point, sans rencontrer de résistance et en faisant environ 500 prisonniers. Elle fut retardée par des coupures que l'ennemi avait faites sur la route et n'atteignit Kremsmünster qu'à la nuit tombante. Sa dernière brigade était encore à Steinerkirchen[1]. La division Grouchy ne put faire qu'une courte étape pour se rendre de Lambach à Steinerkirchen[2]. Ses troupes furent en mouvement de 11 heures du matin à 7 heures du soir pour parcourir 2 lieues : elles vinrent constamment se heurter aux derniers éléments de la division Richepance, qui traînait avec elle de trop nombreux équipages. Grouchy demandait à Moreau de donner des ordres pour les réduire : il jugeait impossible, en raison de ces impedimenta qui obstruaient la route, de soutenir Richepance s'il était attaqué[3]. La division de cavalerie d'Hautpoul s'établit à Vöcklabruck, Schwanenstadt et environs, toujours très en arrière[4].

La division Decaen, qui avait stationné à Gunskirchen, prit les armes le 29 frimaire (20 décembre), à la pointe du jour, pour marcher sur Wels où elle devait passer la Traun et se porter ensuite sur Kremsmünster. A 9 heures, l'avant-garde atteignit Wels et se dirigea vers le pont, qu'elle trouva coupé. L'ennemi y avait laissé une cinquantaine d'hommes en observation, avec la mission de retarder la réparation. Quelques chasseurs du 3[e] bataillon de la 14[e] légère, et à leur tête le capi-

---

1[er] et 2[e] escadrons du 7[e] hussards ; 4[e] escadron du 8[e] hussards ; deux pièces de 8, un obusier, une pièce de 4 de l'artillerie légère.

Brigade du centre (Roussel). — 84[e] demi-brigade ; 3[e] bataillon de la 109[e] ; 11[e] régiment de dragons ; une pièce de 8, deux obusiers, une pièce de 4 de l'artillerie légère.

Brigade de gauche (Lochet). — 94[e] demi-brigade; 23[e] régiment de cavalerie; un pièce de 8, un obusier, deux pièces de 4 de l'artillerie légère.

Cinq bouches à feu de réserve.

1. L'adjudant-commandant Le Normand à Moreau, 29 frimaire, 10 h. 30 matin ; Bulletin historique de l'armée; Lecourbe à Moreau, Pettenbach, 29 frimaire.

2. Bulletin historique de la division Grouchy.

3. Grouchy à Lahorie, Steinerkirchen, 29 frimaire.

4. Bulletin historique de l'armée.

taine Schmidt, parvinrent cependant à gagner la rive droite « en descendant et grimpant d'une arche à l'autre à la faveur des longerons qui avaient été jetés du pont[1] ». Un carabinier de ce bataillon, Jean Massé, parvint le premier sur l'autre rive et fit mettre bas les armes à huit soldats ennemis[2]. Peu à peu des fractions passèrent en barque et l'on parvint en peu de temps à éloigner le détachement autrichien; mais, malgré l'activité des officiers du génie Bodson et Michaud, le pont ne put être réparé qu'à 3 heures de l'après-midi. Decaen se porta immédiatement sur Kremsmünster; mais l'avant-garde n'atteignit Sipbachzell qu'à la nuit. L'ennemi occupait d'ailleurs cette localité. La division Decaen stationna échelonnée entre Leombach et Wels, ayant des reconnaissances sur Neuhofen et sur Ebelsberg[3].

Decaen avait prescrit au chef de brigade Laffon d'envoyer dès le matin un parti sur la route de Linz. Le chef d'escadrons Montholon, du 6e chasseurs à cheval, chargé de cette mission avec une centaine d'hommes, rencontra un fort détachement de cavalerie et d'infanterie ennemies, qui protégeait un convoi, l'attaqua, sabra environ 80 cavaliers et ramena plus de 800 prisonniers et plus de 200 chevaux[4].

A l'aile gauche, la division Legrand, partant d'Aistersheim, se porta sur Wels où elle entra vers 2 heures de l'après-midi, après s'être emparée d'une centaine de prisonniers et de 60 chariots de vivres. Elle s'établit à Marchtrenk, à Pernau (faubourg de Wels) et à Puchberg. Deux régiments de cavalerie et trois pièces d'artillerie légère furent jetés en avant vers Traun. Le 12e régiment de cavalerie fut détaché vers Eferding pour éclairer la direction de Linz. La division

1. Rapport de Decaen à Moreau (sans indication de date et de lieu).
2. *Ibid.* — Voyant que Massé était seul, ces prisonniers s'enfuirent.
3. Rapport de Decaen à Moreau.
4. Le chef d'escadron Montholon au chef de brigade Laffon, commandant le 6e régiment de chasseurs à cheval.

Bonnet stationna à Schmiding, la division Ney à Kematen. L'adjudant-commandant Deplanque, à la tête d'un bataillon, d'un escadron de cavalerie et de 50 dragons, entra à Linz sans résistance et s'y empara de magasins considérables abandonnés par l'ennemi [1].

Répondant le 20 à la lettre impériale du 18, l'archiduc Charles déclarait que son rapport du 19 décembre était encore au-dessous de la vérité, et que la situation de l'armée « ne pouvait être plus mauvaise et plus malheureuse ». Il n'y avait plus d'armée, à proprement parler, mais des débris de bataillons et de régiments dissociés. L'archiduc entrevoyait qu'à la fin du mois de décembre, il serait rejeté sous les murs de Vienne avec quelques fractions débandées. Il ne voyait d'autre ressource que de demander un armistice pour se refaire [2].

Le 29 frimaire (20 décembre), à minuit, le feld-maréchal-lieutenant Merveldt arriva à Wels, au quartier général de l'armée du Rhin, accompagné d'un courrier de cabinet qui se rendait à Lunéville [3].

Il avait reçu de l'archiduc Charles pleins pouvoirs pour conclure un armistice [4], mais il devait s'efforcer d'obtenir que la suspension d'armes ne serait rompue qu'après un délai de deux ou trois jours consécutif à la dénonciation et que les deux armées resteraient sur les positions occupées dans la journée du 20 décembre [5]. Merveldt était en outre porteur d'une lettre du général en chef : suivant Decaen, l'archiduc Charles mandait à Moreau « que d'après les égards et les témoignages d'estime dont ils s'étaient donné des preuves

1. Dispositions militaires de l'aile gauche.
2. L'archiduc Charles à l'Empereur, Kremsmünster, 20 décembre [K. K. Archiv, XII, 568 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 495-496)].
3. Dessolle au Ministre de la guerre, Wels, 29 frimaire ; L'adjudant-commandant Lamarque au lieutenant-général Moncey, Wels, 29 frimaire.
4. L'archiduc Charles à Moreau, 20 décembre [K. K. Archiv, XII, ad 568 c (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 495)].
5. L'archiduc Charles à l'Empereur, Kremsmünster, 20 décembre [K. K. Archiv, XII, 568 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 496)].

pendant la campagne de l'an IV, il était persuadé que le général Moreau accueillerait favorablement la proposition qu'il lui faisait d'une suspension d'hostilités, d'autant mieux qu'il lui donnait l'assurance que sa démarche n'avait d'autre but que de pouvoir enfin parvenir à traiter de la paix[1] ». Decaen, mis au courant de ces ouvertures, demanda à Moreau « s'il était dans son intention d'y avoir égard, tandis que nous étions aussi rapprochés de Vienne, où nous avions la perspective d'arriver sous peu de jours, puisque le reste de l'armée autrichienne ne pouvait plus être un obstacle, et qu'il serait bien glorieux pour lui et pour son armée de faire cette conquête ; que déjà deux fois on avait ainsi interrompu le cours de son succès[1] ». La réponse de Moreau est caractéristique de ses sentiments de patriotisme et de modération : « Mais, Decaen, la conquête de la paix vaut encore mieux, et je suis persuadé que le prince Charles ne se serait pas autant avancé qu'il le fait dans cette circonstance s'il n'avait pas la certitude que l'Empereur ne désavouera pas le motif de sa proposition[1] ».

Comme le fit d'ailleurs observer Moreau, il fallait tenir compte d'autres considérations. Au moment où l'armée du Rhin était si avancée, on n'avait aucune nouvelle des opérations de l'armée d'Italie, commandée par Brune, qui peut-être n'avait pas dépassé le Mincio. On se trouvait déjà sur les derrières de l'armée autrichienne d'Italie. Ne pouvait-elle envoyer un détachement dans le Tyrol pour renforcer les troupes qui l'occupaient déjà ? Cette masse eût été des plus dangereuses pour les communications de l'armée avec la France. On ignorait en outre si Macdonald, avec l'armée des Grisons, avait pu pénétrer dans le Tyrol. On savait enfin qu'Augereau n'était encore qu'à Würzburg[2]. « Ainsi, conclut

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. On retrouve ces considérations très justes dans d'autres documents : Dessolle au Ministre de la guerre, Steyer, 5 nivôse ; Moreau à Reynier, Salzburg, 2 pluviôse ; Moreau à Macdonald, Steyer, 5 nivôse.

Moreau, plus nous avancerons, et plus nous nous engagerons sans appui dans les Etats de l'Autriche, et plus nous nous rapprocherons des forces qu'elle peut encore réunir et concentrer pour arrêter nos succès. Or, puisqu'ils veulent enfin la paix, il vaut beaucoup mieux en traiter au plus tôt que de les réduire au désespoir et nous exposer nous-mêmes aux chances de la guerre, qui peuvent aussi nous devenir contraires[1] ».

Merveldt n'avait pas « de pouvoirs suffisants pour conclure un armistice[2] ». Il obtint pourtant de Moreau, « par considération » pour l'archiduc Charles, la promesse qu'il n'y aurait pendant vingt-quatre heures, à partir du 20 décembre au soir, « aucun mouvement au delà de la Krems[3] ». En rendant compte de ce résultat à l'archiduc, Merveldt concluait en diplomate : « Je ne me presse pas trop d'entamer les négociations, pour gagner au moins la journée d'aujourd'hui, ce qui pourrait manquer si je m'expliquais trop tôt. Je ferai tout mon possible pour obtenir l'Enns et Steyer comme démarcation et pour conserver une sorte de communication avec le Tyrol par Rottenmann[3] ».

A son départ de Paris, Moreau avait été autorisé par le Premier Consul « à faire un armistice, si la maison d'Autriche consentait à traiter sur-le-champ de la paix, sans l'influence de l'Angleterre[4] ».

Le 30 frimaire (21 décembre), Moreau consentit à accorder une suspension d'armes de quarante-huit heures, temps nécessaire à l'archiduc Charles pour recevoir pleins pouvoirs de Vienne et pour savoir si l'Empereur était décidé à faire la paix, quelle que fût « la détermination de ses alliés[5] ».

1. Decaen, *Mémoires inédits*.
2. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse.
3. Le feld-maréchal-lieutenant Merveldt à l'archiduc Charles, Wels, 21 décembre [K. K. Archiv, XII, 417 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 497)].
4. Moreau à Brune, Steyer, 5 nivôse.
5. Moreau à l'archiduc Charles, Wels, 30 frimaire. — Jusqu'alors, Cobenzl avait

Moreau voulait de plus occuper une partie du Tyrol, afin d'assurer la sécurité de ses communications. Enfin, il spécifiait que la marche de l'armée pourrait continuer jusqu'à l'Enns pendant le délai accordé à l'adversaire[1]. L'archiduc, qui, avant tout, cherchait à gagner du temps pour échapper à l'étreinte des Français, attendait avec anxiété la réponse de Moreau au sujet de l'armistice : « Dieu veuille, écrivait-il au duc Albert de Saxe-Teschen, qu'il fasse la faute de l'accepter[2] ! »

---

refusé avec fermeté de traiter sans l'Angleterre [Cobenzl à Thugut, Lunéville 27 décembre 1800 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 353)].

1. Moreau à l'archiduc Charles, Wels, 30 frimaire ; Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse.
2. Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 500, note 3.

CHAPITRE X

Armistice de Steyer.

La retraite de l'armée autrichienne derrière l'Enns. — Continuation de la poursuite dans la journée du 30 frimaire. — L'aile gauche marche sur Enns par la grande route de Vienne. — Mouvements de l'armée du Rhin le 1er nivôse. — L'armée autrichienne se replie sur Amstetten. — A l'expiration de l'armistice, le 3 nivôse, l'armée française reprend sa marche. — L'archiduc Charles a réussi à se mettre hors d'atteinte. — Moreau à moins de 20 lieues de Vienne. — L'armée autrichienne incapable d'une résistance sérieuse. — L'Empereur décidé à conclure la paix indépendamment de l'Angleterre. — Suspension d'armes de Steyer. — La ligne de démarcation. — Dures conditions imposées à l'Autriche. — Raisons invoquées par l'archiduc Charles pour y souscrire. — Traité de Lunéville. — Résultats de la campagne.

Dans la soirée du 20 décembre, l'archiduc Charles donna des ordres pour la retraite derrière l'Enns. L'armée, formant deux colonnes, devait s'ébranler le 21 à 6 heures du matin[1]. A droite, les divisions Baillet et Kienmayer, suivant la grande route de Kremsmünster à Steyer, franchiraient l'Enns sur le pont de bois de cette dernière ville. A gauche, le corps de réserve et la division Riesch, passant par Droissendorf et Pachschallern, utiliseraient un pont de bateaux construit sur l'Enns à hauteur de Gleink. L'arrière-garde, sous les ordres de Schwarzenberg, devait se maintenir « aussi loin que possible de l'armée » et s'efforcer, si elle était contrainte de céder le terrain, de ne pas reculer au delà des plateaux situés à l'est de Hall. L'archiduc Charles faisait des recommandations pour obtenir une certaine discipline dans les colonnes : « Les généraux veilleront surtout à ce que, dans les défilés, les hommes marchent régulièrement... Le règlement et l'expérience fournissent assez de moyens ; mais l'exécution demande

1. L'armée autrichienne campa, le 20 au soir, en deux points : Eisengarten et Strasswirthshaus, qui ne sont pas portés sur la carte au 1/75.000 de l'état-major autrichien.

la présence et une activité inlassable de la part des chefs. Le devoir et l'honneur l'exigent; aussi je compte sur les plus grands efforts de tous pour obtenir l'ordre et la cohésion dans chaque colonne[1] ».

D'après un rapport d'émissaire, ces prescriptions furent peu observées : « L'armée autrichienne marcha sur Steyer dans un tel désordre qu'il fut impossible de dénombrer les régiments dont elle était composée il y a quinze jours[2] ».

Le 30 frimaire (21 décembre), l'armée du Rhin reprit sa marche vers l'Enns. Le général Lecourbe se porta sur Steinbach, afin de pouvoir passer la Steyer et l'Enns en amont de Steyer et de tourner ainsi la ligne de défense que les Autrichiens prendraient derrière l'Enns. Il établit ses troupes de manière à pouvoir se porter sur Steyer dès la matinée du lendemain[3].

Richepance quitta, au point du jour, ses bivouacs des environs de Kremsmünster et se dirigea sur l'Enns, serrant de près les Autrichiens, qui, dans leur retraite précipitée, abandonnèrent près de 2.000 prisonniers, 14 pièces de canon, environ 100 caissons de munitions et près de 200 chariots attelés à quatre chevaux. A 6 heures du soir, Richepance occupait Steyer, où l'avaient devancé d'ailleurs les chasseurs de la 14ᵉ chargés de s'emparer de suite du pont de l'Enns, que l'on trouva à peine endommagé[4].

Schwarzenberg, après avoir fait les plus grands efforts pour sauver son matériel, passa sur la rive droite. « Je ne conçois pas, écrivait dans la soirée Richepance à Moreau, comment, d'après tout ce dont je suis témoin, l'ennemi n'en passe pas

1. Disposition pour la retraite derrière l'Enns, Sierning, 20 décembre (K. K. Archiv, XII, 386).
2. Rapport d'émissaire du 1ᵉʳ nivôse.
3. Lecourbe à Moreau, Steyer, 7 nivôse; Bulletin historique de l'armée.
4. Richepance à Moreau, Steyer, 30 frimaire. — Schwarzenberg déclare n'être arrivé à Steyer qu'à 7 h. 30 du soir [Schwarzenberg à l'archiduc Charles, Steyer, 21 décembre (K. K. Archiv, XII, 404)].

partout où vous voulez, et comment il ne se hâte pas de conclure un armistice [1] ».

Le grand nombre de prisonniers et les captures considérables en voitures de toute sorte occasionnèrent dans la ville de Steyer un si grand désordre que Richepance, inquiet d'un retour offensif des Autrichiens, fit prier Grouchy de se rapprocher de lui le plus possible dès le lendemain matin. De Steinerkirchen, Grouchy s'était porté sur Mengersdorf, au nord-est de Hall [2]. La division de cavalerie d'Hautpoul occupa Wels, Lambach et les environs [3].

La division Decaen, prévenue un peu tard de la reprise du mouvement, ne fit qu'une courte étape pour venir s'établir entre Kematen et Neuhofen. Son avant-garde poussa à 6 kilomètres au sud-est de cette dernière localité, sur la route de Steyer. Des partis furent envoyés jusqu'à Enns et Ebelsberg [4].

Le même jour (30 frimaire), l'aile gauche se dirigea sur Enns par la grande chaussée de Vienne. La division Legrand, partant de Marchtrenk, se porta jusqu'à hauteur d'Ebelsberg où elle devait franchir la Traun. Les sapeurs, qui marchaient en tête de la colonne, trouvèrent le pont coupé et défendu par quelques cavaliers qui avaient mis pied à terre. Tandis qu'une partie d'entre eux attaquaient les Autrichiens, les autres s'efforçaient de réparer le pont. Mais, sur ces entrefaites, on trouva un gué en amont. Le 16e régiment de chasseurs l'utilisa aussitôt, força l'ennemi à abandonner Ebelsberg et le poursuivit jusqu'à Rohrbach. Chargé à son tour par la cavalerie autrichienne supérieure en nombre, le 16e chasseurs se replia

1. Richepance à Moreau, Steyer, 30 frimaire.
2. Bulletin historique de l'armée. — La carte au 1/75.000 de l'état-major autrichien porte Klein-Mengersdorf et Ober-Mengersdorf, sans que le Bulletin distingue entre les deux localités d'ailleurs assez voisines.
3. Bulletin historique de l'armée. — Grouchy avait déjà reçu de Lahorie l'ordre d'appuyer Richepance en cas de besoin (Lahorie à Grouchy, Wels, 29 frimaire).
4. Decaen à Moreau, Neuhofen, 30 frimaire.

« dans le plus grand ordre et en disputant le terrain pied à pied » jusqu'à ce qu'il rencontrât les têtes de colonnes d'infanterie. L'ennemi rétrograda alors sur Enns, abandonnant 340 prisonniers. Dans la soirée, un bataillon de la 16e demi-brigade et le 12e régiment de cavalerie, détachés sur Enns, prirent possession de cette ville que l'ennemi avait évacuée depuis midi et où l'on trouva des magasins immenses[1]. La division Legrand prit ses cantonnements échelonnés de Rohrbach à Neubau par Ebelsberg. La division Ney s'établit aux environs de Wels ; la division Bonnet alla cantonner à Eferding[2].

Un équipage de ponts, sous les ordres du capitaine Nègre, comprenant dix-huit pontons et leurs agrès, six bateaux, une nacelle, une forge et deux haquets de rechange, avait suivi l'armée en se maintenant à un jour de marche du quartier général. Le 30 frimaire, il stationnait à Lambach[3].

Mettant à profit le répit que lui laissaient les Français, l'archiduc Charles, dont le quartier général était à Salaberg, donna pour le 22 décembre des instructions pour la retraite sur Strengberg. Le mouvement devait se faire en deux colonnes : divisions Baillet et Kienmayer à droite ; corps de réserve et division Riesch à gauche. L'arrière-garde, aux ordres du prince de Schwarzenberg, se maintiendrait le plus longtemps possible sur la rive droite de l'Enns, près de Steyer, ce qui, selon l'archiduc, lui serait d'autant plus facile que tous les ponts de la Steyer et de l'Enns auraient été coupés ou détruits et ne pourraient être rétablis qu'avec les plus grandes difficultés. Le commandant en chef recommandait à nouveau de veiller à l'ordre et à la cohésion des colonnes[4].

1. Mathieu-Faviers au Ministre de la guerre et à Moreau, Kremsmünster, 3 nivôse.
2. Bulletin historique de l'armée du Rhin ; Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. Éblé à Nègre, 26 frimaire ; le même au même, Wels, 29 et 30 frimaire.
4. Disposition pour la retraite de Steyer à Strengberg, Salaberg, 21 décembre (K. K. Archiv, XII, 403).

Merveldt rejoignit le quartier général autrichien le 22 décembre, vers midi. Les quarante-huit heures d'armistice accordées par Moreau comptaient à partir de ce moment[1]. L'archiduc mit Schwarzenberg au courant de la situation et lui fit connaître la condition restrictive imposée par le général français : pendant ces quarante-huit heures, les troupes impériales ne pourraient s'opposer à ce que l'avant-garde de l'armée adverse franchît l'Enns.

« L'ennemi, écrivait l'archiduc, quand il a exprimé ce désir, supposait que les ponts de l'Enns existaient encore. Vous pourriez peut-être, si le commandant de l'avant-garde ennemie demande le libre passage, faire en sorte qu'il se contente d'occuper la rive gauche pendant les quarante-huit heures de l'armistice. Mais s'il veut absolument passer l'Enns avant que les quarante-huit heures soient écoulées, vous laisserez passer son avant-garde et lui abandonnerez la rive droite. Dans ce cas, vous ferez observer l'ennemi par de légers postes de cavalerie, et, avec votre avant-garde, vous irez vous établir dès demain à Haag où vous attendrez mes ordres[2] ».

La route de Strengberg à Amstetten était absolument encombrée par une multitude de voitures, et l'armistice allait permettre d'en évacuer une grande partie[3]. L'archiduc Charles considérait d'ailleurs comme inacceptables les conditions de Moreau relatives au Tyrol, et il les aurait immédiatement rejetées si les circonstances n'avaient impérieusement exigé qu'il fît tout pour gagner du temps, dérober une marche,

1. L'archiduc Charles à Moreau, Strengberg, 22 décembre, midi [K. K. Archiv, XII, ad 572 b (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 500)].
2. L'archiduc Charles à Schwarzenberg, Strengberg, 22 décembre, 3 h. 30 soir (K. K. Archiv, XII, 447).
3. L'archiduc Charles au Conseil aulique, Strengberg, 22 décembre (*Ibid.*, XII, 440).

sauver son artillerie et ses convois, et donner quelque repos à ses troupes[1].

Le 1er nivôse au matin (22 décembre), Lecourbe quittait Steinbach pour continuer sa marche en avant et passer l'Enns à Steyer, lorsqu'il reçut l'avis qu'un armistice de quarante-huit heures avait été conclu. Il fit stationner ses troupes à Steyer et à l'ouest, occupa cette ville et poussa une avant-garde sur la rive droite, afin de pouvoir déboucher sans retard à l'expiration de la trêve. Conformément aux ordres de Moreau, la division Montrichard prit ses dispositions pour manœuvrer par sa droite en suivant la route de Steyer à Leoben[2].

La division Richepance se maintint à Steyer[3] ; la division Decaen conserva également ses emplacements de la veille, prête à se porter soit sur Steyer soit sur Enns ; la division Grouchy renvoya une brigade à Kremsmünster, afin d'avoir de meilleurs cantonnements, mais elle poussa sur Steyer le 4e hussards et la 108e demi-brigade, afin de soutenir éventuellement Richepance[4].

A l'aile gauche, la division Legrand, échelonnée la veille de Rohrbach à Neubau, se mit en marche dès 6 heures du matin dans la direction d'Enns. A la nouvelle de l'armistice, elle cantonna depuis Enns, où s'établirent deux bataillons avec le quartier général, jusqu'à Ebelsberg exclus. A Tillisburg, un détachement de 80 hommes s'empara de 3.000 fusils, 3.500

---

1. L'archiduc Charles à l'Empereur, Strengberg, 22 décembre (K. K. Archiv, XII, 572).

2. Bulletin historique de l'armée, du 1er au 10 nivôse ; Moreau à Lecourbe, Wels, 30 frimaire ; Lecourbe à Montrichard, Kremsmünster, 1er nivôse, 2 heures matin. — Dans cette lettre à Montrichard, Lecourbe disait : « Donnez les ordres les plus précis pour que les troupes ne commettent aucun excès dans les communes que l'ennemi aura évacuées devant votre ligne, afin de vous procurer des ressources momentanées ».

3. Par ordre de l'archiduc Charles, les Autrichiens aidèrent les sapeurs de Richepance à réparer le pont (Richepance à Moreau, Steyer, 2 nivôse).

4. Richepance à Moreau, Steyer, 1er nivôse, 10 h. 30 matin ; Decaen à Moreau (sans indication de date et de lieu) ; Grouchy à Lahorie, Mengersdorf, 1er nivôse, 1 heure matin.

carabines de hussards, 2.200 paires de pistolets, 110 carabines à deux coups, 110 lances et une grande quantité d'accessoires.

La division Ney, passant la Traun à Ebelsberg, s'établit le long de la rive gauche de l'Enns, au nord de Steyer, jusqu'à son confluent avec le Danube. La division Bonnet, venant d'Eferding, stationna sur la rive gauche de la Traun à Linz et dans les localités au sud-ouest[1]. Legrand et Ney firent travailler très activement au rétablissement du pont d'Enns, détruit par les Autrichiens. Ney poussa une avant-garde sur la rive droite par les gués de Kronstorf et d'Enns, et au moyen de bateaux[2].

Le lieutenant-général Sainte-Suzanne, qui couvrait vers le nord, vis-à-vis de Klenau, la ligne de communication de l'armée[3], reçut l'ordre de porter ses troupes à Passau; de démolir les fortifications de Mühldorf, Burghausen, Wasserburg et Kraiburg; enfin de détruire les ponts du Danube entre Ratisbonne et Linz[4].

Le 2 nivôse (23 décembre) toute l'armée conserva ses emplacements, sauf la division Decaen qui, « pour entrer en ligne », se porta de Kematen et de Neuhofen sur Steyer où elle franchit l'Enns et s'établit sur la rive droite en poussant une avant-garde dans la direction de Haag. La division de cavalerie d'Hautpoul vint stationner à Ebelsberg[5].

Lecourbe reçut des instructions en vue d'une reprise des hostilités. « Placé sur l'Enns, lui mandait Moreau, entre les routes de Rottenmann et celle de Radstadt, vous êtes destiné

1. Bulletin historique de l'armée; Dispositions militaires de l'aile gauche. — « Je vous réponds, écrivait Grenier la veille, que la moitié de mon corps d'armée sera demain sur l'Enns et le restant à Ebelsberg » (Grenier à Moreau, Linz, 30 frimaire).

2. Grenier à Moreau, Linz, 1er nivôse.

3. Il avait alors sous ses ordres dix-huit bataillons et vingt escadrons.

4. Moreau à Sainte-Suzanne, Wels, 1er nivôse (trois lettres), et Wels, 2 nivôse.

5. Bulletin historique de l'armée.

à couvrir sur ces débouchés et le flanc droit de l'armée et Salzburg, point auquel ces chaussées viennent aboutir. Vous serez également en mesure d'être instruit, à temps pour l'armée, des détachements que l'ennemi pourrait faire faire sur nous de son armée en Italie, supposé que la nôtre lui en laisse les moyens. Cette position a encore l'avantage de donner une offensive sur la gauche de l'ennemi, puisque, par Leoben et Bruck, on n'a qu'un mouvement très court à faire pour tourner la ligne de la Traisen. Votre position seule peut le déterminer à ne pas la tenir[1]... ».

Tandis que l'armée française se reposait dans la journée du 23 décembre, l'archiduc Charles donnait, le même jour, des instructions pour la retraite de Strengberg sur Amstetten, qui devait commencer à 11 heures du matin. L'axe du mouvement était la grande route qui réunit ces deux localités : une première colonne, composée du corps de réserve et de la division Riesch, devait marcher au sud de la chaussée ; une deuxième colonne, comprenant les divisions Kienmayer et Baillet, cheminerait au nord de cette même chaussée, celle-ci étant réservée pour les voitures et l'artillerie de toute l'armée. L'arrière-garde, renforcée par la brigade La Tour et un régiment de dragons, et toujours commandée par Schwarzenberg, suivrait l'itinéraire Salaberg, Haag, Strengberg, sauf les unités laissées vers Steyer, qui gagneraient directement Amstetten. Le grand quartier général s'établirait dans cette dernière ville[2]. A part un combat à l'est d'Enns[3], le mouvement s'exécuta sans incident, mais dans la plus grande confusion[4].

1. Moreau à Lecourbe, Wels, 2 nivôse.
2. Disposition pour la marche de Strengberg sur Amstetten, 23 décembre (K. K. Archiv, XII, 449) ; l'archiduc Charles à Schwarzenberg, Strengberg, 23 décembre, 7 heures matin (*Ibid.*, XII, 450).
3. Voir *infra*, p. 371.
4. Rapport d'émissaire du 3 nivôse.

Les quarante-huit heures d'armistice étant expirées, l'armée française se remit en marche le 3 nivôse au matin (24 décembre).

D'après les instructions de Moreau, la division Montrichard, du corps de Lecourbe, franchit l'Enns à Steyer et, remontant cette rivière, atteignit Losenstein ; dans la soirée, ses troupes s'échelonnaient entre cette localité et Steyer. Gudin, resté à Salzburg, devait être renforcé par quatre bataillons envoyés par Molitor à marches forcées ; il se porterait avec trois ou quatre bataillons sur Radstadt pour seconder Lecourbe, tout en maintenant le général Laval à Salzburg et Reichenhall avec quatre ou cinq bataillons, afin d'observer les débouchés du Tyrol. Laval opérerait de concert avec la division Molitor, qui s'étendait entre le Lech et l'Inn, la droite à Langen (Bregenz-Wald), le centre à Murnau, la gauche à Rosenheim[1]. Déjà Lecourbe entrevoyait une manœuvre qui devait avoir une grande influence sur un autre théâtre d'opérations : « Peut-être que, renforcé par une division, écrivait-il à Molitor, je me porterai par Leoben sur Klagenfurt pour obliger l'armée autrichienne d'Italie à évacuer[2] ».

Au centre, Richepance, se dirigeant sur l'Ybbs[3], atteignit Seitenstetten et établit ses avant-postes non loin de cette rivière, à Aschbach, Krennstetten, Biberbach. D'après tous les renseignements recueillis, l'ennemi s'était jeté vers Amstetten et paraissait « vouloir ne marcher que sur une seule

1. Bulletin historique de l'armée; Lecourbe à Gudin et à Molitor, Steyer, 4 nivôse ; Montrichard à Lecourbe, Ternberg, 3 nivôse.

2. Lecourbe à Molitor, Steyer, 4 nivôse.

3. Le Bulletin historique de l'armée porte par erreur que Richepance franchit l'Enns à Enns, ce qui, pour atteindre Seitenstetten, lui aurait fait accomplir une marche de près de 50 kilomètres. Il est d'ailleurs certain que Richepance a cantonné le 3 nivôse à Seitenstteten, ainsi qu'en témoigne une lettre adressée de ce point à Moreau, dans la soirée du 3. — Les *Mémoires inédits* de Decaen confirment indirectement le passage de Richepance à Steyer.

colonne jusqu'à la position de St. Pölten[1] ». Si les Autrichiens se proposaient d'y tenir, Richepance prévoyait déjà qu'il pourrait les déborder par le sud, en se portant sur Purgstall[1].

La division Decaen dut attendre l'écoulement, au pont de Steyer, des divisions Montrichard et Richepance ; aussi ne fit-elle qu'une courte étape : l'avant-garde s'établit à Salaberg, le gros autour de Steyer[2]. La division Grouchy conserva ses emplacements de la veille. La division de cavalerie d'Hautpoul vint à l'ouest d'Enns et se prépara à franchir l'Enns le 4 nivôse au matin[3].

A l'aile gauche, la division Ney déboucha d'Enns le 3 nivôse au jour et se forma dans la plaine à l'est d'Ennsdorf. Une arrière-garde autrichienne paraissant « vouloir défendre la chaussée à hauteur des bois derrière Rems », Ney l'attaqua aussitôt. Le 25e régiment de chasseurs exécuta plusieurs charges vigoureuses, « parfaitement secondé par l'infanterie de la 15e demi-brigade qui le suivait au pas de course ». L'ennemi, culbuté, laissa entre les mains des Français 80 prisonniers et une centaine de chevaux. Il parut vouloir offrir une nouvelle résistance sur les hauteurs de Strengberg, mais se retira bientôt sur l'Ybbs. L'adjudant-commandant Ruffin le poursuivit avec l'avant-garde jusqu'à Oed, où il s'arrêta et stationna avec des avant-postes depuis l'Ybbs à hauteur d'Ulmerfeld, par Zeillern, jusqu'à Ardagger au bord du Danube. Le reste de la division Ney s'établit à Strengberg. La division Legrand, qui avait suivi la précédente, stationna au nord de Strengberg. Enfin la division Bonnet vint à Rems[4].

L'adjudant-commandant Deplanque, chargé du comman-

1. Richepance à Moreau, Seitenstetten, 3 nivôse, 7 heures soir.
2. Bulletin historique de la division Decaen, du 22 brumaire au 3 nivôse.
3. Bulletin historique de l'armée.
4. Dispositions militaires de l'aile gauche; Grenier à Moreau, Enns, 3 nivôse.

dement de la place de Linz, ayant appris qu'une partie du corps de Klenau marchait sur Passau pour y franchir le Danube, en avisa le général Grenier. On dirigea immédiatement sur Linz quatre compagnies d'infanterie, le reste du 17e régiment de cavalerie[1], un escadron des 5e et 16e chasseurs. Ces deux derniers escadrons eurent pour mission « d'éclairer le pays situé entre la rive droite de l'Inn, depuis Passau, jusqu'à Linz[2] ». Ils s'établirent à cet effet à Peuerbach, d'où ils poussèrent de forts détachements sur les routes de Passau, Schärding et Braunau. « Ces détachements se placèrent sur ces routes par échelons et devaient au besoin se replier sur Peuerbach, point de leur rassemblement et où étaient restés 50 chevaux pour les recevoir. Ces mesures étaient d'autant plus nécessaires qu'elles ne permettaient à l'ennemi de faire aucun mouvement sans que nous en fussions prévenus et qu'elles assuraient encore la marche du grand parc d'artillerie, qui avait reçu l'ordre de la continuer sur Ebelsberg[3] ».

D'Amstetten, l'archiduc Charles avait ordonné la retraite sur Kemmelbach, au sud d'Ybbs. Le quartier général devait être transféré à Erlauf. L'armée impériale était désormais hors d'atteinte. « Nous obtînmes, pour notre grand bonheur, un armistice de quarante-huit heures, écrivait l'archiduc le 25 décembre. En attendant, j'ai gagné deux marches sur l'ennemi. Le 24, les hostilités recommencèrent, et l'ennemi ne put plus m'entamer[4] ».

Moreau ne se dissimulait pas qu'il n'était plus guère possible de rejoindre l'archiduc Charles. « Puisque l'armée ennemie nous a échappé, écrivait Dessolle, le général en

1. Il avait déjà un escadron à Linz.
2. Dispositions militaires de l'aile gauche.
3. *Ibid.*
4. L'archiduc Charles au duc Albert de Saxe-Teschen, Loosdorf, 25 décembre [E. A. A., original (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 507)].

chef pense qu'au lieu de la poursuivre, sans pouvoir désormais la rejoindre, il vaut mieux nous assurer sur la pointe que nous faisons en avant des autres armées de la République, que d'aller chercher la gloriole d'avoir brûlé quelques maisons des faubourgs de Vienne[1] ». En attendant les progrès de l'armée d'Italie, Moreau prit donc le parti de marquer un temps d'arrêt. Lecourbe, avec quatre ou cinq bataillons et deux régiments de cavalerie, se porterait vers la haute vallée de l'Enns, observant les routes de Leoben, Rottenmann, Radstadt, et poussant des détachements sur Leoben, Bruck, Judenburg, Klagenfurt. L'aile gauche et le centre prendraient position sur l'Ybbs avec des avant-postes sur l'Erlauf et des partis en avant de cette dernière rivière. Sainte-Suzanne couvrirait le pays « entre le Danube et l'Inn », se maintenant vis-à-vis de Klenau. Si Bellegarde envoyait des troupes d'Italie en Autriche, Lecourbe serait en mesure de prévenir en temps utile, et si l'archiduc Charles, ainsi renforcé, reprenait l'offensive, Moreau manœuvrerait suivant les circonstances[1].

Le 4 nivôse (25 décembre), les diverses unités de l'armée française reprenaient leur marche. A l'aile droite, les troupes de Lecourbe, après avoir remonté l'Enns, atteignirent Gaflenz par leurs fractions avancées[2]. Au centre, la division Richepance poussa sa tête de colonne jusqu'à l'Erlauf; son quartier général fut transféré de Seitenstetten à Ulmerfeld[3]. La division Decaen resta dans ses cantonnements; la division Grouchy se porta sur Steyer et s'établit à l'ouest de cette ville[4]. A l'aile gauche, Ney, à la suite d'une convention particulière avec Schwarzenberg, put occuper tout le terrain jusqu'à la rive gauche de l'Ybbs : sa division stationna dans la zone

1. Dessolle à Grenier, Kremsmünster, 3 nivôse.
2. Bulletin historique de l'armée.
3. Bulletin historique de la division Richepance.
4. Bulletin historique de l'armée.

Ybbs, Neumarkt, Blindenmarkt, Karlsbach. La division Legrand s'établit à Blindenmarkt et à l'ouest, dans la vallée de l'Ybbs; la division Bonnet, à Zeillern et environs. La division de cavalerie d'Hautpoul cantonna à Strengberg et dans les localités voisines. Le quartier général de Grenier fut transféré de Enns à Amstetten[1]. Le même jour, la division dite des flanqueurs de gauche, aux ordres du général Souham, après avoir laissé un détachement en observation à Kelheim, se porta sur Ratisbonne, dont la garnison, composée de troupes autrichiennes et bavaro-palatines, se retira sur la rive gauche du Danube dans la nuit du 4 au 5 nivôse[2].

Moreau était à moins de 20 lieues de Vienne, et l'armée autrichienne, si elle avait pu échapper à ses coups, était incapable d'une résistance sérieuse. Suivant l'expression même de l'archiduc Charles, les restes ressemblaient plus « à une horde sans liens organiques qu'à une troupe ordonnée et disciplinée[3] ». Le 24 décembre, l'archiduc Charles reçut de l'Empereur l'ordre de conclure un armistice et d'annoncer que le gouvernement impérial était décidé à « terminer la guerre par une paix séparée[4] ». Cobenzl fut muni, en effet, de tous les pouvoirs nécessaires pour traiter à Lunéville, indépendamment de l'Angleterre. A ce propos, Thugut écrivait à Colloredo : « J'ai tracé en tremblant le malheureux projet d'instructions que j'ai l'honneur de transmettre ci-joint à V. E., et que je regarde comme l'épitaphe de la monarchie et de la gloire de l'Autriche[5] ».

---

1. Dispositions militaires de l'aile gauche; Grenier à Moreau, Amstetten, 4 nivôse.
2. Bulletin historique de l'armée.
3. L'archiduc Charles à Bellegarde, Vienne, 30 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 514).
4. L'archiduc Charles à Moreau, Erlaf, 24 décembre (*Ibid.*, p. 506).
5. Thugut à Colloredo, 23 décembre (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 349 et 473); l'Empereur à l'archiduc Charles, Vienne, 24 décembre [K. K. Archiv, XII, 577 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 505-506)].

L'archiduc envoya aussitôt le général Grünne et le colonel Weyrother à Moreau[1].

« Si Moreau refuse, écrivait-il, nous sommes perdus; car imaginez-vous que la grande armée, qui était de 60.000 hommes à l'ouverture de la campagne, est aujourd'hui : cinquante bataillons, dix-sept compagnies (22.856 hommes); cent-trois escadrons (6.325 hommes)... Moreau a contre nous neuf divisions... La division Molitor observe le Tyrol... Voilà l'état dans lequel nous nous trouvons. Quel remède, hors la paix[2]? »

Moreau chargea Lahorie de se mettre en rapport, à Steyer, avec les plénipotentiaires autrichiens et de mener les négociations avec activité[3]. Constatant que l'Empereur était décidé à traiter, quelles que fussent les déterminations de ses alliés; jugeant d'ailleurs que s'arrêter au milieu des succès les plus brillants était « conforme au caractère de modération par lequel le Premier Consul s'était fait connaître à toute l'Europe[4] »; désireux enfin de procurer à la nation la paix qu'elle souhaitait ardemment, Moreau consentit à signer dès le 4 nivôse (25 décembre) une suspension d'armes à Steyer. « Il était temps, écrivait Condé; Moreau eût été à Vienne avec son armée sous huit jours[5] ».

La poursuite de l'armée autrichienne avait été menée avec une énergie extraordinaire. « Ainsi, dit Jomini, l'armée républicaine, après avoir fait 90 lieues en quinze jours, franchi trois rivières considérables, pris 20.000 hommes à l'ennemi, mis autant hors de combat et enlevé 150 pièces de canon,

1. L'Empereur avait interdit d'employer Merveldt à ces négociations.

2. L'archiduc Charles au duc Albert de Saxe-Teschen, Loosdorf, 25 décembre [E. A. A., autographe (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 507)].

3. Moreau à Lahorie, Kremsmünster, 4 nivôse.

4. Dessolle au Ministre de la guerre, Steyer, 5 nivôse.

5. Condé à Louis XVIII, Kapfenberg, 6 janvier 1801 (Boulay de la Meurthe, *loc. cit.*, t. I, p. 11). — D'après une note du comte Keller, reproduite par Hüffer (*loc. cit.*, t. II, p. 512, note 1), on avait déjà fait, à la cour de Vienne, des préparatifs de départ.

400 caissons et 6.000 voitures[1], se trouva à 20 lieues des portes de Vienne, couverte de lauriers, et contraignant enfin la maison d'Autriche à déposer les armes. Un tel résultat dispense de tout éloge; ce que nous pourrions en dire ne pourrait que l'affaiblir.

» Les annales de la guerre n'offrent qu'un seul exemple d'une poursuite plus extraordinaire peut-être, mais non plus habilement conduite[2]... Elle fit à Richepance une réputation qui ne s'est pas assez répandue, parce que la mort moissonna ce guerrier trois ans après, à la Guadeloupe, beaucoup trop tôt pour la France et pour sa gloire[3] ».

Comme le disait justement Dessolle, « l'armistice, où l'on n'avait pas abusé de la position formidable où nous nous trouvions, était cependant très favorable à l'armée française[4] ». La ligne de démarcation, partant de Baiersdorf en Franconie, passait à Erlangen, Nüremberg, Neumarkt, Parsberg, Ratisbonne, où elle franchissait le Danube, dont elle longeait la rive droite jusqu'à l'Erlauf, qu'elle remontait jusqu'à sa source; elle rejoignait par Gaming, Göstling et Eisenerz, la vallée de la Mur à Leoben; suivait cette rivière jusqu'au point où elle était coupée par la route de Salzburg à Klagenfurt; se dirigeait ensuite sur Spittal, puis sur Brixen et Botzen; enfin, par Meran et Glurns, arrivait à Bormio dans la Valteline. Les troupes autrichiennes, qui se trouvaient encore dans les Gri-

1. Dans son rapport, Dessolle donne des chiffres différents 45.000 tués, blessés ou prisonniers, 147 canons, près de 400 caissons, 7.000 à 8.000 voitures. Il semble difficile de donner les chiffres exacts. Ailleurs, Dessolle indique : 12.000 ou 15.000 tués ou blessés, 140 pièces de canon (Dessolle au Ministre de la guerre, Steyer, 5 nivôse).

2. Celle des Prussiens dans la nuit qui suivit la bataille de Waterloo.

3. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 137-138. — Moreau écrivait à Richepance, de Wels, le 2 nivôse : « ... Je vous prie de témoigner à votre division combien elle vient d'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance publique, tant par le courage qu'elle a déployé dans les différents combats qu'elle a livrés depuis Salzburg, qu'en supportant avec un courage héroïque les fatigues et les privations inséparables d'une marche aussi rapide... ».

4. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse.

sons, dans le Tyrol et en Carinthie, devaient se retirer immédiatement par la route de Klagenfurt sur Bruck, sans qu'aucune pût être dirigée sur l'Italie. Les forts de Kufstein et de Scharnitz, ainsi que les autres points fortifiés du Tyrol, les débouchés de Finstermünz, Nauders et autres fortifications de campagne du Tyrol, les places de Würzburg et de Braunau seraient remises aux Français. Aucune troupe ne serait envoyée de part et d'autre en Italie; mais Moreau s'engageait à inviter son collègue à conclure une suspension d'armes[1]. Enfin l'armistice ne pourrait avoir une durée inférieure à trente jours. A l'expiration de ce délai, les hostilités ne recommenceraient qu'après quinze jours d'avertissement[2].

« Il ne faut pas nous dissimuler, écrivait l'archiduc Charles à l'Empereur, que ces conditions sont infiniment dures et extrêmement douloureuses[3]... Je suis convaincu qu'à tout autre moment et dans toute autre situation, il eût fallu se résoudre à une ou plusieurs batailles plutôt que d'accepter de semblables clauses. Dans des circonstances ordinaires, la perte d'une ou deux batailles correspond habituellement à la cession d'une partie ou, tout au plus, de la totalité d'une province. Mais, dans le cas présent, la perte de ces dernières batailles entraînerait infailliblement la ruine de la monarchie... En conséquence, je considère comme un devoir de faire connaître à Votre Majesté ma conviction : il vaut mieux souscrire aux conditions de cet armistice — si dures

1. Le jour même de la signature de l'armistice, Moreau écrivait à Brune dans ce sens : « ... J'ose dire que vous remplirez parfaitement les intentions du Gouvernement, qui veut finir la guerre, et n'a repris les armes, dans cette saison rigoureuse, que pour accélérer la conclusion de la paix » (Moreau à Brune, Steyer, 5 nivôse).

2. Traité d'armistice entre les armées française et impérialé en Allemagne, conclu à Steyer le 25 décembre 1800 [A. H. G., Correspondance, 25 décembre; K. K. Archiv, XII, 483 (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 508-511)]. — Le texte donné par F. de Martens (*Recueil des principaux traités*, t. VII, p. 286-290) contient de nombreuses erreurs d'impression (Glabern, Bogelbach, Sching, Prenzernzant, etc., au lieu de Laaber, Kogelsbach, Scharnitz, Finstermünz).

3. *Unendlich hart und äusserst schmerzlich.*

et si douloureuses soient-elles — parce que, dans un court laps de temps, elles seraient encore plus pénibles et plus rigoureuses[1] ».

François II se rallia à ce sage conseil et accepta enfin la paix que Bonaparte lui avait offerte à plusieurs reprises. Le traité de Lunéville fut signé le 9 février 1801. L'Empereur cédait à la France la Belgique, le Luxembourg, les Etats allemands de la rive gauche du Rhin. Il reconnaissait l'indépendance des républiques ligurienne, cisalpine, helvétique et batave, et reconnaissait le droit pour la France de dédommager les princes allemands par la sécularisation des domaines ecclésiastiques. La Toscane et le duché de Modène étaient enlevés aux Habsbourg. Suivant une juste opinion, « le siècle nouveau s'ouvrait pour l'Autriche par la défaite la plus complète qu'elle eût subie dans tout le courant du siècle précédent. Jamais elle n'avait été obligée de souscrire à un pareil traité[2] ». Cobenzl s'en rendait bien compte : « Le voilà, ce malheureux traité que je me suis vu dans la triste nécessité de signer. Il est affreux, et pour la forme, et pour le fond... Je n'ai pas le courage d'écrire aujourd'hui au baron de Thugut; il ne sera que trop tôt instruit de ma triste besogne[3]... ».

Tels étaient les résultats de cette brillante campagne d'hiver de l'an IX, une des plus glorieuses parmi les guerres de la Révolution[4]. Généraux, officiers de tous grades, soldats de

1. L'archiduc Charles à l'Empereur, Vienne, 27 décembre (Hüffer, *loc. cit.*, t. II, p. 512-513).

2. Emile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, t. II, p. 215. — « Jamais, même aux temps les plus glorieux de Louis XIV, la France n'avait conclu une paix aussi magnifique et par l'étendue des conquêtes et par celle de l'influence ouverte sur l'Europe » (Sorel, *loc. cit.*, t. VI, p. 97).

3. Thugut à Colloredo, Lunéville, 9 février 1801 (Vivenot, *loc. cit.*, t. II, p. 399-400).

4. « La victoire de Hohenlinden a retenti dans toute l'Europe; elle sera comptée par l'histoire au nombre des plus belles journées qui aient illustré la valeur française. L'armée du Rhin a passé l'Inn ; chaque jour a été un combat, et chaque combat un triomphe » [Message du Premier Consul au Corps législatif, 12 nivôse (*Gazette nationale* des 12 et 13 nivôse an IX)].

toutes armes avaient fait preuve, dans un pays difficile et par une saison rigoureuse, des plus belles qualités militaires. Moreau ne leur ménageait pas les éloges mérités : « L'infanterie française s'est montrée, plus que jamais, par ses marches, sa bravoure, sa constance, son dévouement, son intelligence, la première infanterie du monde : elle excite à la fois l'admiration et la terreur de nos ennemis.

» L'artillerie a toujours couru au-devant des plus grands dangers. Cette brave troupe, dont il faut, dans toutes les occasions, ralentir l'audace, ne se croit jamais assez près de l'ennemi.

» Notre cavalerie a rivalisé avec ces deux armes. Presque partout où elle a donné, cette fameuse cavalerie autrichienne, qui affectait de la dédaigner, a été enfoncée et détruite. Même au milieu des combats, elle a beaucoup acquis pour son instruction, et bientôt elle sera aussi manœuvrière que brave.

» Je ne dirai qu'un mot des généraux, des officiers supérieurs et d'état-major : ils n'ont cessé de se montrer dignes de marcher à la tête de semblables soldats [1] ».

Quant au général en chef, il avait su manier une armée de 100.000 hommes avec une prudence qui n'excluait ni la vigueur ni l'habileté. Sans doute il commit une faute en disséminant ses corps quelques jours avant Hohenlinden ; mais ses dispositions pour la bataille furent excellentes et l'emploi de ses forces logiquement et sagement calculé [2]. Moreau manœuvra ensuite sur l'Inn par sa droite avec un « heureux à-propos » et sut changer de système au moment opportun en opérant, au contraire, par sa gauche sur la Salzach. « Dans l'une et l'autre circonstance, il prit l'armée autrichienne pour ainsi dire au défaut de la cuirasse... Si

1. Rapport de Dessolle, du 24 frimaire au 4 nivôse.
2. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 107.

la campagne de ce général en 1796 ne justifia pas entièrement aux yeux des gens de l'art la réputation exagérée qu'on avait voulu lui faire, il faut avouer qu'il opéra en 1800 avec un aplomb et un ensemble dignes des plus grands éloges [1] ». Dans ces quinze jours de campagne d'hiver, a-t-on dit justement, il se plaça « au rang des meilleurs généraux de ce siècle [2] ». Suivant l'expression de Napoléon, Moreau s'était « surpassé [3] ».

1. Jomini, *loc. cit.*, t. XIV, p. 139.
2. *Ibid.*
3. *Correspondance de Napoléon*, n° 5271.

ANNEXES

SITUATION DE L'ARMÉE DU RHIN

(1re décade de frimaire an IX).

(22 novembre au 1er décembre 1800).

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

MOREAU, général en chef.
DESSOLLE, général de division, chef de l'état-major.
MATHIEU-FAVIERS, commissaire-ordonnateur en chef.
ÉBLÉ, général de division, commandant l'artillerie.
CLÉMENCET, général de brigade, commandant le génie.
SCHAUENBURG, génér. de div., inspecteur général d'infant.
BOURCIER, général de division, inspecteur général de caval.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	ADJUDANTS-COMMANDANTS.	
FRIRION, sous-chef de l'état-major général.	LAMARQUE.	ABANCOURT.
	RAPATEL.	GUYOT.
	PRYSIE.	CLAPARÈDE.
	BERTRAND.	FORNIER D'ALBE.
	MANGEOT.	NORMAND.
	LE MAROIS.	
	MONGENOT, commissaire des guerres	

AILE DROITE.

ÉTAT-MAJOR :

LECOURBE, lieutenant-général.
PORSON, adjudant-commandant, chef de l'état-major.

LEMAIRE, général de brigade, commandant l'artillerie.
GALBOIS, chef de brigade, commandant le génie.
DEGOUGES, adjudant-commandant.

GÉNÉRAUX.	DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Bataillons.	Cavalerie.	Escadrons.	Artillerie et génie.	NOMBRE DE CHEVAUX.	BOUCHES A FEU.	OBSERVATIONS.
1re Division.									
MOLITON, général de division.	83e 1/2 brigade de ligne	2.558	3	»	»	»	»	»	
JARDON, général de brigade.	1re légère, 1er bataillon	886	1	»	»	»	»	»	
	10e id. 1er et 3e bataillons	1.705	2	»	»	»	»	»	
	6e régiment de hussards	»	»	408	»	»	435	»	
	7e id.	»	»	608	4	»	715	»	
	1er régiment d'artillerie à pied, 16e compagnie	»	»	»	»	64	264	»	
Adjudants-commandants.	2e id. à cheval, 5e comp. 1/2	»	»	»	»	35	»	»	
	3e bataillon de sapeurs, 3e compagnie	91	»	»	»	»	»	»	
PÉLISSAND, chef de l'état-major. M. THOMAS, id. DORMENANS, id.	TOTAUX	5.240	6	1.016	4	99	1.414	11	
2e Division.									
GUDIN, général de division. LAVAL, général de brigade.									
PUTHOD, id.	36e 1/2 brigade de ligne	2.192	3	»	»	»	»	»	
	38e id.	2.096	3	»	»	»	»	»	
	94e id.	2.320	3	»	»	»	»	»	
	10e légère, 2e bataillon	908	1	»	»	»	»	»	
	8e régiment de hussards	»	»	605	4	»	578	»	
	1er régiment d'artillerie à pied, 18e compagnie	»	»	»	»	104	278	»	
	2e id. à cheval, 2e compagnie	»	»	»	»	68	289	»	
Adjudant-commandant.	3e bataillon de sapeurs, 7e compagnie	72	»	»	»	»	»	»	
DELOZ, chef de l'état-major.	TOTAUX	7.588	10	605	4	172	1.145	9	
3e Division.	37e 1/2 brigade de ligne	2.049	3	»	»	»	»	»	
MONTRICHARD, général de division.	84e id.	2.494	3	»	»	»	»	»	
ROUSSEL, général de brigade.	109e id.	2.213	3	»	»	»	»	»	
SCHINER, id.	9e régiment de hussards	»	»	413	4	»	475	»	
	6e régiment d'artillerie à cheval, 5e compagnie	»	»	»	»	69	227	»	
	6e id. id. 3e id.	»	»	»	»	33	31	»	
	1er id. à pied, 17e id.	»	»	»	»	110	125	»	
Adjudant commandant.	3e bataillon de sapeurs, 7e compagnie	79	»	»	»	»	»	»	
LECAMUS, chef de l'état-major.	TOTAUX	6.835	9	413	4	212	858	13	
Division de réserve.									
NANSOUTY, général de brigade.	11e régiment de dragons	»	»	635	4	»	844	»	
	23e de cavalerie	»	»	246	4	»	347	»	
Adjudant-général.	2e d'artillerie à cheval, 5e compagnie 1/2	»	»	»	»	39	36	»	
GANODUAU, chef de l'état-major.	TOTAUX	»	»	881	8	39	1.227	»	
Parc d'artillerie.									
	1er régiment d'artillerie à pied, 19e compagnie	»	»	»	»	106	402	»	
	1er id. id. 4e id.	»	»	»	»	25		»	
	Ouvriers d'artillerie	»	»	»	»	16		»	
	TOTAUX	»	»	»	»	147	402	3	

RÉCAPITULATION.

DÉNOMINATION DES DIVISIONS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	NOMBRE DE CHEVAUX.
1re division	5.240	1.016	99	1.414
2e id.	7.588	605	172	1.145
3e id.	6.835	413	212	858
Division de réserve	»	881	39	1.227
Parc d'artillerie	»	»	147	402
TOTAL	19.663	2.915	669	5.046

AILE GAUCHE.

ETAT-MAJOR :

Grenier, lieutenant général.
Daultanne, général de brigade, chef de l'état-major.
Foucher, chef de brigade, commandant l'artillerie.
Beaufort, chef de brigade, commandant le génie.

Adjudants-commandants. Deplanque. Drouhot. Pechery.

GÉNÉRAUX.	DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Bataillons.	Cavalerie.	Escadrons.	Artillerie et génie.	NOMBRE de chevaux.	BOUCHES A FEU.	OBSERVATIONS.
1re Division	16e 1/2 brigade de ligne	2.072	3	»	»	»	»	»	
Legrand, général de division.	42e id.	2.043	3	»	»	»	»	»	
Salligny, général de brigade.	51e id.	2.188	3	»	»	»	»	»	
Sabatier, id.	12e régiment de cavalerie	»	»	316	3	»	357	»	
Bontems, id.	5e régiment de chasseurs	»	»	574	4	»	642	»	
	16e id.	»	»	516	4	»	680	»	
	2e régiment d'artillerie à cheval, 6e compagnie	»	»	»	»	26	82	»	
Adjudants-commandants.	7e id. 4e id.	»	»	»	»	69	216	»	
	7e régiment d'artillerie à pied, 18e id.	»	»	»	»	91	286	»	
Daclon, chef de l'état-major.	Ouvriers d'artillerie, 7e compagnie	»	»	»	»	34	»	»	
Michel, id.	3e bataillon de sapeurs, 8e compagnie	71	»	»	»	»	»	»	
	Totaux	6.374	9	1.406	11	189	2.263	12	
2e Division.	15e 1/2 brigade de ligne	2.046	3	»	»	»	»	»	
Ney, général de division.	23e id.	1.456	3	»	»	»	»	»	
Bonnet, général de brigade.	76e id.	2.337	3	»	»	»	»	»	
Desperrières, id.	103e id.	1.643	3	»	»	»	»	»	
Joba, id.	Grenadiers réunis des 4 1/2 brigades	763	»	»	»	»	»	»	
	19e régiment de cavalerie	»	»	193	3	»	329	»	
	13e de dragons	»	»	425	4	»	516	»	
Adjudants-commandants.	8e de chasseurs	»	»	487	4	»	601	»	
	7e régiment d'artillerie à pied, 3e compagnie	»	»	»	»	97	329	»	
	7e id. à cheval, 3e compag	»	»	»	»	69	226	»	
Ruffin, chef de l'état-major.	2e id. id. 6e compag	»	»	»	»	44	102	»	
Jarry, id.	3e bataillon de sapeurs, 9e compagnie	70	»	»	»	»	»	»	
	Totaux	8.315	12	1.105	11	210	2.103	14	
3e Division.	53e 1/2 brigade de ligne	2.007	3	»	»	»	»	»	
Bastoul, général de brigade.	89e id.	2.053	3	»	»	»	»	»	
Fauconnet, id.	13e régiment de cavalerie	»	»	271	3	»	341	»	
	17e id.	»	»	387	3	»	404	»	
	2e de dragons	»	»	686	4	»	716	»	
	23e de chasseurs	»	»	700	4	»	698	»	
Adjudants-commandants.	5e régiment d'artillerie à pied, 15e compagnie	»	»	»	»	82	»	»	
	7e id. à cheval, 2e id.	»	»	»	»	54	75	»	
	8e id. id. 4e id.	»	»	»	»	75	81	»	
Lefol, chef de l'état-major. Luthier, id.	Totaux	4.060	6	2.044	14	211	2.315	16	
Parc d'artillerie.	6e régiment d'artillerie à cheval, 3e compagnie	»	»	»	»	30	25	»	
	3e id. à pied 12e id.	»	»	»	»	120	»	»	
	7e id. id. 19e id.	»	»	»	»	90	»	»	
	Ouvriers d'artillerie	»	»	»	»	11	»	»	
	Totaux	»	»	»	»	250	25	7	

RÉCAPITULATION.

DÉNOMINATION DES DIVISIONS.	PRÉSENTS OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	NOMBRE de chevaux.
1re division	6.374	1.406	189	2.263
2e division	8.315	1.105	210	2.103
3e division	4.060	2.044	211	2.315
Parc d'artillerie	»	»	251	25
Total	18.749	4.555	861	6.706

CENTRE.

ÉTAT-MAJOR :

MOREAU, général en chef, commandant.
LAHORIE, général de brigade, chef de l'état-major.
NOURRY, commissaire-ordonnateur.

GROSCLAUDE, chef de bataillon, commandant l'artillerie.
ROGNIAT, chef de bataillon, commandant le génie.

GÉNÉRAUX.	DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Bataillons.	Cavalerie.	Escadrons.	Artillerie et génie.	NOMBRE DE CHEVAUX.	BOUCHES A FEU.	OBSERVATIONS.
1re Division. GROUCHY, général de division. GRANDJEAN, général de brigade. BOYÉ, id. *Adjudant-commandant.* PERRIN, chef de l'état-major.	46e 1/2 brigade de ligne	2.298	3	»	»	»	»	»	
	57e id.	2.353	3	»	»	»	»	»	
	108e id.	2.234	3	»	»	»	»	»	
	6e régiment de cavalerie	»	»	272	3	»	344	»	
	11e de chasseurs	»	»	500	4	»	513	»	
	4e de hussards	»	»	627	4	»	693	»	
	6e régiment d'artillerie à cheval, 1re compagnie	»	»	»	»	78	221	»	
	3e id. à pied, 1re id.	»	»	»	»	95	16	»	
	Ouvriers d'artillerie, 6e compagnie	»	»	»	»	4	»	»	
	3e bataillon de sapeurs, 5e compagnie	154	»	»	»	»	»	»	
	TOTAUX	7.039	9	1.399	11	177	1.787	12	
2e Division. RICHEPANCE, général de division. WALTHER, général de brigade. DROUET, id. LORCET, id. SAHUC, id. *Adjudant commandant.* DARNOIS, chef de l'état-major.	8e 1/2 brigade de ligne	2.680	3	»	»	»	»	»	
	27e id.	2.438	3	»	»	»	»	»	
	48e id.	2.192	3	»	»	»	»	»	
	14e 1/2 brigade légère, 1er bataillon	849	1	»	»	»	»	»	
	10e régiment de cavalerie	»	»	300	3	»	302	»	
	1er de chasseurs	»	»	610	4	»	635	»	
	20e id.	»	»	698	4	»	705	»	
	5e de hussards	»	»	596	4	»	632	»	
	2e régiment d'artillerie, 20 compagnie	»	»	»	»	87	»	»	
	3e id. à cheval, 4e id.	»	»	»	»	74	85	»	
	3e id. id. 6e id.	»	»	»	»	71	85	»	
	4e bataillon de sapeurs, 7e id.	140	»	»	»	»	»	»	
	TOTAUX	8.299	10	2.204	15	232	2.444	14	
3e Division. DECAEN, général de division. DEBILLY, général de brigade. DURUTTE, id. KNIAZIEWICZ, id. *Adjudants-commandants.* PLAUZONNE, chef de l'état-major. SOKOLNICKI.	4e 1/2 brigade de ligne	2.000	3	»	»	»	»	»	
	100e id.	1.992	3	»	»	»	»	»	
	14e légère	1.415	3	»	»	»	»	»	
	Infanterie polonaise	2.312	»	»	»	»	»	»	
	17e régiment de dragons	»	»	442	4	»	604	»	
	6e de chasseurs	»	»	665	4	»	750	»	
	10e id.	»	»	562	4	»	622	»	
	Ulans polonais	»	»	400	»	»	431	»	
	5e régiment d'artillerie à pied, 3e compagnie	»	»	»	»	62	237	»	
	3e id. à cheval, 2e id.	»	»	»	»	80	234	»	
	Artillerie polonaise	»	»	»	»	64	69	»	
	4e bataillon de sapeurs, 1re compagnie	131	»	»	»	»	»	»	
	TOTAUX	7.850	9	2.069	12	206	2.947	12	
	Division de Cavalerie.								
Division de Cavalerie. D'HAUTPOUL, général de division. ESPAGNE, général de brigade. LA COSTE, id. *Adjudant-commandant.* LAUEN, chef de l'état-major.	57e 1/2 brigade, une compagnie du 3e bataillon	87	»	»	»	»	»	»	
	Hussards volontaires	»	»	137	2	»	138	»	
	1er régiment de carabiniers	»	»	391	4	»	424	»	
	2e id.	»	»	397	4	»	452	»	
	8e de cavalerie	»	»	325	3	»	333	»	
	9e id.	»	»	328	3	»	383	»	
	3e régiment d'artillerie à cheval, 1re compagnie	»	»	»	»	73	231	»	
	TOTAUX	87	»	1.578	16	73	1.961	6	
Parc d'artillerie.	2e régiment d'artillerie à pied, 5e compagnie	»	»	»	»	118	»	»	
	5e id. 15e et 18e comp.	»	»	»	»	217	»	»	
	Ouvriers d'artillerie	»	»	»	»	11	»	»	
	TOTAUX	»	»	»	»	346	»	6	

RÉCAPITULATION.

DÉNOMINATION DES DIVISIONS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	NOMBRE DE CHEVAUX.
1re division	7.039	1.399	177	1.787
2e id.	8.299	2.204	232	2.444
3e id.	7.850	2.069	206	2.947
Division de cavalerie	87	1.578	73	1.961
Parc d'artillerie	»	»	346	»
TOTAL	23.275	7.250	1.034	9.139

BAS-RHIN.

ÉTAT-MAJOR :

Sainte-Suzanne, lieutenant-général.
Deviau, général de brigade, chef de l'état-major.
Lobreau, chef de brigade, commandant l'artillerie.
Livet, chef de brigade, commandant le génie.

Adjudant-commandant : Petiet.

GÉNÉRAUX.	DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Bataillons.	Cavalerie.	Escadrons.	Artillerie et genie.	NOMBRE DE CHEVAUX.	BOUCHES A FEU.	OBSERVATIONS.
1re Division.									
Colaud, général de division.	20e 1/2 brigade de ligne	2.120	3	»	»	»	»	»	
Boivin, général de brigade.	66e id.	2.868	3	»	»	»	»	»	
Roger, id.	95e id. 1 bataillon	665	1	»	»	»	»	»	
Desbrulys, id.	110e id.	1.506	3	»	»	»	»	»	
	4e régiment de cavalerie	»	»	375	3	»	357	»	
Adjudants-commandants.	16e id.	»	»	256	3	»	395	»	
	3e de hussards	»	»	725	»	»	768	»	
	8e régiment d'artillerie à cheval, 2e compagnie	»	»	»	»	64	51	»	
Lacroix, chef de l'état major.	7e id. à pied, id.	»	»	»	»	79	»	»	
Cros, id.	4e bataillon de sapeurs, 3e compagnie	42	»	»	»	»	»	»	
	Totaux	7.261	10	1.336	6	143	1.571	13	
2e Division.									
Souham, général de division.	7e 1/2 brigade de ligne	1.872	3	»	»	»	»	»	
Girard (dit Vieux), gén. de brigade.	50e id.	1.917	3	»	»	»	»	»	
Levasseur, général de brigade.	54e id.	1.828	3	»	»	»	»	»	
	7e régiment de cavalerie	»	»	306	3	»	340	»	
Adjudants-commandants.	2e de hussards	»	»	570	4	»	653	»	
	7e régiment d'artillerie à pied, détachement	»	»	»	»	48	101	»	
Hamelinaye, chef de l'état-major.	8e id. à cheval id.	»	»	»	»	18	43	»	
Becker, id.	3e bataillon de sapeurs, 3e compagnie, détach.	15	»	»	»	»	»	»	
	Totaux	5.632	9	876	7	66	1.137	5	
3e Division.	65e 1/2 brigade de ligne, 2 bataillons	1.937	3	»	»	»	»	»	
	95e id. id.	1.442	2	»	»	»	»	»	
Klein, général de division.	3e 1/2 brigade helvétique, 1 compagnie	35	»	»	»	»	»	»	
Cohorn, adjud.-command., faisant fonctions.	Légion polonaise	85	»	»	»	»	»	»	
	1er et 2e régiments de carabiniers, détachements.	»	»	34	»	»	88	»	
	6e, 8e, 9e, 10e et 19e de cavalerie, détachements.	»	»	310	»	»	176	»	
	13e de dragons, détachement	»	»	120	»	»	70	»	
	5e, 8e, 11e et 16e de chasseurs, détachements	»	»	248	»	»	405	»	
	2e, 4e, 7e et 9e de hussards, détachements	»	»	604	»	»	658	»	
	Hussards volontaires	»	»	25	»	»	56	»	
	3e rég. d'artillerie à pied, 3e et 9e compagnies.	»	»	»	»	84	5	»	
	5e id. 1re, 9e et 17e compag.	»	»	»	»	49	»	»	
Adjudant-commandant.	7e id. 11e compagnie	»	»	»	»	36	»	»	
	Pontonniers, 1er bataillon, 1re compagnie	»	»	»	»	26	»	»	
	id. 2e id. 3e et 4e compagnies.	»	»	»	»	48	5	»	
Chenier, chef de l'état-major.	4e bataillon de sapeurs, 2e compagnie	111	»	»	»	»	»		
	Totaux	3 630	5	1.341	»	243	1.463	»	
5e Division militaire.	1re 1/2 brigade hélvétique	759	»	»	»	»	»	»	
Freytag, général de division.	2e id.	768	»	»	»	»	»	»	
Desnoyers, général de brigade.	3e id.	609	»	»	»	»	»	»	
Vernier, id.	2e d'artil. à pied, 12e, 14e, 15e, 16e et 17e comp.	»	»	»	»	302	»	»	
	3e id. 4e, 6e, 9e et 16e comp., dét.	»	»	»	»	235	»	»	
	5e id. 1re, 4e, 5e, 6e, 9e et 17e comp., dét.	»	»	»	»	329	»	»	
Adjudants-commandants.	6e id. 1re compagnie, détachement	»	»	»	»	30	»	»	
	7e id. 11e et 16e compagnies, détach.	»	»	»	»	122	»	»	
Goulland, chef de l'état major.	Ouvriers d'artillerie	»	»	»	»	244	»	»	
Jorry, id.	4e bataillon de sapeurs, 2e compagnie	237	»	»	»	»	»	»	
D'Halancourt, id.	Totaux	2.373	»	»	»	1.262	»	»	

RÉCAPITULATION.

DÉNOMINATION DES DIVISIONS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS. Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	NOMBRE de CHEVAUX.
1re division	7.261	1.336	143	1.571
2e id.	5.632	876	66	1.137
3e id.	3.630	1.341	243	1.463
5e division militaire	2.373	»	1.262	»
Total	18.896	3.573	1.714	4.171

Parc de Réserve.

DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS en artillerie et génie.	NOMBRE de CHEVAUX.	OBSERVATIONS.
1er régiment d'artillerie à pied, 4e, 16e et 20e compagnies............	135	»	
2e id. 4e, 10e et 11e compagnies.	173	»	
3e id. 6e, 7e, 8e, 9e, 17e et 19e compagnies. ..	409	»	
5e id. 11e, 14e et 19e compagnies...........	124	»	
7e id. 13e compagnie......................	16	»	
7e régiment d'artillerie à cheval, 1re compagnie......................	74	89	
Compagnie de Seine-et-Oise......................................	71	»	
Ouvriers d'artillerie..	24	»	
Pontonniers..	209	»	
Totaux............................	1.235	89	

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

DÉNOMINATION DES CORPS.	PRÉSENTS, OFFICIERS COMPRIS.			NOMBRE de CHEVAUX.	OBSERVATIONS.
	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie et génie.		
Aile droite..	19.663	2.915	669	5.046	
Centre..	23.275	7.250	1.034	9.139	
Aile gauche..	18.749	4.555	861	6.706	
Bas-Rhin..	18.896	3.573	1.714	4.171	
Parc d'artillerie de l'armée................................	»	»	1.235	89	
Totaux généraux.	80.583	18.293	5.513	25.151	

SITUATION DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE D'OPÉRATIONS

ORDRE DE BATAILLE

(25. November 1800).

der operirenden Armee (K. K. Archiv, XI, ad 61).

BESTIMMUNG.	FELDZEUGMEISTER.	FELDMARSCHALL-LIEUTENANTS.	GENERAL-MAJORS.	REGIMENTER, BATAILLONS UND CORPS	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANTONIREN DERMALEN ZU	RÜCKEN den 25ten NOVEMBER, BEI	VERPFLEGUNG.
Avantgarde.			Meczery.	2tes Ulanen	»	»	8	Rothalmünster.	Sind schon an ihre Bestimmung.	Verpflegen sich wie bisher.
				Tyroler Schützen	»	10	»			
				Wurmser Freicorps	»	12	»			
				Mészaros Husaren	»	»	8			
				Radivojevich	1	»	»			
Rechter Flügel bei Passau am linken Innufer zwischen Fürstenzell und Passau.	Kienmayer.	Schwarzenberg.	Frenel.	Coburg Dragoner	»	»	6	Klattau.	Passau, am linken Innufer zwischen Fürstenzell und Passau.	Beim Ausmarsch, auf 4 Tage zu Passau.
				Mack Cuirassier	»	»	6	id.		Auf 4 Tage.
				1tes Siebenbürg-Wall	1	»	»	Winterberg.		id.
				4tes Peterwardeiner	1	»	»	id.		
			Candiani.	E. H. Ferdinand	3	»	»	Leonfelden.	id.	Beim Ausmarch auf 4 Tage zu Passau.
				Württemberg	2	»	»	Freystadtl.	id.	id.
			Gavassini.	Beaulieu	2	»	»	Strakonitz.	id.	id.
				Ligne	1	»	»	Schuttenhofen	id.	id.
				Gemmingen	2	»	»	Neufelden.	id.	id.
				Murray	2	»	»	Schuttenhofen	id.	id.
				Clerfayt	2	»	»	Strakonitz.	id.	id.
		E. H. Ferdinand qua. F. M. L.	Vincent.	13tes Dragoner-Regiment	»	»	6	Asbach.	id.	Beim Ausmarsch auf 3 Tage zu Passau.
			Weeber.	Kaiser Cuirassier	»	»	6	id.	id.	id.
			E. H. Ferdinand.	1tes Gradiscaner	1	»	»	Winterberg.	id.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage zu Passau auf 4 Tage.
				2tes Peterwardeiner	1	»	»	id.	id.	id.
				Wenkheim	3	»	»	Passau.	id.	id.
				Stain	3	»	»	Enns.	id.	id.
Centrum zu Schärding, am rechten Innufer	Baillet.	Hessen-Homburg.	O'Donel.	Oliv. Wallis	3	»	»	Kirchdorf.	Schärding am rechten Innufer.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage zu Schärding » 4 »
				Lary	3	»	»	Haag.		id.
			Roschowsky.	Ferdinand Dragoner	»	»	6	Neuhofen.	id.	Beim Ausmarsch auf 3 Tage zu Schärding » 4 »
			Dinnersberg.	Nassau Cuirassier	»	»	6	id.	id.	id.
		Hohenlohe.	Majthany.	Brechainville	2	»	»	Stadt Steyer.	id.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage zu Schärding » 4 »
				De Vins	2	»	»	Vildshut.	id.	id.
			Eszterhazy.	La Tour Dragoner	»	»	6	Grieskirchen.	id.	Beim Ausmarsch auf 3 Tage zu Schärding » 4 »
				Zechwitz Cuirassier	»	»	6	id.	id.	id.
Linker Flügel zu Braunau, am rechten Innufer.	Riesch.	Merveldt.	Klein.	Wenz. Colloredo	3	»	»	Teisendorf.	Braunau am rechten Innufer.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage zu Schärding » 4 »
				E. H. Carl	3	»	»	Frankenmark.	id.	id.
			Görger.	Waldeck Dragoner	»	»	6	Mattighofen.	id.	id.
				Anspach Cuirassier	»	»	6	id.	id.	id.
		Gyulai.	Leuwen.	Manfredini	3	»	»	Tittmoning.	id.	id.
				Kaunitz	3	»	»	Laufen.	id.	id.
			Stahel.	Kinsky Dragoner	»	»	6	St. Martin.	id.	id.
				Fr. Mailand Cuir	»	»	6	Auroldsmünster.	id.	id.
Corps de réserve bei Schärding, am rechten Innufer.		Liechtenstein.	Wolfskehl.	Vecsey Husaren	»	»	6	Reichenau.	Schärding am rechten Innufer.	Beim Ausmarsch auf 3 Tage. Zu Linz » 3 » Zu Schärding » 3 »
				Albert Cuirassier	»	»	6	Ulmersfeld.	id.	Beim Ausmarsch auf 3 Tage. Zu Grieskirchen » 3 » Zu Schärding » 3 »
				Lothringen Cuir	»	»	6	id.	id.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage. Zu Schärding » 4 »
		Kollowrat.	Spannochi.	60tes Regiment	3	»	»	Mühldorf.	id.	id.
				Sebottendorf Gren	1	»	»	Raab	id.	id.
				Tegetthof Gren	1	»	»	Münskirchen.	id.	id.
				Vouvermanns Gren	1	»	»	Schärding.	id.	id.
				Eichler »	1	»	»	Passau.	id.	id.
			Beyer.	Eggerdes »	1	»	»	Obernberg.	id.	id.
				De Ligne »	1	»	»	Altheim.	id.	id.
				Papp »	1	»	»	Ried.	id.	id.
				Morwitz »	1	»	»	Eberswang.	id.	id.
				Benyowsky Inf	3	»	»	Salzburg.	id.	Beim Ausmarsch auf 4 Tage von Osternach aus zu Altheim auf 4 Tage, zu Schärding auf 2 Tage.
		Liechtenstein.	Grünne.	Hohenzollern Cuir	»	»	6	Eferding.		Beim Ausmarsch auf 4 Tage. Zu Schärding » 4 »
				Ferdinand Husaren	»	»	8	id.		id.

DEFENSIVE ARMEE

BESTIMMUNG.	QUA FELD-ZEUGMEISTER.	F. M. L.	GENERAL-MAJORS.	REGIMENTER ET CORPS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	KANTONIREN DERMALEN.
Avant-garde	Von denen Bayero.	Subsidien Truppen.	Löpper.	Slavische Husaren	»	»	6	Haag in Bayern.
				3tes Gradiscaner	1	»	»	Mering id.
Corps intermédiaire in Süd Tyrol.				De Vins	1	»	»	Zwischen Nauders und Mels.
			Hohenlohe.	Neugebauer	2	»	»	
				Szluiner	1	»	»	
		Auffenberg.	Bachmann.	Liccaner	1	»	»	
				5tes Husaren-Regiment	»	»	2	
				Bachmann Schweizer	2	»	»	Bruz.
			Löwenberg.	Salis	1	»	»	Schulz.
				1tes Brooder	1	»	»	Lermos.
				Strozzy	1	»	»	Landeck.
				Callenberg	3	»	»	Meran.
				Modena Dragoner	»	»	3	Hall.
Truppencorps in Tyrol.	F. M. L. Hiller.		Johnson.	1tes Peterwardeiner	1	»	»	Zenbach.
				2ten Gradiscaner	1	»	»	Mittenwald.
			Chasteler.	Grenad. des 61ten Regt.	1/3	»	»	Innsbruck.
		Jellachich.		Kaiser Infanterie	3	»	»	id.
			Holstein.	Bender	3	»	»	in Tyrol.
			Mercandin.	Erbach	2	»	»	
				61tes Inf. Regt.	2	»	»	Vorgel.
				Modena Dragoner	»	»	3	Hall.
Bei Rosenheim.		Condé.		Condeisches Corps	»	»	»	Rosenheim.
Bei Wasserburg.				Württemberg Inf. Beulwitz	1	»	»	Neu-Oetting. in denen Gerichtern Melzmozen und Wald.
				id. Seckendorf	1	»	»	
		Hügel.	Beulwitz.	id. Seeger	1	»	»	
				id. Jäger	»	3	»	
				id. Gardes du Corps	»	»	1	
				id. Chev. légers	»	»	2	
				id. Conting. Zobel	1	»	»	
				id. Conting. Mylius	1	»	»	
Zwischen Alt-Oetting und Haag.		Zweibrücken zu Alt-Oetting.		Pfalzbayer. Gren. Reuss	1	»	»	Zwischen Neu-Oetting und Traunstein.
			Deroy.	» leicht Bat. Metzen	1	»	»	
				» Infant. Minucci	1	»	»	
				» » Stengel	1	»	»	
				» » Spreti	1	»	»	
			Wrede.	» Gren. Pompei	1	»	»	
				» Jäger Preysing	1	»	»	
				» Inf. Buseck	1	»	»	
				» » Dallwigk	1	»	»	
				» » Wrede	1	»	»	
				» » Lamotte	1	»	»	
				» » Schlossberg	1	»	»	
				» Jäger Kesling	»	2	»	
			Oberst Dorth.	» Chev. legers	»	»	6	
Auf den linken Donauufer von Stadt am Hof bisgegen Nürnberg.		Klenau zu Stadt am Hof.		Merveldt Uhlanen	»	»	8	Steinweg.
				Kaiser Husaren	»	»	8	Deggendorf.
				Steigentesch	1	»	»	Engelsburg.
				Wallach. Illyrisches	1	»	»	Deggendorf.
			Walthör.	3tes Brooder	1	»	»	Hofkirchen.
				2tes Siebenbürger Wallach	1	»	»	Wörd.
				3tes » »	1	»	»	Donaustauf.
				Würzburg u. frank. Dragoner	»	»	1	Neukinthen.
				Bamberg Dragoner	»	»	1½	
				Aachner Contingent	1	»	»	Haunsbach.
				Neuwieder Contingent	»	1	»	Gordersdorf.
			Mondel.	Rowerea Schweizer	1	»	»	Falkenfelds.
				Schwäbische Landmiliz	1	»	»	Kloster Windberg.
				Fürstenberg	1	»	»	Stallwangen.
				Königsegg	1	»	»	Pfaffenmünster.
				Baaden	1	»	»	Sind dermalen noch in der
				1tes Siebenbürger Wallach	1	»	»	Schwarzenbergischen Divis.
				4tes Peterwardeiner	1	»	»	Sind aber sicher bestimmt.

DEFENSIVE ARMEE (*suite*).

BESTIMMUNG.	QUA FELD-ZEUGMEISTER.	F. M. L.	GENERAL-MAJORS.	REGIMENTER ET CORPS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	KANTONIREN DERMALEN.
in Braunau.			Sechter.	Karl Schröder	3	»	»	Würzburg.
inBurghausen.			Vacquant.	Peterwardeiner	1	»	»	
Garnison von Würzburg.			Dalaglio.	Ligne	1	»	»	
				Bamberg Infanterie	»	5	»	
				Reuss	»	7	»	
				Hornstein	»	7	»	
				Hohenlohe Bartenstein	»	»	»	
				Fränkische Dragoner	»	»	1/2	
Zur Deckung Böhmens.		Simbschen zu Schweinfurt.	Kollonitz.	Grossbritanische leichte Inf.	1	»	»	Zwischen Bamberg, Schweinfurt und Kitzingen.
				Würzburg Infanterie	2	»	»	
				2tes Brooder	1	»	»	
				Szekler Husaren	»	»	6	
				Blankenstein Husaren	»	»	8	
			Lippe.	Stadt Köllner Infanterie	»	2	»	
				Trier Jäger	»	2	»	
				Salzburger	1	»	»	
				Fränkische Grenadier	»	4	»	
				» Jäger	»	4	»	
				Fürst Würzburg Infanterie	1	»	»	
				Solms Braunfels	»	4	»	
				Chur Trier Infanterie	»	10	»	
				Mainzer Infanterie	4	»	»	

Czartoryski eine Escadron ist zur Bedeckung des Artillerie Barques,
id. id. id. id. der Kasse, Wägen und leichte Armee-Bagage bestimmt.

Ein Teil der Staabs Dragoner Division, welche nicht auf Ordonanzen und sonstigen Commando befindlich sind, werden zu Bedeckung und Convoirung des Colonnen-Magazins verwendet.

Würzburger Dragoner 1 Esc. zur Bedeckung der schweren Armee-Bagage und Verwendung im Hauptquartier.

Nota. — Seither sind noch 3 Bataillons Wenzel Colloredo und zwei Escadrons Hohenzollern von der operirenden Armee zum Corps des Herrn F. M. L. Hiller nach Tyrol als Verstärkung abgeschickt worden.

E. H. Johann, m. p.

CONCORDANCE

DES

Calendriers Républicain et Grégorien.

10 Brumaire an IX	1er Novembre 1800	10 Frimaire an IX	1er Décembre 1800
11 —	2 —	11 —	2 —
12 —	3 —	12 —	3 —
13 —	4 —	13 —	4 —
14 —	5 —	14 —	5 —
15 —	6 —	15 —	6 —
16 —	7 —	16 —	7 —
17 —	8 —	17 —	8 —
18 —	9 —	18 —	9 —
19 —	10 —	19 —	10 —
20 —	11 —	20 —	11 —
21 —	12 —	21 —	12 —
22 —	13 —	22 —	13 —
23 —	14 —	23 —	14 —
24 —	15 —	24 —	15 —
25 —	16 —	25 —	16 —
26 —	17 —	26 —	17 —
27 —	18 —	27 —	18 —
28 —	19 —	28 —	19 —
29 —	20 —	29 —	20 —
30 —	21 —	30 —	21 —
1er Frimaire an IX	22 —	1er Nivôse an IX	22 —
2 —	23 —	2 —	23 —
3 —	24 —	3 —	24 —
4 —	25 —	4 —	25 —
5 —	26 —	5 —	26 —
6 —	27 —	6 —	27 —
7 —	28 —	7 —	28 —
8 —	29 —	8 —	29 —
[illegible] —	30 —	9 —	30 —
		10 —	31 —

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie V

LIVRE PREMIER

LA REPRISE DES HOSTILITÉS

Chapitre Ier. — **Situation générale.**

Négociations en vue de la paix entre le Premier Consul et l'Empereur. — Mission de Saint-Julien à Paris. — Quatre armées françaises prêtes à entrer en campagne. — Réunion d'un congrès à Lunéville. — Plan de guerre d'ensemble de Bonaparte. — Mouvements de concentration de l'armée du Rhin. — Armistice de Hohenlinden. — Cobenzl et Joseph Bonaparte à Lunéville. — Illusions de Cobenzl......................... 1

Chapitre II. — **Le plan d'ensemble de Bonaparte.**

Situation des armées françaises. — Le rôle principal réservé d'abord à Moreau. — Missions assignées à Augereau, à Brune et à Macdonald. — Entretiens de Mathieu Dumas avec le Premier Consul. — Bonaparte persiste à diriger l'armée des Grisons sur Trente. — Son projet de marche concentrique sur Vienne. — Il se réserve le rôle décisif avec l'armée d'Italie renforcée de la garde et des grenadiers de Murat................ 15

Chapitre III. — **Rassemblement de l'armée du Rhin.**

Notification de la reprise des hostilités. — Réunion préalable par corps d'armée. — Emplacements définitifs le 6 frimaire. — Composition des corps d'armée et divisions. — Région choisie pour le rassemblement de l'aile gauche et du centre. — Instructions adressées à Sainte-Suzanne. — Mouvements des divisions Colaud et Souham. — Etat matériel et moral de l'armée du Rhin. — Conduite des troupes dans les pays conquis. — Moreau et les populations allemandes................................ 21

Chapitre IV. — **L'armée autrichienne à la reprise des hostilités.**

Réorganisation de l'armée autrichienne. — Armée d'opérations; armée destinée à la défensive. — Kray remplacé par l'archiduc Jean. — Lauer conseiller du général en chef. — Démarches faites auprès de l'archiduc Charles. — Relations tendues entre les troupes bavaroises et autrichiennes. — Projets de l'archiduc Jean. — Ordres de concentration du 17 novembre. — Emplacements des forces, le 25 novembre. — Organisation de la ligne de l'Inn.. — Klenau, Simbschen et le corps auxiliaire bavarois. — Conditions défectueuses des premières marches............ 41

Chapitre V. — **Les renseignements du quartier général français.**

Informations recueillies au moment de la signature de la convention de Hohenlinden. — Emplacements des forces autrichiennes. — Travaux de fortifications sur l'Inn et dans le Tyrol. — Renseignements recueillis au moment de l'ouverture des hostilités : aile droite, centre, troupes d'occupation du Tyrol. — État d'esprit des populations et de l'armée. — Recrutement général. — Mouvement républicain en Bavière. — Partout on désire ardemment la paix. — Sympathies nombreuses acquises à la France. — Crise économique et financière. — Manifestations d'indiscipline et de découragement dans l'armée........................... 62

Chapitre VI. — **Les projets de Moreau.**

La mission de Moreau consiste à rejeter l'ennemi derrière l'Enns. — Son projet d'ensemble pour le passage de l'Inn. — Rôle dévolu à Lecourbe. — Opinions erronées de Mathieu Dumas, de Jomini, de Carrion-Nisas au sujet d'une feinte de Moreau destinée à attirer l'ennemi à Hohenlinden. — L'intention réelle de Moreau est de prendre l'offensive et de forcer le passage de l'Inn. — Il fixe ses vues sur Rosenheim............. 89

Chapitre VII. — **Plan d'opérations de l'armée autrichienne.**

Projet de Lauer. — Défensive possible des Autrichiens derrière l'Inn. — Opinion de Napoléon à ce sujet. — Plan de Weyrother. — L'archiduc Jean se propose de manœuvrer pour déborder l'aile gauche des Français et atteindre leurs communications. — Nécessité de se couvrir vers l'Inn moyen. — Confiance de l'archiduc Jean dans son plan. — Instructions adressées à l'armée le 23 novembre. — Avis de l'archiduc Charles : rester sur la défensive jusqu'au printemps. — L'opinion de Weyrother ; elle prévaut contre celle de l'archiduc Charles. — Appréciations de Jomini ; nécessité pour les Autrichiens de se ménager une nouvelle ligne de communication par Ratisbonne sur la Bohême. — Marches de concentration très pénibles. — Fatigue des troupes avant le début des opérations...... 95

LIVRE II

AMPFING

Chapitre Ier. — **Marche de l'armée du Rhin vers l'Inn.**

Ordres de Moreau pour le 7 frimaire. — Mouvements des divisions Richepance, Decaen, Grandjean et d'Hautpoul, des divisions de Ney et Legrand. — Reconnaissance exécutée par Montrichard. — Ordres de Moreau pour le 8 frimaire. — Richepance à Wasserburg. — Le détachement Laffon à Beiharting. — Opérations de l'aile gauche. — Le quartier général français croit l'ennemi replié sur la rive droite de l'Inn. — Continuation du mouvement en avant le 9 frimaire. — Le détachement Durosnel refoulé de Vilsbiburg sur Landshut. — Projet de Grenier pour le 10 frimaire. — La division Grandjean poussée sur Haag.............................. 111

Chapitre II. — **Débouché de l'armée autrichienne.**

Situation des Autrichiens le 27 novembre au soir. — Les projets de l'archiduc Jean pour le 28. — La fatigue des troupes et le mauvais temps l'obligent à faire repos le 28. — Opérations de Klenau. — Concentration de l'armée autrichienne autour de Neumarkt dans la soirée du 29. — L'archiduc Jean renonce à son plan primitif. — Ses nouvelles intentions. — Le mouvement sur Ampfing. — Ordres de l'archiduc pour l'attaque du 1er décembre.. 129

CHAPITRE III. — **Combat d'Ampfing.**

Mouvements de Baillet, de Löpper, de Riesch. — Déploiement de la division Ney. — Combat livré par la brigade Desperrières. — La division Hardy débordée. — Contre-attaque de Bastoul. — Energie de Grenier. — Retraite des Français par échelons. — Arrivée de Moreau sur le champ de bataille. — La division Grouchy établie en repli. — Belle attitude des troupes françaises. — Pertes. — Critiques de Napoléon relatives aux dispositions de l'archiduc Jean. — Mouvements des autres divisions françaises dans la journée du 1er décembre. — Front excessif de l'armée du Rhin. — Ampfing a été une surprise stratégique. — Observations de Napoléon sur la marche de l'armée française vers l'Inn........ 144

CHAPITRE IV. — **La concentration de l'armée française.**

Ordres donnés par Moreau dans la soirée du 10 frimaire pour la concentration à Hohenlinden. — Instructions expédiées à Colaud pour hâter sa marche. — Mouvements de l'aile gauche. — Marches rétrogrades des divisions du centre. — Ordres envoyés à Lecourbe. — L'archiduc Jean, grisé par le succès d'Ampfing, se méprend sur le but des mouvements de l'armée du Rhin. — Il croit Moreau en pleine retraite sur l'Isar. — Ses instructions pour le 2 décembre. — Opérations des Austro-Bavarois dans cette journée. — Erreur persistante de l'archiduc Jean. — Il projette, pour le 3 décembre, la réunion générale de ses forces à Anzing... 159

CHAPITRE V. — **Le plan de Moreau.**

Renseignements fournis par le combat d'Ampfing. — Moreau décidé à prendre l'offensive. — Son plan d'ensemble. — Decaen au quartier général de l'armée. — Moreau se propose d'appeler sa division à Hohenlinden. — Objections de Decaen. — Moreau se rend à ses arguments. — Decaen suivra le mouvement de Richepance. — Instructions définitives pour le lendemain, 3 décembre. — Ordres donnés par Grenier. — Ordre remis par Lahorie à Decaen. — Prescriptions envoyées à Richepance : il devra attaquer par Christoph sur Maitenbeth. — Dernières instructions adressées à Decaen.. 169

CHAPITRE VI. — **Projets de l'archiduc Jean.**

Premières suppositions du quartier général autrichien. — Le mouvement rétrograde des Français fait croire qu'ils ne résisteront plus sur la rive droite de l'Isar. — Les dispositions prescrites pour le 3 décembre sont la conséquence de cette idée préconçue. — Mouvement d'ensemble prévu. — Les colonnes devront converger à Anzing. — Appréciations de Napoléon. — Les instructions de l'archiduc sont données en dehors de toute préoccupation de l'ennemi.. 178

LIVRE III

BATAILLE DE HOHENLINDEN

CHAPITRE Ier. — **Le champ de bataille.**

Les forêts de Haag et d'Anzing. — Région tourmentée à l'ouest de l'Inn. — Le plateau d'Ebersberg-Hohenlinden. — Clairière de Hohenlinden. — Les routes de l'Inn à Münich. — Route de Mühldorf-Haag-Hohenlinden-Münich. — Le terrain reconnu par les Français pendant l'armistice. — Avantages de la position de Moreau.. 183

CHAPITRE II. — **Emplacements de l'armée française.**

Emplacements de l'aile gauche, des divisions Grouchy et d'Hautpoul. — Mouvements de Richepance sur Christoph et Maitenbeth. — Marche de la division Decaen. — Ordres donnés à Lecourbe.................................. 187

Chapitre III. — **Premiers mouvements des colonnes autrichiennes.**

Marche de Kienmayer et de Baillet. — La colonne Kollowrat sur la grande route. — Dispositif de marche. — Mouvement de Riesch sur Albaching. — Effectifs des deux armées. — Tourmente de neige. — Marche plus rapide de la colonne Kollowrat. — Attaque de l'avant-garde Löpper............ 191

Chapitre IV. — **Combat de la division Grouchy jusqu'à midi.**

Löpper s'engage contre la 108ᵉ demi-brigade et le 4ᵉ de hussards. — La 108ᵉ débordée par Spannachi. — Renforts envoyés par Kollowrat à Löpper. — La 46ᵉ soutient la 108ᵉ. — Contre-attaque des Français. — Kollowrat fait intervenir deux nouveaux bataillons. — Son infanterie dépensée prématurément. — Les Austro-Bavarois se maintiennent sur la ligne Kreith-Birkach. — Le combat stationnaire jusqu'à midi................. 196

Chapitre V. — **Déploiement de la colonne Baillet.**

Baillet à Schnaupping. — Liaison avec Kollowrat. — Détachement envoyé sur Isen. — Déploiement de la colonne Baillet sur les hauteurs de Mittbach. — Deux bataillons sont poussés sur Hohenlinden au soutien de Löpper. — Deux bataillons et deux escadrons dirigés sur Kronacker. — Baillet reste inactif avec le reste de ses forces......................... 200

Chapitre VI. — **Marche et engagement de la colonne Kienmayer.**

Marche et engagement du détachement Frenel. — Mouvement de la division Schwarzenberg sur Isen. — Combat d'Isen. — Retraite de l'avant-garde de la division Bastoul. — Schwarzenberg s'empare de Loipfing et du bois de Wetting. — Combats violents autour de Kronacker et de Tading : prise et reprise de ces localités. — Accalmie dans la lutte : Grenier se contente de contenir l'ennemi.. 202

Chapitre VII. — **Le mouvement tournant de Richepance.**

Marche de Richepance de Christoph sur Maitenbeth. — Difficultés du mouvement. — Intervention par surprise de deux bataillons autrichiens sur le flanc gauche de la colonne. — La division Richepance coupée en deux fractions. — Décision énergique de Richepance en arrivant à Maitenbeth. — Situation de la colonne Kollowrat. — Charges du 1ᵉʳ chasseurs et des chevau-légers bavarois. — Mouvement en avant des 8ᵉ et 48ᵉ demi-brigades. — La 48ᵉ se porte sur Hohenlinden et prend Kollowrat à revers. 206

Chapitre VIII. — **La colonne Kollowrat assaillie à revers.**

Dispositions prises par les Autrichiens pour faire face à Richepance. — La 48ᵉ enlève du premier élan une batterie à cheval. — Deux bataillons bavarois cèdent. — Marche victorieuse de la 48ᵉ. — Retraite de Wrede sur Dorfen. — La colonne Kollowrat en désordre...................... 212

Chapitre IX. — **Offensive des divisions Grouchy et Ney.**

Moreau ordonne l'offensive générale. — Attaques de Ney et de Grouchy. — Les Autrichiens plient sur la grande route et aux abords. — Intervention de la légion polonaise sur leur flanc gauche. — Désorganisation et dispersion de la colonne Kollowrat. — Jonction de Ney et de Richepance. — Situation critique de la 8ᵉ demi-brigade à Haus. — Elle est dégagée par la brigade Drouet. — Poursuite jusqu'à Haag.......................... 216

Chapitre X. — **Engagement de la colonne Riesch.**

Arrivée tardive de Riesch à Albaching. — Fractionnement de sa colonne pour marcher sur Hohenlinden. — Il demande des renforts à l'archiduc Jean avant même d'être engagé. — Ses réserves maintenues à Albaching. — Engagement de la brigade Drouet contre les troupes de Riesch. — Drouet rejeté de Schützen sur Christoph............................ 221

CHAPITRE XI. — **Intervention de Decaen à Christoph.**

Marche de la division Decaen d'Oberndorf sur Christoph. — Le chef de brigade Laffon attaque l'ennemi. — Drouet, enfin dégagé, se porte sur Maitenbeth. — La légion polonaise dirigée vers la grande route de Hohenlinden à Haag. — Retraite des fractions de la colonne Riesch. — Compte rendu de Riesch à l'archiduc Jean. — Jonction de la brigade Durutte avec Grouchy. — Mouvement de Decaen sur Albaching. — A la tombée de la nuit Riesch se replie d'Albaching sur Ramsau............ 224

CHAPITRE XII. — **Offensive des divisions Legrand et Bastoul.**

Combats sur les hauteurs de Haidberg. — Frenel rejeté sur Isen. — L'archiduc Ferdinand, débordé, bat en retraite sur Lengdorf. — Violents combats livrés par Bastoul contre Schwarzenberg. — Intervention de la réserve de Ney et de la cavalerie d'Hautpoul. — Kienmayer se replie sur Isen. — Retraite de Baillet. — Belle conduite des troupes de Grenier.... 230

CHAPITRE XIII. — **Les résultats de la bataille.**

L'armée autrichienne séparée en trois groupes. — Ses pertes. — Grand nombre de prisonniers. — Appréciations de Dessolle sur la journée de Hohenlinden. — Emplacements de l'armée du Rhin dans la soirée du 12 frimaire. — Opérations du corps du Bas-Rhin. — Marches forcées exécutées par les troupes de Colaud. — Attaque d'Erding par les troupes de Meczery. — Espagne se replie sur Aufhausen. — Les hussards volontaires.. 235

CHAPITRE XIV. — **Le jugement de Napoléon.**

Première opinion de Bonaparte sur la bataille de Hohenlinden. — Jugement opposé émis à Sainte-Hélène. — Moreau a réellement combiné la manœuvre des divisions Richepance et Decaen. — Les Autrichiens se sont fixés d'eux-mêmes. — Il eût été préférable d'appeler Decaen à Hohenlinden. — Critiques fondées de Napoléon sur la dispersion des troupes de Moreau. — Indulgence de Napoléon pour l'archiduc Jean. — Napoléon a ignoré que l'archiduc ne s'attendait pas à une bataille. — Reproches de l'archiduc Jean à ses subordonnés. — Appréciations de Zweibrücken et de l'archiduc Charles.................................... 242

LIVRE IV

LA MARCHE SUR VIENNE

CHAPITRE Ier. — **Préparatifs du passage de l'Inn.**

Moreau résolu à marcher sur Salzburg. — La ligne de l'Inn. — Lecourbe désigné pour forcer le passage. — Démonstrations vers l'Inn inférieur. — Choix des environs de Rosenheim comme points de passage. — Premières dispositions de l'archiduc Jean pour la défense de l'Inn. — Poursuite tardive et molle de l'armée française. — Journées des 13 et 14 frimaire (4 et 5 décembre). — Renseignements reçus par Moreau sur l'armée autrichienne. — Mouvement des divisions du centre dans le but de soutenir Lecourbe. — Reconnaissances des divisions de l'aile gauche le 15 frimaire. — Journées des 16 et 17 frimaire................. 255

CHAPITRE II. — **Passage de l'Inn.**

Neubeuern définitivement choisi comme point du passage. — Mouvements préparatoires des divisions de l'aile droite. — Combat de Nieder et d'Ober-Audorf. — Le franchissement de l'Inn fixé au 18 frimaire. — Instructions de Lecourbe. — Le corps autrichien de Riesch. — Recommandations de l'Empereur à l'archiduc Jean. — Exécution du passage.

— Tentatives de Rosenheim. — Dispositions prises par Condé en ce point. — Combat livré par la division Montrichard. — Intervention de Gyulai. — Retraite des Autrichiens sur Seebruck. — Etat d'épuisement de leur infanterie. — Projet d'offensive de l'archiduc Jean. — Difficultés d'exécution. — Decaen et Grouchy franchissent l'Inn à Rosenheim. — Appréciations de Dessolle sur l'ensemble de l'opération. — La route de Salzburg ouverte aux Français.. 272

CHAPITRE III. — **De l'Inn à la Salzach.**

Les Autrichiens abandonnent définitivement la ligne de l'Inn. — L'archiduc Jean se propose de concentrer ses forces sur la Salzach, au nord-ouest de Salzburg. — Retard de Kienmayer. — Ordres de l'archiduc Jean pour le 10 décembre. — Moreau décide de marcher rapidement sur la Salzach. — Mouvements de Lecourbe les 19 et 20 frimaire. — Les divisions du centre. — L'aile gauche se porte sur l'Inn. — Initiative de Grenier. — Situation de l'armée du Rhin dans la soirée du 20 frimaire. — Sages recommandations de Moreau à Lecourbe. — L'armée autrichienne se replie de Teisendorf sur Salzburg.. 289

CHAPITRE IV. — **Combats de Salzburg.**

Positions de l'armée autrichienne à l'ouest de Salzburg. — Instructions de Lecourbe pour la journée du 21 frimaire (12 décembre). — Combats livrés sur la Saalach par Gudin et Montrichard. — Marche des divisions du centre. — L'armée autrichienne, le 22 frimaire au matin. — Manœuvre prévue par Moreau pour faire tomber la ligne de la Salzach. — Ordres de l'archiduc pour le 14 décembre. — Projets de Lecourbe pour cette journée. — Premiers succès obtenus par ses troupes. — Retour offensif de Gyulai. — Charges de la cavalerie autrichienne. — Intervention de la cavalerie française. — Retraite sur la rive gauche de la Saalach des divisions Gudin et Montrichard. — Wals conservé comme tête de pont. — Les Autrichiens se replient à leur tour par suite du passage de Decaen à Laufen.. 300

CHAPITRE V. — **Passage de la Salzach à Laufen.**

Marche de Decaen de Waging sur Laufen. — Quelques fractions passent sur la rive droite de la Salzach. — Decaen prend l'initiative de forcer le passage. — Etablissement d'un pont à Laufen. — Moreau dirige sur ce point Richepance, Grouchy, Bonnet et d'Hautpoul. — Combat de la division Decaen sur la rive droite. — Grouchy et d'Hautpoul appelés à Salzburg. — Le 24 frimaire au matin, la division Decaen, remontant la rive droite de la Salzach, entre à Salzburg. — La division Richepance passe la Salzach. — La tête de colonne de l'aile gauche atteint Laufen. — Le service des subsistances depuis la reprise des hostilités.................. 315

CHAPITRE VI. — **Combat de Strasswalchen.**

Moreau prescrit de poursuivre énergiquement. — Sainte-Suzanne chargé de manœuvrer entre l'Isar et l'Inn inférieurs. — Découragement de l'archiduc Jean. — L'archiduc Charles appelé au commandement de l'armée. — Il ordonne la retraite sur Frankenmarkt. — Richepance attaque l'arrière-garde autrichienne. — Prompt succès de ses troupes. — Lecourbe dirigé sur le Mondsee et Gmunden pour faire tomber la ligne de la Traun. — Instructions envoyées à Grenier. — Les divisions de l'aile gauche le 25 frimaire.. 326

CHAPITRE VII. — **Combats de Vöcklabruck et de Schwanenstadt.**

Richepance reçoit l'ordre de poursuivre énergiquement et sans trêve. — Continuation de la retraite de l'armée autrichienne. — Son arrière-garde rejetée sur Frankenmarkt. — Mouvements de Lecourbe et de Grenier, le 26 frimaire. — Brillants combats livrés par Richepance le 27. — La 48e demi-brigade à Schwanenstadt. — Grenier atteint Ried. — Retraite de l'archiduc Jean sur la rive droite de l'Alm. — Désordre et démoralisation de l'armée autrichienne.. 333

Chapitre VIII. — **Combat de Lambach.**

L'archiduc Charles prend le commandement en chef de l'armée autrichienne. — Son premier projet consiste à agir sur les communications de Moreau. — Augereau n'étant pas battu, il faut renoncer à cette manœuvre. — État matériel et moral de l'armée autrichienne. — L'archiduc Charles décide de se replier vers Vienne. — Inquiétudes de l'Empereur au sujet de l'armée autrichienne d'Italie. — Instructions à l'archiduc Charles. — Ordres de Moreau pour le 28 frimaire (19 décembre). — Mouvement concentrique sur Wels. — La division Richepance à Lambach. — Opérations des autres fractions de l'armée.... 342

Chapitre IX. — **Combat de Kremsmünster.**

Projet de concentration de l'armée autrichienne vers Steinerkirchen. — Le combat de Lambach oblige l'archiduc Charles à y renoncer. — Démoralisation croissante de l'armée autrichienne. — Marche de Lecourbe sur Kremsmünster, le 29 frimaire. — Combats aux abords de cette ville et dans les rues. — La 109e demi-brigade. — Mouvements de Richepance, de Grouchy et de d'Hautpoul. — Decaen force le passage de la Traun à Wels. — La division Legrand, de l'aile gauche, atteint cette ville. — Pourparlers engagés par l'archiduc Charles. — Moreau préfère accepter ses propositions que de marcher sur Vienne. — Suspension d'armes de quarante-huit heures. — L'archiduc Charles cherche avant tout à gagner du temps.... 351

Chapitre X. — **Armistice de Steyer.**

La retraite de l'armée autrichienne derrière l'Enns. — Continuation de la poursuite dans la journée du 30 frimaire. — L'aile gauche marche sur Enns par la grande route de Vienne. — Mouvements de l'armée du Rhin le 1er nivôse. — L'armée autrichienne se replie sur Amstetten. — A l'expiration de l'armistice, le 3 nivôse, l'armée française reprend sa marche. — L'archiduc Charles a réussi à se mettre hors d'atteinte. — Moreau à moins de 20 lieues de Vienne. — L'armée autrichienne incapable d'une résistance sérieuse. — L'Empereur décidé à conclure la paix indépendamment de l'Angleterre. — Suspension d'armes de Steyer. — La ligne de démarcation. — Dures conditions imposées à l'Autriche. — Raisons invoquées par l'archiduc Charles pour y souscrire. — Traité de Lunéville. — Résultats de la campagne.... 362

Annexes.... 381

Situation de l'armée du Rhin (1re décade de frimaire an IX).... 383

Situation de l'armée autrichienne d'opérations (25 novembre 1800).... 394

Concordance des calendriers républicain et grégorien.... 40

TABLE DES CARTES

CARTE N° 1. — Carte d'ensemble (1/500.000e).
CARTE N° 2. — Cantonnements pris par l'armée du Rhin après l'armistice de Parsdorf.
CARTE N° 2 *bis*. — Cantonnements pris par l'armée du Rhin après l'armistice de Hohenlinden.
CARTE N° 3. — Ampfing. — Situation la veille au soir : 9 frimaire an IX (30 novembre 1800).
CARTE N° 4. — Combat d'Ampfing (1/50.000e).
CARTES N° 5. — *a*) Situation à 7 heures du matin.
b) Situation à 8 heures du matin.
c) Situation à 10 heures du matin.
CARTE N° 6. — Passage de l'Inn (1/50.000e).
CARTE N° 7. — Combats de Salzburg (1/75.000e).
CARTES N°s 8 et 8 *bis*. — La marche sur Vienne (1/145.270e).

Paris et Limoges. — Imprimerie et librairie militaires Henri CHARLES-LAVAUZELLE.